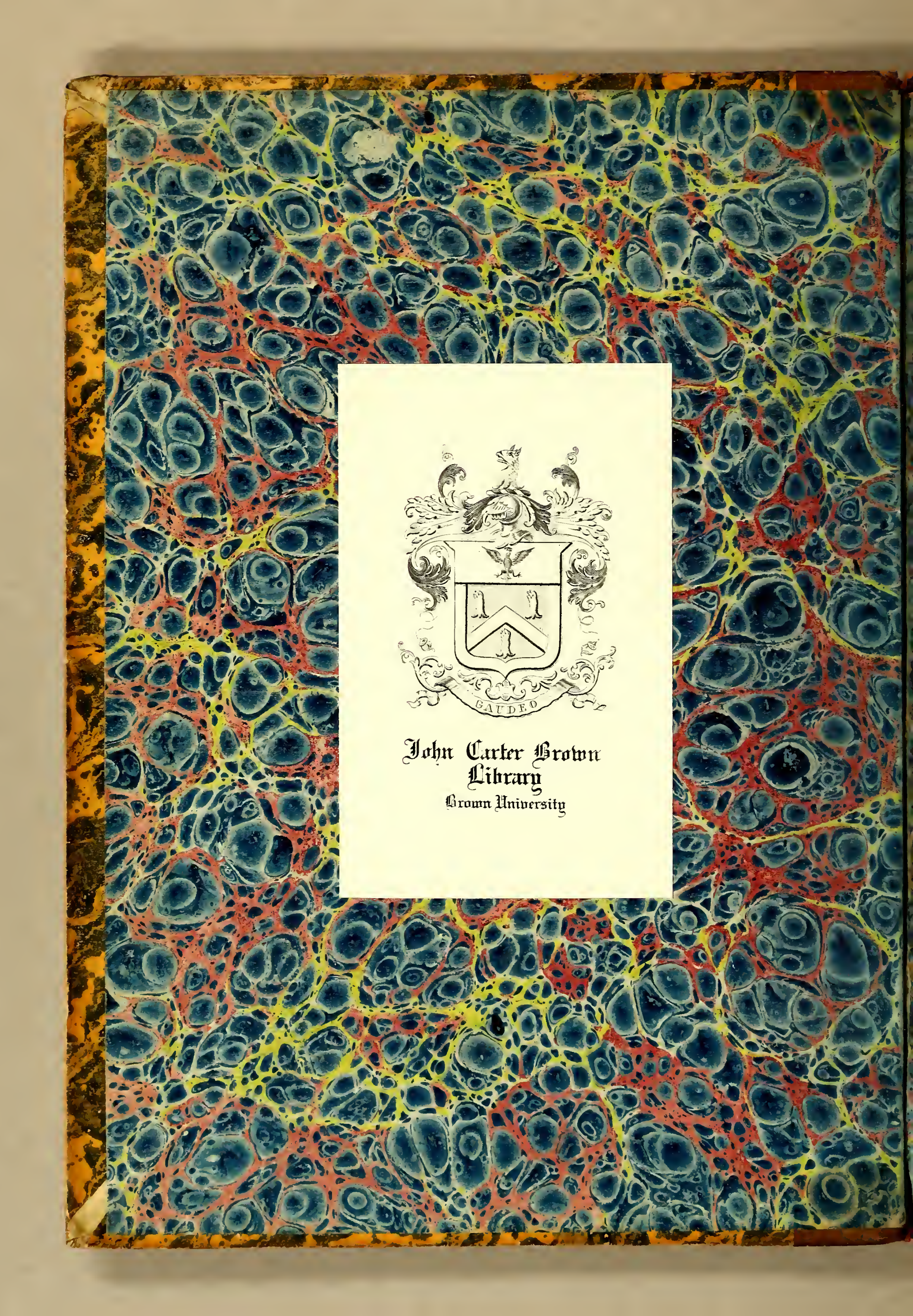


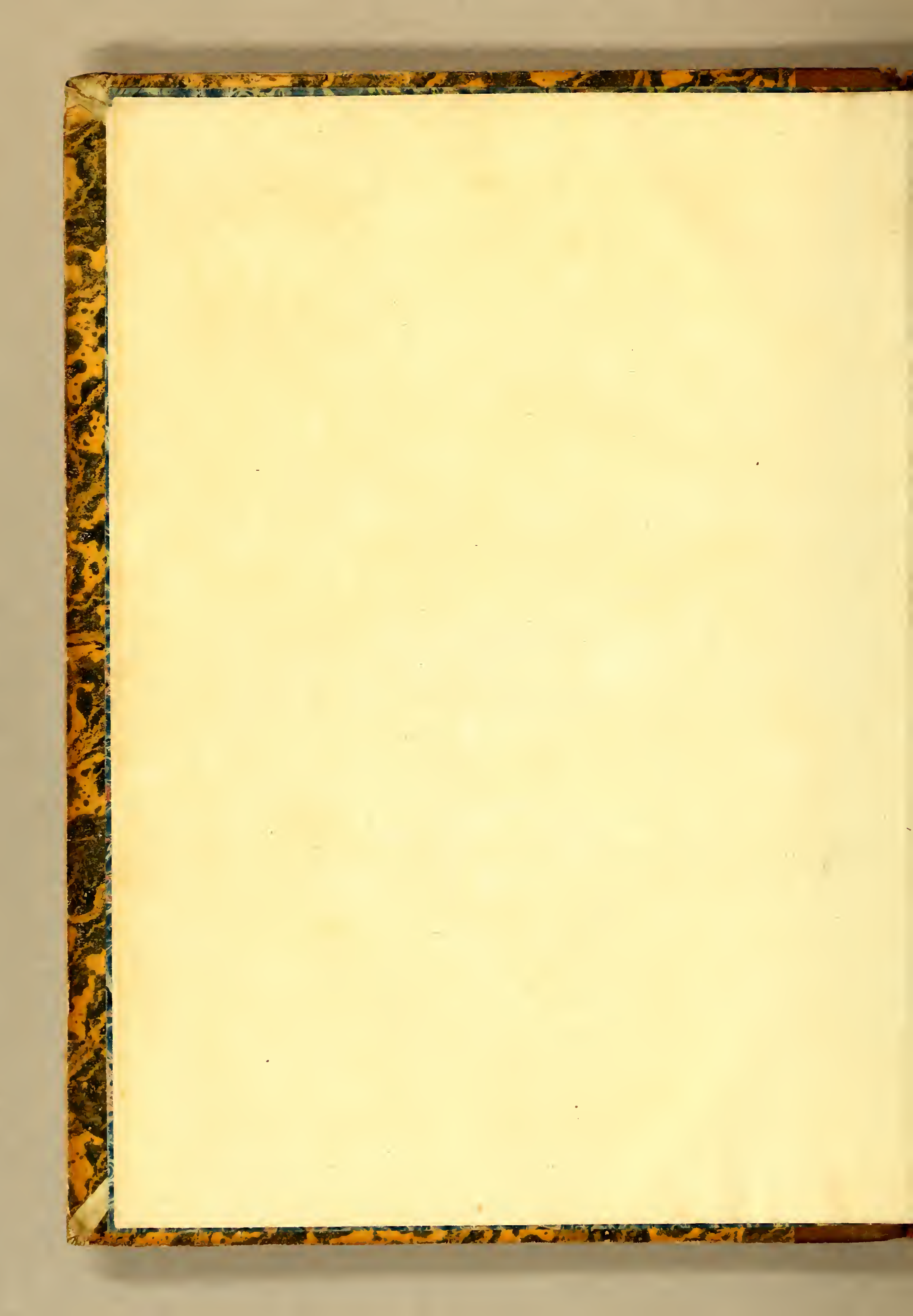

GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University



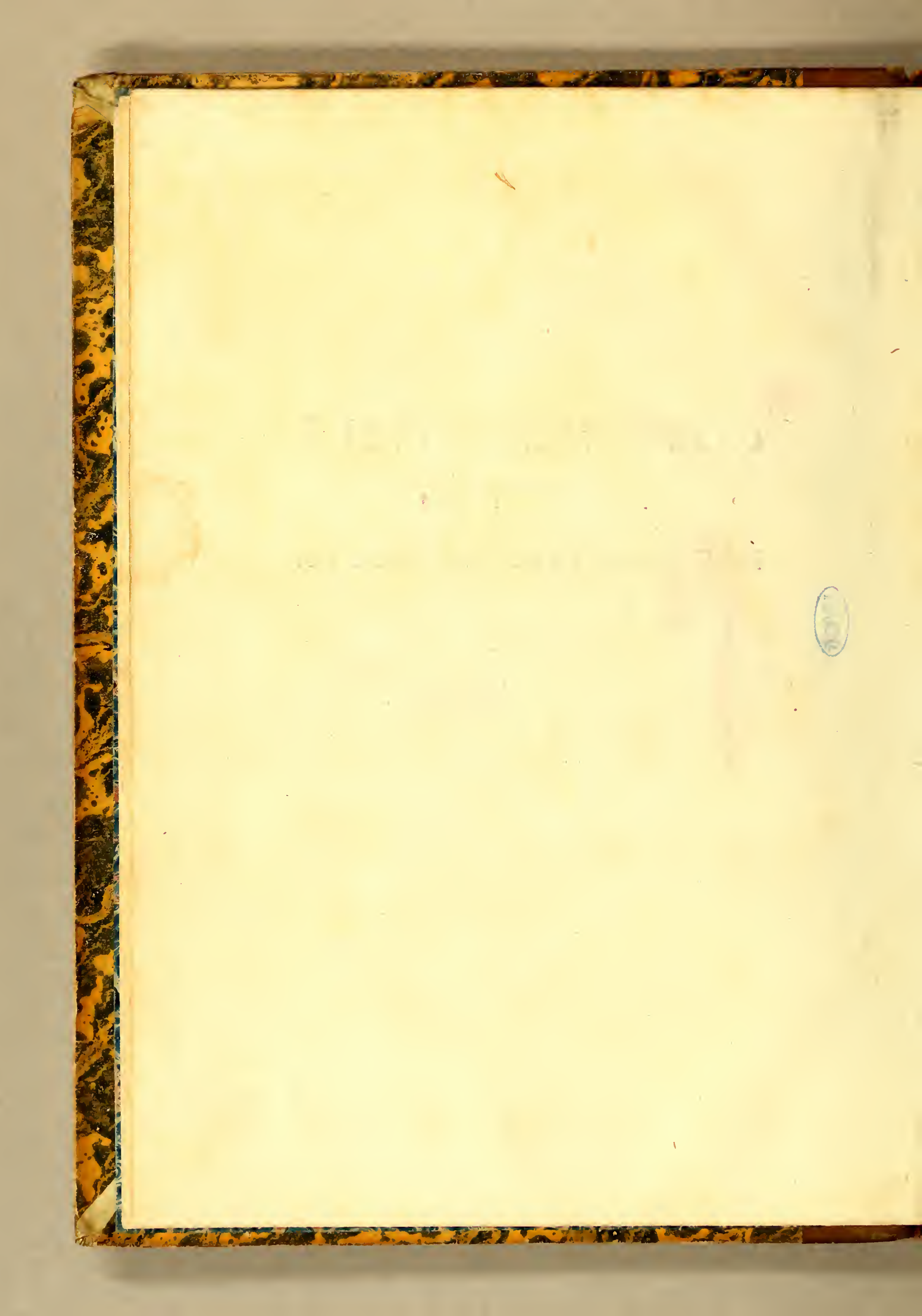
Tome 1er — 77 planches
Tome 2 — 73 planches
Tome 3 — 70 — " —
Tome 4 — 87 — " —

Total 307 planches coloriées

12,500
[illegible]

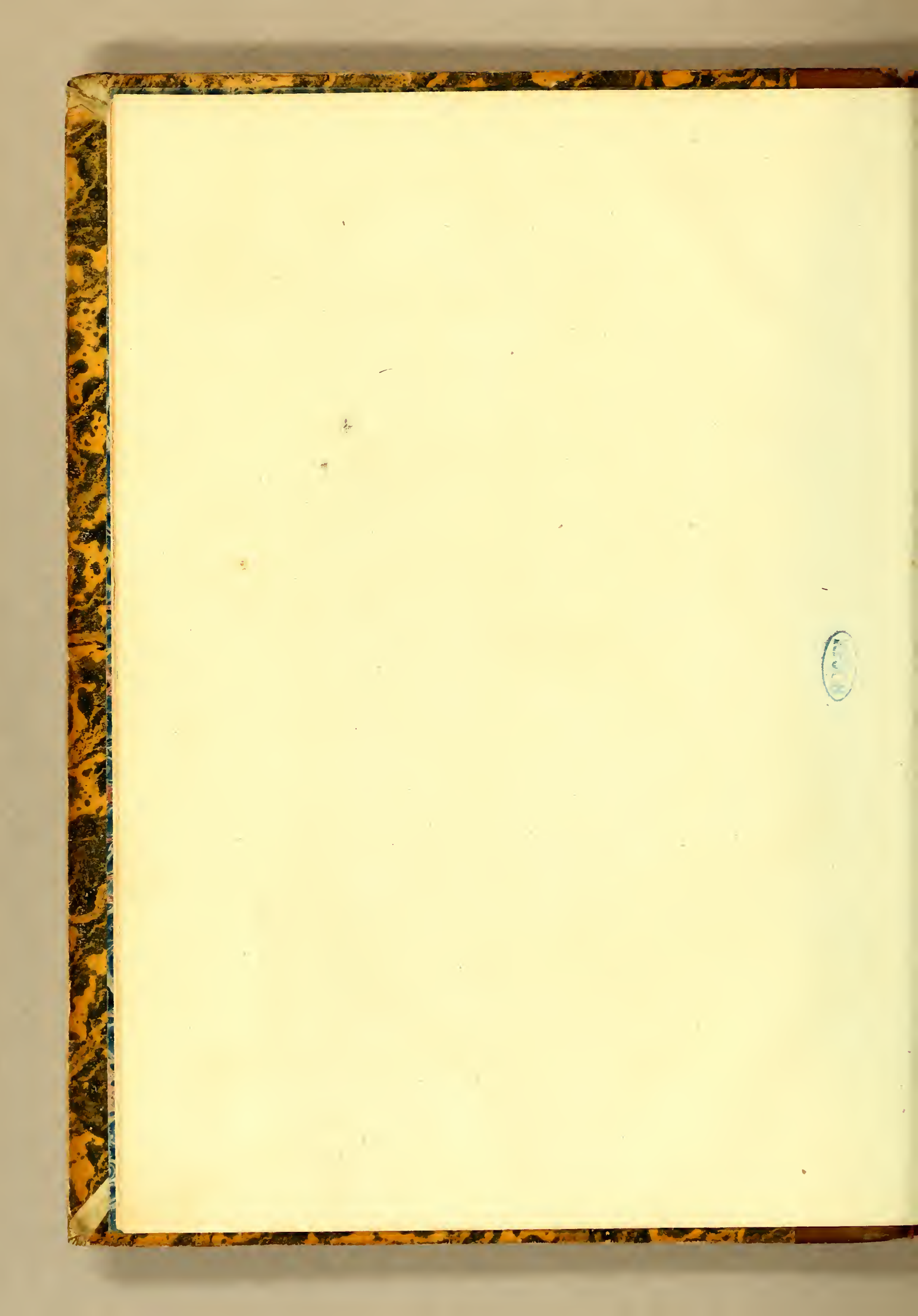


COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.





François, Scrip:



COSTUMES CIVILS ACTUELS DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE, GRAVÉS ET COLORIÉS;

Accompagnés d'une Notice Hiſtorique ſur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. Sylvain Maréchal.

TOME PREMIER.



A PARIS,

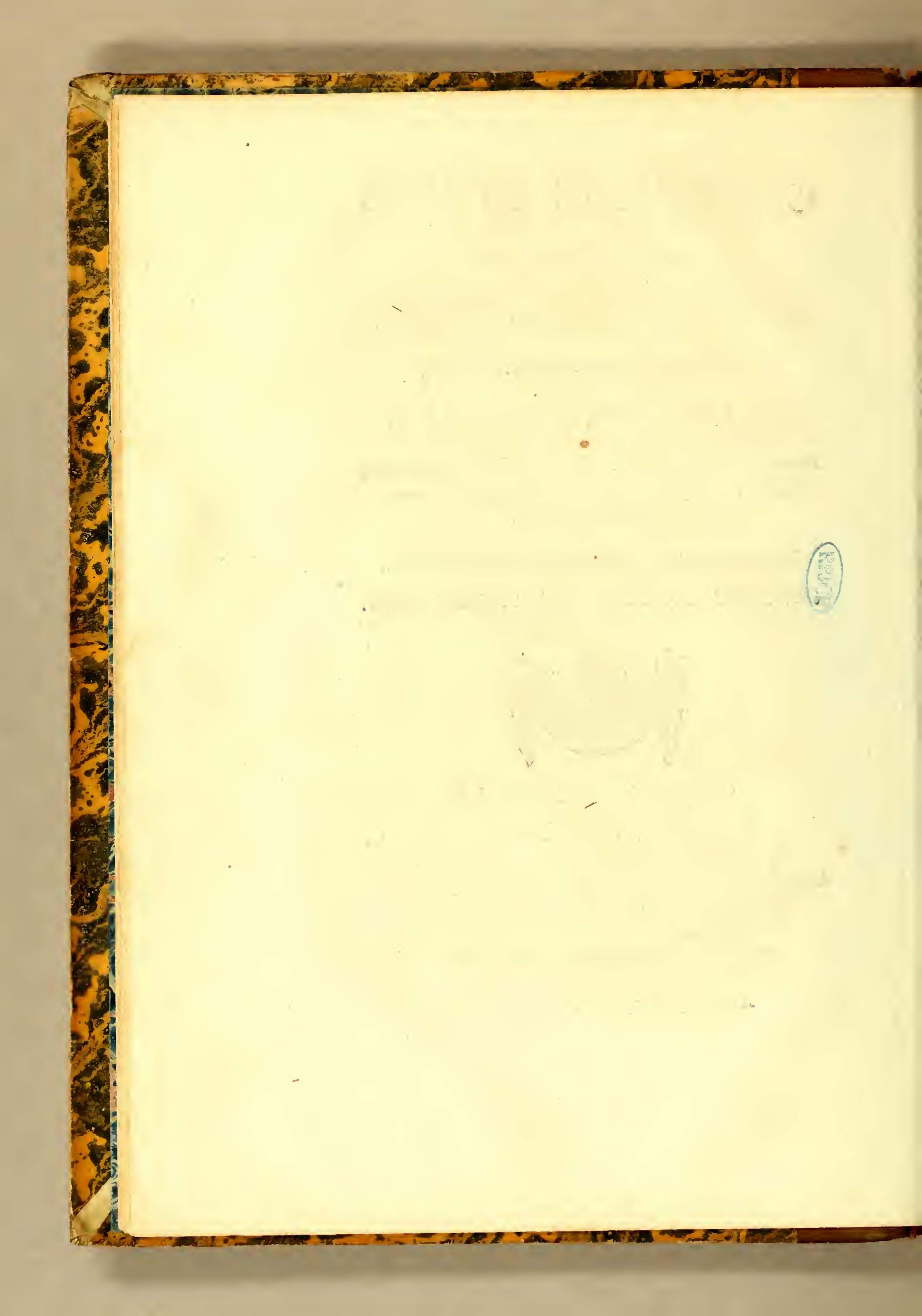
Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N° 240.

Et ſe trouve

Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- Et chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI



COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'un Abrégé Hiſtorique de leurs Coutumes, Mœurs, Religions, Sciences, Arts, Commerce, Monnoies, &c. &c.

Par M. JACQUES GRASSET DE SAINT-SAUVEUR.

OUVRAGE PROPOSÉ PAR SOUSCRIPTION.



On ſouſcrit A PARIS,

Chez
- L'AUTEUR, rue de Vendôme, en face des Meſſageries;
- M. HUART fils, même Maiſon;
- M. DE VILLENEUVE, maiſon de M. HUART, Procureur au Châtelet, rue des Gravilliers, Paſſage de Rome;
- CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°64.
- MÉRIGOT l'aîné, Libraire, Boulevart ſaint-Martin;
- BAILLY, Libraire, rue Saint-Honoré, Barriere des Sergents.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PROSPECTUS.

L'OUVRAGE dont on propoſe la Souſcription au Public, n'eſt point une compilation rédigée dans l'ombre du cabinet ; il eſt le réſumé de toutes les obſervations que de longs voyages & une étude particulière des Peuples peuvent mettre à même de faire, lorſqu'on s'en eſt occupé pendant près de dix ans, aidé par les circonſtances & animé de la noble envie de parler à la fois à l'eſprit & aux yeux. Plaire & inſtruire ont été les deux ſeuls motifs des recherches pénibles de l'Auteur qui s'étayera plus d'une fois des autorités les moins ſuſpectes ; les Voyages de MM. de Choiſeul-Gouffier, Bougainville, Cook, Raynal, &c. &c. Voilà les ſources où il a puiſé pour ſuppléer à ſa propre expérience.

Les Coſtumes de chaque Nation, deſſinés pittoreſquement, ſeront gravés du genre le plus pur & coloriés avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe ; la vérité guidera tour à tour le burin & le pinceau, & ne laiſſera rien à deſirer pour l'effet ; la curioſité, l'amuſement & l'inſtruction y trouveront matière à s'exercer. Cet Ouvrage aura de l'intérêt pour les différentes Claſſes des Citoyens & Amateurs. Le Coſtume d'un Peuple eſt pour ſes Mœurs, ce que la Géographie eſt pour l'Hiſtoire ; une mode dans les habillemens, peint ſouvent mieux le génie d'une Nation, qu'une longue & ſavante Diſſertation politique : mais la connoiſſance des Coſtumes eſt ſurtout indiſpenſable pour les Artiſtes & les Amateurs, pour ceux qui fréquentent les Spectacles & ceux qui ſe propoſent d'en être le ſoutien par leur talent.

Pour éviter la monotonie qu'auroit produite dans cet Ouvrage une marche trop uniforme, & pour y jetter cette variété qui plaît au plus grand nombre, les Coſtumes

paroîtront par Cahiers, dans la publication desquels on ne s'astreindra à aucun autre ordre qu'à celui de joindre ensemble les parties qui ne doivent pas être séparées, parce moyen le Lecteur se trouvera transporté tantôt dans l'Europe, de-là en Asie, tantôt en Afrique, puis en Amérique, ce qui formera un mêlange piquant & qui flattera davantage l'œil.

Quand on aura reçu tous les Cahiers, on pourra placer chaque objet dans le rang qui lui assigne la division naturelle du Globe.

Cette division du Monde en quatre parties, nous a suggéré aussi de ne point porter l'Ouvrage complet à plus de quatre volumes, petit *in*-4°. beau papier.

Les encouragements particuliers que l'Auteur a reçu de la part de plusieurs Personnes de distinction & de goût, lui font espérer que le Public honorera de son suffrage une entreprise conçue sous d'heureux auspices. Joindre l'utile à l'agréable, peindre ce qu'il a vu, & faire partager à ses Lecteurs le fruit de ses Voyages; voilà les seules prétentions de l'Auteur dénué de toutes vues étrangères.

Le texte qui accompagnera les Figures leur servira de Commentaire & sera rédigé par le Rédacteur des Antiquités d'Herculanum; on y donnera une Notice Géographique, Historique & Critique dans laquelle on évitera la sécheresse des Traités élémentaires.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

LE premier Cahier, de six Figures, y compris l'Historique, sera délivré aux Souscripteurs, le 15 Mars 1784; le second, dans le courant d'Avril, & les autres le seront dans le courant de chaque mois.

Le prix de chaque Cahier est de quatre livres pour les Souscripteurs, à qui nous ne demandons d'autres avances

que leur engagement par écrit, de prendre & de payer les Cahiers en les recevant à meſure qu'ils paroîtront. Si nous demandons un engagement par écrit, ce n'eſt que pour pouvoir fixer le nombre que l'on doit tirer, & non pour donner des entraves au Public, que nous ne voulons lier que par l'intérêt que nous nous flattons pouvoir répandre de plus en plus dans cet Ouvrage.

Ceux qui ne retireront pas leur Cahier à chaque époque, ne jouiront pas des avantages accordés aux Souſcripteurs. On n'épargnera ni ſoins, ni dépenſes pour la perfection de cet Ouvrage ; chaque Cahier ſera ſigné & paraphé de l'Auteur.

L'on n'imprimera que très-peu de Cahiers au-deſſus du nombre demandé.

Les Perſonnes de Province qui n'auront pas de commodité pour faire paſſer de petites ſommes, jouiront de leurs Cahiers en donnant ſeulement des aſſurances pour un certain nombre à leur volonté, & on le leur fera paſſer francs de Port, à l'adreſſe qu'elles indiqueront, & par la voie la plus commode ; ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront pour chaque Cahier cinq livres.

La Souſcription ſera prolongée en faveur de l'Etranger ſeulement, & ſera fermée de rigueur dans ſix mois pour Paris, & dans un an pour la France.

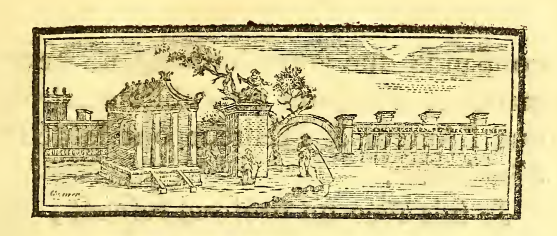
MODÈLE DE SOUSCRIPTION.

Je m'engage à prendre chaque Cahier des Coſtumes Civils de tous les Peuples connus, à meſure qu'il paroîtra, en payant la ſomme de quatre livres.

Fait à ce 178

Lu & approuvé, ce 18 *Février* 1784. *DE SAUVIGNY.*
Permis d'imprimer, ce 18 *Février* 1784. *LENOIR.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Galande, N°. 64.



A MONSEIGNEUR

CHARLES-EUGENE-GABRIEL

DE LA CROIX,

Maréchal de CASTRIES, *Comte d'Alais, premier Baron des Etats de Languedoc, Miniſtre d'Etat, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur Général de la Flandre & du Haynault, Gouverneur particulier de la Ville de Lille, des Ville & Citadelle de Montpellier, Ville & Port de Cette, Capitaine-Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes Ecoſſois, Commandant Général & Inſpecteur du Corps de la Gendarmerie.*

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ accueillir avec bonté, l'hommage de cet Ouvrage, & vous contribuerez à ſon ſuccès, par la

confiance que votre Suffrage ne peut manquer d'inſpirer au Public éclairé, que l'Auteur & l'Editeur ont le déſir d'intéreſſer.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur
PAVARD.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

CET Ouvrage manquoit : le Public jouit déjà des *Coſtumes Religieux & Dignitaires*; & l'accueil qu'il fait à ces deux Collections traitées avec ſoin, donnent lieu d'eſpérer qu'il nous ſaura quelque gré de ce nouveau Recueil. Notre travail a même un intérêt beaucoup plus vif pour le plus grand nombre des Lecteurs : en effet, le Recueil des Coſtumes Civils de tous les Habitans du Globe, comprenant toutes les Claſſes de la Société, tous les différens Ordres de l'État, (excepté ceux dont ſe ſont emparés MM. Bar & Duflos,) complettera l'Hiſtoire générale & particulière de chaque Contrée. Si les Peuples anciens, les Grecs, les Romains, &c. avoient pris ce ſoin ; leurs mœurs nous ſeroient bien mieux connus ; nous aurions la clef de quantité de faits importans, & problématiques. De ſavans Antiquaires ont fouillé, il eſt vrai, dans tous les Monumens pour ſuppléer à la négligence de l'Antiquité en cette partie. Leurs conjectures ont été plus ou moins heureuſes : mais ce qui devoit arriver néceſ-

ſairement a eu lieu ; les Erudits ne ſont point d'accord ſur quantité d'objets eſſentiels ; & s'ils paroiſſent l'être ſur d'autres, c'eſt peut-être faute de moyens propres à ſe procurer les preuves de la Vérité enſevelie dans la nuit des tems. Nous nous chargerons donc envers nos Contemporains de ce que les Savans ont tenté par rapport à l'Antiquité; & nous remplirons cette beſogne avec plus d'avantage & de ſuccès, ſans doute, ayant ſous nos yeux la multitude d'objets que nous entreprenons de décrire & de tranſmettre à la poſtérité. Il doit être piquant pour l'Amateur curieux de voir paſſer devant lui tous les différens Peuples actuellement exiſtans, avec leur phyſionomie caractériſtique, ſi l'on peut parler ainſi de leurs Coſtumes; au premier coup d'œil, on diſtinguera une Nation de ſa voiſine : l'habit court & léger des François, par exemple, contraſtera avec les longs vêtemens du grave Chinois ; & cette manière de faire le portrait de chaque Peuple deviendra la plus reſſemblante & la plus pittoreſque. Car pour nous en tenir au rapprochement ci-deſſus indiqué, ou pourroit juger à la première inſpection, ſans craindre beaucoup de ſe tromper, que le Chinois avec ſes amples manches, ſa tête dégarnie de cheveux, & avec ſon maintien compoſé & roide, doit être plus ſentencieux, plus peſant, moins apte aux exercices militaires que la Nation brillante qu'on lui oppoſera.

On aimera auſſi à chercher quelques traces, quelques reſtes du génie & des manières de ces Grecs ſi célèbres, dans l'extérieur des femmes Morlaques, des belles Dalmatiennes, &c. &c. En pénétrant dans le cœur de l'Italie, on ſe fera un plaiſir d'y pourſuivre l'ombre des Romains, dont la politique fine eſt dégénérée en petites aſtuces, qui ſe peignent juſques dans les Coſtumes modernes des Italiens. Enſorte qu'on aura un état des Peuples, tels qu'ils exiſtent dans ce moment, & dont on pourra faire un parallèle avec les anciens, pour en deduire les réſultats les plus importans.

Le but d'un Voyageur Philoſophe eſt de pouvoir prendre une idée des Peuples chez leſquels il ſe tranſporte, en les confrontant les uns aux autres, en les mettant en préſence les uns des autres. Sans ſortir de ſes foyers, on pourra juſqu'à un certain point ſe dédommager de ce plaiſir qui n'eſt pas à la portée de tout le monde; toutes les Nations viendront former un cercle chez l'Amateur qui alors pourra tout à loiſir converſer avec elles, les étudier tout à ſon aiſe, les interroger ſur leur manière de vivre, de ſe vêtir, de paroître en public, &c. &c.

On devra ce ſervice important & cet amuſement utile au grand ouvrage que nous offrons aujourd'hui au Public. Le caractère dont l'Auteur a été revêtu pendant ſes voyages, le mettoit encore plus à même

que tout autre particulier de ramaſſer de tous côtés les matériaux de ſa vaſte entrepriſe. Fils d'un homme recommandable qui a conſacré ſa vie entière au ſervice du Roi, & qui actuellement remplit la Place de Conſul général de France dans les Iſles Vénitiennes en Levaut, réſidant au Zante, l'Auteur des Coſtumes Civils a trouvé des ſecours par tout; muni lui-même d'un Brevet de Vice-Conſul, après avoir parcouru l'Angleterre, il a voyagé dans toute l'Italie, la Calabre, l'Allemagne, la Hongrie, la Croatie, la Dalmatie; de-là il eſt paſſé dans le Levant; il a vu la plus grande partie des Iſles de la Grêce, ſurtout la Morée; c'eſt dans ces dernières contrées, jadis la Patrie fortunée des Grâces & des Arts, que le précieux Livre de M. de Choiſeul-Gouffier à la main, dont il a vérifié toute la préciſion, il s'eſt perfectionné dans l'art peu commun de voyager avec fruit & de claſſer avec ordre dans ſa mémoire les ſeules objets qui ont frappé ſes yeux. Il eſpère pouvoir mettre ſes Lecteurs en état de jouir ſans peine & avec méthode de tout ce qu'il a vu & recueilli à grands frais & après beaucoup de fatigues & de dangers.

A ſa propre expérience, il s'eſt empreſſé de joindre, comme on l'a annoncé dans le *Proſpectus*, les renſeignemens non ſuſpects puiſés dans les ſources les plus dignes de la confiance publique; il s'eſt fait un devoir de conſulter les Ouvrages des Voyageurs célèbres & des grands Ecrivains. Ainſi les écrits des Cook, Bougainville, Choiſeul, Raynal, ont été

mis à contribution, autant que les ſujets le comportoient.

On aura cet avantage qu'au moyen de la fidélité & de l'exactitude des Coſtumes, on touchera de l'œil les objets variés qu'on connoît toujours imparfaitement, tant qu'on ne réunit pas la repréſentation vraie des choſes à leur deſcription.

On aime à voir ce dont on parle : on ſe plaît à connoître les habitudes, le maintien, le port de ſes alliés, de ſes ennemis lointains, même de ſes voiſins & de tous ceux avec qui on a quelques relations. Une lecture préliminaire de notre Ouvrage mettra les jeunes Voyageurs en état de connoître au premier abord les individus de toutes couleurs & de tous climats qu'ils rencontreront ſur les Ports de mer, ou dans les lieux publics conſacrés au Commerce & aux Arts ; enſorte qu'on ſe trouvera tout familiariſé avec les Coſtumes plus ou moins étranges, dont la diverſité & la bizarrerie font ouvrir les yeux du peuple. Les différentes Nations alors mieux connues, ne nous paroîtront plus des barbares dont le premier abord avoit quelque choſe de repouſſant : le Chapeau des Quakres, le Turban des Turcs & le Bonnet du Batave, ne s'étonneront plus de ſe trouver enſemble; & les fourures du Nord avoiſineront ſans peine les voiles légers du midi. Il en naîtra parmi les hommes une fraternité univerſelle, qui les ren-

dra tous cosmopolites. Cette bienveillance générale ne tient peut être qu'à un Ouvrage tel que le nôtre, mis à la portée des différens ordres de Lecteurs.

Cette entreprise importante a encore un autre objet d'utilité qui peut le rendre classique, & le faire entrer dans les différens plans d'éducation, en ce qu'il facilitera l'Etude de l'Histoire & surtout de la Géographie dont il fera disparoître la sécheresse & la monotonie. A la vue des Costumes de tous les Peuples dessinés correctement & coloriés d'après nature, la foule de noms étrangers qui viennent se ranger si difficilement dans la mémoire s'y fixera à jamais & acquerera de l'intérêt & de l'agrément, accompagnée d'objets propres à frapper les yeux & l'imagination. C'est ainsi que notre Ouvrage pourra devenir une Géographie pour ainsi dire vivante & une récréation instructive. Attirées par cet appas, les jeunes personnes des deux sexes feront des progrès rapides dans une science qu'on rougiroit d'ignorer aujourd'hui ; la jeune Eleve deviendra plus attentive à la position d'un tel Peuple sur la Carte, quand elle en aura vu l'habillement & le maintien ; & tout en paroissant ne s'être amusé qu'à voir des images, on aura fait le tour du Globe & on pourra s'en rendre compte en tems & lieu.

A tous ces motifs, bien capables sans doute de nous mériter des encouragemens, nous osons dire

que nous avons réuni l'*utile dulci*. Nous n'avons eu garde de perdre de vue un ſexe qui influe tant ſur l'autre, qui modifie nos mœurs & nos habitudes, qui crée les modes preſque par-tout, qui ſait ſi bien tirer parti des formes heureuſes de la Nature & en corriger les écarts ou les irrégularités apparentes; en un mot qu'on peut regarder comme l'auteur ou du moins comme l'agent de cette variété & de ce nombre infini de Coſtumes que nous entreprenons de peindre. Les femmes ſeront bien aiſes de jetter un coup d'œil ſur leur Ouvrage chéri: elles ne verront pas ſans intérêt le rapprochement de toutes les nuances que leur goût délicat a imaginé dans l'art de ſe parer pour plaire. Celles qui jouiſſent d'une liberté ſi douce & ſi bien méritée ſur les rives de la Seine, s'empreſſeront, à l'aide de notre Recueil, de pénétrer dans les Sérails du Levant & d'aſſiſter à la toilette de ces belles Eſclaves, condamnées à donner du plaiſir ſans en prendre. Les femmes de toutes les Contrées pourront ſe communiquer leurs modes, les corriger l'une par l'autre, & parviendront peut-être à cette noble ſimplicité qui conſiſte à ſubordonner à la nature l'art qui n'eſt l'ouvrage que d'un goût épuré.

Enfin de quelle reſſource notre Ouvrage ne ſera-t-il point pour ceux qui ſe livrent au Théâtre. On gémit de voir les Coſtumes, partie ſi eſſentielle à

l'Art Dramatique, négligés au point où ils le ſont encore aujourd'hui.

On ſait combien l'illuſion manque aux repréſentations des Chefs-d'œuvres de Quinault, de Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, &c. par le contreſens & l'inexactitude des Coſtumes.

Notre Recueil peut devenir avec le tems un maître muet, que ceux qui ſe conſacrent à la Scène pourront conſulter avec fruit & ſuivre avec confiance.

N. B. Pour completter l'Ouvrage, l'Auteur ambitieux de ſe rendre de plus en plus utile à ſes Concitoyens, fait graver & enluminer des petits Tableaux repréſentant les différentes Cérémonies des Peuples. Il les traite de façon à pouvoir faire ſuite dans des Cartons ou à être encadrés.



MŒURS
ET COUTUMES
DES ARABES SÉDENTAIRES.

L'Arabie, grande péninſule d'Aſie, n'a pas encore été ce qu'elle auroit pû devenir, ſi ſes Habitans, en plus grand nombre, mais ſur-tout plus laborieux & mieux éclairés, euſſent répondu davantage aux avances que la Nature a faites pour leur bien-être. Dans les Provinces les moins favorables, on rencontre de grandes étendues de ſol qui n'attendent que des bras exercés, pour faire germer l'abondance. Le climat n'y eſt pas égal ; mais il y eſt ſupportables par-tout, & ne contrarieroit pas les améliorations de l'Agriculture. Les préjugés religieux & politiques y ont prévalu comme ailleurs, ſur la ſaine raiſon. Les Arabes reconnoiſſent parmi eux beaucoup de Nobleſſe ; & cette claſſe diſtinguée du reſte de la Nation, ne lui donne pas l'exemple du travail & de l'induſtrie. La Religion de Mahomet fit beaucoup de mal ſans doute : la parenté du Prophête ne fait pas moins de tort, en autoriſant quantité de maiſons alliées à la ſienne, de s'en prévaloir pour renoncer aux Mœurs Patriarchales, ſi long-temps floriſſantes dans cette partie du globe.

Les différentes Sectes dont le Mahometiſme pullule,

ſont encore autant d'obſtacles au bien-être & à la perfectibilité des Arabes. Quand donc les Hommes renonceront-ils à la manie de négliger leurs intérêts les plus chers, les plus près d'eux, les plus à leur portée, pour ne s'occuper que d'abſtractions plus ou moins ſublimes, mais tout-à-fait étrangères au bonheur? Quand donc ſerons-nous moins raiſonneurs, plus raiſonnables? La vie, dit-on, eſt courte; & la plûpart des Hommes conſument leurs temps à diſputer ſur des mots, & à ſe haïr ſur parole. Travailler & s'aimer, ſeroit moins épineux & plus profitable. Mais les Arabes n'en ſont pas encore venus là. Leur culte n'eſt pas une loi de paix, quoique le Coran ait beaucoup emprunté à l'Evangile: il faut leur rendre pourtant cette juſtice; s'ils ſe traitent entr'eux d'infideles, ſelon la diverſité des croyances; les *Sunnites*, & les *Schiites*, les *Zeïdites* & les *Beiâſis*, en ſe qualifiant réciproquement d'Hérétiques, n'ont jamais allumé de bûchers, en conſéquence. Ils ſe contentent de ſe mépriſer & de ſe fuir; le zèle religieux n'a jamais été plus loin. Ils ne cherchent pas non plus à ſe débaucher les uns les autres, & à faire des proſélites parmi les étrangers. *Compelle eos intrare* n'eſt ni dans leurs principes, ni dans leur caractère; ils ſont même tolérans, & ſouffrent volontiers parmi eux des Chrétiens & leurs Egliſes, des Juifs & leurs Synagogues.

L'éducation Arabe eſt grave & auſtère. Le peu de communication publique des deux Sexes, paroît en être la cauſe principale. Cependant ils ſont ſociables,

& plus sûrs dans le Commerce qu'on ne le croit, d'après l'opinion. Lents à entrer dans une querelle, ils la ſoutiennent avec chaleur ; & la terminent vîte, ſi on y met du ſang-froid.

Ainſi que tous les Orientaux, ils ſe montrent toujours jaloux des prémices en fait de mariage, & ſont encore aſſez crédules pour s'en tenir à de certaines preuves extérieures de virginité. Cependant les maris commencent un peu à s'humaniſer, & ne font plus tant de bruit. Les Européens les ont rendu moins difficiles ſur cet article.

Le chapitre des Ablutions eſt plus long dans la Religion Mahométane, que dans tout autre Code ſacré. Le Légiſlateur Arabe crut devoir ériger en vertu la propreté, dans un climat où le défaut de ſoins expoſeroit à mille inconvéniens. Les Femmes ſur-tout, y ſont ſoumiſes à des règlemens qui paroîtroient peut-être injurieux & ſévères, ſi la ſanté n'y étoit intéreſſée, au milieu des germes de corruption dont l'atmoſphère eſt continuellement chargé.

La Nation eſt hoſpitalière. L'hoſpitalité, il eſt vrai, eſt une vertu locale. Dans une région mal habitée, les Voyageurs, peu fréquens, excitent de l'intérêt en raiſon des haſards malencontreux, à la merci deſquels ils ſe trouvent.

Mahomet, dans le Coran, recommande beaucoup cette vertu ; mais bien avant lui, les Arabes la pratiquoient déjà dans toute ſa ferveur : ils auroient ſçu

mauvais gré à leur Légiſlateur, s'il l'eût paſſé ſous ſilence dans ſon Code.

En effet, de temps immémorial, chaque maiſon dans toute l'Arabie, eſt un aſyle sûr à l'uſage de tous ceux qui ſe trouvent dans le cas de s'en ſervir; la différence de Nation, la diverſité de culte n'excluent perſonne. Un Arabe, à table, ne peut voir paſſer un étranger, quel qu'il ſoit, ſans le prier de s'aſſeoir à ſes côtés. Le Bedouin pauvre, qui n'a que du pain & des dattes, rompt ſon pain & partage ſes dattes avec celui qu'il invite de bon cœur; s'y refuſer, l'affligeroit beaucoup.

Cette hoſpitalité, peut-être, dégénère en oſtentation. Ceux qui l'exercent ne s'en montrent peut-être tant jaloux, que par le ſentiment de leur ſupériorité. Les Arabes, qui ſe prétendent deſcendre d'Abraham en droite ligne, & qui ſe regardent comme les fils ainés de Dieu, pour ſoutenir cette petite vanité nationale, en agiſſent à l'égard des autres Hommes, comme avec des cadets de famille à qui ils font les parts. Quel que ſoit leur motif, il eſt reſpectable, puiſqu'il produit d'auſſi bons effets. Il eſt doux de pouvoir, dans toutes les occaſions, compter ſur un homme, du moment qu'on a pris place à ſa table; car l'hoſpitalité eſt une ſauvegarde que reſpectent même les ennemis entr'eux. C'eſt une barrière ſacrée pour les brigands les plus déterminés. L'Hiſtoire des Arabes eſt pleine de traits qui donnent la plus haute idée du cœur hoſpitalier des Orientaux. Des Hiſtoriens racontent qu'il eſt plus

d'un canton où chaque Maître de maison, à l'heure de se mettre à table, fait appeller tous ceux qu'on apperçoit de loin, & dont le couvert est toujours mis d'avance. Dans l'Yemen (l'Arabie Heureuse), il est des Hospices où l'on héberge pendant trois jours (1), tous ceux qui s'y présentent. Pourquoi nous faut-il ajouter, si nous voulons être fideles à notre caractère vérace, que l'hospitalité, qui caractérisoit jadis toute la Nation Arabe, se refroidit beaucoup parmi les Tribus sédentaires ? Il faut sortir des Villes ; & loin d'elles, aller sous les tentes du Désert, pour retrouver encore dans toute sa simplicité primitive, cette vertu domestique, qui feroit du monde entier, un peuple de frères. Même dans l'Arabie Heureuse, on paroît avoir oublié que les Hommes sont appellés à la même succession, & que la Nature ne dresse qu'une seule table pour tous ses enfans.

Les Arabes, sur-tout ceux des Villes de l'Hyemen, observent entr'eux de certaines règles de civilité. Jusques au milieu des Déserts, les Voyageurs, tous polis,

(1) Et nous aussi, Européens, nous nous acquittons des devoirs de l'hospitalité, même au sein de nos Capitales : n'avons-nous pas à Paris, entr'autres Maisons, les Hôpitaux de Ste. Catherine & de St. Gervais, desservis par les Religieuses Augustines, qui y logent & nourrissent pendant trois jours, les Voyageurs des deux sexes ? Toutes ces belles fondations ne valent pas encore les tentes de l'Arabie.

ſe ſaluent en ſe baiſant les mains ou les doigts, & s'adreſſent réciproquement des vœux de paix & de ſanté. L'étiquette entre les *gens comme il faut*, conſiſte à ſe toucher les joues, quand ils ſe viſitent ou ſe rencontrent. Les Femmes, qui chez les Occidentaux, exigent & obtiennent une ſorte de culte, nous rendent bien la pareille chez les Orientaux. En Arabie, elles nous baiſent les pieds avec le même reſpect que nous leur baiſons les mains en France. Un homme, en Arabie, compromettroit ſa dignité, s'il ſaluoit une femme. Sur une grande route, les Femmes deſcendent de leurs chameaux, & cheminent à pied, juſqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue les Hommes qu'elles rencontrent. D'où peuvent venir de tels uſages! Le plus foible des deux ſexes n'a-t-il pas des droits à la généroſité & aux marques de déférence du ſexe le plus fort. A quelle intention a-t-on imaginé ce cérémonial? Seroit-ce parce que les Femmes d'Aſie, plus que par-tout ailleurs, ont peut-être beſoin de cette Barrière pour ne pas abuſer de tout l'aſcendant que leur donneroit le plaiſir dont elles ſont les diſpenſatrices, ſur des Hommes qui ſemblent n'exiſter que pour jouir?

De l'eau & du pain de millet au lait de chameau, telle eſt la nourriture quotidienne des Arabes en général. Les gens aiſés ſe ſubſtantent un peu mieux. On mange peu de viande, aliment putride ſous un climat chaud. On s'aſſied à terre pour prendre ſes repas, autour d'une nappe étendue ſur le tapis de l'appartement.

L'ufage du couteau, de la fourchette & de la cuiller n'eft pas connu en Arabie. Les doigts en font l'office avec beaucoup d'adreffe, & fur-tout avec beaucoup de propreté. D'ailleurs, des mets tels que du pain dans du lait & du riz, ou des légumes fur du pain, n'exigent pas les talens confommés d'un Ecuyer tranchant. On n'eft pas long-temps à table; un grand verre d'eau & du café, tiennent lieu ordinairement de deffert. Les Prières avant & après les repas, font courtes, mais ferventes. Les Orientaux font nés religieux, fi l'on peut s'exprimer ainfi. Ils ne font rien, abfolument rien, fans s'être commandés au Dieu de Mahomet & à l'interceffion du Prophête. Les époux même commencent toujours par là leurs facrifices à l'hymen, & les terminent par des actions de grace. Ils fe reprocheroient leurs plaifirs, & fe regarderoient comme des ingrats, s'ils s'abftenoient des devoirs de la reconnoiffance dans les inftans de leur vie, marqués par le plus grand des bienfaits de la Nature.

La polygamie fut permife aux Arabes, par Mahomet qui, en cela, ne confulta peut-être que fes befoins & fes forces. Mais les Orientaux ne profitent point de ce privilège auffi fouvent que pourroient le croire ceux qui, dans d'autres climats, font condamnés par leur Loi, à ne poffféder qu'une femme à la fois. D'ailleurs, les bons Mufulmans ne fe trouveroient pas toujours en état de remplir les conditions prefcrites par le Coran, au mari de plufieurs époufes. La Loi lui enjoint très-

expreſſément d'avoir un ſoin égal de toutes les compagnes qu'il ſe donne, & de s'acquitter envers chacune d'elles, de tous les devoirs auxquels il ſeroit tenu vis-à-vis d'une ſeule femme.

La répudiation eſt une ſuite de la polygamie. Si dans les contrées où l'on ne ſe charge que d'une femme, le divorce eſt tacitement invoqué; il ſeroit par trop dur de n'avoir pas cette reſſource dans les pays où l'on mène de front pluſieurs hymenées. Cependant les Arabes ſont aſſez raiſonnables ſur ce point, & ne profitent du bénéfice de la Loi, que quand ils ont des motifs graves, ſoit pour multiplier leurs compagnes, ſoit pour s'en ſéparer. La Nature eſt toujours plus ſage que la Loi. Il n'y a que les individus titrés & riches, qui prennent au mot le texte du Coran; ils épouſent par caprices, & répudient par dégoût.

Moyſe & Mahomet ont défendu la caſtration des Hommes & même des animaux; & cependant il y a des Eunuques. Mais on mutile moins d'Hommes en Arabie que dans l'Italie. Ce luxe révoltant a lieu encore, malgré les lumières de la raiſon & de la Philoſophie. Une circonſtance non moins étrange, c'eſt que les malheureux privés de leur ſexe, entretiennent un Harem. Des Femmes eſclaves ſont condamnées à leurs plaiſirs.

Les études, jadis ſi protégées par les Princes Arabes, ſi floriſſantes parmi leurs ſujets, ſont beaucoup déchues & fort négligées. Chaque fondation de Moſquée entraîne ordinairement

ordinairement avec elle l'entretien d'une Ecole. Ce n'eſt pas la pénétration & l'eſprit qui manquent aux jeunes gens. Mais point de bonne éducation, point d'inſtruction ſolide, ſans principes & ſans un plan déterminé. Aujourd'hui quelques mauvais verſificateurs rappellent encore dans les Cafés, qu'autrefois l'Arabie produiſoit de bons Poëtes. Les vers lyriques y ſont toujours de mode. Ils cultivent auſſi la proſe oratoire ; & il n'eſt pas rare de rencontrer dans les lieux publics, des Sçavans déclamant quelques lambeaux d'hiſtoire ou de morale. Mais le Gouvernement Turc, qui ne trouveroit pas ſon intérêt à laiſſer ouvrir les yeux du peuple ſoumis au Croiſſant, a grand ſoin de fermer les Cafés où quelques politiques diſerts raſſemblent autour d'eux un grouppe d'auditeurs un peu conſidérable. Et peut-être la conduite du Miniſtère Ottoman marque-t-elle en cela beaucoup de prudence. Les Arabes ſont ardents & ſuſceptibles d'enthouſiaſme, que provoquent encore les fumées du moka. Un ſecond Mahomet pourroit s'élever de nouveau, du milieu des oiſifs qui fréquentent les Cafés de l'Yemen, & faire rougir ſes compatriotes de la ſtupeur dans laquelle ils végètent. De plus petites cauſes ont produit de plus grands effets. Mais cette révolution reſtera longtemps dans les eſpaces imaginaires, ſur-tout tant que les Arabes ſe borneront à la lecture du Coran & aux rêveries de ſes nombreux Commentateurs.

Les Arabes n'ont conſervé que leur goût pour l'Aſ-

tronomie, ſans faire avancer d'un pas cette belle Science, qu'on pourroit cependant cultiver avec ſuccès, ſous un Ciel auſſi conſtamment ſerein. Mais elle ne ſert que comme d'introduction à l'Aſtrologie. Les Orientaux, & en général tous les hommes mécontens du préſent, ſe replient volontiers vers le paſſé, ou veulent anticiper ſur l'avenir. Les Sciences occultes ſont accueillies du Peuple avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il y voit moins clair. Le cœur humain aime à nager dans le vague de l'eſpérance, ſans bouſſole ni but. Et les Derviches ne ſont pas gens à porter le flambeau de la raiſon, au milieu des ténèbres qui les engraiſſent.

Les Arabes ſont peut-être le Peuple le plus ſain de la terre; ils ont une Médecine domeſtique & peu compliquée, mais ſuffiſante à une Nation ſobre & propre.

Trois productions, par-deſſus les autres, ont contribué à rendre l'Arabie célèbre; la Manne, l'Encens & le Café; mais ces trois objets ne ſont plus aſſez importans aujourd'hui pour ſoutenir ſa réputation traditionnelle.

Le chameau, & ſur-tout le cheval, ſont les deux quadrupèdes dont les Arabes font le plus de cas. La naiſſance d'un cheval arabe exige preſqu'autant de précautions que celle de l'Héritier d'un Trône; des témoins en garantiſſent la légitimité, ſous les loix du ſerment; & ſa généalogie eſt ſoumiſe à des preuves rigoureuſes.

Quant à l'Hiſtorique du Pays qu'habitent les Arabes ſédentaires, leurs Annales ne remontent guère au-delà de l'Egire. Il leur ſuffit de ſçavoir ou de croire qu'ils deſcendent d'Abraham. Tout l'eſpace intermédiaire entre Iſmaël & Mahomet, n'eſt qu'une lacune que peu d'entr'eux ont pris la peine de remplir.

Parmi les Princes qui ont régné ſur l'Yemen, il en eſt quelques-uns dont les Arabes béniſſent la mémoire; nous ne citerons qu'Iſmaël Met-Wokkel-Allah, fils de Khaſſem dit le Grand, qui fut Iman pendant 30 années, vers la fin du 17e ſiècle. Ce Souverain, pendant ſes loiſirs, fabriquoit (1) des bonnets, qu'il faiſoit vendre, & ne corſacroit à ſa propre dépenſe que les deniers qu'il en retiroit, ſe faiſant ſcrupule de s'appliquer les revenus publics. Un Califе de Bagdad en agiſſoit de même, & s'entretenoit du travail de ſes mains; celui-ci faiſoit des nattes & des tapis. Le Sultan Mahmoud & Nour-ed-din, avoient, dit-on, cette reſpectable manie.

Le Commerce & un bon Port donnent à *Mokha* beaucoup d'avantages ſur les autres Villes de l'Yemen.

(1) C'eſt ainſi qu'on a vu au commencement de ce ſiècle, dans la Capitale de la France, un pieux Diacre faire des bas au métier, pour ſoulager les pauvres du Fauxbourg de St. Marcel. Mais le bon Pâris n'étoit que le fils d'un Magiſtrat.

C'eſt là que ſe font les principaux chargemens de cette Fève arabique, dont l'Europe ne peut plus ſe paſſer. Les Habitans de Mokha lui préféreroient ſans doute une bonne ſource d'eau vive dont ils manquent.

Il ſe fait auſſi une grande exportation de Café dans la Ville dite *Beit-el-Fakih*, c'eſt-à dire, Maiſon du Sçavant; car, ainſi que Mokha, cette petite Cité doit ſon origine à un Pélerinage fait au Tombeau d'un bon Muſulman.

Sana eſt la Capitale de toute l'Arabie Heureuſe: on y rencontre beaucoup de Moſquées; & ce qui eſt plus utile ſans doute, quantité de Caravanſeras très-commodes pour les Voyageurs.

Dorebat, petite Ville bâtie au ſommet d'une montagne, à 11 lieues Allemandes de Mokha, eſt connue & redoutée, à cauſe d'une Priſon taillée dans le roc. C'eſt la Baſtille des Arabes ſédentaires. Leurs compatriotes errans s'applaudiſſent de n'avoir rien de ſemblable parmi eux, & préfèrent en conſéquence, les tentes de leurs Schechs, aux Palais des Imans & des Dôlas.

Medem, autre petite Ville, ſituée au pays de Hamdân, reçoit au contraire, les actions de grace des Voyayeurs, qui y trouvent un beau Caranvanſera, pratiqué dans la roche.

C'eſt ſur le territoire de la petite Ville d'*Addên*, que croiſſent en abondance les meilleurs Cafiers de la terre.

La Seigneurie d'*Addên*, peu de chofe en elle-même, eft remarquable par le courage de fes Habitans, & leur amour pour la liberté. Las de végéter fous la dépendance d'un Iman, ils convinrent un jour de s'affembler pour chaffer fon Dôla & fes Gens-d'armes ; ils arrêtèrent en même temps, de ne fe laiffer gouverner déformais que par un Schech élu parmi eux. Depuis 1740, époque de cette généreufe révolution, ils fe font maintenus libres, aimant mieux vivre pauvres & fur une continuelle défenfive, que ferfs & enrichis par le Commerce de leur Port, qui eft très-bon. Par cette conduite généreufe, Aden, Ville très-ancienne & célèbre dans l'Orient, acquiert de nouveaux droits au fouvenir honorable de la poftérité.

La Principauté de Kaukebân a perdu de fon étendue ; mais elle n'a point fouffert qu'on empiétât fur fon indépendance.

Le pays de Hafchid & de Bekil renferme beaucoup d'anciennes Familles, dont les Chefs fe font confédérés pour mieux réfifter aux entreprifes defpotiques de l'Iman, dont ils fe font craindre. Les Habitans de ce canton font tous aguerris & libres.

Près de la côte du Golphe Arabique, eft une Horde campée fous des tentes, & qui diffère en plufieurs chofes des autres Habitans de l'Yemen. Le Coran n'a point pénétré jufqu'à eux. Ces efpèces de Bedouins, à moitié policés, font gloire d'être Stoïques. L'héroïfme, chez eux, ne confifte pas à verfer beaucoup de fang,

ou à porter la flamme en tous lieux, mais à ne point se laisser vaincre par la douleur. L'amour-propre national les a fait parvenir au même point où la Philosophie éleva Epictete. Ces Arabes sont ignorans, pauvres, mais libres.

Les Habitans du Pays de Sahan, ont une autre physionomie. Ils parlent l'Arabe presqu'aussi purement qu'il est écrit dans le Coran; & ce Livre religieux n'a peut-être jamais été lu par eux. Ils vivent long-temps; préjugé en faveur de leurs Mœurs : ils sont hospitaliers & voleurs; nous avons déjà expliqué comment ces deux qualifications ne s'excluent pas toujours dans les mêmes individus. Il faut qu'ils soient courageux & guerriers; car on rapporte que la famille de leur Chef, refugiée sur une montagne, fit lever le siège aux Turcs, après une résistance de sept années.

En 1764, la Seigneurie de Nedsjerân étoit gouvernée pas un Schech, qui réunissoit les principales qualités d'un Homme d'Etat. Il se montroit tout-à-la-fois guerrier habile & fin politique. Après avoir secoué le joug de l'Iman, il sçut s'emparer de l'esprit de ses sujets, en leur parlant qu'au nom de la Religion; & il trouva peu d'incrédules. Un Missionnaire armé est toujours persuasif.

Le grand Pays de Dsjôf est peuplé de Bedouins errans, point du tout cruels, mais amis du plaisir. Leur occupation habituelle est de détrousser les passans; ensorte que le Grand-Seigneur coure souvent le risque de n'avoir que leur reste. Ils sçavent aussi chanter leurs

victoires, & paſſent pour les meilleurs Poëtes actuels de l'Arabie.

Le vaſte Pays d'*Hadramaut* complette avec l'Yemen, cette portion de l'Arabie qu'on ſurnomme Heureuſe, & qui en effet, pourroit juſtifier cette épithète, ſi ſes Habitans ſçavoient tirer parti de leur ſol natal.

Le meilleur Encens que produit l'Arabie, ſe tire des environs de Dafâr, & ſe débite dans le Port de cette Ville de l'Hadramaut. Les Arabes ne verroient peut-être pas préférer l'Encens des Indes au leur, s'ils prenoient le ſoin de le purifier (1) avant de le mettre dans le Commerce.

Les Européens ſont tout étonnés de trouver à Keskin, autre Ville de l'Hadramaut, toute l'urbanité Françoiſe.

La Cité d'Ainâd doit ſon origine & ſon Commerce à la dévotion des Arabes pour le Tombeau d'un certain perſonnage qu'ils nomment *Haud*, & qu'ils placent ſans difficulté ſur la même ligne avec Abraham & Noé.

Maskat eſt la Ville la plus conſidérable & la plus commerçante du Pays d'Oman. Depuis les dernières révolutions, on y obſerve une exacte police. La Juſtice s'y rend mieux. Les Citoyens y ſont devenus plus modérés ; & l'on y dort ſans inquiétude dans une maiſon dont les portes ne ſont pas fermées. Les Banians n'y ſont plus traités par les Muſulmans, comme les Juifs le ſont encore en Europe. On les croit tout-à-fait des Hommes.

Les Arabes qui habitent le long du Golphe Per-

ſique, ſont preſqu'auſſi idolâtres de la liberté que leurs frères errans. Ils obéiſſent volontairement à des Schehs; mais ce rang n'eſt qu'honorifique. Celui qui s'en voit revêtu n'en retire aucun émolument, & n'a pas le privilège de vivre aux dépens de ceux qu'il commande. Il ſe trouve ſouvent obligé de faire lui-même le Commerce pour ſubvenir à l'entretien de ſa maiſon. Il dépend plus de ſes ſujets, qu'ils ne dépendent de lui. Et c'eſt ainſi que les Arabes ont cru devoir en agir, pour concilier les devoirs de la ſubordination avec les droits de l'indépendance. Les petites guerres (preſque toutes religieuſes), qui ont lieu ſi fréquemment entr'eux & les Perſans, ſont plutôt pour les premiers, de ſalutaires exercices que des expéditions meurtrières & deſtructives. Quand l'ennemi eſt le plus fort, ils s'embarquent avec leur bagage portatif, & ſe refugient dans quelques îles du Golphe, abandonnant le continent où ils n'ont aucune perte à eſſuyer. On dit que les Mœurs de ces Arabes tiennent beaucoup de celles des anciens Grecs, avant l'époque des Arts & du luxe. Il ne leur manque qu'un Xenophon pour devenir peut-être auſſi célèbres.

La Tribu Maritime, connue ſous le nom de *Houle*, eſt ſur-tout remarquable par ſon amour pour la liberté, idole à laquelle ils ont fait le ſacrifice de leur Commerce & de leur fortune. Elle n'exiſte que par la pêche. Chaque famille forme une petite république, qui n'a rien à demander à ſa voiſine, & qui n'en exige rien. Les travaux aſſidus de l'Agriculture leur ont même paru incompatibles

incompatibles avec les ſoins de leur indépendance, dans une région ſi féconde en événemens. Amis de la paix, ils ſouffrent parmi eux des Juifs & des Banians, & tolèrent tout, excepté l'eſclavage. Un peu plus d'harmonie entre ces diverſes Tribus, ſouvent ennemies, faute de s'entendre ; un peu moins de fanatiſme religieux entre les Sectes, qui les rendent étrangères les unes aux autres pour des opinions ; & cette partie du globe pourroit devenir un ſéjour très-agréable.

Il y a un peu plus d'abondance dans la Province d'Hadsjar, & il s'y fait plus de Commerce. La pêche des Perles en eſt une branche conſidérable. Mais la récolte des Dattes rapporte encore davantage, & ne met à la merci de perſonne ceux qui les cultivent. Les Turcs y ſont maintenant vaſſaux ; jadis ils en étoient les deſpotes.

La Province de Nedsjed eſt grande & fertile aſſez. On aſſure que c'eſt encore une coutume dans ce pays, de ne permettre à un jeune Arabe de prendre Femme, qu'après s'être revêtu de la dépouille d'une bête fauve, tuée de ſa main. Chez quelques Tribus établies entre Damas & Baſra, il exiſte un uſage qui y a quelque rapport. On oblige les jeunes gens à laiſſer croître leur chevelure ſur le ſommet de la tête, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient diſtingués à la guerre, par quelque coup d'éclat.

Les Villes de ce canton ſont infeſtées d'une nouvelle Secte Religieuſe, qui en a chaſſé la tranquillité. Les principes du Réformateur ne ſont cependant rien moins

qu'incendiaires : il prétend qu'un Dieu ſeul doit être adoré, & qu'il y a de l'idolâtrie à invoquer les noms de Moïſe, de J. C. & de Mahomet. Il révoque en doute la révélation du Coran. Faire vœu d'aſſiſter les infortunés, ſi l'on échappe à tel ou tel péril, lui ſemble une lâcheté impie. Cet Arabe herétique ſoutenoit cette doctrine par ſes armes, vers l'an 1764. Son Fils opprima ceux qu'il ne put convaincre.

Le grand Seigneur a des prétentions de ſouveraineté ſur la célèbre Province d'Hedsjas ; mais les Arabes qui l'habitent ne le reconnoiſſent qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage. Les Caravanes de Conſtantinople n'y ont droit de paſſage, qu'en l'achetant par des préſens fort chers, qu'exigent les prétendus ſujets de la Porte. Djidda, reſidence du Pacha, en eſt la capitale. Mais la Mekke & Médine ont bien un autre dégré d'intérêt pour les vrais croyans, les bons Muſulmans. Nous n'entrerons point ici dans des détails qui nous conduiroient au-delà des bornes de cet Ouvrage. D'ailleurs, qui n'a entendu parler de ces deux Villes ſaintes ? Nous remarquerons ſeulement juſqu'où l'eſprit porte l'inconſéquence. Comment ſe fait-il que les Hommes ayent pu rapprocher deux perſonnages, tels qu'Abraham & Mahomet, & leur conſacrer le même culte ? Qu'y a-t-il de commun entre le Patriarche de la Bible & le Conquérant - Légiſlateur du Coran ? Mais c'eſt en cela même que le Prophête des Arabes montra du génie. Il ne mit ſur le devant de la ſcène le père d'Iſmaël, & ne ſe réſerva en apparence le ſecond rôle, que pour en

venir avec plus de certitude & de rapidité au grand dénouement qu'il méditoit. Il connoiſſoit le cœur humain, & ſur-tout celui de ſes compatriotes.

Dans les montagnes de l'Hedsjâs, au diſtrict de Kheibar, eſt une Tribu indépendante, de Juifs Arabes, qui n'ont aucune relation avec les Hébraïſans de l'Arabie. Ils ont leur Schech particulier. Depuis onze ſiècles, ils attendent en paix qu'un nouveau Joſué les remette en poſſeſſion de l'héritage de leurs Pères, dans lequel ils végètent comme des étrangers ſuſpects.

L'habillement des Arabes, eſt en général long & ample; mais le Coſtume ſouffre des variantes ſelon les cantons. Dans l'*Yemen*, les gens du moyen état ont de larges haut-de-chauſſes. Dans le *Tehâma*, ils portent par-deſſus une chemiſe fort ample, bleue & blanche dans les montagnes; mais par-tout les manches en ſont longues & larges. On paſſe autour du corps, une ceinture de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu de laquelle, ſur le devant, on place un couteau large, recourbé & pointu. Cette pointe eſt tournée du côté droit. Leur habit de deſſus ne deſcend que deux fois la largeur de la main au-deſſous du genou; il a une doublure, mais point de manches. On met ſur une épaule un grand linge fin, ordinairement deſtiné à les garantir de la pluye & du ſoleil; mais actuellement ce n'eſt qu'une parure.

Leur coëffure eſt incommode & diſpendieuſe; ils ont juſqu'à 10 ou 15 bonnets les uns ſur les autres. Il y en a qui ne ſont que de toile. Mais il y en a auſſi

d'un drap fort ou de coton piqué. Celui qui les recouvre tous, eſt ſouvent richement brodé en or. On y écrit ordinairement le nom de Dieu, ou celui de Mahomet, ou bien une maxime tirée du Coran. Cette multitude de coëffes, en outre, eſt enveloppée d'une grande pièce de mouſſeline, terminée aux deux bouts par des franges de ſoie ou d'or, qui pendent entre les épaules ſur le dos. Les gens doctes, parmi les Muſulmans, ſe diſtinguent par la groſſeur exceſſive du Turban. Seroit-ce pour faire alluſion à la quantité de choſes ſçavantes contenues dans la capacité de leur cerveau? La raiſon, l'eſprit & le goût ne tiennent pas tant de place; mais la plûpart des Commentateurs (1) du Coran ne s'en doutent pas.

Les Arabes du moyen & du bas étage n'ont, pour chauſſures, que des ſemelles attachées par une ou deux courroies au-deſſus du pied, & par une autre au talon. Ces courroies ne ſont pas ſi longues que nos Peintres les repréſentent dans leurs habillemens à l'Orientale. Dans la maiſon, on porte des pantoufles. On ſe déchauſſe pour marcher ſur les tapis ou les nattes qui couvrent le plancher.

Les gens diſtingués, outre ces différentes pièces de coſtume, ont encore une veſte à manches étroites &

(1) Nos Docteurs d'Europe, plus modeſtes aujourd'hui, ſe contentent de porter ſur leur épaule, le chaperon fourré qui couvroit jadis leur chef, & leur donnoit preſque l'ampleur du Turban d'un Muphti.

un habit à manches fort amples. Ils font ufage de pantoufles Turques ou fouliers de cuir jaune.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets recouverts de la pièce de mouffeline négligemment trouffée. Quelques-uns ont des caleçons & une chemife. Mais la plûpart fe contentent d'un linge drapé autour des reins, & pendant jufqu'au genou, un large ceinturon avec le *jambea*, ou couteau paffé par-devant. Du refte, ils vont nuds, & point chauffés. Dans les montagnes, où il fait plus froid, le peuple fe couvre de peau de mouton.

Les Arabes diftingués ont deux poches à leur vefte; l'une au côté, l'autre fur la poitrine. Ceux de médiocre ou baffe condition, mettent leur petite bourfe, leur briquet, leur mouchoir, &c. dans leur ceinturon. Ce peu de vêtement compofe encore tout le lit d'un Arabe, qui pourroit dire avec certain Sage de la Grèce:

Omnia mecum porto.

Je porte tout avec moi.

En déployant fa large ceinture, il a un matelas; avec le linge de fon épaule, il fe couvre le corps & la tête; & c'eft entre ces draps qu'il dort nud & content.

Les montagnards paffent fouvent la nuit entière nuds, dans de grands facs de cuir, à l'abri des moucherons; ils en font quittes à leur réveil, pour retourner & fecouer leur fac.

Au Royaume d'Iman, les Hommes de toute condition, ſe font raſer la tête. Dans d'autres contrées d'Yemen, tous les Arabes, même les Schechs, laiſſent croître leurs cheveux, & ne portent ni bonnets, ni *ſaſch*, (c'eſt la pièce de mouſſeline qui recouvre les bonnets). Ils nouent tout ſimplement dans un mouchoir, leurs cheveux en arrière. Quelques-uns les laiſſent flotter ſur leurs épaules, & attachent, au lieu de Turban, une bandelette autour de la tête. Les Bedouins ſur les frontières de l'Hedsjâs & de l'Yemen, portent un bonnet de feuilles de dattier, artiſtement entrelacées.

Les Femmes des montagnes ſe ſont emparées des haut-de-chauſſes. Tout le vêtement d'une Femme du commun, conſiſte en un caleçon & une chemiſe fort large; l'une & l'autre d'une toile bleue, brodée de quelques agrémens de diverſes couleurs. Celles de Tehama portent, au lieu de caleçon, un linge aſſez long, autour des reins. Au pays de l'Hedsjâs, comme en Egypte, elles ſe couvrent le viſage d'un linge étroit, qui laiſſe au moins les yeux libres. Dans quelques endroits de l'Yemen, elles ont ſur la tête, un grand voile qu'elles baiſſent ſur le viſage, lorſqu'elles ſortent, & le tiennent de façon qu'à peine on leur voit un œil. A Sana, Taas & Mokha, elles ont la face couverte d'une gaze brodée en or. Elles portent des bagues, même au nez. Elles teignent leurs ongles en rouge, les mains & les pieds en jaune-brun. Elles ſe peignent le bord des paupières avec de la mine de plomb préparée. Elles élargiſſent auſſi leurs ſourcils, & ſe font

encore d'autres ornemens noirs sur le visage & les mains. En Arabie, ainsi qu'en Europe, il est des Hommes qui adoptent aussi les modes des Femmes, & joutent avec elles, de parure. Les Dames même, dans les plus grandes chaleurs, sont enveloppées, de la tête aux pieds, ensorte qu'on peut à peine leur découvrir le bout du doigt.

Les Juifs Arabes sont assez propres, quoique pauvres. Ils ne se coëffent que d'un très-petit bonnet, & conservent des deux côtés du visage, au-dessus de l'oreille, une touffe de cheveux : tout leur ajustement est bleu ; ils sont condamnés à cette couleur, dans ce pays.

L'habit des Banians de l'Yemen est blanc, & leur Turban rouge. Plusieurs d'entr'eux portent, en outre, par-dessus, une robe de toile blanche qui leur serre le corps & les bras. Elle est plissée sur les hanches, & ne ressemble pas mal aux habits des paysannes Européennes. La ceinture appartient à cet habillement Indien ; mais les Banians & les Juifs n'osent pas porter d'armes.

Les Arabes tiennent leur moustache très-courte ; quelques-uns la coupent tout-à-fait ; mais ils ne se rasent jamais la barbe. Il y a des vieillards qui peignent en rouge leur barbe blanche ; mais ce n'est point un usage, ce n'est qu'un ridicule. . . . .

Beaucoup d'Arabes portent un cordon qui ressemble au chapelet ou au rosaire, & auquel ils attachent aussi quelqu'idée religieuse.

Le pays d'Hadsjas est renommé par les *abbas* qu'on

qu'on y fabrique. L'abba eſt un large *ſurtout* ſans manches. On peut facilement ſe repréſenter la forme de cet habit, ſi l'on prend un grand ſac à bled, auquel on aura fait au fond, un trou pour paſſer la tête, une fente à chaque côté pour paſſer les bras, & une ouverture du haut en bas pardevant. Ces ſortes de tuniques ſont fort recherchées en Arabie.

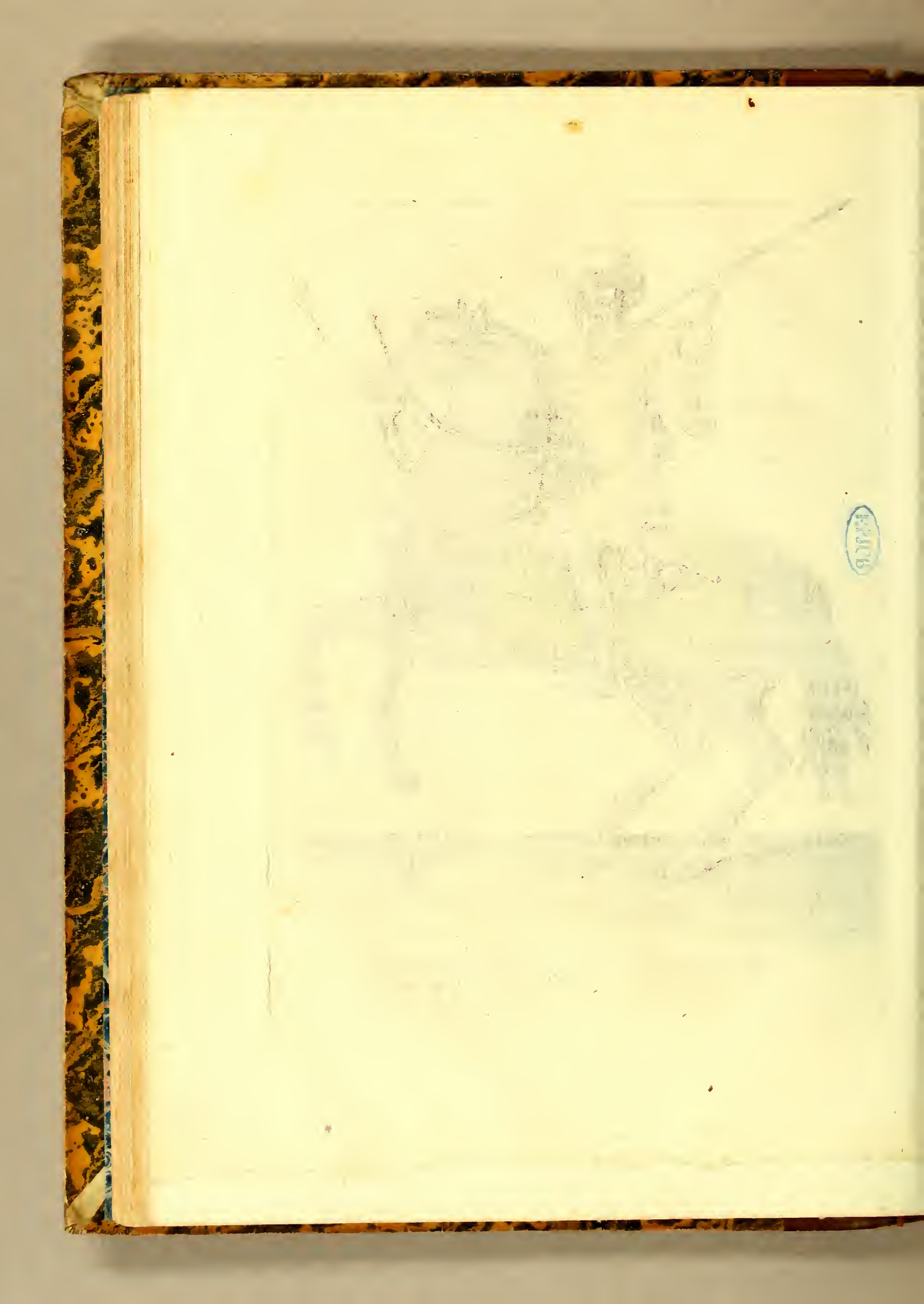
Nous terminerons cette Notice un peu écourtée, par quelques mots Arabes, pour donner un échantillon du dialecte qui a cours dans l'Arabie Heureuſe.

Hâcki	*Mien.*
Hâckak	*Tien.*
Djemmel	*Chameau.*
Chœjl.	*Cheval.*
Horma	*Femme.*
Djâhel	*Jeune Homme.*
Namûs	*Honneur.*
Halib	*Lait.*
Baſchka	*Beau.*
Hakede ! La, baſſ !	*Cri d'admiration.*
Izauvidi	*Il s'eſt marié.*
Bünn	*Caffé.*
Ja vuleda	*Une Fille.*
Safi	*Vin.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Arabes ſédentaires.



Cavalier Arabe d'Yemen.



MŒURS
ET COUTUMES
DES ARABES ERRANS.

LE mot *Arabe* eſt devenu parmi nous, une injure. Cette qualification odieuſe ſert ordinairement à caractériſer un homme dur qui, ne ſacrifiant qu'à l'intérêt, ſpécule & fonde ſes biens ſur le dénuement total des autres Hommes, tous étrangers à ſes yeux. La ſociété civile fourmille en effet, d'individus de cette trempe. Mais pour les déſigner, il y avoit mille autres termes plus convenables que le nom d'une Nation dont les Mœurs antiques & reſpectables forment le contraſte le plus parfait avec les citoyens corrompus & dégénérés auxquels on les aſſimile ſi mal-à-propos.

C'eſt dans les Déſerts de l'Arabie qu'il faut ſe tranſporter, pour prendre une idée aſſez juſte du point d'où les Hommes ſont partis pour arriver à travers mille révolutions, au degré de ſervitude dans laquelle ils gémiſſent preſqu'en tous les lieux.

Les vrais Arabes, les Arabes errans peuvent encore de nos jours être regardés comme un Peuple primitif. On retrouve parmi eux preſque tous les mêmes uſages qui nous font regretter le temps où floriſſoient Abraham & Iſmaël, leurs premiers ancêtres, & les générations qui ont ſuccédé au règne Patriarchal. Les

Arabes, diſtingués ſous le nom de Bedouins, ſont pauvres, mais libres. Ce ne ſont point, comme ſe l'imaginent des gens mal informés, de Piratess de terre, préférant la rapine au travail, & le déſordre de l'indépendance, à une ſage ſubordination. Propriétaires d'une contrée qu'on pourroit comparer à une mer de ſable, ils ſe croient le droit de lever une eſpèce de péage ſur les Caravannes qui traverſent leurs Déſerts.

Guidés par l'inſtinct de la Nature, ils ne ſe ſentent pas coupables du vol qu'on leur reproche, en exigeant d'un Voyageur riche ce qu'il devroit offrir de lui-même, & partager avec ſes frères. La manière dont ils en agiſſent dans ces ſortes d'expéditions, ſemble les juſtifier.

Les Arabes du Déſert, diviſés par familles, ne ſe réuniſſent en Tribus, que quand il faut oppoſer à l'Ennemi plus de réſiſtance. Ils regardent avec pitié nos Villes, dont nous ſommes ſi fiers; ils ne conçoivent pas comment nous avons pu nous donner tant de peine pour être logés ſi mal: ils ne forment pas même de Villages. Des tentes leur paroiſſent ſuffiſantes & plus convenables à des êtres dont la nature eſt ſi fragile & l'exiſtence ſi courte. Ils naiſſent tout-à-la-fois paſteurs & ſoldats: ces deux profeſſions ſe touchent de plus près qu'on ne penſe; n'ont-ils pas leur vie à pourvoir & leur liberté à défendre?

Leur exiſtence agreſte & ſolitaire a perfectionné leurs ſens au point qu'à la ſeule inſpection de la ſur-

face du sol, ils indiquent les (1) sources qui en arrosent l'intérieur. Ils reconnoissent à l'odorat le chameau qu'ils ont perdu & qui se trouve mêlé au milieu d'un nombreux troupeau de ces quadrupèdes. L'atmosphère de vapeurs qui enveloppent nos Cités, seroit pour eux un élément homicide. Ils ne sçauroient respirer que dans un air épuré & libre. Leur constitution physique est telle, qu'ils peuvent voir plusieurs soleils sans prendre d'alimens.

Les Familles Arabes, outre leurs Patriarches ou Chefs particuliers, en reconnoissent un placé à la tête de chaque Tribu, & un autre encore au-dessus, qui veille à plusieurs Tribus réunies. Mais chaque famille n'obéit que tant qu'il lui plaît, & ne se rend tributaire que d'autant qu'elle le juge à propos. L'estime ou l'amitié est le seul lien de cette confédération, à laquelle on se réserve le droit de se soustraire. La famille du Chef n'a de prétention au rang suprême, que dans le cas où elle auroit des sujets dignes d'y aspirer. Cette constitution politique, toute grossière qu'elle paroîtra à nos sçavans Publicistes, subsiste pourtant depuis des milliers d'années, & ne rend pas tout-à-

(1) Un séjour de quelques mois parmi les Arabes du Désert mettroit peut-être les Physiciens à même de sçavoir à quoi s'en tenir au sujet du sourcier *Bléton* & de quelques autres individus merveilleux des deux sexes, qui l'ont précédé en différens temps & lieux.

fait malheureux ceux qui ont eu le bon esprit de s'en contenter.

Les Tribus qui font le Commerce, sont les moins indépendantes. L'amour de la liberté se concilie difficilement avec celui du gain. Il faut opter. La liberté n'admet point d'alliage ; jalouse d'un culte exclusif, elle ne souffre point d'accommodément. Cependant l'Empire du Croissant n'a qu'une souveraineté précaire sur les Arabes voisins de Bagdad, Damas & autres Villes. Ils n'ont jamais voulu se soumettre à un Gouverneur Turc. Et on ne vient à bout d'eux, qu'en semant la discorde parmi leurs *Schechs*, au moyen des queues de cheval & des titres de Pachas distribués à propos. Leurs guerres ne sont que des escarmouches réitérées assez souvent, mais peu cruelles. Toute rixe particulière cesse ou du moins reste suspendue, quand l'ennemi commun menace quelques Tribus, ou quand il s'agit de lever une contribution sur une Caravanne importante. Les Turcs rançonnés sur la route, crient à l'injustice ; comme si la Nature avoit fait naître les Arabes esclaves du Croissant : & quand ils le peuvent, ils les traitent en sujets révoltés. Mais les descendans d'Ismaël, presque toujours vainqueurs de soldats énervés par le luxe & la mollesse, s'en font respecter, en les assujettissant à une espèce de redevance annuelle, bien plus positive que des prétentions orgueilleuses & mal apuyées.

Ce n'est pas la soif de l'or & des richesses qui pousse les Arabes à ces extrêmités. L'usage qu'ils font de leur butin,

prouve qu'ils en dédaignent la valeur. Propriétaires de ſables qui ſe refuſent à toute culture, ils céderoient les plus précieuſes dépouilles enlevées aux Ennemis, pour des denrées de première néceſſité, plus habiles à faire des priſes qu'à en tirer parti. Simple & loyal dans ſes échanges, un Bedouin troque volontiers une bourſe de perles contre un panier de fruits. Il n'a beſoin que d'être couvert & nourri. Il n'eſtime les différens objets qu'en raiſon de leur utilité; jamais l'opinion n'en fait varier le prix à ſes yeux.

Un Voyageur tombé entre les mains des Arabes errans, n'a rien à craindre de ſiniſtre de leur part, s'il ne cherche pas à leur en impoſer. Il ſe fait alors une eſpèce de partage de famille. Jamais il n'eſt renvoyé nud & à jeun. On le traite comme un frère aiſé, à qui un frère pauvre croit pouvoir s'adreſſer pour en obtenir le ſuperflu. Il eſt juſte que celui qui n'a pas aſſez, exige quelque choſe de celui qui a de trop. C'eſt une ſorte de contract tacite; mais jamais on ne paſſe outre. Quand le Voyageur a ſatisfait à cette dette d'honneur, on lui rend tous les devoirs de l'hoſpitalité; ou bien, on le met à l'abri de payer une ſeconde fois, en rencontrant une ſeconde Tribu. En conſéquence, on lui donne une ſauve-garde pour ſuivre ſa route. Ces procédés (1) n'annoncent pas, ce ſemble, des voleurs de profeſſion, de lâches bandits, qui font le mal pour

(1) On dit qu'en Angleterre, les Voleurs de grands chemins ſe piquent auſſi d'honnêteté dans leurs expéditions.

mal faire. Les Arabes ont même la délicateſſe de ne point porter la main ſur le Voyageur ; ſeulement ils lui refuſent le paſſage juſqu'à ce qu'il ſe ſoit dépouillé lui-même.

On lui laiſſe ſes papiers de famille & autres effets ſemblables. Mais il faut que cette entrevue ſe paſſe amicalement. Malheur à celui qui ſe trouveroit muni d'armes à feu. Cette précaution injurieuſe lui attireroit quelques mauvais traitemens. Heureux, au ſein de nos Villes policées, ſi nous n'avions à faire qu'à de tels Arabes !

Une particularité touchante qui a lieu en pareil cas, & que nous tenons d'un Arabe élevé en Angleterre, c'eſt que le Voyageur à qui on donne pour guide un enfant ou une jeune fille, n'a plus rien à craindre, même en traverſant le domaine des Ennemis de la Tribu de cet enfant. L'enfance eſt ſacrée parmi eux. La Caravane la plus riche, qui auroit pu obtenir un enfant pour conducteur, ſortiroit du Déſert ſaine, ſauve & intacte.

Les Tribus Arabes ſont diſtinguées les unes des autres par le nom de la famille du Schef ou Chech. Chacune d'elles domine une étendue de Déſert plus ou moins vaſte. Il y en a qui ſont Seigneurs ſuzerains de pluſieurs Villages habités par des Payſans. Mais ces eſpèces de ſerfs ne ſont point attachés à la glebe. Ils paſſent quand ils veulent, ſous d'autres Maîtres. Les eſclaves ſeuls, pris ou achetés, ne peuvent quitter leurs Patrons. Les uns & les autres s'adonnent à la

culture des terres, quand le ſol leur offre quelques reſſources ; ou ſont chargés du détail des troupeaux. Les Arabes dont ils dépendent, toujours errans, ſe fixent quelquefois, pendant l'hiver, ſous le feure des Hameaux ; mais l'été, ils habitent conſtamment leurs tentes.

La Tribu *Monteſick* diſpute aux autres la prééminence, quant à l'ancienneté. Elle exiſtoit déjà du temps de Mahomet, & ſe vante de n'avoir pas été inutile à ce Légiſlateur pour conſolider les baſes de la Religion Muſulmane : ces prétentions peuvent être fondées, & ne devroient pas leur faire dédaigner la vie paſtorale & agricole, & s'en décharger ſur les Tribus inférieures. Leur Prophête commença par être conducteur de chameaux ; & le premier de leurs Ancêtres ne trouvoit pas d'occupation plus convenable à l'Homme, que le ſoin des troupeaux & la culture des terres. Si les Arabes ſont jaloux de maintenir long-temps encore leur indépendance originelle, qu'ils reſtent agriculteurs & bergers. La lance d'une main & la houlette de l'autre, ils ſe feront craindre aſſez de leurs voiſins, énervés par le luxe aſiatique. Malheureuſement il n'y a preſque plus que les Tribus pauvres & trop peu nombreuſes pour attaquer les Caravanes importantes, telles que les *Moœdan*, qui ſur les bords du Tigre & de l'Euphrate, élèvent encore des buffles & des vaches, & s'adonnent à l'amélioration des terres arroſées par ces deux grands Fleuves, ſi célèbres dans des temps plus heureux.

Les vaſtes Déſerts de la Province de *Nedsjed*, renferment pluſieurs Tribus Arabes, parmi leſquelles exiſte encore celle qui fut jadis fameuſe, ſous le nom de *Benitemim*, du temps du Calife *A-bu-Bekr.* Elle dut ce moment de célébrité à la Prophêteſſe *Sedsjai*; car dans toutes les Sectes, les Femmes ont toujours voulu jouer un bout de rôle; & peut-être aurions-nous été inondés d'un bien plus grand nombre de cultes, ſi dans le même ſexe, la force d'ame eut pu s'allier à la mobilité de l'eſprit.

Les Arabes errans de Syrie & de la Paleſtine, vivent du louage de leurs mulets & de leurs chameaux, & reſtituent fidèlement les objets dont on leur confie le tranſport. Mais on dit qu'ils n'aiment pas les Voyageurs en froc, & qu'ils ne peuvent s'empêcher de les maltraiter ſur la route. On ne ſçait trop d'où peut venir cette antipathie. On prétend qu'ils ne font que ſe venger avec le bâton, des coups de langue que chaque Religieux charitable ſe croit, en conſcience, obligé de leur prodiguer, pour donner quelque relief au pélérinage de la Terre-Sainte, qui éprouve depuis quelque temps, une ſorte de langueur parmi le Peuple Chrétien, devenu aſſez indifférent. Un tableau des vexations arabes n'eſt pas ſans quelqu'intérêt; il ſollicite & procure des dédommagemens pécuniaires aux bons Pères que l'on nous peint gémiſſans dans les ſaints lieux, à la merci des infidèles. Mais il y a un moyen sûr de faire le voyage de Jéruſalem, ſans courir de riſques. Il conſiſte à confier ſon bagage aux

Bedouins, après toutefois s'être acquitté envers eux ; d'un droit de péage qui n'eſt pas exceſſif ; & à ne point hanter ſur la route les bons Franciſcains, puiſqu'ils ſont devenus ſuſpects, & qu'on le devient en leur compagnie.

On trouve des Arabes errans & libres dans les Déſerts du *Mont-Sinaï*. Cette contrée qui leur eſt ſoumiſe, s'appelle encore aujourd'hui *Tour-Sina* (1). C'eſt ſur cette montagne, comme on ſçait, que le Légiſlateur des Juifs ſe retiroit quelquefois pour méditer le Code Religieux & Civil qui eſt venu juſqu'à nous, & qui fait encore autorité. Là, fut dicté le Décalogue que la Loi des XII Tables ne put infirmer. Là, Moïſe voulut apprendre à ſes ſemblables, que ſi la Nature humaine comportoit un régime autre que le Gouvernement Patriarchal, la Théocratie étoit la ſeule conſtitution qui ne dégradoit point la majeſté de l'Homme.

Le Coſtume d'un Arabe errant eſt peut-être l'un des plus nobles & des plus ſimples ; il conſiſte en une Draperie ample, à laquelle on peut donner les formes les plus pittoreſques.

---

(1) On remarquera que *Tour*, en Langue Arabe, & *Montagne* en François, ſervent à déſigner un morceau de terre élévé ; & auſſi que le mot *Tour* eſt paſſé dans notre idiome, pour marquer une hauteur faite artificiellement. Les autres acceptions de ce mot ſont d'autant plus juſtes, qu'il faut en effet, pour arriver au ſommet d'un mont, faire un chemin circulaire.

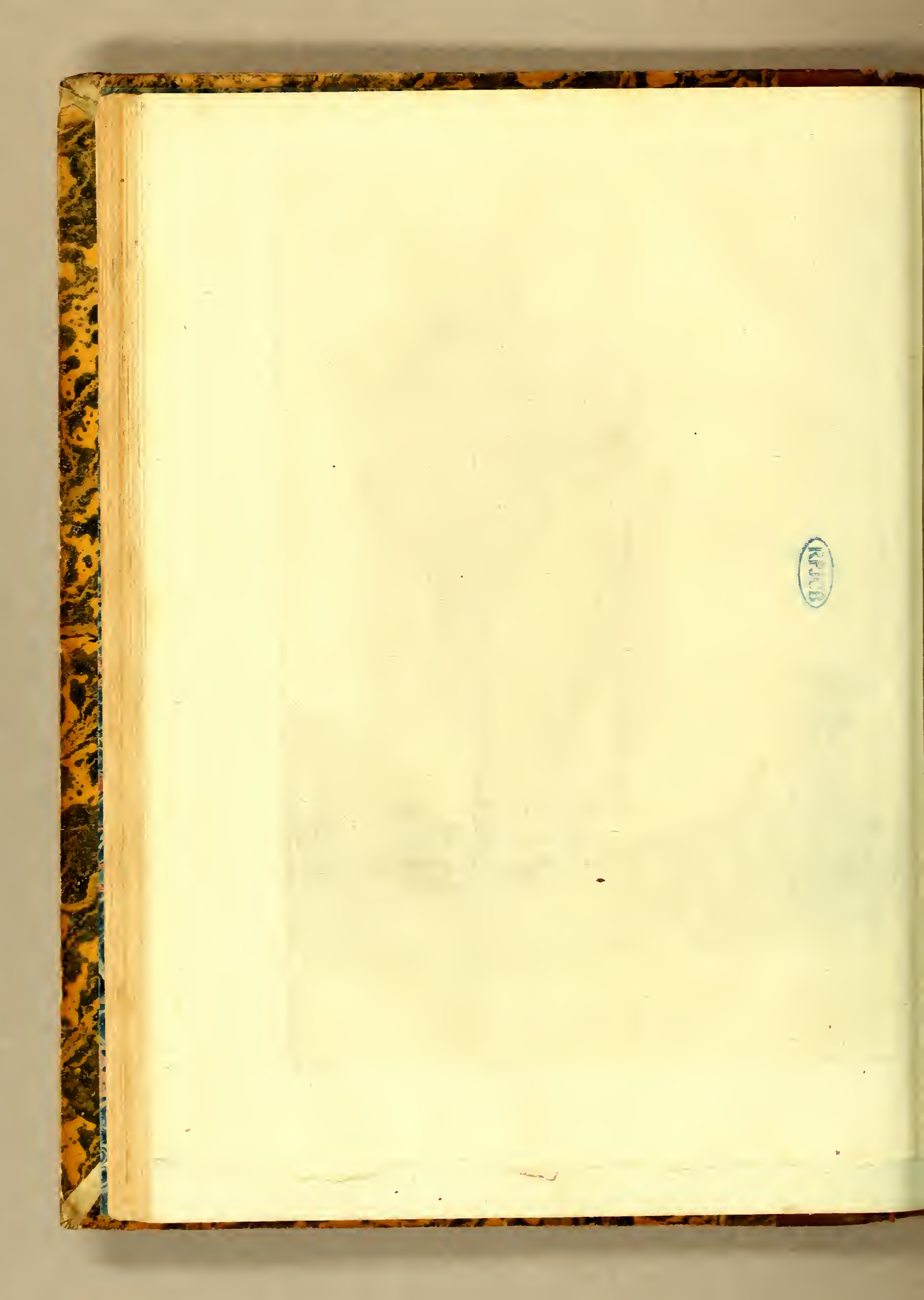
La Langue Arabe eſt l'une des plus anciennes & des plus fécondes en dialectes ; le langage le plus pur eſt celui qu'on parle comme on écrit le Coran. Voici quelques mots de l'Idiome des Arabes errans de Syrie.

Ja ! Belaman !	*Cri d'damiration.*
Ajemmel.	*Chameau.*
Hoſan.	*Cheval.*
Mara	*Femme.*
Ja-Bint.	*Fille.*
Karamœ	*Honneur.*
Valad	*Jeune Homme.*
J-gauvis.	*Il s'eſt marié.*
Sarcha	*Poulette.*
Lœben.	*Lait.*
Kamh	*Froment.*
Chamr.	*Vin.*
Kahuœ.	*Café.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Arabes errans.

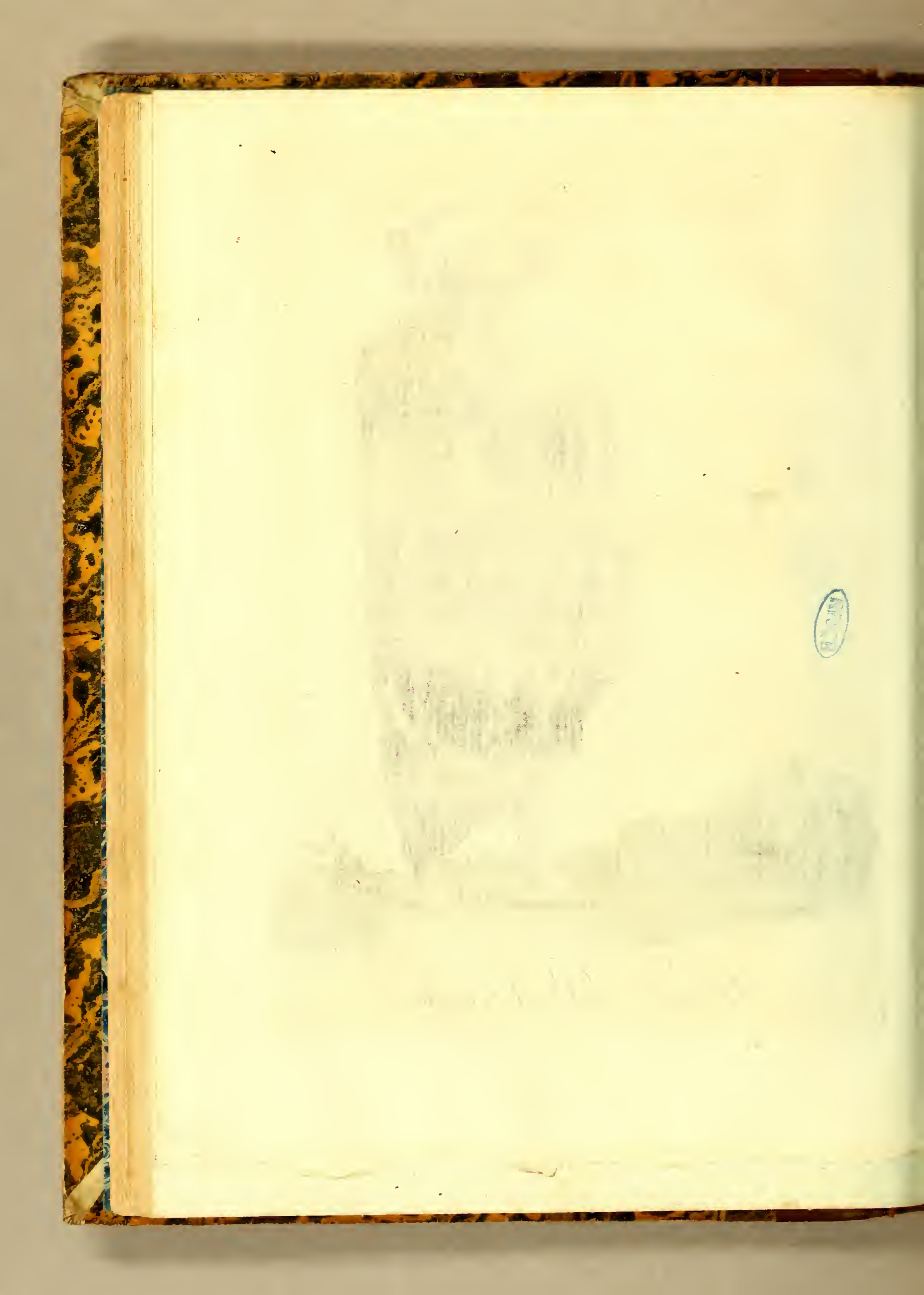


Arabe du désert.





Homme Barbaresque.



MŒURS
ET COUTUMES
DES ARMÉNIENS.

L'ARMÉNIE n'eſt en elle-même qu'une des contrées les moins importantes de l'Aſie ; mais c'eſt ſur ce petit théâtre que furent repréſentées les deux plus grandes ſcènes de l'Hiſtoire du Monde. La Création & la ſeconde Population de l'Univers eurent lieu en Arménie ; c'eſt-là que le doigt complaiſant de Dieu façonna l'argile à ſon image, donna la penſée à la matière, & fit ce Chef-d'œuvre de raiſon & d'inconſéquence, appellé Homme. C'eſt-là qu'il plaça l'Homme & la Femme dans un Jardin de délices, d'où nous devions tous ſortir heureux & bons. Il en arriva tout autrement, comme on ſait ; & les ſources du Tigre, de l'Euphrate & du Phiſon (le Phaſe), atteſtent ſeules aujoud'hui l'exiſtence du Paradis terreſtre dont elles fertiliſent encore l'emplacement ; ce fut auſſi ſur l'Ararat (1), haute

(1) Les Naturaliſtes ont jugé l'Ararat un très-ancien Volcan éteint, qui devoit être l'un des plus conſidérables du globe ; puiſqu'encore aujourd'hui la végétation n'a pu atteindre juſqu'à la région de la neige. Quoique l'Hiſtoire ne rapporte aucune irruption de ce Volcan, les cendres mobiles qui couvrent la partie moyenne de cette Montagne, ne permettent pas de douter de ſa première organiſation phyſique.

Montagne d'Arménie , que vint ſe repoſer l'Arche merveilleuſe que reſpecta le déluge , & à qui nous devons le premier réparateur de genre humain réduit à la ſeule famille de Noë. Les Arméniens, fiers d'être, pour ainſi dire, les fils aînés de la terre, montroient encore n'aguères, aux Sceptiques, les vénérables débris de l'Arche antique , conſtruite par Noë. Tous ces faits extraordinaires ſans doute , n'en ſont pas moins authentiques, (la dernière circonſtance exceptée), puiſqu'on les trouve *détaillés dans la Bible.*

L'Hiſtoire profane de l'Arménie n'eſt pas auſſi ſatisfaiſante, à beaucoup près. Vahé, dernier des 53 Rois de la lignée de Laik, premier Souverain, & arrière petit-fils de Gomer, né de Japhet, fut, dit-on, vaincu par Alexandre. Puis viennent les 27 Rois de la race des Arſacides. D'autres Annaliſtes moins ſuſpects, nous apprennent que l'Arménie , d'abord Province des Médes & des Perſes , groſſit bientôt le vaſte Domaine du vainqueur d'Arbelles , & devint le partage de l'un de ſes Généraux. Puis le joug des Romains peſa long-tems ſur elle. Puis les Sarraſins & les Tartares y firent des incurſions tour-à-tour ; enfin , elle obéit en ce moment , à ſes premiers maîtres les Perſes, conjointement avec les Turcs. Ces derniers ont même impoſé au démembrement de l'Arménie qu'ils poſſédent , le nom de Turcomanie ; Erzerum en eſt la Capitale : Erivan eſt celle de l'Arménie Perſane. L'Arménie ne peut s'enorgueillir de ſes Villes ; mais en perdant ſon éclat, elle a conſervé la fertilité de ſon ſol. Elle ne donne pas

par-tout de bons Vins, que l'Arménien aime beaucoup, & auxquels il ne préfère que l'argent.

La haute antiquité des Arméniens les a rendus ſuperſtitieux. Du plus loin qu'un d'entr'eux apperçoit le Mont Ararat (qu'ils appellent *la Montagne de l'Arche*), il ſe proſterne, & baiſe la terre, ſelon lui, le berceau du genre Humain. L'Evangile leur a paru trop nud; ils l'ont chargé à l'envi, de quantité d'acceſſoires plus ridicules les uns que les autres. Ils n'ont pas des notions bien nettes ſur le perſonnel de J. C. Ils ſemblent ne pas admettre de Purgatoire. Ils ont de l'Enfer une idée qui doit paroître ſublime; ils ne ſe le peignent point ſous l'image d'un feu dévorant; ils diſent tout ſimplement que la damnation conſiſtera dans l'éternelle abſence de Dieu, viſible ſeulement aux yeux des juſtes. Le plus grand ſupplice d'un coupable, ſelon eux, eſt d'être ſans ceſſe en préſence de ſon crime. L'Extrême-Onction ne leur paroît pas un Sacrement d'une néceſſité abſolue.

Induſtrieux & amis du travail, ils croient pouvoir borner le nombre de leurs Fêtes religieuſes, à quatre principales; les autres ſe célèbrent avec le Dimanche. Ils appellent le Pape, le grand Portier du Ciel.

On ne déſigne ici que les Arméniens ſchiſmatiques; les autres ſont très-dociles obſervateurs des SS. Dog[illegible]s de l'Egliſe : ces derniers ſont très-répandus en Pologne, & ſur-tout dans la Province de Nakchivan en Perſe. La plûpart d'entr'eux vont trafiquer en Turquie; ils haïſſent leurs frères égarés hors de la Catholicité; &

ils ont plus d'un motif pour autoriser leur conduite : car ceux-ci, par exemple, avant de recevoir la Communion, croyent s'y être suffisamment préparés en prenant un bain, qu'ils ont substitué aux eaux salutaires de la piscine de pénitence. Ils refusent aussi la Communion aux Epoux pendant tout le temps de la première année de leur mariage, parce que (prétendent-ils), tout entiers au plaisir, ils ne peuvent à la fois servir deux maîtres avec une ferveur égale.

Leur Rit ne permet pas non plus aux Prêtres d'approcher tous les jours de la Sainte Table, pour y faire un Sacrifice auguste, qui exige qu'on soit en état de grace. Mais on remarquera que leurs Prêtres ne sont point célibataires ; & il n'y a qu'un Socrate Chrétien qui pourroit conserver son ame calme & intacte au milieu des orages journaliers d'un ménage.

Communier tout le Peuple à la fois avec une seule & même grande Hostie, divisée en une infinité de parcelles, leur semble un moyen de plus pour resserrer les liens de fraternité parmi les Fidèles.

Ils ont une si haute opinion de la sainte Eucharistie, qu'ils s'en abstiennent, s'il leur survient quelque ulcère, tant qu'elle suppure : ils l'interdisent à leurs femmes pendant leurs infirmités lunaires.

Ils sont si religieux observateurs de la propreté, qu'ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils faisoient usage d'un vase dans lequel seroit tombé un rat ou une souris, avant d'avoir fait dire un Evangile sur le vaisseau souillé par le contact d'un animal im-

monde. Leurs Curés, outre qu'ils y trouvent leur compte, n'ont garde de combattre cette pratique superstitieuse, mais dont la cause est innocente, & dont les effets sont salutaires. Par une suite de leur caractère, c'est presqu'un crime parmi eux, de maltraiter un chat; destructeur des souris & des rats, ce quadrupède fourré obtient toute leur reconnoissance.

Ils observent le Carême avec une régularité qui nous édifieroit, si de tels exemples ne glissoient pas sur l'esprit des Sybarites. Pendant toute la sainte quarantaine, les Arméniens s'ôtent la ressource du vin, du poisson, & même de l'Huile. Ils passent plus de six mois de l'année, en jeûnes rigoureux. Les jeunes filles s'exténuent, en ne mangeant pas pendant les trois jours qui précèdent la Fête du grand Saint *Sarkis*, ou Sergius. C'est leur Saint Nicolas qui fait rencontrer des maris de bon choix.

Les Epoux ne passent point immédiatement, comme chez nous, de l'Autel à la table & de la table au lit. Loin d'habiter avec sa femme, le mari peut à peine la voir pendant les trois premiers jours accomplis qui suivent la bénédiction nuptiale. On dit que cette autre superstition religieuse tourne au profit de l'hymen.

Les Arméniennes, devenues mères, sont réputées immondes pendant les premiers quarante jours qui suivent celui de l'accouchement. Elles ne peuvent toucher à rien, pas même se présenter au Soleil, dont elles souilleroient les rayons par leur regard impur. L'Ancien Testament, qu'ils prennent à la lettre, autorise à leurs yeux ces bisarres pratiques.

Leurs Cérémonies Religieuſes ſont très - multipliées ; mais ils n'y aſſiſtent pas toujours avec le recueillement qu'elles exigent. L'Ordination d'un Evêque, ſur-tout, eſt auguſte & impoſante. Il s'y paſſe une formalité, reſte précieux d'un ancien uſage bien reſpectable, & que l'on doit regretter. Le Patriarche, venu pour conſacrer le Prélat, après avoir recueilli les ſuffrages du Clergé aſſiſtant, paſſe enſuite à ceux des Laïcs ; le Peuple, repréſenté par deux (1) pauvres, donne ſa voix avant le Tiers-Etat ; & le Tiers-Etat, avant l'ordre de la Nobleſſe, qu'on ne conſulte qu'en dernier. Un autre incident digne d'attention, c'eſt que l'Evêque élu ſe laiſſe entraîner, comme malgré lui, juſqu'aux pieds du Patriarche pour en recevoir ſes pouvoirs. Tout ceci

(1) Qu'on me permette de rapprocher ici le cérémonial qu'on obſerve encore aujourd'hui en France, dans pluſieurs Communautés. Par exemple, quand une Novice prononce ſes Vœux en public, dans le Monaſtère de St. Thomas de Villeneuve, Fauxbourg St. Germain, à Paris ; elle reçoit d'abord l'anneau des mains du Célébrant, puis s'achemine vers la porte de l'Egliſe. Alors une Femme du Peuple ſe fait jour à travers la foule des parens & amis invités, ſe préſente devant la jeune Religieuſe, lui prend ſon anneau, le paſſe à ſon doigt, & l'embraſſe en lui diſant : *Ma Sœur ! ſouvenez-vous que vous êtes la ſervante des pauves.* Cérémonie touchante, & qui frappe d'autant plus, que ces bonnes Filles, à moitié récluſes, conſacrent en effet leur exiſtence au panſement des playes & au ſoulagement de la miſère des derniers rangs de la ſociété. Que la Religion eſt auguſte & belle !

rappelle visiblement les temps de la primitive Eglise. Alors un Prélat ne recevoit le Bâton Pastoral, que du consentement du Peuple; loin de briguer ce dangereux honneur, il ne sentoit que le poids de la dignité à laquelle on l'appelloit, & qu'il n'acceptoit qu'avec une sage méfiance en ses talens & en ses lumières. Autres tems, autres mœurs! Les Evêques Arméniens sont, pour la plûpart, si peu instruits, qu'ils ont perdu presque toute la considération attachée à leur titre. Les Docteurs (*Vartabieds*), en ont profité pour prendre le pas sur eux, & pour trancher même du Patriarche. On leur désireroit moins d'aprêté pour le gain, & plus de régularité dans leurs mœurs.

Quand ils disent leurs Messes, à la Commémoration des Morts, les Prêtres Arméniens font preuve de générosité. Ils ne rappellent qu'en passant les noms chers & consacrés des Apôtres & des premiers Martyrs; mais ils s'arrêtent complaisamment sur les noms des Hérétiques, leurs anciens ennemis, pour le salut & le repos desquels ils intercèdent avec ferveur. Ils ont un autre usage sujet à bien des abus, & qui tend à compromettre la dignité de la Religion. Afin de pouvoir administrer aux malades de prompts secours spirituels, ils se sont avisés de garder chacun chez eux, un saint Cyboire, qu'ils placent dans leur appartement, sans presqu'aucune distinction, *& inter pocula*; & sans que la présence d'un tel objet oblige à plus de retenue dans les détails de leur vie domestique.

Les Arméniens prétendent que l'acte le plus méri-

ritoire de cette vie, eſt de faire un pélerinage à Jéruſalem. Ils le jugent même tellement indiſpenſable, que ſi un homme juſte mouroit avant que d'avoir pu accomplir ce vœu, l'Ange chargé de faire la préſentation de ſon ame dans le Paradis, en reculeroit le moment déſiré, pour lui donner le temps d'aller errer & voltiger pendant quelques minutes autour du tombeau de J. C.

Les Prêtres, en Arménie, n'accordent point gratuitement la ſepulture aux morts pauvres. Le cadavre eſt ſouvent un jour entier ſur le ſeuil de l'Egliſe, ſollicitant la pitié & l'aumône. Quand le baſſin, placé à ſes pieds, offre la quantité de pièces de monnoie requiſe pour le ſalaire des Prêtres, alors ils procèdent à l'enterrement. Le Baptême & la Communion, ainſi que les Meſſes, tout ſe paye dans les Egliſes d'Arménie, avec la même rigueur, & l'on n'y fait point de crédit. Pour un écu donné d'avance, un Docteur obtient du Patriarche, en faveur du premier mari qui ſe préſente, la permiſſion de répudier ſa femme. Quelquefois cependant, le Cadi exige ſon attache. Les Arméniens ne peuvent ſe remarier plus de deux fois.

Les Evêques, chacun dans leur diſtrict, ne lavent pas les pieds à douze pauvres ſeulement, mais à tout le peuple de ſon Diocèſe. Ce zèle apoſtolique a pour véritable motif, la pièce d'argent que chaque individu ne peut guère ſe diſpenſer de jetter, en ſortant des mains de ſon Prélat, dans un large baſſin placé *ad hoc*.

Lors de la Bénédiction nuptiale, le Célébrant lie avec

un

un beau mouchoir brodé, la garde & le fourreau d'une épée ſi étroitement, qu'on ne ſauroit dégager la lame. Cérémonie qui donne à entendre que les Epoux ne doivent rien ſe permettre entr'eux, avant que le Prêtre ne ſoit venu rompre ce nœud dans leur maiſon. En conſéquence, des matrones gardent à vue la nouvelle épouſée, tandis que les jeunes hommes ſurveillent le mari. Selon la coutume des lieux, il doit ſe paſſer au moins trois jours, huit jours au plus, avant la conſommation Le moment enfin arrivé, le Prêtre entre avec le mari dans la chambre de l'épouſe, couverte d'un grand voile rouge, à travers lequel elle reſpire à peine. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrêmités d'un fil, il le coupe dans le milieu entr'eux d'eux avec l'épée en queſtion, qu'il dégaîne en leur préſence, après avoir dénoué & pris pour lui le mouchoir dont il l'avoit liée, Le deſpotiſme Sacerdotal peut-il être pouſſé plus loin? Puis il fait heurter leurs têtes modeſtement l'une contre l'autre, en ſigne de conſentement, (auquel on pourroit bien joindre ſouvent l'épithète de *forcé*). Il remet enſuite l'épée nue entre les mains de l'époux, & lui ordonne d'en frapper trois fois légérement la tête de l'épouſée, qui s'incline comme par ſoumiſſion & obéiſſance; enfin, le Prêtre ſe retire tout de bon, & abandonne les nouveaux mariés à eux-mêmes. Ce n'étoit pas ainſi qu'en agiſſoient les familles patriarchales, qui laiſſèrent les premières empreintes de pas d'homme ſur le ſol fortuné de l'antique Arménie; les pères alors, ſeuls Pontifes de leurs enfants, béniſſoient les nouveaux époux aſ-

ſortis par l'amour, & laiſſoient faire le reſte à la Nature.

Preſque tous les Arméniens ſe ſentent une eſpèce de vocation particulière pour le Commerce. L'Europe ne communique guère avec la Perſe, que par leur canal. Ils ſont le Négoce avec une intelligence ſi déliée, qu'elle reſſemble beaucoup à l'aſtuce Juive. Ils ſe ſont bâtis tout près d'Iſpahan, un Fauxbourg conſiderable, qu'ils décorent du nom de Ville de Sulfa. Cette Nation, qui pourroit redevenir quelque choſe dans le ſyſtême politique, eſt comme une riche éponge que les Turcs & les Perſans preſſurent à l'envi, chacun de leur côté, à meſure qu'elle ſe remplit. Ils ne reconnoiſſent point de Nobleſſe entr'eux; & l'inégalité des conditions a fait place à celle des richeſſes, tout auſſi funeſte, tout auſſi flétriſſante que l'autre. Les deux grands Empires dont ils dépendent, & dont ils ne ſont, pour ainſi dire, que les Courtiers, les excluent de tous emplois dignitaires; mais les chûtes fréquentes & funeſtes auxquelles on eſt expoſé dans les poſtes éminens, ne doivent pas les leur faire regretter beaucoup. Qu'ils tâchent de mettre un peu plus de loyauté dans leurs échanges, & ils ſentiront bientôt qu'avec l'eſtime de ſoi-même & la conſidération publique, on peut très-bien ſe paſſer des honneurs.

Mais on ne peut également ſe ſévrer des plaiſirs du cœur. N'en coute-t-il donc rien à un Arménien de tenir ſa femme comme en chartre-privée? Quand une Arménienne obtient la grace, toujours rare, de franchir

pour un moment, le feuil de fa porte, elle eft toujours enveloppée d'un long manteau ; un grand voile blanc la couvre de telle forte, qu'elle n'a de libre que les yeux pour fe conduire, & le nez pour refpirer.

Le Coftume des Hommes & des Femmes eft prefque le même, & ne varie guère. C'eft celui de tous les Orientaux ; fimple, commode, décent & noble, il confifte en plufieurs robes très-longues, de drap ou d'étoffes légères, felon la faifon. Celles de deffous font affujetties par une ceinture plus ou moins riche, felon les facultés de l'individu qui la porte.

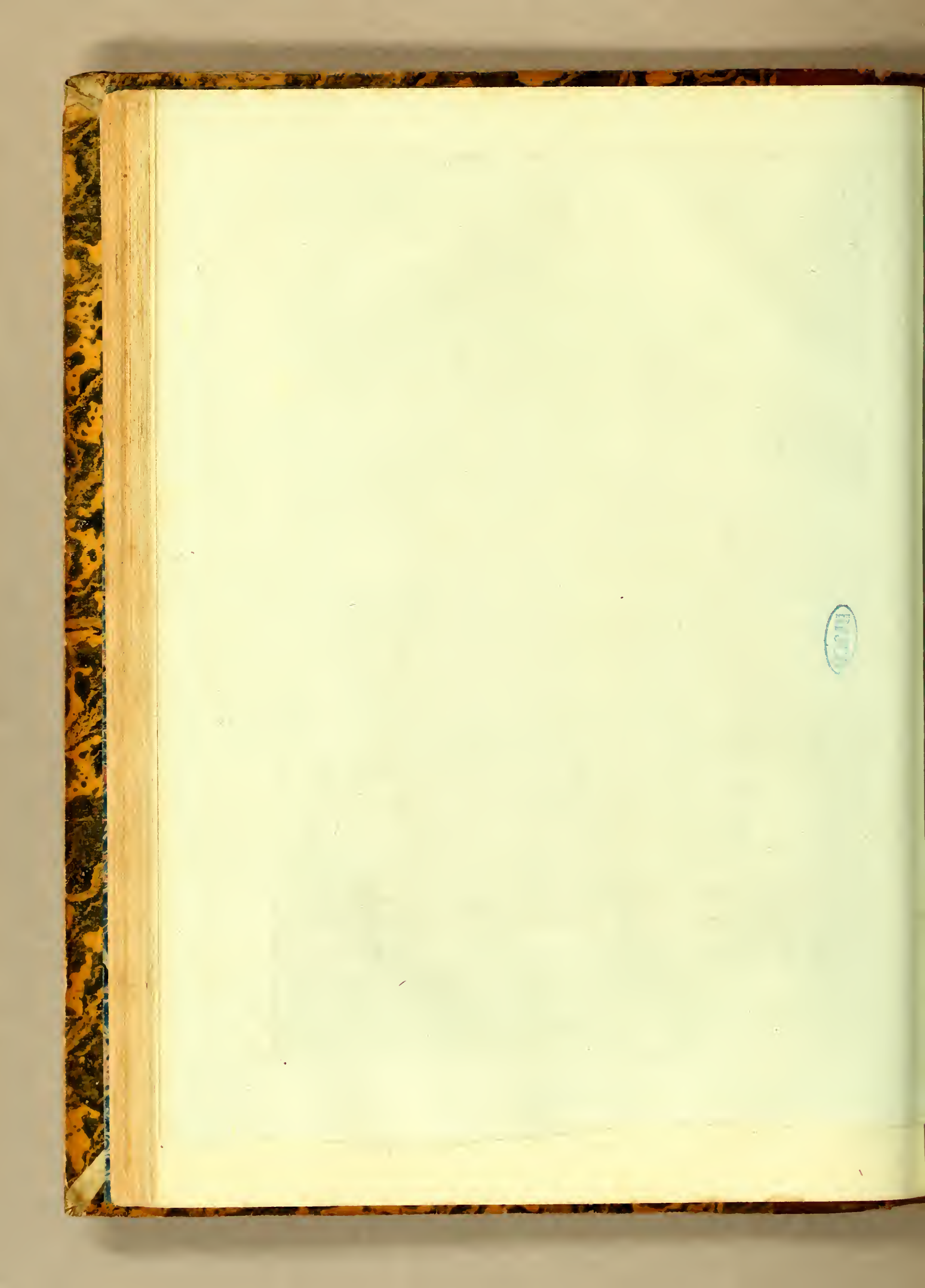
Le plus éléguent des Philofophes de ce fiècle, bravant un moment nos modes, comme il bravoit conftamment nos préjugés, vécut pendant quelques années dans la délicieufe vallée de Montmorency, vêtu en Arménien, & coëffé de même, d'un bonnet (1) de drap fourré. On lui fit prefqu'un crime de ce choix innocent de parure, qu'on trouva bifarre ; & on accufa de démence & de fingularité le Sage, paifible & modefte, qui écrivoit *Emile*.

Fin des Mœurs & Coutumes des Arméniens.

(1) J. J. Rouffeau eft gravé fous ce Coftume.



Armenien



MŒURS
ET COUTUMES
DE L'HABITANT
DES ISLES DES AMIS.

LES Isles des Amis forment un Archipel considérable dans la Mer du Sud. Parmi elles, on distingue Hapaee, Eooa, Anna-Mooka, Vavaoo, Hamoa, Tonga-taboo, Féejée. Les naturels de cette dernière sont antropophages, & d'autant plus inexcusables, que ce n'est pas par disette d'autres nourritures ; car le sol est très-fécond. Mais telle est la gradation des excès de l'homme : une Peuplade, qui commence par immoler à ses Dieux, des animaux paisibles & bienfaisans, doit finir ordinainairement par manger la chair de son ennemi vaincu. Les Insulaires de Féejée se fendent l'oreille; le lobe en est si allongé, qu'il descend presque sur l'épaule. Leur teint est d'une couleur plus foncée que celui des autres Habitans de cet Archipel austral. Farouches & cruels, on est surpris de leur trouver autant de vivacité & de pénétration dans l'esprit. Leurs ouvrages de méchanique supposent beaucoup d'adresse. Ils ont des massues très-bien sculptées, des étoffes en compartimens, d'un dessin exact, des nattes dont les couleurs sont nuancées avec goût.

Les Insulaires de cet Archipel sont en général peu communicatifs. Insoucians par caractère, ils ne s'empressent pas de satisfaire aux questions du Voyayeur curieux & bien intentionné à leur égard. On ne pourroit les apprécier qu'après un séjour habituel parmi eux. Et ils vaudroient bien la peine qu'on les observât autrement qu'en passant. Leur extérieur prévient d'abord en leur faveur. On rencontre parmi ces Peuplades isolées, une assez grande quantité d'individus régulièrement bien faits, & doués de beaux traits. Les Femmes & les Hommes des hautes classes ont la peau plus douce & d'une nuance moins foncée que celle du bas peuple. Cette remarque a lieu par-tout, & prouve que si la Nature n'étoit pas contrariée par les devoirs pénibles que la Société impose au grand nombre, l'organisation de l'espèce humaine ne seroit pas aussi sensiblement altérée.

Les Femmes ont les formes du corps plus délicates que les traits du visage. Nos Européennes ne sauroient montrer une plus jolie main.

Ils sont très-sains, peut-être parce qu'ils sont très-actifs. De fréquens exercices & peu de contrainte, donnent à leurs membres la plus grande souplesse, & les préservent de toute difformité. Leur abord attire l'homme le plus en garde contre des inconnus. Leur maintien aisé, calme & franc, devient roide & sérieux, quand ils sont en présence de leurs Chefs. En tout pays, c'est le propre de l'étiquette de faire fuir les graces & de mettre en leur place, les airs gauches. La bonne foi qui accompagne les divers échanges qu'ils font avec les

Navigateur

Navigateurs, s'accorde mal avec l'accuſation de vol dont on les charge. Peut-être ne devroit-on leur reprocher qu'un excès de curioſité, bien pardonnable à des gens ſimples. Fait-on un crime aux enfans qui mettent la main ſur tout ce qui frappe leurs yeux ?

Leur chevelure eſt épaiſſe & noire; mais la plûpart des Hommes & quelques-unes des Femmes la peignent en brun ou en pourpre, & par fois de couleur orangée. Ils la portent courte ou longue. La mode, en ce point, varie autant parmi eux que chez nous. Mais ce dont nous ne nous ſommes pas encore aviſés, c'eſt que les uns portent leurs cheveux coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté oppoſé, a toute ſa longueur. Les autres les ont coupés près, & peut-être raſés dans un endroit. Ceux-ci ont la tête raſée, excepté une ſeule touffe qu'ils laiſſent ordinairement près de l'oreille; ceux-là les laiſſent prendre toute leur croiſſance, ſans y toucher. Les Femmes en général, portent leurs cheveux courts. Les Hommes ſe coupent la barbe, & les deux ſexes s'épilent ſous les aiſſelles.

Les Hommes ſe font des piquetures de diverſes couleurs ſur le ventre; les Femmes ne ſe *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi ſeul s'en exempte, ainſi que des inciſions douloureuſes & ſanglantes qui ſervent à marquer le deuil. La propreté, diſent ces Inſulaires, leur a conſeillé la circonciſion, ou plutôt la *ſuperciſion* qu'ils pratiquent ſans y manquer.

Les deux ſexes ont à peu de choſe près, le même habillement, compoſé d'une pièce d'étoffe ou natte, large de

deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours aſſez long pour faire un tour & demi ſur les reins, où il eſt arrêté par une ceinture ou une corde. Double ſur le devant, il tombe comme un jupon, juſqu'au milieu de la jambe. La partie qui eſt au-deſſus des reins, offre pluſieurs plis; enſorte que ſi on la développe dans toute ſon étendue, il y a aſſez d'étoffe pour envelopper & couvrir les épaules, qui reſtent preſque toujours nues. Les Inſulaires, d'un rang diſtingué, portent ſeuls de grandes pièces d'étoffes & de belles nattes. Le bas peuple s'habille de pièces plus petites, & très-ſouvent il ne porte qu'une pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui eſt un morceau d'étoffe étroit, ou une natte reſſemblant à une ceinture. Ils paſſent ce maro entre leurs cuiſſes, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît deſtiné principalement aux Hommes. Leurs habits de Fêtes ont la même forme, mais ſont plus ou moins riches. Les Chefs ſe coëffent avec des chapeaux de plumes rouges. Ces bonnets ſont faits de plumes de la queue des oiſeaux du Tropique, tiſſues avec des plumes rouges de Perroquet; ils n'ont point de coëffes; on les attache ſur le front comme un diadême; leur forme eſt celle d'un demi-cercle, dont le rayon a 18 ou 20 pouces. Le reſte des Inſulaires porte quelquefois de petits bonnets, compoſés de différentes matières, pour ſe garantir le viſage du ſoleil.

La parure la plus ordinaire eſt le *kahalla*, ou collier de fleurs odoriférentes. Ils connoiſſent les bagues, bracelets & anneaux, qu'ils fabriquent avec de l'écaille de

tortue. Les lobes de leurs oreilles ſont percés en deux endroits; ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, longs de trois pouces, qu'ils introduiſent par l'un des trous & qu'ils font ſortir par l'autre, ou de petits roſeaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre ſert de rouge aux femmes, qui s'en frottent tout le viſage. On peut remarquer chez preſque tous les Peuples, que les recherches de la coquetterie ont précédé l'époque de la civiliſation. Aux Fêtes publiques, les Danſeuſes portent ſur elles des guirlandes de roſes de la Chine, & d'autres fleurs cramoiſies, ou de feuilles d'arbres découpées ſur les bords, avec beaucoup de délicateſſe. Leurs ballets ſont bien autre choſe que les nôtres. Les mêmes acteurs danſent & chantent à la fois, avec une préciſion, une agilité, une ſoupleſſe & des graces que nous ne pourrions retrouver que dans les premiers ſujets de nos principaux Théâtres. Ils aiment à donner des fêtes, pendant la nuit, aux flambeaux. Le lieu de la ſcène eſt ordinairement ſous des arbres, au bord de la Mer.

La principale occupation des Femmes, eſt la fabrication des étoffes & des nattes. Les Hommes s'adonnent à l'Agriculture & à la Pêche. Mais l'Archipel des Amis eſt d'une fécondité ſi facile, que les Habitans n'ont guère que la peine de cueillir le fruit & les autres productions ſpontanées dont il abonde. Il ſemble que la Sentence portée contre Adam, chaſſé du Paradis terreſtre, ait ſouffert une exception en leur faveur; & ce n'eſt point pour cette Peuplade, qu'ont été faits ces Vers:

C'eſt au prix des ſueurs, d'une longue culture,
Qu'il te faut acheter ton pain quotidien ;
Les Dieux te vendent tout ; ils ne t'ont donné rien.

Ces Inſulaires n'ont, pour ainſi dire, qu'à s'aſſeoir au banquet que la main complaiſante de la nature ſemble dreſſer pour eux tous les jours. Ils ne ſont point obligés de faire violence à la terre pour ouvrir ſon ſein avare. Les bananiers, les cocotiers, les arbres à pain n'exigent pour prendre racine, aucune préparation. On fait un trou dans le champ ; & l'arbriſſeau une fois planté, le ſol fait le reſte. Dans nos contrées d'Europe, nous avons auſſi plus d'un canton dans ce cas. Mais le plus grand nombre de ceux qui les habitent, n'en eſt pas plus heureux : la vie civile eſt ſi compliquée ! elle multiplie tant les reſſorts de notre fragile exiſtence; elle entraîne à tant d'affaires épineuſes ! nous nous trouvons ſi embeſognés ſous ſon régime, que nous avons trouvé le moyen de rendre preſque nulles les avances que nous fait la nature prodigue. Le ſuperflu des riches, les fantaiſies des grands, occupent ſans relâche les petits & les pauvres, qui ont à peine le néceſſaire ; & c'eſt ainſi qu'avec toutes nos lumières, toute notre induſtrie, la ſociabilité qui paſſe pour un chef-d'œuvre de l'intelligence humaine, eſt loin de nous procurer le bonheur facile qu'ont trouvé, ſans le chercher, les Inſulaires, à peine civiliſés, de la Mer du Sud.

La conſtruction de leurs maiſons ne donne pas une haute idée de leur induſtrie ; ils ſemblent l'avoir réſervée

toute pour la conſtruction de leurs pirogues. Et en cela, ils n'ont conſulté que leurs beſoins. La température de leur climat eſt ſi douce & ſi pure, qu'ils peuvent ſe paſſer d'abri, la plus grande partie du tems. Sans outils, ils ſe fabriquent des armes, des inſtrumens de muſique, des uſtenſiles de ménage travaillés avec ſoin, & quelquefois avec goût. On leur déſireroit plus de propreté dans leur comeſtible. Les Femmes mangent avec les Hommes; mais il eſt parmi eux, comme ailleurs, certains individus qui ſe ſont attribué le privilège de faire table à part, & de manger tout ſeuls, en préſence de leurs ſemblables, debout devant eux. L'heure des repas n'eſt point fixée; ils ſont d'uſage d'en faire pendant la nuit. Ils ſe couchent & levent avec le Soleil. Leurs amuſemens ou occupations journalières, (car ces deux mots n'en ſont qu'un pour eux) conſiſtent à ſe viſiter réciproquement, à converſer entr'eux, à exécuter des danſes ou de petits concerts. On diroit que tous les jours ſont des Fêtes. L'intérieur des ménages eſt paiſible; on y connoît à peine l'infidélité. Le libertinage ne ſort pas du rang des proſtituées de profeſſion. Les Femmes ſont toutes ſages ou toutes débauchées, ſelon le parti qu'elles embraſſent. Ainſi qu'ailleurs, les filles publiques ſont, pour la plûpart, de la claſſe infime de la Nation, c'eſt-à-dire, de celle condamnée aux charges pénibles de la ſociété, & qui par conſéquent, doit chercher à s'en dédommager, comme elle peut.

Des gens qui mènent une vie auſſi aiſée, doivent regarder la mort comme le plus grand des maux. Auſſi

ces Insulaires n'ont-ils pas d'expressions assez fortes pour peindre leur deuil, au trépas de leurs parens ou de leurs amis. Dans ce cas, ils sortent de leur caractère ; ils exercent sur eux toutes sortes de cruautés. Quand ils ont encore quelqu'espoir de réchapper, ils se résolvent aux sacrifices les plus douloureux, pour obtenir guérison. Ils se mutilent les doigts ; le peuple se coupe les articulations de la main ou des pieds, pour faire cesser la maladie de ses Chefs.

L'avenir les inquiète peu. Tout entiers au présent ; les jouissances temporelles sont seules à leur portée, & ils ne demandent rien au-delà à leur Dieu suprême. Ils l'appellent *Kallafootonga*, & en font une Femme. Cette idée religieuse est assez naturelle, & devoit se présenter d'elle-même à l'esprit anti-métaphysique d'une Peuplade qui place sa félicité dans l'acte de la génération. Une Femme féconde leur a paru un objet très-propre à servir d'emblême à la puissance génératrice de l'Univers. Quantité de Dieux subalternes sont subordonnés à la grande Divinité. Les Insulaires de Hapaéé appellent Alo-Alo, leur Dieu suprême, qu'ils font mâle. Assez généralement parmi eux, il est de foi que les Dieux ne s'occupent des hommes que jusqu'à l'instant de leur trépas. Le Dieu de la Mort se nomme *Gooleho*. Ils croient à une espèce de vie à venir ; mais les principaux seuls en jouissent. Le Peuple est mangé tout entier par *Loata*, Oiseau des Cimetières ; c'est le Corbeau de nos contrées. Ils définissent l'ame, *la vie*, ou *le principe*

vivant. Jusqu'ici, pour des Peuples demi-sauvages, leur Théologie paroît assez raisonnable. Mais comment, avec cette simplicité de théorie, peuvent-ils pratiquer les sacrifices d'hommes ? Que n'imitoient-ils plutôt les bons O-Tahitiens, dont ils ont été vraisemblablement démembrés. Pourquoi ne pas se contenter d'offrir les prémices de leurs fruits, au Soleil, qui les murit ? Quelle atroce manie, que de changer leurs Autels & leurs Temples en étaux de Bouchers, chargés de chair humaine, & en Cimetières remplis d'ossemens humains ! Quel hideux contraste avec les tableaux rians que la Nature prodigue autour d'eux ! Qui a pu donner lieu à ce renversement des premières loix de l'humanité ! Quelque Chef vindicatif, pour satisfaire un ressentiment particulier, aura peut-être introduit l'horrible coutume de consulter les Dieux dans les entrailles palpitantes de son ennemi, désigné pour victime comme par hasard.

La science du Gouvernement ne paroît pas bien avancée dans ces Isles. Le Roi, pour conserver son rang au-dessus du reste des Grands, n'a pas trouvé d'autres moyens que de fermer politiquement les yeux sur le despotisme que les Chefs de la Nation exercent sur le Peuple, dans leurs districts respectifs. Ainsi, la Nation, au lieu d'un Maître, en a autant qu'il y a de Chefs particuliers. On rencontre ailleurs encore ce vice de systême social. Mais aux Isles des Amis, les effets en sont aussi modérés qu'ils peuvent l'être. Ici le Prince est absolu pour faire le

bien. Mais la Nation & les Chefs ont droit de mort ſur la perſonne du Roi, s'il devient *méchant homme*, ſelon l'expreſſion du pays. Tongataboo eſt la réſidence ordinaire du Monarque, & des premiers de tout l'Archipel; on la qualifie de Terre des Chefs. Les autres Iſles ſont déſignées ſous le nom de Terres des Serviteurs. Le Peuple donne à ſes Souverains le titre de Seigneurs du Soleil & du Firmament. Ces Inſulaires, d'un caractère doux & pacifique, n'ont pas beſoin d'être contraints pour obſerver la ſubordination. Chez nous, on parle au Roi, debout. Là, on s'aſſied, par reſpect, en ſa préſence, & à ſa rencontre. L'étiquette étant choſe de convention, on doit s'attendre de ſa part, aux uſages les plus contradictoires & les plus biſarres. La manière de faire ſa cour au Prince, tient de l'adoration; on poſe la tête ſous la plante de ſes pieds. Il n'y a point de Loix écrites; elles ſont toutes verbales: & on ne s'apperçoit pas que les incertitudes d'une tradition orale, entraînent plus d'inconvéniens que les commentaires & les interprétations de nos Codes imprimés.

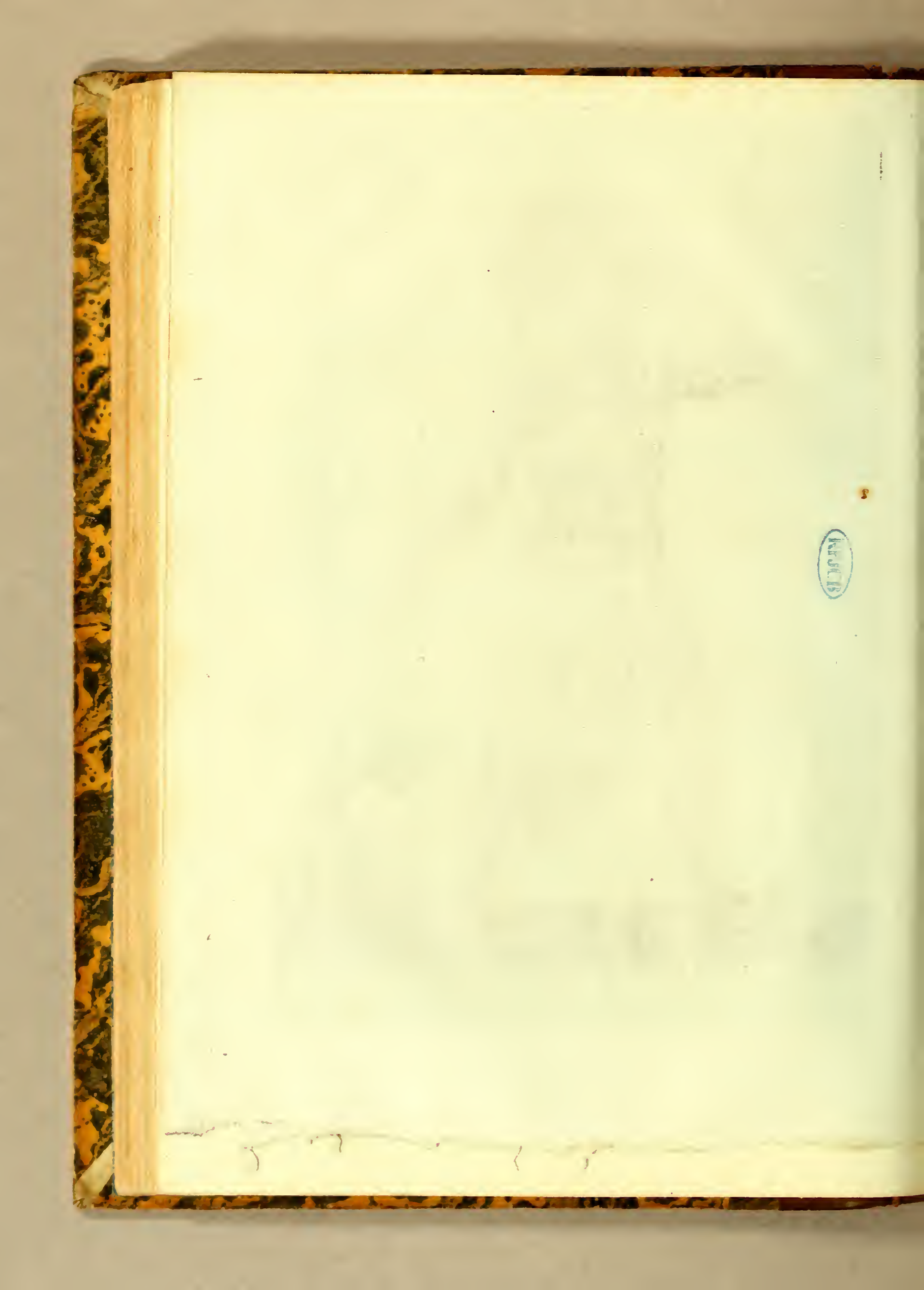
L'Idiome des Iſles des Amis a la plus grande affinité avec celui des Iſles de la Société & de la nouvelle Zélande. Ces deux premiers Archipels ont encore beaucoup de choſes communes, quant aux uſages publics & aux habitudes privées; mais leurs Mœurs, qui déjà s'altéroient, faute de lumières, lors de l'arrivée des Vaiſſeaux Européens, ne ſe ſont point amendées depuis cette époque; laquelle juſqu'à préſent, n'a ſervi peut-être qu'à ſatisfaire

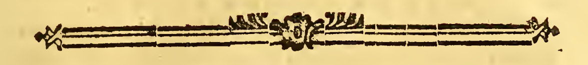
ſatisfaire une vaine curioſité, & à charger nos Cartes Géographiques de quelques noms de plus. Quand donc les Habitans de la Terre ſe viſiteront-ils pour ſe corriger les uns les autres, pour ſe rendre meilleurs, & pour en devenir plus heureux ?

Fin des Mœurs & Coutumes de l'Habitant des Iſles des Amis.



Homme de l'Isle des Amis.





MŒURS

ET COUTUMES

DES ACADIENS.

On a regardé la population comme le ſigne non équivoque de la proſpérité d'un Peuple. Mais on a remarqué auſſi que les mœurs d'une Nation ſouffroient du trop grand nombre d'individus réunis ſur le même point. Si les habitans de la terre, renonçant à la manie de compoſer de grands corps d'Etat, pouvoient ſe réſoudre à vivre en petites peuplades ſéparées, il eſt probable qu'ils ſe conſerveroient meilleurs & plus heureux. Les relations de Voyages ont confirmé cette obſervation; les hommes renfermés dans des petits cantons iſolés, dans des preſqu'iſles peu conſidérables, ont été trouvés valoir beaucoup mieux que les hommes du vaſte continent. Les Acadiens en fourniſſent la preuve. Leur caractère paiſible, leurs douces habitudes, l'ignorance où ils étoient des arts corrupteurs, firent donner à leur patrie une dénomination preſque ſemblable à celle de l'heureuſe *Arcadie* des Anciens. Ce fut ſous le meilleur de nos Rois, à la fin du XVIe. ſiècle, que les François deſcendirent ſur les côtes de l'*Acadie*, peninſule de l'Amérique, voiſine du Canada, & jouiſſant à-peu-près du même climat que la France. L'Angleterre convoita

bientôt cette poſſeſſion où le bonheur habiteroit encore, ſi elle ne fût jamais venue à la connoiſſance des Européens. Le ſang des deux Nations civiliſées coula en préſence des Sauvages, cauſe innocente de ces rivalités politiques. Changeant de Maîtres ſelon le ſort des armes, le choix des naturels du pays eût été pour les François; mais après maintes révolutions auxquelles ils échappèrent en petit nombre, le reſte de cette peuplade, digne d'une plus douce deſtinée, ſubit le joug Britannique; & l'Acadie n'eſt plus aujourd'hui que la Nouvelle-Ecoſſe.

Le peu d'Acadiens qui ſubſiſtent encore, cantonnés loin des Colonies Iſlandoiſes & Allemandes, ont gardé leurs mœurs reſpectives, & font regretter qu'ils ne ſoient plus les ſeuls propriétaires de leur patrie. Ils ſe tutoyent tous, ſans diſtinction d'âge, comme en doivent agir les frères d'une même famille. « Père de celle que j'aime (dit un jeune homme qui veut ſe marier) « donne-moi » ta fille. » On lui répond : « Si tu es bon chaſſeur, » parle à ſa mère. » L'amoureux eſt mis à l'épreuve. Et s'il a ſu pendant un temps limité procurer beaucoup de gibier & de poiſſon aux parens de la jouvencelle qu'il recherche, la mère dit à celle-ci : « Suis ce garçon; c'eſt » ton mari. » La jeune fille ordinairement ne ſe le fait pas redire, & tous deux vont paſſer pluſieurs jours dans les bois. Cette abſence n'eſt pas toute pour eux. Il faut qu'ils en rapportent aſſez de chaſſe & de pêche pour fournir aux frais de la noce qu'on célèbre à leur retour. Jadis, il étoit, dit-on, quelquefois d'uſage que les nouveaux mariés, après la cérémonie nationale de leur

union, paſſaſſent des mois, même des années, ſans faire valoir leurs droits réciproques. Ils en agiſſoient ainſi, ajoute-t-on, par un raffinement d'amour qu'il eſt difficile de ſuppoſer poſſible chez une Nation, ſinon barbare, du moins ſauvage. Il eſt plus naturel de croire que leur ſéjour de pluſieurs journées conſécutives dans les forêts, livrés à toute l'effervefcence de leurs premiers deſirs, les raſſaſie pour long-temps & les fait conſentir ſans peine à une trève de plaiſirs dont le beſoin eſt le principal attrait pour eux.

Quand elle ſe croit enceinte, l'épouſe ſe feroit un ſcrupule de le cacher à ſon mari, qui, de ce moment, fait ceſſer tout commerce avec elle. Mais l'arrivée des étrangers a un peu civiliſé les naturels ſur cet article, comme ſur pluſieurs autres. Quand elles en ont le temps, les femmes vont accoucher au milieu des bois, hors de la cabane qu'elles craindroient de ſouiller. Le nouveau-né, même en hyver, tout auſſi-tôt l'enfantement, eſt baigné dans l'eau froide. Une peau de renard ou la dépouille d'un cygne lui ſert de layette; & on le garotte dans ſon berceau conſtruit de manière à pouvoir être ſuſpendu au premier arbre. Avant de lui laiſſer goûter le lait maternel, on lui fait avaler quelques gouttes d'huile de poiſſon ou de graiſſe d'animal. La naiſſance d'un fils eſt une fête dans la famille : mais par un préjugé dont il reſte encore quelque trace ailleurs qu'en Amérique, une fille ne cauſe pas la même joie. Si la mère redevient enceinte avant d'avoir ſevré ſon enfant, qu'on eſt dans l'uſage d'aillaiter très-tard; par une ſollicitude aveugle,

elle fait avorter le fruit en germe, dans la crainte de faire pâtir ſon premier nourriſſon. Un enfant devient l'idole de ſes père & mère. On fait des préſens aux étrangers qui le careſſent dans leurs bras, & on leur paie même le dommage qu'auroit pu occaſionner ſur leurs habits quelqu'accident contraire à la propreté. Chaque époque un peu intéreſſante de l'enfance eſt précieuſe aux parens; ils la célèbrent par un feſtin. Ainſi on ſe raſſemble pour danſer, à l'apparition de la première dent, ou aux premiers pas que fait l'enfant, en marchant tout ſeul. Le premier gibier qu'il apporte de la chaſſe eſt le ſujet d'un grand repas. Cette conduite eſt motivée. Le meilleur chaſſeur a ſeule des droits au commandement de ſa tribu. Ce n'eſt pas au plus intrigant ou à l'héritier d'un grand nom qu'on défère le titre de chef, *Sagaino*. Les avantages de la figure ou de la taille n'entrent même pas en conſidération. Le petit-fils d'un Sauvage ennobli par notre bon Henri IV. en récompenſe des ſervices rendus à la France en chaſſant les Anglois, ne ſe prévalut point de cette prérogative pour obtenir le rang ſuprême parmi les ſiens. Le plus fort, le plus courageux, ou le plus adroit, l'emporte ſur ſes rivaux, ſans craindre de s'en faire des ennemis. Depuis la préſence des Européens en Acadie, les habitans ſont moins unis entr'eux qu'auparavant. Ils ont des Jongleurs qui ſoufflent le froid & le chaud, ſelon leur intérêt. Ces Magiciens ont redoublé d'artifice, du moment qu'on leur oppoſa les Miſſionnaires, plus clairvoyans que leurs compatriotes crédules. La jalouſie du métier s'empara d'eux. Ils ne

pardonnèrent pas aux nouveaux-venus de leur avoir enlevé les bons morceaux qu'ils se faisoient adjuger dans les festins, sous prétexte de sorcellerie. Le Dieu des Acadiens sauvages est le Soleil, qu'ils appellent *Niche-kaminou*, c'est-à-dire, le très-grand. Mais à l'exemple de tous leurs voisins, les Américains septentrionaux qu'ils imitent en beaucoup de choses, ils rendent un culte assidu au démon, nommé chez eux *Mendon*. Coupables de toutes les pratiques superstitieuses communes aux Nations sauvages, ils y sont fort attachés, & y tiennent encore; d'autant plus excusables, que les vices de leur esprit n'altèrent point les belles qualités de leur cœur. Nos Missionnaires n'ont pas eu besoin de leur apprendre les loix de l'hospitalité & de l'amour du prochain. Avant qu'on leur eût apporté le Décalogue & l'Evangile, le plus fort parmi eux soulageoit le plus foible; le jeune homme chassoit au profit du vieillard. Le père, privé de son fils unique dans un combat, ne reste point long-temps seul; on s'empresse de lui faire adopter un autre enfant. S'ils ne sont pas d'une propreté recherchée dans les détails de la vie domestique; observateurs scrupuleux de la décence, même entre amis, dans l'intérieur de leur famille, le mystère le plus rigoureux préside à leurs fonctions les plus naturelles. Leur conduite à cet égard démentiroit ceux qui croient que le cynisme caractérise l'homme sauvage. Ils ne connoissent pas le pardon des injures, & toujours ils ont levé la hache sur la tête de ceux qui les menaçoient du fusil. S'ils sont sensibles aux outrages, ils ne le sont pas moins aux bienfaits. Les

Miſſionnaires, qui mirent plus de charité que de zèle dans leurs converſions, furent traités par eux avec des égards ſoutenus. Ils élevèrent, comme ils purent, un tombeau à l'un d'entr'eux, qu'ils appelloient leur Patriarche. Le François peut rendre témoignage à leur attachement & à leur fidélité. Ils n'ont jamais varié ſur notre compte. L'eſpèce d'abandon où nous les avons laiſſés, ne les a pas encore refroidis à notre égard. Ils nous portent toujours dans leurs cœurs, & ne ſouffrent qu'impatiemment le joug de leurs nouveaux maîtres, plus durs que les premiers.

Les Arts ne ſont pas plus avancés chez eux que parmi les Sauvages du Canada, à l'hiſtoire deſquels nous renvoyons pour completter celle-ci. Cette boîte fumigatoire qu'un bon Citoyen (1) vient d'imaginer parmi nous pour ſecourir les noyés, eſt connue de temps immémorial des Acadiens, & ils obſervent tous les procédés dont nous nous applaudiſſons dans le traitement. Ils rempliſſent de fumée de tabac une panſe d'animal ou un long boyau. A l'un des bouts, après avoir lié l'autre, ils adaptent un calumet, & introduiſent cette cannule dans le fondement du noyé, en comprimant le boyau avec la main. Puis ſuſpendant le malade la tête en bas, ils lui procurent une ſalutaire évacuation d'eau, provoquée par ce bain de vapeur.

(1) M. Pia, ancien Echevin de Paris. Voyez les détails imprimés de ſon établiſſement ſi digne de la Couronne civique.

La population de l'Acadie, à l'époque de la viſite qu'en fit le célèbre Champlain, ſurpaſſoit quarante mille individus; leſquels furent bientôt réduits au dixième. Infortunés habitans, en butte à la jalouſie de deux puiſſances rivales : l'une les arrache inhumainement à leurs foyers & les diſperſe, ſans aſyle & ſans ſecours. L'autre ſemble les méconnoître & leur ferme ſon ſein ingrat. Leurs deſcendans font valoir pour des étrangers le patrimoine de leurs pères, & ſe louent ſur un ſol dont ils devroient être les propriétaires. Du moins ont-ils aujourd'hui la triſte conſolation (ſi c'en eſt une), de voir languir les Colonies envoyées pour les remplacer. Devenue Province Angloiſe, l'Acadie ou la Nouvelle-Ecoſſe, d'une étendue conſidérable, mais très-peu habitée, n'offre plus qu'un pays conquis, qui ne fait pas plus d'honneur que de profit aux vainqueurs.

Annapolis, jadis Port-Royal, n'eſt gardée que par une garniſon de trente hommes. Halifax eſt une Ville plus importante, à cauſe de la bonté de ſon port. Mais elle ne jouit que d'un éclat emprunté au tréſor de la Marine Royale. La pêche pourroit dédommager des dépenſes qu'exige cette poſſeſſion précaire. La mer y eſt auſſi prodigue que la terre eſt avare. Les objets de commerce ſont des maquereaux ſalés, de la morue, de l'huile de poiſſon, des côtes de baleine, quelques mâts, du bois & du charbon de terre. Le lin & le chanvre pourront devenir un jour une branche lucrative. Mais l'induſtrie n'y fleurira jamais qu'à l'ombre de la liberté, ou d'un Gouvernement plus doux.

Les reſtes des anciens Acadiens épars dans quelques cantons retirés de la Nouvelle-Ecoſſe, s'habillent encore aujourd'hui comme leurs ancêtres. Ils ne cachent leur nudité qu'avec la dépouille des animaux. Quelquefois ils s'enveloppent dans des couvertures qu'on échange avec eux contre leurs pelleteries. Entre le coſtume des hommes & celui des femmes, il n'y a preſque point de différence. L'habillement de celles-ci deſcend juſqu'au bas de la jambe, en forme de cotillon; ceux des hommes ne paſſent point le genou. Ils aiment à avoir les jambes libres, pour mieux vaquer à l'exercice de la chaſſe. Pendant l'été, les jeunes gens n'ont qu'une chemiſe ſi courte, qu'ils ſont obligés de ſe ſervir d'une ceinture à laquelle eſt attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour cacher ce qui doit l'être, même aux yeux d'un Sauvage. Une fois qu'ils ont paſſé cette chemiſe ſur leur dos, ils ne l'ôtent que quand elle tombe en lambeaux. Hommes & femmes, ils vont preſque toujours nue tête. Parfois cependant ils mettent un petit bonnet d'étoffe, en forme de calotte, qui ne leur couvre que le ſommet du crâne. Quelques-uns portent des bas & des ſouliers; mais le plus ſouvent ils n'en ont pas. Les bas ſont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle *mazamet;* ils les couſent en dehors, & il y a toujours deux aîles qui débordent la couture de quatre doigts. Leurs ſouliers ſont faits de peau de loup marin, en eſcarpins, toujours plats & commodes. Ils reſſemblent mieux à nos chauſſons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des courroies qui paſſent par des trous dans les quartiers, comme

comme les cordons d'une bourfe. Ils en font encore de peau d'orignal, qu'ils embelliffent de peinture & de bordure de porc-épi blanc & rouge; mais c'eft pour les vendre à ceux qui veulent en faire voir dans leurs pays. Les hommes, comme les femmes, fe mettent du fard plus abondamment qu'aucune autre Nation. Ils attachent leurs cheveux avec de la rafade, petites perles noires & blanches enfilées; & ils en font un gros nœud qui ne defcend guère plus bas que l'oreille. Cet ornement eft commun aux deux fexes, qui n'ont pas plus de barbe l'un que l'autre. Leurs cheveux ne blanchiffent jamais, & font toujours fort plats. Ils dégouttent de graiffe d'animaux ou d'huile de poiffons. Ils en mettent particulièrement fur le front; & c'eft-là leur effence ordinaire. Quelques-uns d'entre les jeunes gens ont pris fantaifie quelquefois d'endoffer un habit complet d'Européen. Ce n'eft pas le ridicule de cette parure empruntée qui les en dégoûta, mais bien la contrainte où fe trouvoient leurs membres. Ils préfèrent de fe ftygmatifer tout le corps, & d'y imprimer, même fur le vifage, différentes figures, telles que des noms de Jéfus, des Croix, &c. Ces marques font indélébiles. Ils les compofent avec du vermillon & de la poudre à canon mêlés enfemble. Ils fouffrent d'autant plus pour fe défigurer ainfi, que leur peau eft un cuir, comparée à celle de nos Sybarites. Elle eft de couleur d'olive. Mais leurs dents n'ont point d'égales pour la blancheur. Un Sauvage marqué de la forte mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris. Les Chirurgiens écorchèrent le cadavre, & en firent

paſſer la peau, ſans que les nuances en fuſſent altérées.

Garçons & filles, hommes & femmes, tout le monde fait uſage de la pipe. Le tabac eſt leur grand régal après l'eau-de-vie.

Les femmes ont la voix douce & touchante. Les hommes chantent très-juſte. Mais leurs danſes ne répondent pas à leur muſique.

Fin des Mœurs & Coutumes des Acadiens.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

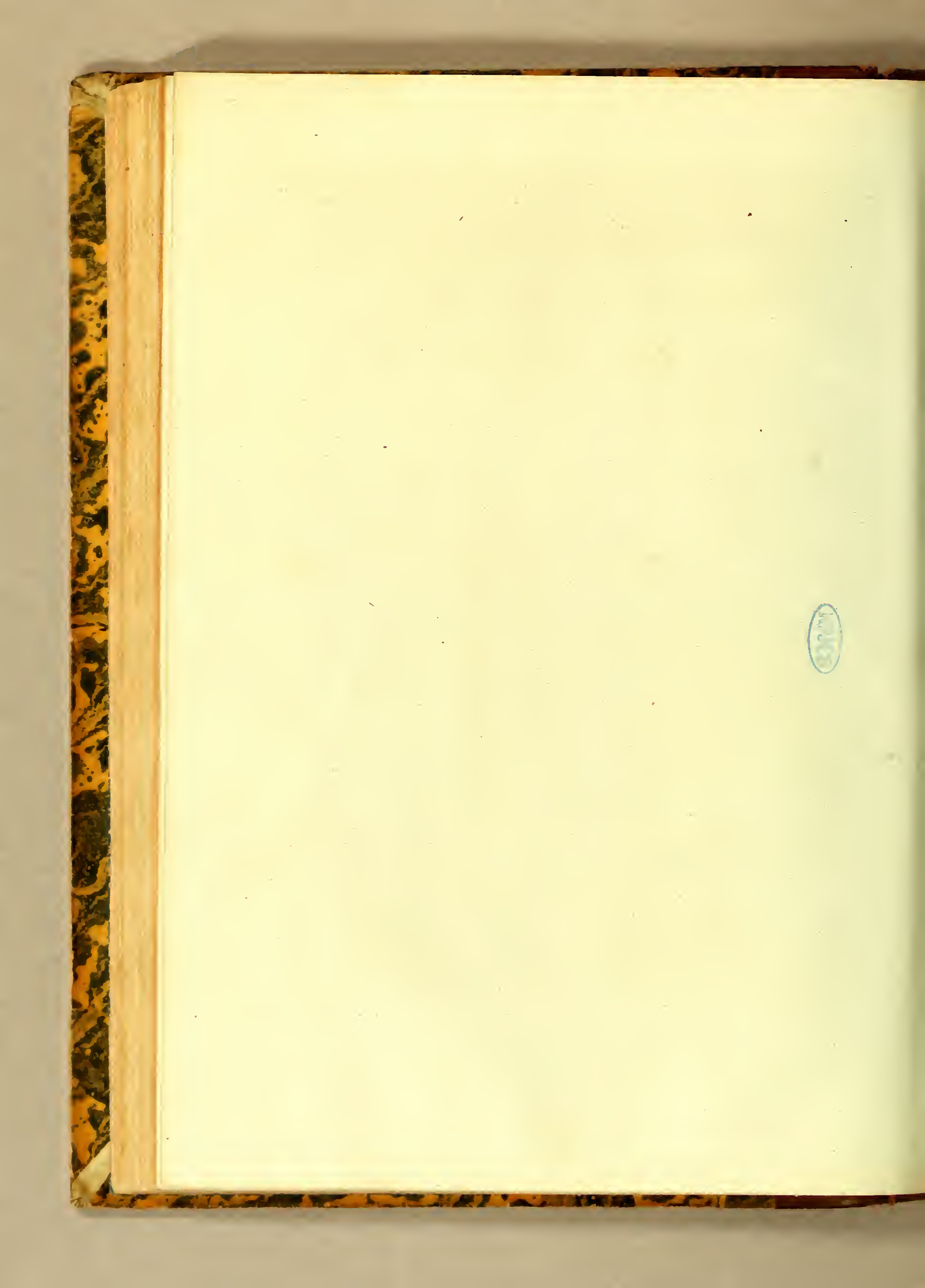
homme Acadien.

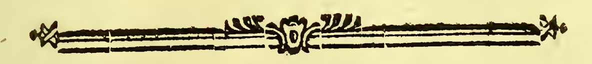




Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Acadienne.





MŒURS ET COUTUMES DES ARRAGONOIS.

Le Royaume d'Arragon n'étoit autrefois qu'un Comté; mais alors les Arragonois vivoient libres ſous un chef qui n'étoit que le premier défenſeur de l'indépendance commune. Alors ils pouvoient encore ſe dire les deſcendans de ces braves Celtibériens, peuples les plus puiſſans de toute l'Eſpagne. La ſtérilité du ſol les préſerva long-temps du joug de la ſervitude. Leur patrie, amas de rocs indéfrichables, ne parut pas d'abord digne des regards d'un Deſpote. Mais enfin leur tour arriva; car les Rois ne préfèrent pas toujours la qualité à la quantité des provinces ſoumiſes. On ne put tout-à-fait dénaturaliſer les Arragonois; ils montrent encore un courage, une hardieſſe peu ordinaire. Ce qu'ils ſont n'a pu leur faire oublier ce qu'ils étoient. Pleins de fierté, ils ſe regardent encore comme ſupérieurs au reſte des peuplades ſoumiſes, avec le temps, à la couronne d'Eſpagne. Ils ſe diſtinguent auſſi par la vivacité de leur eſprit; mais ils n'ont pu conſerver de leur ancien état que le droit précaire de ſe gouverner ſelon leurs loix & leurs coutumes particulières; foible dédommagement, ombre vaine d'une liberté dont ils ont perdu pour

jamais la réalité. La Nobleſſe accueille les Etrangers avec beaucoup d'empreſſement & d'égards; mais le peuple indiſcipliné & malheureux ſur un ſol ingrat qu'il habite malgré lui, ſe raſſemble ſur les grandes routes, & ſe pourvoit, par la violence, de ce qu'il ne peut obtenir autrement. Malheur aux jeunes beautés qui tombent entre leurs mains; on exerce impitoyablement ſur elles le droit du plus fort; & le plus fort ne connoît d'autre loi que celle de ſes beſoins & de ſes deſirs.

Sarragoſſe eſt la capitale de l'Arragon, Cité antique dont les Phéniciens jettèrent les fondements, & qui fut habitée par une colonie Romaine ſous l'Empereur Auguſte. Qu'elle eſt changée! & c'eſt à l'Inquiſition qu'on doit cette métamorphoſe. Le plus célèbre des Grands Hommes modernes que cette ville a produit, c'eſt Molinos.

Il exiſte encore, mais dans un état pitoyable de dégradation, d'autres villes de la plus haute ancienneté. Ptolémée, dans ſa Géographie, parle de Jacca; on la retrouve encore aux pieds des Pyrenées, ſur la rivière d'Arragon. Elle nourrit quatre Couvens qui devroient la diſpenſer des frais d'un Hôpital qui eſt bien tenu. C'eſt auſſi le Siége d'un Evêque qui n'eſt doté que de vingt mille livres de revenu. Jacca eſt le chef-lieu d'un diſtrict compoſé de cent quatre-vingt-dix-ſept villages. Voici le coſtume d'un habitant de ce canton; il reſpire la ſimplicité, pour ne pas dire l'indigence. Le bonnet rabattu eſt la pièce la plus ornée. Le vêtement de deſſous eſt court & ample. Par-deſſus on paſſe une eſpèce de ſarau de toile ou de gros drap, ſelon la ſaiſon. Ce

vêtement, qui reſſemble à une tunique de Diacre par-devant, a la forme d'un manteau court par derrière, avec un capuchon fort large, ce qui fait paroître les épaules groſſes. Par-deſſus les bas, on paſſe des chauſſons fort hauts; des pantoufles ouvertes ſur le pied, fort aſſujetties par des courroies croiſées & attachées aux jarretières de la culotte.

Une Campagnarde Arragonoiſe eſt vêtue comme les femmes de la Cour de France du temps de Henri IV; un collet monté faiſant l'éventail, arrondi tout autour du col derrière la tête. Elle porte un corſet ſans manches, ſous lequel les manches de la chemiſe bouffent ſur le haut du bras. Le reſte du bras eſt couvert de ce qu'on appelle encore aujourd'hui des amadis, mais garnies avec beaucoup de richeſſe. Le collet de la chemiſe ſe ferme au haut du ſein & ne laiſſe rien entrevoir. Au bout d'un grand chapelet, qui retombe ſur la poitrine, ſont ordinairement ſuſpendues quantité de médailles conſacrées, de croix & autres menus objets de dévotion; c'eſt la mode du pays. C'eſt l'eſprit dominant de la province. Heureux les habitans, ſi la ſuperſtition ne donnoit lieu qu'à des ridicules.

Fin des mœurs & coutumes des Arragonois.



J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

Homme de l'Aragon.

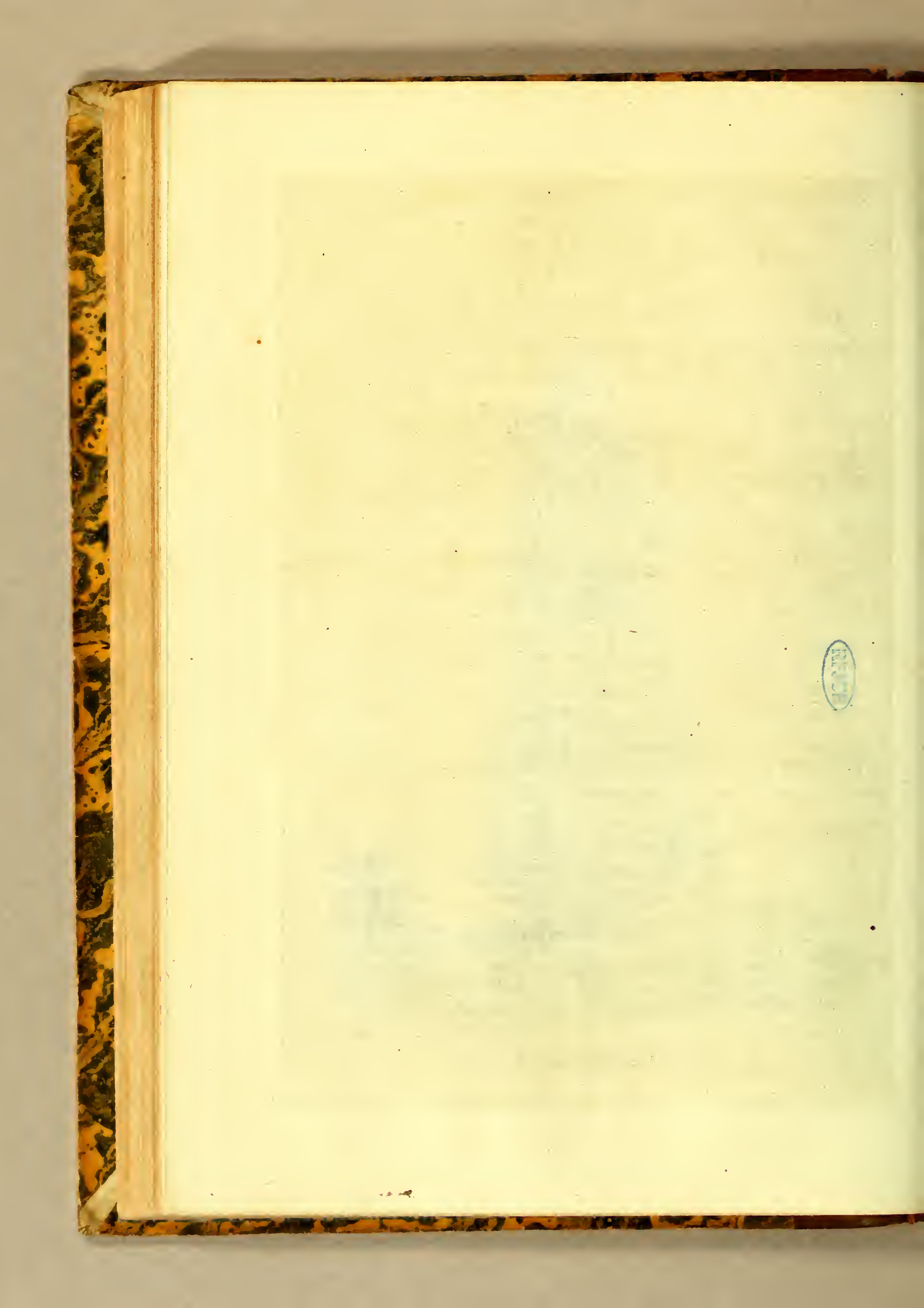
7





J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

femme de l'Aragon.



MŒURS
ET COUTUMES
DES BULGARES.

Le nom de *Bulgare*, altéré par l'ufage & l'efprit de parti, fervit pendant quelque temps d'injure groffière, pour défigner une Secte Religieufe qui eut la Bulgarie pour berceau. Pourquoi ne s'en eft-on pas tenu là? Pourquoi brûler des gens qu'il ne falloit qu'éclairer?

Leurs erreurs, il eft vrai, étoient capitales. Ils ne pouvoient concilier à la fois le bien & le mal, fous un feul Dieu. Les SS. Canons de l'Eglife ne leur fembloient que de fçavans hors-d'œuvres; ils trouvoient toute la Religion dans le texte nud de l'Evangile. Ils ne pouvoient fe réfoudre à croire aux effets de la confécration faite par un Prêtre fans Mœurs. Ils ofoient refufer leurs refpects aux Evêques, qui ne refpectoient pas eux-mêmes les premiers la Difcipline Apoftolique. Ils doutoient de la néceffité du Baptême adminiftré aux nouveaux nés, fans connoiffance de caufe. Selon eux, un honnête Homme ne devoit jamais s'abaiffer jufqu'au ferment: fon témoignage feul ou fa fimple promeffe, fuffifoit.

L'encre & le fiel, le fer & la flamme vinrent à bout de purger la Bulgarie de cette Doctrine hétérodoxe & fcandaleufe: fi bien qu'aujourd'hui les Habitans de

cette Province Turque, ſont tous bons Chrétiens, mais tous ignorans. Leurs Prêtres ne s'entendent qu'à faire le ſigne de la Croix. Ce geſte ſacré qui ſanctifie le Baptême, le Mariage & la Mort de leurs Ouailles, leur vaut des honoraires qui ſuffiſent à leur entretien. L'Évêque partage avec les Paſteurs, qui, pour éviter les embarras d'une ſolde de compte, s'engagent à une redevance annuelle, prix moyen, proportionné à leur recette journalière. La Liturgie s'y prononce en Langue Grecque.

Les Bulgares parlent un dialecte du Sclavon. Tout annonce la pauvreté dans l'intérieur de leurs maiſons, conſtruites de bois, revêtues de boue. Ils marchent preſque toujours nuds pieds. La plus riche parure des Femmes conſiſte en pièces de monnoie Turque, qu'elles attachent à leur coëffe, dont elles ſe font des colliers, & qu'elles parſement dans leur chevelure flottante ſur les épaules. Les Filles des premières maiſons du pays mettent un peu plus de recherche, & annoncent du goût. Elles multiplient les nœuds de rubans tout le long de leur habillement, qui a beaucoup d'analogie avec le Coſtume Levantin : elles portent ſur-tout une riche ceinture. Leur bonnet a la forme d'une couronne fermée. La plûpart des Femmes vont pêcher dans le Danube, toutes habillées. Cependant elles tiennent leurs ménages aſſez propres.

Les Hommes ont les Mœurs honnêtes & douces. L'Agriculture, le Bétail & le Commerce les occupent & les font vivre. Le ſol de leur ancienne patrie ſur les

bords

bords du Volga ne valoit pas celui de la Bulgarie, contrée inégale, mais abondante en pâturages, en bled & en vin. Que faudroit-il de plus pour y jouir d'une existence complette? un peu plus d'instruction de la part du Clergé : un peu moins de despotisme de la part du Croissant.

Le sommet des montagnes est peuplé d'aigles de la grande espèce, dont les plumes garnissent les flèches du Soldat Ottoman.

Sosson, jadis Capitale, est la Ville principale ou plutôt le Chef-lieu de toute la contrée. C'est un assemblage non muré d'une grande quantité de maisons, dont chacune a son jardin particuliers; ce qui produit un aspect très-pittoresque. Mais la salubrité de l'air ne répond pas aux charmes du paysage.

Sur les bords d'un Golphe de la Mer Noire, dans le Sangiacat de Drysta, est une Bourgade, jadis Capitale de la petite Scythie, sous le nom de Tomos, aujourd'hui Tomiswar. On y montre au Voyageur crédule, les restes de la Maison d'exil, où le galant Ovide passa peniblement les dernières années de sa vie, les yeux sans cesse tournés vers Rome : avis aux Poëtes courtisans!

Vers les bouches du Danube, au nord du Mont-Hemus, habite dans une vaste plaine, une Peuplade, Turque d'origine, & hospitalière de profession. Du plus loin que les Sitaki apperçoivent un étranger, ils vont au-devant de lui, au son des instrumens. Arrivé à la Bourgade, une foule de personnes l'environne, & se

diſpute l'avantage de l'emmener chacun de ſon côté. Venez, diſent-ils, chez nous, vous aſſeoir à notre table. Venez y prendre votre part des mets ſimples que la Providence nous envoye. Du miel, des œufs, du pain cuit ſous la cendre, compoſent en effet tout le comeſtible de ces bonnes gens. Mais ce miel eſt ſi doux! ces œufs ſont ſi frais! ce pain eſt ſi blanc! & ceux qui offrent tout cela ont ſi bon cœur, que le palais le plus blaſé ſe retrouve de l'apetit.

On peut ainſi paſſer trois jours, ſans bourſe délier, excepté dans le cas où l'on auroit une ſuite de plus de trois chevaux. Dans chaque habitation, il y a une pièce qui ne ſert que d'hoſpice. Les lits de repos y ſont tout dreſſés. S'il fait froid, le fumier de leur bétail, deſſéché, n'attend plus que la flamme. Car le bois manque abſolument dans ce canton. D'ailleurs, l'*appartement du Voyageur* eſt bien clos. Les pierres entaſſées qui forment le mur des maiſons, n'ont point de ciment qui les lie; mais le chaume qui en remplit tous les vuides, ne laiſſe aucune entrée à l'air extérieur.

Les *Sitaki* ſont Muſulmans; mais ils ne s'informent de la Religion de l'hôte qu'ils hébergent, que quand il leur dit adieu. Quoique fidèles Sectateurs de Mahomet, ils ont adopté un perſonnage du Martyrologe Romain. Pour obtenir une bonne année, ils réclament l'aſſiſtance de St. Phocas; & ce choix peint leur caractère. Rien de plus attendriſſant que l'Hiſtoire de ce Martyr.

Habitant d'un Fauxbourg de Synope, Ville de Pont, il vivoit du produit d'un petit jardin cultivé de ſes

mains. Tout ce qu'il récoltoit au delà de ſon néceſſaire le plus ſtrict, il le conſacroit à l'hoſpitalité. Sa maiſon étoit le rendez-vous de tous les Voyageurs pauvres : ſa Religion étant devenue un crime d'Etat, ſous Diocletien on lui détacha deux Satellites pour le faire mourir. Ils entrent chez lui ſans le connoître, & en reçoivent l'accueil accoutumé. Phocas gagne tellement leur confiance, qu'ils lui font part de l'objet de leurs courſes, & le prient de leur indiquer la demeure de l'Homme qu'ils ont ordre de martyriſer. Phocas le leur promet pour le lendemain. Cependant il les fait repoſer le plus convenablement qu'il peut ; & pendant leur ſommeil, il prépare ſa ſépulture. Puis ſe préſentant à eux dès le lendemain matin, il leur dit : je vous amène ce Phocas que vous cherchez. C'eſt moi-même. . . . . Les deux Satellites furent obligés de remplir leur barbare miſſion ; mais Phocas ne fut pas celui des trois qui ſouffrit le plus.

Les Sitaki célèbrent la Fête de leur digne Patron, le 26 de Février, jour apparemment de ſon martyr.

Fin des Mœurs & Coutumes des Bulgares.

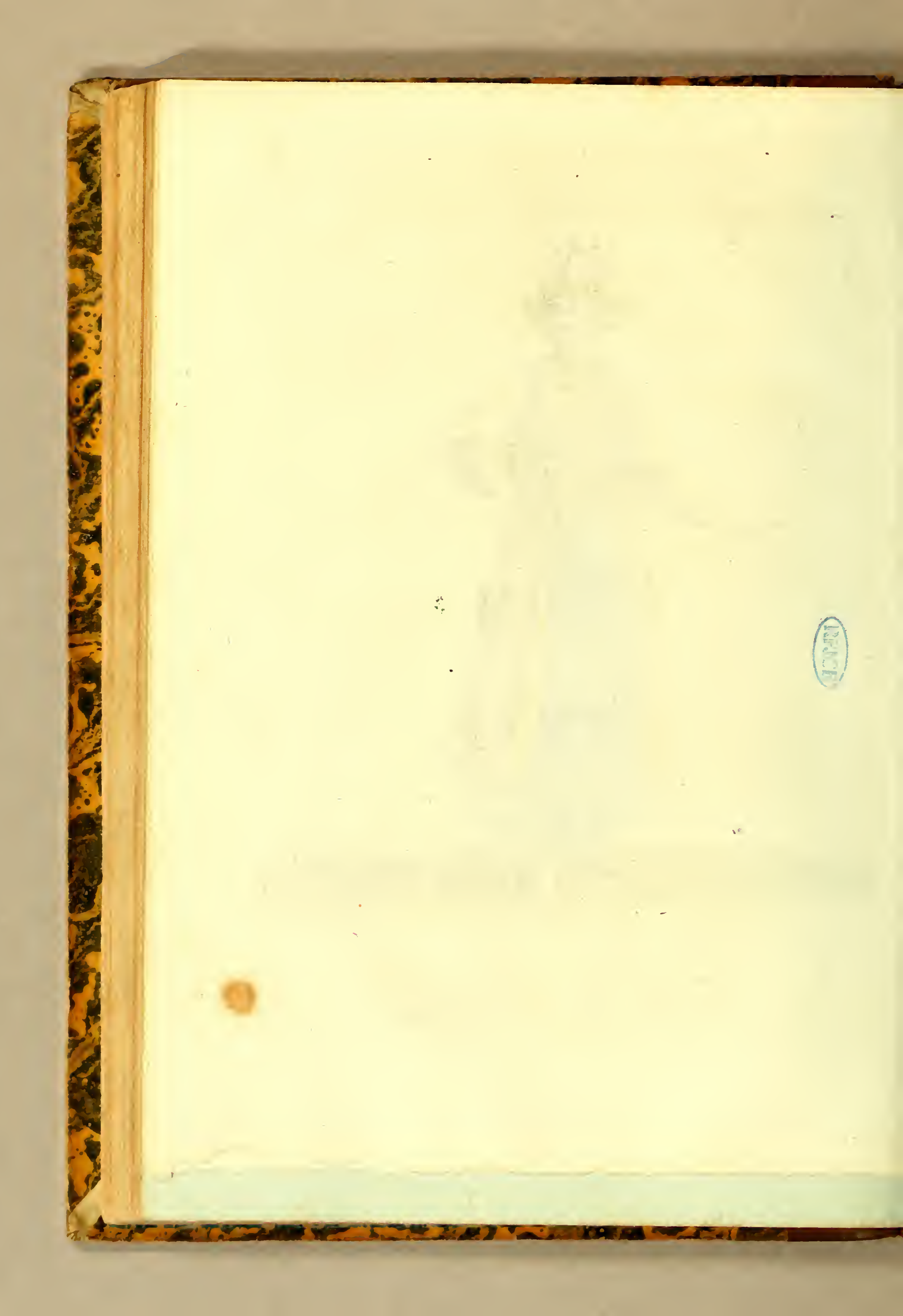


Bulgare





Fille de Bulgarie



NOTICE
HISTORIQUE.
SUR LA BAVIERE.

POLITIQUEMENT parlant, Charlemagne avoit quelques droits ſur les Habitans de la Baviere, dont les premiers ancêtres, connus ſous le nom de *Boyens*, étoient originairement établis dans la Gaule Lyonnoiſe proprement dite. Contemporains de Jules-Céſar, ils ſe joignirent aux Helvetiens pour une expédition contre lui, & furent vaincus. Le Conquérant des Gaules leur aſſigna pour patrie, la contrée qu'ils occupent aujourd'hui. Tibere leur fit bâtir la Ville de Ratisbonne, qui fut long-temps leur Capitale; & Claude fonda parmi eux, une Colonie Romaine, apparemment pour les contenir. Gouvernés ſucceſſivement par des Comtes, des Rois, & enfin des Ducs, les Bavarois ont perdu depuis long-temps, le goût de la Liberté dont ils jouiſſoient primitivement.

La Baviere n'eſt point déſerte & inculte, comme du temps de Strabon. Mais elle pourroit être plus peuplée & mieux cultivée; ſi elle comptoit moins de Châteaux & de Chapitres Nobles, elle ne s'en trouveroit pas plus mal. Elle manque d'émulation; & ce ne ſera pas l'Ordre de St. George qui la fera naître, ſur-tout dans les claſſes roturières & laborieuſes.

Cet Ordre fut institué de nouveau en 1719, pour réunir sous une même bannière, les généreux défenseurs de l'Immaculée Conception, attaquée jadis dans des siècles d'ignorance; mais à présent ces Chevaliers de la Vierge Marie, sont bien peu souvent en fonction; car aujourd'hui, qui oseroit élever des doutes sur ce Mystère ineffable?

La Légende inscrite au revers de la Croix de Saint-George, est belle & consolante:

Justus, ut palma, florebit.

Malheureusement un titre probatif d'une Noblesse de 16 Quartiers, est la principale condition qu'on exige de ceux qui la portent. Qu'il est triste pour l'*Homme juste*, d'avoir besoin de 16 Quartiers de Noblesse pour *fleurir comme un palmier.*

L'Académie de Munich & l'Université d'Ingolstad font quelque bien à la Bavière. Mais une Chaire (1) de Grammaire ne l'enrichira pas, comme la culture de ses bonnes terres à bled. Une Chaire de Belles-Lettres Allemandes ne lui rapportera pas autant que ses riches Manufactures où l'on fabrique avec succès & profit, du gros drap, des étoffes de laine, de coton & de soie, du velours, de la tapisserie, des bas, &c. Qu'elle s'occupe moins à former une poignée de savans qu'à multiplier ces troupeaux de sangliers, qui jadis,

(1) Ces deux Chaires ont été fondées en 1765.

au rapport de Pline, abondoient dans les forêts de la Baviere, & dont elle commerçoit avec toute l'Europe.

Munich, capitale du Duché, tant de la Haute-Baviere, où se trouve cette Ville, que de la basse, fut bâtie par Henri-le-Lion, vers le milieu du 12e siècle. Les débris d'un Monastère servirent, dit-on, de Matériaux pour sa construction : elle doit son (1) nom à cette circonstance qui parut de mauvais présage ; ce que l'évènement sembla confirmer. Son Fondateur Henri-le-Lion, Fils de Henri X, dit le Superbe, fut effectivement mis au banc de l'Empire & chassé de ses Etats pour avoir manqué de respect à Frédéric premier : conduite d'autant plus révoltante, que cet (2) Empereur lui avoit restitué la Baviere sortie de la branche de sa Maison, à laquelle elle appartenoit.

D'autres font honneur de la fondation de Munich, au Duc, Othon, vers 1180. Ce Prince fit à Munich le contraire de ce qu'il avoit fait à Scheyren, dont il avoit converti le Château en Monastère Abbatial ; il y fut inhumé en 1183.

L'Empereur Louis de Baviere donna de très-beaux privilèges à Munich, qui possède son tombeau ; &

(1) *Monachium*, ou *Monacum*, *Munich*.

(2) Il est vrai que Frédéric I étoit lui-même tout-à-la-fois orgueilleux & ingrat. C'est ce même Prince qui, pour être Empereur, consentit à servir de Palfrenier au Pape, & fit deux fois le voyage de Rome, pour y tenir la bride de la Mule du successeur de St. Pierre.

Jean, Duc de Bavière, en fit ſa réſidence & le Chef-lieu de ſes Etats. (1) Guſtave-Adolphe, Roi de Suéde, le prit en 1652; les Habitans ſe rachetèrent du pillage avec de l'or.

Parmi les antiques précieux qui ſont le principal ornement du beau Palais Ducal qu'habite l'Electeur à Munich, on remarque une Statue d'Alexandre.

Si Munich eſt l'une des plus belles Villes d'Allemagne, Ingolſtad ſur le Danube, eſt l'une des plus fortes. Les Habitans n'en ſont pas plus riches. Donauwerth étoit jadis Ville Impériale : le Duc la convoitoit apparamment pour arrondir ſon Cercle. Il lui manquoit un prétexte. En 1607, les Bénédictins de Ste. Croix imaginent une Proceſſion nouvelle. Les Habitans qui s'en tenoient aux ſolemnités de leurs ayeux, ſe refusèrent à celle-ci. On crie à l'impiété, au ſacrilège. La Ville eſt citée au Ban de l'Empire, ſe voit déchue de tous ſes droits, & confiſquée au profit de l'Electeur de Baviere, au préjudice du Cercle de Souabe.

Dans la Régence de Burkhauſen, on trouve la Ville de Neu-Oetting, ſur un ſol fertile en grains. Alt-Oetting eſt une autre Ville voiſine, qui peut ſe paſſer des tréſors de l'Agriculture. Il s'y fait un Pélerinage qui l'enrichit aſſez. La terre la plus féconde rapporte

(1) Héros qui moururent jeunes, mais peut-être au moment où leur gloire parvenue à ſon comble, alloit céder le pas à leurs foibleſſes.

encore

encore moins que l'imagination, à ceux qui ſçavent l'entretenir.

Dans une Iſle voiſine du Lac de Chiemſée, eſt un Couvent érigé en Evêché, par un Prélat de Salzbourg, vers l'an 1215. en ſorte qu'aujourd'hui l'Archevêque nomme l'Evêque, le confirme, le ſacre, reçoit ſon ferment; & tout cela, ſans que Rome s'en mêle. Il eſt bien étonnant qu'un pareil exemple n'ait point eu plus d'imitateurs.

Aurolz-Munſter eſt un Bourg où l'on va admirer de belles Caſcades, & où l'on devroit aller auſſi pour encourager de pauvres Tiſſerans qui l'habitent.

Landshut, Ville principale de la baſſe Baviere, a un Clocher réputé le plus haut de toute l'Allemagne. Un Obſervateur y découvriroit bien des réformes & des établiſſemens à faire dans toute l'étendue de ce Duché.

Depuis quelque temps la Baviere eſt infeſtée de voleurs & d'aſſaſſins. Dans pluſieurs endroits ils ont eu l'audace de commettre des effractions pendant le jour. On a compté 43 aſſaſſinats commis en 1786, dans le Bailliage de Landshut.

Abach, Bourg de la Régence de Straubing, ſe vante d'avoir donné le jour, dans le Château qu'on y voit encore, à Henri II, ce *Père des Moines*, qui le premier rendit foi & hommage du Trône Impérial, au St. Siège.

A Stadt-am-Hof, petite Ville qu'arroſe le Danube, eſt un Hoſpice dédié à Ste. Catherine, & ouvert ſans diſtinction, aux Proteſtans comme aux Catho-

liques. Et en effet, l'Humanité n'eſt d'aucune Secte; le malheur, quel que ſoit la livrée qu'il porte, eſt toujours ſacré à ſes yeux.

Outre le Duché de la Baviere, le Cercle d'Allemagne qui porte ce nom, eſt compoſé de divers Etats, dont il faut dire un mot. L'Archevêché de Salzbourg eſt le premier & le plus conſidérable. C'eſt un bon pays, riche ſur-tout en pâturages. On y fabrique du lin & une toile groſſière, mais d'une longue durée. Les Payſans y ont un libre exercice des armes, & ſe gardent eux-mêmes; précieux privilège qu'on ne leur laiſſe peut-être que parce que le frein de la Religion ſuffit pour les contenir dans l'obéiſſance la plus complette. Le Catholiciſme dans toute ſa rigueur, y règne excluſivement. Le Prince de Salzbourg réunit en ſa perſonne, les deux caractères ſacrés qui en impoſent le plus au Peuple de la Baviere, la Souveraineté ſpirituelle & temporelle. L'Archevêque a un Conſeil de Guerre, qu'il a plus d'une fois préſidé lui-même; mais il compte plus ſur les mille fantaſſins qui forment ſon état Militaire, que ſur le dévouement des 25000 Bavarois armés, qu'il fait marcher au premier geſte.

L'Egliſe de St. Rupert, Evêque & Patron de la Ville de Salzbourg, eſt une eſpèce de copie de St. Pierre de Rome. Cette Cathédrale a cinq jeux d'Orgues. Il ſemble que l'harmonie devroit en même temps régner davantage entre les Catholiques & les Proteſtans, enfans de la même Patrie. L'exemple de Joſeph II hâtera peut-être cette heureuſe révolution parmi les Princes de

l'Empire. Il faut eſpérer qu'on ne verra plus ſe renouveller les ſcènes d'intolérance contre les Luthériens, dont la vallée de Tefferegg a été le théâtre.

Aux environs de Salzbourg, les Naturaliſtes & les malades vont viſiter des bains médécinaux au Village d'*Aign.* Ceux qui ne ſont point Naturaliſtes, vont en pélerinage à *Plain*, où ſe trouve une Image de la Vierge, qui, dit on, fait encore aujourd'hui des Miracles.

La Baviere poſſéde auſſi une partie du Haut-Palatinat: près d'Ambeurg, Capitale du pays, ſont deux montagnes qui ne donnent pas les mêmes produits. Dans les entrailles de l'une, on exploite une Mine de Fer. On gravit le ſommet de l'autre pour y implorer les Graces de Marie, Mère de Jeſus. Si ces deux montagnes étoient affermées, le Bail de la ſeconde monteroit bien plus haut que celui de la première.

Des Religieux paiſibles végétent à *Caſtel*, à l'ombre des Tombeaux des Comtes de ce nom, qui, pour ne point quitter leur Château, même après leur mort, s'avisèrent de le métamorphoſer en Monaſtère.

La Principauté de Neubourg eſt encore du Domaine de la Baviere. On y trouve quelques reſtes de Proteſtans. La Ville principale tire quelques revenus d'un péage ſur le Danube; mais elle compte davantage & avec plus de juſtice, ſur le tribut bénévole que lui apportent en foule les Pélerins dévôts à la Ste. Vierge, Mère de Dieu.

La petite Ville de Lavingen ſe glorifie d'avoir été

la patrie d'Albert, qu'on n'a point ſurnommé *le Grand*, (comme quelques modernes ſemblent le croire); mais qui s'appelloit (1) *Groſz*; bon Religieux, bon Evêque, il étoit trop volumineux pour être bon Auteur. 21 gros *in-folio* ſuppoſent plutôt une main bien exercée qu'une tête fort judicieuſe. On lui attribue un Traité *de Secretis Mulierum & Naturæ*. Albert-le-Grand pouvoit être initié aux myſtères du cœur des Femmes; mais à coup ſûr, la Nature ne lui avoit pas donné le mot de ſes énigmes.

La Principauté de Soulzbach, dépendante du Duché de Baviere, n'eſt remarquable que par une circonſtance. Les Habitans ſont de deux cultes, qu'ils profeſſent dans les mêmes Egliſes. Pour être de diverſes Communions, les Hommes n'en ſont pas moins frères, & ont un Père commun à bénir. Le matin, les oiſeaux d'eſpèces différentes, perchés ſur les mêmes rameaux, ſaluent, chacun dans ſon ramage, le retour du Soleil ſur l'horizon.

S. Corbinian fut le Fondateur & le premier Evêque de Freylingen. Ce pauvre Hermite a pour ſucceſſeur, des Princes de l'Empire : la fréquence de ces ſortes de métamorphoſes les a placées dans l'ordre des choſes naturelles & ordinaires. La Ville mérite conſidération.

Paſſau, ſiège d'un autre Evêché, a une Cathédrale, qu'on dit la plus belle Egliſe de toute l'Allemagne.

(1) *Groſz* en Allemand, veut dire *grand*.

Cette Ville jouit d'un avantage bien plus précieux ; elle ſe gouverne par ſes propres Loix.

On connoît ce qu'eſt la Ville de Ratisbonne.

La Maiſon de Baviere eſt une des plus anciennes d'Allemagne. Les opinions ſur ſon origine ſont ſi variées, qu'on la recule quelquefois juſqu'à Didon, Reine de Carthage. Les Généalogiſtes bien payés, ſe jouent ſans pudeur, des convenances hiſtoriques. D'autres, plus ſages, ne remontent que juſqu'à Charlemagne.

L'Electeur de Baviere porte dans ſes armes écartelé, au premier & quatrième, lozangé au fuſelé d'argent & d'azur de 21 pièces miſes en bande.

L'écu eſt timbré de deux caſques ouverts & couronnés. L'un des deux, celui de la Baviere, eſt ſurmonté d'un lion acculé d'or, couronné de gueules, accoſté d'un vol & bordé de feuilles d'or ; les lambrequins ſont d'argent & d'azur.

Quant au Coſtume, il étoit déjà remarquable il y a long-temps ; car les Hiſtoriens en font mention en ces termes : *Gens ipſa veſtitu ut plurimum flavo colore amicitur, ocreis libentiùs quàm caligis calciatur.*

Les *Boïes* ou *Boyens*, ancêtres des *Bavarois*, n'avoient pour toutes armes que des boucliers faits d'écorce d'arbre, & de grands couteaux ſans pointe, dont ils ne pouvoient frapper que du tranchant, & que la peſanteur rendoit mal aiſée à manier.

Nos deux Figures ci-jointes expliqueront ſuffiſamment la forme du Coſtume actuel des Bavarois de la claſſe

la plus nombreuſe & la plus eſtimable de tout le Duché, des Payſans.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Baviere.



Bavarois.





Bavaroisse .



NOTICE

HISTORIQUE.

SUR LA BOHEME.

Les origines de cette contrée d'Allemagne font couvertes d'une nuit auffi épaiffe que la Foreft Noire, berceau primitif des premiers Habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une Peuplade demi-fauvage, végétant au milieu d'impénétrables bois, connoiffant à peine fes voifins, par des émigrations fubites, & ne foupçonnant pas les jouiffances attachées à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de fes femblables? Le peu qu'on fçait d'eux eft un tiffu groffier de fables, à travers lequel on ne fçauroit découvrir quelques faits certains.

On nous dit que les Bohêmiens des premiers temps, facrifièrent aux Divinités Foreftières de la Mythologie Grecque & Romaine, fans doute accommodée à leur manière. Les élémens étoient perfonnifiés par eux. Les arbres & les fleuves, les pierres & les montagnes, tout ce qui affectoit leurs fens en bien ou en mal, recevoit d'eux un tribut de crainte & de reconnoiffance; car telle eft la marche lente & bornée de l'efprit humain enfeveli dans les maillots étroits de l'ignorance & des préjugés. On nous dit qu'ils célébroient leurs Fêtes

politiques & religieuſes, en la préſence de leurs ancêtres, autour des tombeaux de leurs Pères dont ils croyoient voir accourir les mânes pour prendre part à leurs divertiſſemens. S'ils ne les voyoient pas en perſonnes, c'eſt que ces Morts chéris ſe rendoient aux invitations de leurs familles, cachés ſous des maſques pris dans la Nature. L'Epouſe, la Sœur qu'on aimoit ſe revêtoit des couleurs & des formes de telle ou telle fleur qu'elle avoit préférée à toute autre, pendant ſa vie. Un Père, un Amant étoit cenſé témoin de la Fête, enveloppé dans l'écorce du chêne ou du ſapin, ſous le feuillage duquel il prenoit plaiſir à ſe repoſer avant ſa mort, au pied duquel il avoit demandé à être inhumé. On voit dans les Poëſies (1) Galliques du Barde Oſſian, fils de Fingal, que les Caledoniens du Nord de l'Ecoſſe, avoient imaginé une Théogonie qui approchoit de celle-ci.

A l'exemple des anciens Gaulois, les premiers Bohêmiens révéroient parmi eux, des Femmes conſacrées, eſpèce de Druideſſes, qu'ils ſe faiſoient un devoir de conſulter dans leurs Aſſemblées nationales. Ils attachoient un caractère divin, un pouvoir ſurnaturel à la vertu du ſexe, à l'innocence d'une Vierge. Ils regardoient une fille intacte, comme une eſpèce de Prêtreſſe inſpirée par le Ciel. C'eſt ce qui a fait croire qu'ils ſe laiſſoient

(1) Voyez la belle Traduction qu'en a faite le Traducteur des Nuits d'Young.

gouverner

gouverner par des Femmes, qu'ils les plaçoient à la tête de leurs Armées & de leurs Tribunaux, & qu'ils se faisoient gloire de n'en être que les serfs, pénétrés pour elles d'une soumission aveugle & religieuse.

Le premier Chef mâle dont il soit fait mention dans leurs Annales, sous le titre de Duc, est un certain Premislas; on assûre que ce n'étoit qu'un Berger, élu par Libussa, fille de Bruque, pour être tout-à-la fois son Epoux & le premier de sa Nation, vers le commencement du septième siècle de l'ère vulgaire: ce Pasteur-Prince fit honneur au choix de la jeune fille; & c'est, dit-on, à cette époque que le second sexe céda en Bohême, le premier rang à l'autre. Les loix que Prémislas donna à ses sujets, dictées par le bon sens, leur suffirent jusqu'au onzième siècle. Alors cette contrée prit le titre de Royaume, & son premier Monarque se nomma Ladislas. La Couronne fut élective jusqu'au seizième siècle. Mais Ferdinand II la rendit tout-à-fait héréditaire.

Ces coups d'état furent cimentés par beaucoup de sang humain. L'intolérence civile & sacrée ravagea, appauvrit, dépeupla cette région, l'une des plus dignes du séjour de l'Homme. La terre veut être cultivée par des mains dégagées de toutes chaînes. Le Laboureur découragé, néglige le champ qui ne lui appartient pas. La propriété au contraire, double les forces, & donne de l'industrie. La Noblesse n'est pas le génie tutélaire de l'agriculture, & l'abondance germe difficilement parmi les redevances & les corvées. Le règne d'un Prince

actif & sage suffiroit pour rendre la Bohême aussi heureuse que sa constitution physique le comporte. Car par-tout où les hommes sont sevrés de leurs droits les plus chers, ils s'acquittent mal de leurs devoirs les plus sacrés. Mais ce pays touche peut-ête au moment de devenir tou ce qu'il est capable d'être. Un Prince réformateur s'en occupe; quand l'œil du Maître se porte par-tout, le Domaine ne tarde pas à reprendre un bon régime.

Prague, Capitale de la Bohême, est une grande & belle Ville. Elle a pour principale décoration un superbe Pont jetté sur la Moldaw, & chargé de statues de Saints. Parmi eux le peuple sait distinguer Jean Nepomucene, Prêtre selon l'esprit de la primitive Eglise, qui se contenta d'une Prébende dans le Chapitre de l'Eglise Méttopolitaine; qui, chargé du soin délicat de la conscience de la Reine, se tut (1) & mourut en se taisant plutôt que de racheter sa vie en trahissant son Ministère de confiance. On dit que la langue de ce Martyr de la discrétion, précieusement conservée, fait encore aujourd'hui quelques miracles: puisse plutôt son exemple faire des imitateurs!

Prague renferme aussi dans une vieille Eglise, le

(1) Voyez le Panégyrique de ce Saint, prêché par l'Abbé de la Tour-Dupin, le 16 Mai 1754, à Versailles, devant la Reine, qui érigea une Chapelle, & institua une Confrerie en l'honneur de ce Martyr du silence. Une telle Fondation convenoit dans le voisinage de la Cour. Le Père de Marne, *Jésuite*, a écrit la Vie de St. Jean Nepomucene.

tombeau de Tycho-Brahé, célèbre Aſtronome Danois. Rarement les hommes de génie trouvent une ſépulture dans leur patrie ingrate.

Il y a beaucoup de miſère & de mal-propreté dans Prague, ainſi que dans toutes les grandes Villes. Les maiſons y ſont belles. Hélas! la beauté des édifices d'une Capitale ſuppoſe quantité de mazures & d'indigens : ceux qui bâtiſſent les Palais n'y logent pas; trop ordinairement, ils ont à peine de quoi repoſer la tête.

Il y a le quartier des Juifs à Prague; ils ne ſont pas riches, & ce n'eſt pas leur faute; mais ils pourroient vivre d'une manière plus honorable qu'ils ne font.

La Bohême eſt diviſée en ſeize Cercles : celui de Boleſlas n'a rien de vraiment intéreſſant que la Manufacture établie en 1767 à Weiſſ-waſſer, pour l'entretien des Orphelins. On auroit pu y affecter les produits d'un pélerinage qui ſe fait ſur une montagne voiſine. Au même Cercle, au Bourg de Koſmonos, eſt une Manufacture de coton & de futaine.

A Reichenberg, autre Bourg, on fabrique 20000 pièces de drap tous les ans.

Dans le Cercle de Leutmeritz, Chemnitz eſt une Manufacture, où l'on compte jusqu'à 300 Métiers pour la fabrique des bas. On y polit auſſi le verre.

A Birckſtain, on fabrique de la toile cirée, de la futaine, du linge de table. A Hainſpach, des rubans de fil, du fil tors, & cette étoffe de coton qu'on nomme guinguans.

A Ober-leuterfdorf, on manufacture le plus fin drap de la Bohême, fur-tout des Londrins.

Ægra eft une Ville de quelqu'importance, annexée au Cercle de Saatz.

A Neagedeyn, petite Ville du Cercle de Pilfen; on trouve une belle Manufacture d'étoffes de laine. C'eft dans ce diftrict, que fe trouve le petit Bourg Nepomuck, qui a donné fon nom & la naiffance à Jean Nepomucene.

Dans le Cercle de Prachim, il y avoit à Raby, Bourg fur les bords de la Wotawa, un Château dont le fiége coûta à Jean le Borgne, ou *Ziska*, l'œil qui lui reftoit.

Plus loin eft le Tabor que ce Héros Hérétique rendit célèbre, en y afféyant fon Camp.

Tous ces lieux ont été le théâtre des exploits du vengeur de la mort du Chef des Huffites. Ziska qui prétendoit réformer le Clergé, le fer à la main, fçut au moins, à l'aide du fanatifme religieux, transformer des Pâtres groffiers, en Soldats aguerris. Tout aveugle qu'il étoit, on le vit pendant dix années, marcher de fuccès en fuccès, châtiant les Prêtres Catholiques par-tout où il les rencontroit, rafant les Monaftères qui fe trouvoient fur fon paffage; mais les foibles & les petits, les indigens & les malheureux, étoient des objets facrés pour fes armes victorieufes; il les prenoit fous fa fauve-garde. Il n'en vouloit qu'aux Prêtres enrichis, aux Moines engraiffés avec la fubftance du peuple fuperftitieux; & il faut avouer que cette Croifade

n'étoit pas tout-à-fait alors dénuée de motifs ; il ne falloit cependant pas brûler les gens ou les passer au fil de l'épée pour les amender. Mais Ziska, dont les bûchers de Jean Hus (1) & de Jérôme de Prague avoient allumé le zèle, alloit disant qu'il n'agissoit ainsi, que par représailles.

Il a son tombeau dans l'Eglise de Tschaslaw, Ville Royale, bâtie en 796, dans le Cercle de Czasaw. On y conserve son sabre & sa cuirasse. Procope, élève de Ziska, marcha sur les traces de son Maître après sa mort, & rendit redoutable le nom de Hussite, qui ne fait plus grand bruit de nos jours.

Jean Hus étoit le Confesseur de la seconde Femme de Winceslas, Sophie de Baviere ; Jean Nepomucene l'avoit été de la première Epouse du même Roi, Jeanne de Baviere. Ces deux Confesseurs eurent une destinée bien déplorable. L'un fut précipité dans l'eau, pour avoir été fidèle à la religion du Secret ; & l'autre fut jetté au feu, pour avoir douté de l'infaillibilité du Pape. Mais Nepomucene eut des Autels ; & Hus fit Secte, laquelle dure encore.

La Bohême exporte dans la Lusace & dans l'Erzgebrig, du lin, du soufre, des perles artificielles, grenats,

(1) Jean Hus & Jérôme de Prague ont été brûlés vifs sous l'Empereur Sigismond, dans la Ville de Constance, où l'Empereur Joseph II vient d'accorder un Temple aux Protestants.



pierres fines, plumes, laine, peaux de lievre environ 400,000 par an ; cuirs & peaux de toute eſpèce, fil, toile, futaine, étoffes de laine, bas, draps & chapeaux, pour 9,000,000 florins, année commune.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Bohême.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES ÉTATS BARBARESQUES.

A LA vue des désordres de la Société, quelques Philosophes sensibles ont cru devoir donner à l'état sauvage la préférence sur la civilisation : l'ignorance leur a paru la plus sûre gardienne des bonnes Mœurs, parce qu'ils ont trouvé des Mœurs corrompues parmi les Nations sçavantes. Ces sages apparemment n'étoient jamais sortis de l'enceinte des Villes policées : jamais ils n'étoient tombés entre les mains des Pirates, indignes du nom d'Hommes, qui, aussi étrangers à la connoissance du Droit des Gens, qu'à la pratique de la Loi Naturelle, ne voient dans leurs semblables, capturés par eux, que des victimes ou des esclaves. Les lumières de la raison eussent appris à ces Barbares, à ne pas confondre le cri de la conscience & la voix de Mahomet; la culture des Sciences & des Arts les eût éclairés sur leurs propres intérêts : à leurs brigandages ils substitueroient un Commerce avantageux & loyal, & ils ne verroient que des frères dans ceux qu'ils traitent comme les plus vils animaux (1).

(1) Que de gré on doit sçavoir aux courageux Cénobites qui, loin de leurs cellules paisibles, vont à travers une Mer

Ces réflexions ne sont pas tout-à-fait déplacées ici, & trouvent leur application aux Peuples dont nous nous proposons d'esquisser les Mœurs. Ceux que nous appellons énergiquement aujourd'hui les Barbaresques, jadis sous le nom de Numides, exercèrent la valeur des Romains. Long-temps avant les Massinissa (1), les Juba (2), Rois de ces contrées, Hercule, vainqueur du Géant Antée, (3) y avoit établi une Colonie & purgé ces côtes maritimes des Pirates qui déjà interceptoient le Commerce.

Alger, rebâtie par Juba, second du nom, & père

orageuse, parmi des Hordes demi-sauvages, porter des consolations & des secours aux infortunés, gémissant sous la pesanteur & la dureté de leurs fers, & soupirant après leur patrie & leur famille. Que de murmures la Religion eût fait taire, si ses Ministres avoient toujours montré un zèle aussi soutenu & aussi désintéressé! Peut-être seroit-ce à la patrie à réclamer ses enfans, & les racheter elle-même, sans permettre qu'ils languissent des années entières sur un rivage étranger, & sollicitent long-temps en vain la commisération de leurs frères.

(1) Prince ambitieux & lâche, qui sacrifia la Femme qu'il aimoit, à la crainte de déplaire aux Romains.

(2) Juba, Prince aimable & spirituel, qui consentit à n'être Roi que par la grace des Romains.

(3) Antée étoit probablement un Chef de Corsaires; Hercule vint à bout de lui couper toute communication avec la terre ferme, à bord de laquelle il se retiroit après avoir écumé les Mers circonvoisines.

de Ptolomée, devint comme la Capitale de toute cette vaſte étendue de pays en Afrique, que baignent la Méditerranée & l'Océan, & qui formoit alors, ſous le bon plaiſir de Céſar, le Royaume de Mauritanie. Caligula (1) en fit bientôt une Province de l'Empire, & Claude y envoya des Colonies Romaines.

Au commencement du cinquième ſiècle, les Vandales, déjà maîtres de l'Eſpagne, paſsèrent chez les Maures, comme un torrent deſtructeur. A la fin du ſeptième ſiècle, les Arabes, leurs dignes ſucceſſeurs, s'y maintinrent plus long-temps. Toutes ces révolutions firent contracter aux Naturels, un caractère inquiet & turbulent. Harcelés continuellement les uns contre les autres, obligés ſouvent de diſputer leur exiſtence à main armée, ils négligèrent l'Agriculture, amie de la paix, & prirent le parti d'aller chercher déſormais ſur les Mers, la ſubſiſtance qu'ils ne pouvoient ſe procurer par des travaux interrompus. Et c'eſt ainſi que les Numides (2), originairement peuple paſteur, finirent par ſe rendre Corſaires. Les Maures refluèrent bientôt en Eſpagne, & y jouèrent un rôle juſqu'à la fin du quinzième ſiècle. Vaincus en Grenade, & chaſſés de l'Arragon, ils retournèrent en Afrique, & n'en devinrent que plus ardens à la piraterie.

(1) Il ne lui couta pour cela, que le meurtre de Ptolomée, ſucceſſeur de Juba au Trône des Maures.

(2) *Numide* & *Nomade* ſont viſiblement le même mot, & expriment la même choſe, c'eſt-à-dire, une Nation de Paſteurs.

Ferdinand V (1) vint les châtier jusque dans Alger, & les contraignit à souffrir une Citadelle, & à payer un tribut. La mort du vainqueur enhardit les vaincus ; ils voulurent secouer le joug ; mais ils ne firent qu'en changer. Barberousse, qu'ils appellèrent à leur aide, accourut à la tête de ses Turcs, comptant peut-être n'agir que pour lui & pour sa famille. Mais il mourut trop tôt, & son frère crut devoir faire hommage de sa conquête au Grand-Seigneur, l'an 1519.

Les Turcs sont donc aujourd'hui les maîtres & Seigneurs dans Alger. Les Maures, qui en étoient jadis les seuls propriétaires, leur y cèdent le pas en toute rencontre, & tremblent sous le Dey, Chef suprême, élu par les Soldats Turcs. Le Divan n'est pas une Assemblée (2) nationale propre à en imposer à ce Dey. Ce n'est qu'un Conseil, composé des Officiers créés par ce Prince, & qu'il ne consulte que pour donner à ses volontés une espèce de sanction. On ne s'y assemble pas, armé ; & chaque assistant doit, pendant tout le temps des Délibérations, tenir constamment ses

« (1) C'est à lui (dit Varillas), qu'on doit attribuer le » premier & souverain usage de la politique moderne ».

Il faut convenir pourtant que notre Louis XI. auroit pu lui en donner les premières leçons, & lui en fournir les premiers exemples.

(2) La constitution de la Régence d'Alger est à-peu-près le modèle qui a servi à l'établissement du régime politique des autres Etats Barbaresques.

mains croisées ſur la poitrine. On y rend auſſi la Juſtice. Si elle n'y eſt pas toujours motivée, du moins elle ne ſçauroit être plus expéditive ; mais malheur au naturel du pays ou à l'étranger qui s'y trouveroit engagé dans une affaire avec un individu de la Milice Turque.

Quelquefois les Femmes s'aſſemblent à la porte du Divan, & demandent à grands cris, Juſtice, au nom du Dieu de Mahomet & de ſon Prophête. La plûpart de ceux qui compoſent ce Tribunal, ne ſçavent point lire ; mais l'œil du déſir perce le voile qui couvre le viſage des plaignantes ; & la plus jolie eſt toujours écoutée la première, ou la dernière punie.

Les Turcs ont introduit dans Alger le luxe Oriental & la molleſſe Aſiatique. Cette Ville, ſiſe ſur un territoire agréable & fertile, aux richeſſes de la Nature, ajoure encore toutes les reſſources de l'Art. L'intérieur des Maiſons eſt propre & commode. Les Monumens publics ont un certain air d'importance. Le Palais du Dey, les Moſquées, les Bains, le Port, les Forteresses (1) forment un enſemble pittoreſque & aſſez magnifique.

Les Habitans d'Alger ſont bien faits & aſſez blancs. Les Gens de diſtinction portent leur barbe; les per-

(1) En 1545, on conſtruiſit un Fort, hors de la Ville, ſur une colline, préciſément à l'endroit où Charles-Quint avoit fait dreſſer ſa Tente, lors de ſon expédition contre Alger, en 1541, qui fut moins heureuſe que celle contre Tunis en 1535.

ſonnes du commun ſe la font raſer, ainſi que les cheveux, dont ils laiſſent ſeulement une petite touffe au haut de la tête, ſelon la mode Chinoiſe. C'eſt par là, diſent les Turcs & les Maures, que le bon Mahomet les prendra pour les enlever de terre & les tranſporter au Ciel dans ſon Paradis. Malheur aux vieillards tout-à-fait chauves. Au reſte, pour le dire en paſſant, cette opinion, qui nous fait ſourire aux dépens de ceux qui la pratiquent, n'eſt peut-être pas auſſi déraiſonnable qu'elle le ſemble d'abord. Le Marabout, qui le premier imagina cet uſage, avoit apparemment remarqué que l'Homme ſage conſerve plus long-temps ſes cheveux que tout autre. La débauche au contraire, les fait tomber de bonne heure. D'après cette obſervation, le bon Prêtre Muſulman aura cru devoir en profiter, & pouvoir mettre ainſi la Sageſſe ſous la ſauve-garde d'une pratique ſuperſtitieuſe.

Les gens ordinaires ſont aſſez ſimplement habillés, mais les Grands ont des vêtemens très-riches, de ſoie ou d'étoffe d'or à grandes fleurs; ils portent des Turbans enrichis de pierreries, & des petites bottes ou brodequins à la Turque. Quoique les Algeriennes ne ſe montrent pas en public, elles ne laiſſent pas que d'être richement vêtues. Elles ſont belles en général. Les tailles fortes ont la préférence ſur celles qui ſont dégagées & bien priſes; comme tout eſt de convention, parmi les Hommes, (même les vertus, puiſque pluſieurs ſont locales), les formes du corps ne pouvoient manquer d'être ſoumiſes à l'opinion. Quant aux

traits du visage, il faut que les Turcs n'en fassent pas autant de cas que du reste, puisqu'ils consentent à ne prendre connoissance de la physionomie de leurs Femmes, qu'au moment d'épouser. Cette Loi auroit des suites fâcheuses, si le divorce ne venoit au secours du mari trompé dans son espoir. Les Femmes ont aussi quelques dédommagemens de l'espèce de chartre-privée à laquelle on les condamne. Soir & matin, l'Epoux dévot, assiste à la prière dans la Mosquée voisine. Soir & matin aussi sa chaste moitié se transporte voilée, dans la maison la plus prochaine d'une Juive complaisante & bien payée; & tandis que l'un des conjoints rend des actions de graces pour la vertu de sa compagne, sa compagne de son côté, invoque l'amour contre l'hymen; trop souvent en effet, elle a des reproches à faire à ce dernier. Le propriétaire de tout un Harem, doit se trouver plus d'une fois dans la triste nécessité de chommer toutes les Fêtes du Calendrier des vieillards. D'ailleurs, les Turcs & les Algériens, peu jaloux d'une postérité nombreuse, se conduisent au lit conjugal en vrais pirates; ils ravagent le champ du plaisir, sans se mettre en peine de le féconder. Ces petits Sultans font encore une bien plus grande injure aux Femmes fixées à leur sort: se modelant presque tous sur le Jupiter de la Mythologie Grecque, ils ne craignent pas, à son exemple, de quitter journellement Hébé pour Ganymède.

Le vendredi de chaque semaine offre encore aux Femmes une occasion de se venger de tous ces affronts.

Elles ont la reſſource des petits Pélerinages qu'il eſt de mode de faire ce jour là, aux cellules des Marabouts-Hermites, éparſes dans les Fauxbourgs de la Ville. Elles ont auſſi le prétexte des dévotions en uſage dans les Cimetières, & qu'on peut multiplier, ſelon la ferveur dont on ſe dit atteint.

Mais revenons au Coſtume du pays, & entrons dans quelques détails.

Les Chrétiens qui ſe rencontrent à Alger, ſont habillés à leur mode. Mais les Eſclaves portent un bonnet à la Matelote, & un habit gris. Les Maures de la claſſe inférieure, ont ſur leur chemiſe des caleçons de toile ou de laine, ou une robe d'une laine blanche, avec un capuchon par derrière, ou un habit qui leur vient jusqu'aux genouils. Il eſt ordinairement noir, & ils s'en ſervent comme d'un manteau; en été, ils ont deux chemiſes larges. Leur Turban eſt ceint d'une toile claire.

Les habits des Femmes ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Hommes. Elles portent auſſi des robes & des ceintures; leurs chemiſes deſcendent juſqu'aux talons. Elles ont leurs cheveux bouclés. Elles font uſage de colliers, de bracelets, de bagues, de pendans d'oreilles garnis en pierres fines. Elles s'enveloppent la tête d'une eſpèce de cape. Quand elles cheminent par la Ville, elles ſe couvrent d'un linge agrafé ſur l'eſtomach, de façon que ſans l'eſclave qui les accompagne, il ſeroit impoſſible de les reconnoître.

Le jour des nôces, l'Epouſée ſe fait voir ſur une

eſpèce

efpèce de théâtre, parée de fes plus beaux habits; elle difparoît peu de momens après, & revient enfuite, revêtue de nouveaux ajuftemens; ce qu'elle répète autant de fois qu'elle a de nouvelles robes à montrer.

On habille les morts d'une chemife blanche, de caleçons propres, d'un vêtement de foie & d'un Turban. Ainfi parés, on les place dans la biere; on les porte hors de la Ville, & on les jette tout vêtus dans une foffe. Le deuil confifte dans un voile noir, dont les Femmes fe couvrent le vifage. C'eft un grand péché que de laiffer tomber de l'urine fur fes habits.

Les Marabouts ne fe rafent jamais, ni la tête, ni la barbe, & font habillés affez modeftement. Ils portent une longue robe & un manteau par-deffus, qui leur couvre la moitié du corps.

LesMahometans d'Alger portent beaucoup de refpect aux gens devenus fols, & ont beaucoup d'égards pour les imbécilles (1). Incapables de mal faire, ces êtres dégradés font fenfés fous la protection immédiate de Dieu; conformément peut-être à ce paffage de l'Evangile, copié par le Coran : *Beati pauperes fpiritu, quoniam illorum eft regnum Cœlorum.* « Heureux les pauvres d'efprit; car le royaume des Cieux eft à eux ».

(1) Le Peuple du Valais en Suiffe, révère beaucoup auffi les *Cretins*, c'eft-à-dire, ceux de leurs compatriotes affligés du goître & de l'idiotifme. Voyez les Lettres fur la Suiffe, de M. Coxe, & les intéreffantes Obfervations du Traducteur François M. Ramond de Carbonieres, fecond vol. *in*-8°.

Diſons un mot des principales Villes de Barbarie.

Salé exiſte depuis long - temps ; car Ptolomée la cite. On élève beaucoup de Cotoniers ſur le territoire de cette Ville, pour ſuppléer au lin & au chanvre. Auſſi les Habitans de Salé ne portent que des chemiſes & des robes de coton.

Tetuan (1) eſt une aſſez jolie petite Ville, voiſine de la Mer. La nature fertiliſe en vain les terres de ſa dépendance ; les Citoyens pareſſeux font la ſourde oreille aux invitations de la nature, (qu'on me permette cette expreſſion) & ſe contentent d'herbes ſauvages pour nourriture ; ils leur préféreroient le pain, ſi la main-d'œuvre qu'il exige ne les effrayoit pas.

Fez eſt comme le centre du peu de lumières qui brillent dans les Etats Barbareſques. Cette Ville compte pluſieurs Colléges, & nourrit quantité de Docteurs. Mais ce qui eſt encore plus néceſſaire ſans doute, le territoire de cet ancien chef-lieu du Royaume de Fez, abonde en gibier excellent & en grains de toute eſpèce. Les Habitans ſont aſſez prévenans, mais jaloux. Les Maris exigent en toute rigueur, les prémices de leurs Femmes ; & ils n'attendent pas toujours le ſoir du jour des nôces pour s'en aſſurer ; cet empreſſement

(1) Cette Ville vient d'acquérir une ſorte de célébrité, depuis la découverte du *Bienfait anonyme* de *Monteſquieu à Marſeille*. Voyez le Drame de M. Pilhes, joué au Théâtre François en 1785 ; & la Pièce hiſtorique de M. Mercier, imprimée cette même année, à Paris.

indiſcret a quelquefois terminé cette fête par un dénouement tragique.

L'habit de deuil des Femmes conſiſte à ſe couvrir d'un vilain ſac, & à ſe noircir le viſage.

Les Juifs ne ſont pas mieux traités ici qu'ailleurs. Ils ſont condamnés à ne porter que des chauſſures de jonc, & des Turbans noirs ; & deſſus le Turban, un morceau d'étoffe de couleur, de même que ſur leurs habits.

On exige du criminel qu'on mène au gibet, de publier lui-même en chemin, à haute & intelligible voix, le crime qu'il a commis, & le ſupplice qu'il va ſubir.

Quand on eſt venu à bout de ſe juſtifier, loin d'obtenir des dédommagemens & une réparation, le Juge, pour ſon droit & pour ſes épices, fait adminiſtrer à l'innocence reconnue, une certaine quantité de coups de fouet ; on s'acquitte envers le Greffier, avec pareille monnoie. Cependant quelques pièces d'argent peuvent ſouſtraire les parties à cette redevance. Cet uſage, un peu barbare ſans doute, doit peut-être ſon origine à une bonne intention du Légiſlateur. Il eſpéra probablement obvier à bien des procès, en ſtatuant que l'accuſateur & l'accuſé, condamnés ou abſous, ne ſortiroient du Tribunal de la Juſtice, qu'avec les étrivières. Cette ſage précaution, ce prudent diſpoſitif, ne rendit pas les plaideurs plus rares en Afrique qu'en Europe.

Maroc n'eſt plus ce qu'elle étoit. Cette Ville doit

peut-être la diminution de sa fortune au pouvoir absolu de son Roi. Ce Prince n'en est pas moins despote, quoiqu'on puisse en appeller au Muphti. Cet appel n'est que de forme. Le pays sur lequel il tyrannise, est l'un des plus féconds de la terre, comme l'attestent encore les vastes greniers de Maroc. On leur a donné une destination bien autre. Au lieu d'y emmagasiner du froment, ils ne servent plus que de prisons aux malheureux Captifs. La campagne est encore peuplée d'un assez bon nombre d'Adouards ou Villages ambulans; mais les Maures & les Arabes qui les habitent sont, pour la plûpart, misérables & souillés de vices. La superstition & le despotisme auront bientôt changé en désert cette pépinière d'Hommes. Ce n'est pas avec le Coran & le bâton, qu'on multiplie & qu'on rend heureux les pères de famille, dans une région bien acclimatée, mais mal cultivée.

Les Arabes établis dans les Etats Barbaresques, sont piétrement costumés. Ils ceignent leur tête d'un vieux torchon qui leur sert de Turban, & s'enveloppent le corps d'une grande pièce de drap de six à sept aulnes. Ils vont toujours pieds nuds.

Les Femmes ne sont couvertes que d'un drap qui descend depuis le sein jusques aux genouils. Le reste est dans l'état de pure nature. Elles laissent retomber leurs cheveux tressés en plusieurs cordons. Elles y suspendent, par coquetterie, quelques dents de poisson ou des morceaux de verre & de corail. Leur coëffure consiste en une petite pièce d'étoffe, qui ressemble à

l'étamine. Elles ſont auſſi dans l'uſage pour s'embellir, de ſe pratiquer des rayes ſur le front, les joues, les poignets & les jambes, avec la pointe d'un ſtylet. Elles y mettent enſuite une certaine poudre noire, qui empêche les traces de s'effacer; leurs plus riches bracelets ſont des anneaux de bois, faits par chaînons. Elles appellent *Bernuchs* une eſpèce de longue robe blanche, ſurmontée d'un large capuchon, dont elles ne ſe revêtent que le jour des noces. Elles ont auſſi la coutume en ce pays, de laiſſer retomber ſur leurs yeux pendant le premier mois de leur mariage, un voile, pour indiquer qu'elles portent le deuil de leur virginité. Ce n'eſt plus qu'une affaire d'étiquette qui, depuis longtemps, ne feroit plus de mode, comme chez nous; ſi l'amour-propre des maris n'y trouvoit ſon compte. Dans l'origine, cet uſage avoit quelque choſe de reſpectable, de touchant, & atteſtoit le règne des Mœurs. Les jouiſſances de l'hymenée n'effaçoient pas tout-à-fait, ni tout de ſuite, le ſouvenir des plaiſirs purs de l'adoleſcence. Une jeune Epouſée s'arrachoit avec peine, du ſein de ſes compagnes, & pleuroit quelque temps avec elles, cet âge d'innocence & de paix, ces jours ſereins de la première jeuneſſe, exempts d'inquiétude. Juſqu'alors maîtreſſe d'elle-même, elle ſentoit quelque répugnance à paſſer dans les bras d'un vainqueur, dont il faut dépendre déſormais; c'étoit à l'Epoux à mettre tout en œuvre pour la raſſurer; tous les procédés d'un amour délicat & tendre, n'étoient pas de trop pour ſécher ſes larmes.

Bonne, jadis Hyppone, n'eſt une Ville intéreſſante pour nous, que par les ſouvenirs qu'elle rappelle. On y voit encore les reſtes du Monaſtère où vécut d'une manière ſi édifiante, St. Auguſtin, Prélat ſelon l'Evangile, dont les Mœurs Epiſcopales étoient plus épurées que le ſtyle de ſes nombreux ouvrages.

Louis IX, Charles-Quint (1), & Barberouſſe (2) ſoumirent à leurs armes la Ville de Tunis, déjà ſaccagée par les Vandales, au temps du plus célèbre des Evêques d'Hyppone. Elle eut pour Fondatrice, une Colonie de l'Arabie Heureuſe. Et ce fut dans ſon enceinte & ſur ſon territoire que ſe refugièrent les Maures, chaſſés d'Eſpagne. Cette Ville n'eſt point déchue de ſon ancien état : il s'y fait encore beaucoup de Commerce, & il y a bon nombre de Manufactures. Les Tiſſerans de Tunis ont de la réputation ; le fil qu'ils employent, eſt extrêmement fin & fort uni. C'eſt avec ce fil qu'ils trament ces riches Turbans, connus ſous le nom de *Tunecis*. Les Maures en font grand cas. Les perſonnes d'un certain rang y affichent le luxe des habits ; ſouvent un Grand ſeroit bien embarraſſé pour ſe faire diſtinguer au milieu de la foule, s'il n'avoit la reſſource du coſtume. Les Femmes de Tunis ſe couvrent toujours

(1) L'Hiſtoire a bien d'autres reproches à faire à cet Empereur, qui n'étoit qu'ambitieux.

(2) Barberouſſe étoit bien un autre homme que Charles-Quint.

le viſage, quand elles ſortent ; elles aiment beaucoup à ſe parer. On les dit pourtant belles. Cependant leurs Maris, ajoute-t-on, font uſage d'une certaine préparation végétale qui les met en belle humeur, & les excite merveilleuſement au devoir conjugal. On accuſe les Tuniſiens de pareſſe. L'Agriculture chez eux, eſt en bien mauvais état. Mais ce n'eſt pas tout-à-fait leur faute. Ils ne peuvent enſemencer & récolter, pour ainſi dire, qu'à la pointe de l'épée. Les Arabes, leurs anciens maîtres, les harcèlent ſans ceſſe. Les Tuniſiens ont ſuccédé aux Carthaginois; mais ils n'ont pas amélioré ce bel héritage, & ſont reſtés bien inférieurs à leurs devanciers.

Il eſt vrai que Tunis a dans ſon voiſinage, un ſpectacle qui doit amortir & refroidir beaucoup l'amour de la gloire & des richeſſes. Les ruines de Carthage peuvent à peine indiquer ce que fut jadis cette première Ville de toute l'Afrique. A la vue de ces reſtes pitoyables d'une Cité auſſi fameuſe, on ne peut ſe défendre de faire un retour ſur ſoi-même, & de ſe dire : l'Homme ne doit point travailler pour l'avenir ; le bon emploi du temps préſent, doit être l'unique objet de ſes penſées, le ſeul mobile de ſes actions.

Non loin de Tunis ſe trouve un Village qui tient aujourd'hui la place qu'occupoit jadis Utique, Ville dont le nom reſte à jamais conſacré par les derniers momens de Caton, ce Sage par excellence, qui porta l'amour de la Liberté juſqu'à l'enthouſiaſme, d'autres diront juſqu'au fanatiſme.

Carvan n'eſt une Ville de quelqu'importance, qu'à cauſe de la réſidence du Vicaire de Mahomet. Le Grand-Seigneur lui-même ſe déchauſſe, quand il met pied à terre dans l'enceinte de cette place ſanctifiée par la préſence du chef de ſa Religion.

Tripoli n'eſt que trop connue par les pirateries que ſes Habitans exercent ſur la Méditerrannée. Nous n'en dirons pas davantage ſur cette Ville ancienne, ainſi que ſur les autres Etats Barbareſques, avec leſquels les Puiſſances de l'Europe ſont journellement aux priſes. Quand donc les Nations jalouſes de la liberté des Mers, ſe réuniront-elles pour une Croiſade politique, dirigée contre ce ramas d'Afriquains que notre patience ſeule enhardit au brigandage? Cette expédition en vaudroit bien d'autres.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Etats Barbareſques.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE MARQUISAT DE BADEN.

CETTE parcelle du Cercle de Souabe, le long du Rhin, a pour Souverain une ancienne Maiſon d'origine Helvetique, & qui touche au berceau de la Famille Impériale. En effet, les premiers ancêtres des Maggraves de Baden ou Bade, étoient les Comtes d'Altembourg, les Ducs de Zeringen, & les Comtes de Habſpurg ou Habsbourg, devenus par la ſuite Archiducs d'Autriche. Herman, Fils de Berthold, Duc de Zering, nomma ſon Fils premier Marquis de Bade, au commencement du douzième ſiècle. Cette noble tige donna à l'Allemagne des Princes recommandables. La Ville de Rotembourg (1), ſur le Necker, eut pour Fondateur Albert, Marggrave de Bade en 1280. Rodolphe IX, ſurnommé le Grand, régnoit en 1353 (2); il avoit, dit-on,

(1) Il exiſte en Allemagne pluſieurs Villes de ce nom. Celle dont on entend parler ici, eſt dans la Souabe, & appartient à la Maiſon d'Autriche. Elle a un Château, & ce qui eſt plus utile, une ſource d'Eaux minérales.

(2) Epoque du grand Schiſme d'Occident & de l'invention de la Poudre à canon; deux fléaux qui, joints à la peſte, ravagèrent l'Europe, & l'épuisèrent d'Hommes.

12 pieds de haut. Et les Chroniqueurs nous apprennent à ce ſujet, que les Princes de cette Famille ont preſque tous reçu de la Nature la taille la plus avantageuſe. Celui-ci mourut en 1372, Favori de Charles IV, dont le règne fait époque en Allemagne par la Bulle d'Or qui lui rendit la paix. C'eſt cet Empereur, qui ſe modelant ſur la politique (1) Romaine, ſe permit le népotiſme ſur le Trône. Il mourut à Prague en 1378.

La Maiſon de Baden, diviſée en deux branches, convint par un accord paſſé en 1490, que celle des deux qui ſurvivroit à l'autre, en hériteroit par cela même. Ce Traité, confirmé par l'Empereur Maximilien (2), eut ſon plein & entier effet en 1503, dans la perſonne de Chriſtophe. Philibert, tué à la Bataille de Moncontour en 1569, laiſſa un Fils unique, Philippe: lequel ayant eu pour Tuteur, les Princes de Baviére, rétablit la Religion Chrétienne dans le Marquiſat de Bade: enſorte que le culte Romain y ſubſiſte encore depuis cette époque.

En 1670, Louis-Guillaume, né à Paris en 1655, ſuccéda à Ferdinand-Maximilien dans la petite Souve-

(1) Charles IV. fit un Voyage à Rome; mais loin d'y étaler toute la Majeſté Impériale, il ne s'y montra jaloux que de ſervir le Pape à l'Autel.

(2) Prince ambitieux qui, pour faire entrer l'Italie au nombre des vaſtes poſſeſſions de la Maiſon d'Autriche, s'imagina pouvoir devenir Coadjuteur du Pape, & même Souverain Pontife. Il aimoit l'argent preſqu'autant qu'il haïſſoit la France.

raineté

raineté de Baden. Capitaine des Gardes de l'Empereur, il se distingua en Hongrie dans la guerre contre les Turcs.

La branche des aînés, c'est-à-dire, des Marquis de Baden-Dourlach, eut pour Chef, Ernest, & produisit en 1573, George-Fredéric, qui fut disgracié de l'Empereur Ferdinand II (1), pour avoir perdu la Bataille de Wimpffen (2). Dans les cours le malheur est un crime, & on le punit en conséquence. Ce Prince infortuné avoit eu 15 enfans d'un premier mariage. Il professoit, ainsi que font encore les habitans de ce Marquisat, la Religion Luthérionne.

La Maison de Bade-Baden porte pour Armes parti de deux Traits & Coupe de même, avec différentes pièces d'Armes, selon les quartiers. Tout l'Ecu est surmonté & accosté de dix Casques ouverts, &c.

Le Marquisat de Baden n'est pas un pays d'Etat, comme le sont quelques autres Provinces d'Allemagne. Il est soumis à la domination de ses Princes-Régens, qui peuvent mettre des impositions sur leurs peuples pour les dépenses publiques & autres, soit d'Etat, soit de Famille, sans en demander le consentement aux

(1) On connoît ce Prince, qui n'étoit que politique, & qui se montra si petit devant Gustave. Il alluma la guerre dans toutes les parties de l'Allemagne, sans oser jamais sortir de son Palais.

(2) Ville Impériale d'Allemagne, dans la Suabe : détruite par les Huns, rétablie au treizième siècle, le Duc d'Enghien la prit en 1645. Elle est Luthérienne, mais bien peuplée.

Etats ; régime politique qui n'entraîne aucun inconvénient sous des Princes sages, tels que la plûpart de ceux de cette Maison.

Le Marggrave de Baden jouit de trois suffrages à la Diette. Sa Famille, ses Officiers & ses sujets ne sont soumis qu'au Tribunal Aulique de l'Empire. Il a un Conseil d'Etat & un Aulique avec chacun, sa Chancellerie, un Conseil Ecclésiastique, une Chambre des Finances, & une Chambre Matrimoniale. Le Souverain tolère tous les cultes, même les Juifs : aussi l'Agriculture & le Commerce y sont florissans, & y entretiennent l'aisance. Le Marggrave Charles y institua, en 1715, l'Ordre de la Fidélité, qui consiste en une Croix à huit pointes, les coins chargés de deux *C* entrelassés, portant d'un côté un champ de fleurs, bordé de rochers ; & au revers, l'Ecu de Bade. Tous les Princes de cette Maison en sont Chevaliers-nés, & portent le Cordon au col.

Le pays de Bade, qui jadis faisoit partie de l'Austrasie, est beau, fertile en fruits, & abondant en bois. Il se divise en haut & bas Marquisat.

Corlsrouhe est une petite Ville moderne, située au milieu d'une forêt. Elle ne date que de 1715. On y compte

(1) En 1732, Christien VI, Roi de Dannemarck, institua aussi un Ordre de la Fidélité, à l'occasion de son Mariage.

Un Ordre pareil en France n'y seroit pas déplacé. On y décerne un Prix à la Fille la plus vertueuse, au Jeune Homme le plus laborieux : pourquoi ne point réserver une Couronne civique aux Epoux les plus fidèles ? La Fidélité conjugale est la base des Mœurs.

à peine 400 maifons, & elle a déjà un Collège, deux Eglifes, deux Prêches, une Synagogue, un Château, un Jardin Botanique, une Orangerie, une Faifanderie, une Ménagerie. Il y avoit autrefois un Couvent de Bénédictins. Quelques Villages des environs font occupés par des François.

Dourlac, chef-lieu d'un autre grand Bailliage de ce nom, eft une petite Ville où l'on bat Monnoie dans le Château. Il y a quelques Manufactures & une Ecole Latine.

Pforzheim eft la Ville la plus confidérable de tout le Marquifat de Baden : on y fait beaucoup de Commerce. Il y a une Maifon de force où l'on prend les Orphelins, les Malades & les Foux. Les Marggraves y ont leur fepulture; autre forte de Maifon de correction, où les mauvais Souverains voient le terme de leurs folies.

Raftadt eft encore une petite Ville de fraîche date, fondée par le Prince Louis de Bade. On y trouve plufieurs Tribunaux, un Couvent de Cordeliers & une Maifon des Filles de la Congrégation de Notre-Dame. Le Château de la Favorite n'eft pas le moindre ornement de ce Bailliage. Mais ce lieu tire fon principal luftre de la Paix qu'on y traita en 1714, entre l'Empereur & le Roi de France.

Bade (1), Ville dont le Château a donné fon nom

(1) Plufieurs Villes, tant en Allemagne qu'en Suiffe, portent ce nom, & doivent cette fimilitude à des fources d'Eaux chaudes ; le mot Allemand, Baden, fignifie Bain.

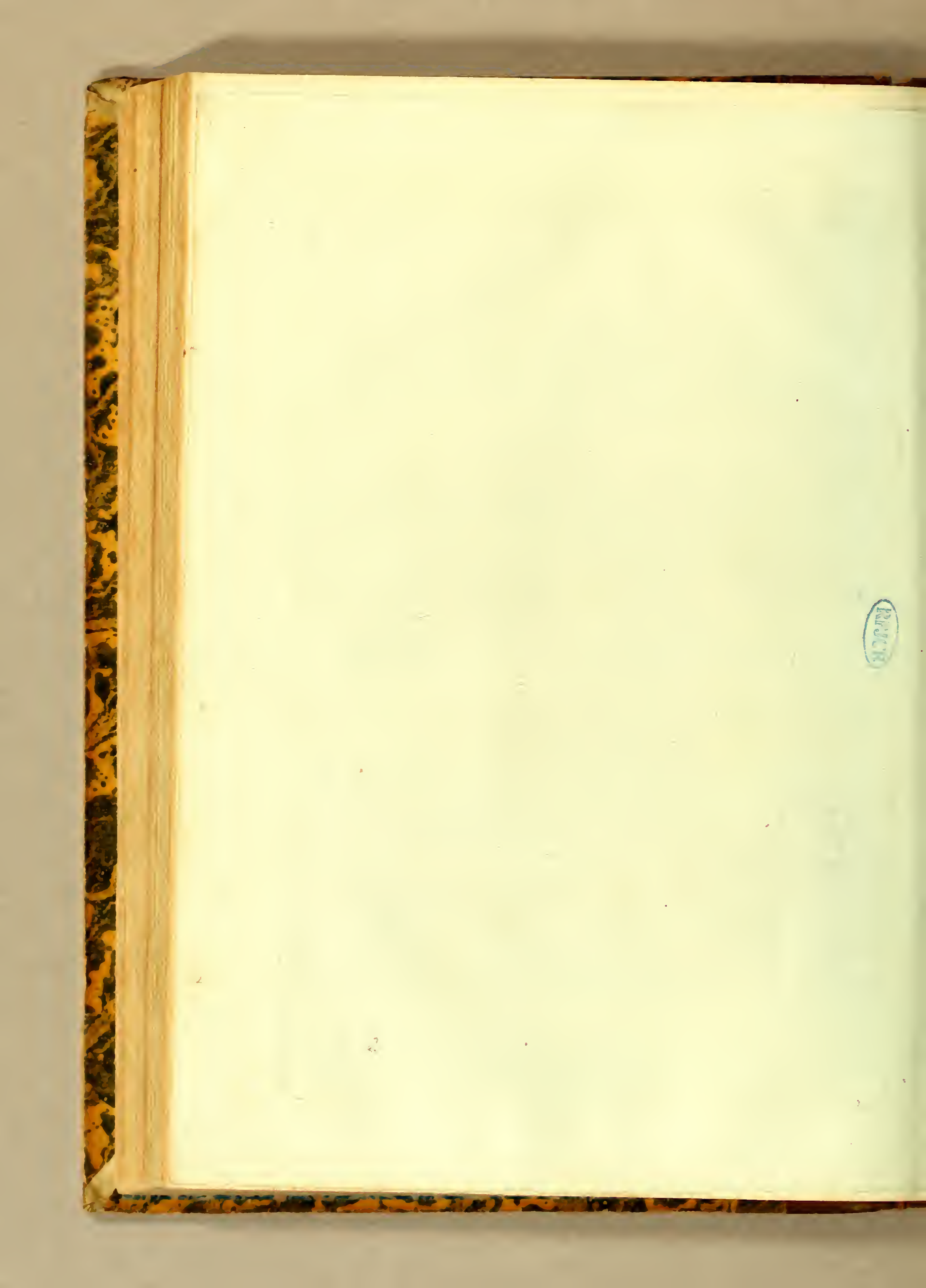
au Marggraviat, eſt ſur une hauteur & environné de vignobles. Mais ce qui la rend célèbre depuis long-temps, ce ſont les 12 ſources d'Eau chaude qui coulent dans ſes rues par des eſpèces de canaux. Peu de bains ſont plus ſalutaires. Le Bailliage compte deux Couvens, un de Capucins & un de Religieux de Citeaux.

Le Coſtume des Femmes, ſur-tout des villageoiſes, a quelque choſe d'agréable & de diſtingué. Elles portent des chapeaux tout-à-fait pittoreſques. Voyez-en tout le détail dans la Figure ci-jointe.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur le Marquiſat de Baden.



paysanne du Marquisat de Bade.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LE CANTON

DE BERNE.

TROIS Cantons de la Suiſſe avoient arboré ſur leurs montagnes le chapeau de la Liberté; & depuis pluſieurs années montroient le plus bel exemple de courage & de conſtance pour la cauſe la plus légitime. Berne, Ville Impériale, ne tarda pas à l'imiter, & réſolut de tenir d'elle-même les franchiſes que lui accordoient les Ducs de Zœhringen ſes Fondateurs. Son poids dans la balance politique contribua beaucoup à déterminer la révolution; & bientôt l'indépendance déjà obtenue par les armes, fut reconnue dans un Traité que le Deſpotiſme ſe vit contraint de ratifier. Evénement mémorable qui ne s'eſt renouvellé que deux fois depuis! Peu de temps après cette époque ſi chère, un événement d'un autre ordre eut lieu parmi les Bernois; ils jugèrent à propos de changer de religion, ou plutôt de ſecte: mais cette ſeconde révolution, dont le ſujet ſervit tant de fois ailleurs de prétexte pour répandre le ſang humain, ſe paſſa ſans coup férir. Les Docteurs des

deux partis furent appellés pour diſcuter leurs opinions reſpectives, & on crut voir la Vérité là où ſe trouva le plus grand nombre de ſuffrages. Le catholiciſme fit une grande perte en cette occaſion ; car le Canton de Berne avec ſes dépendances occupe le tiers de la Suiſſe, & renferme le quart de ſes habitans. Les Bernois ſont les plus riches de leurs compatriotes. On fait monter la fortune de pluſieurs payſans juſqu'à 200000 livres foncières. Si l'extrême opulence traîne à ſa ſuite le luxe ; la propreté accompagne toujours l'aiſance : en cela la Ville de Berne eſt comparable à celle d'Amſterdam. Les maiſons, ſimples en dehors, ſont pourvues abondamment de tout ce qui contribue à rendre la vie intérieure agréable ; & juſques dans les campagnes, les fenêtres ſont garnies de jalouſies. On ne ſe contente pas toujours de la fayence pour le ſervice de la table : & il s'y fait une grande conſommation du vin le meilleur venu de l'étranger. Loin de ſe négliger, les villageoiſes portent des jupes ſi peu longues, ſi peu, qu'elles donnent des diſtractions au Voyageur occupé de tout autre choſe. Le bras preſque nud eſt de l'embonpoint le plus appétiſſant. Pour le corſet, on ſeroit tenté de ſuppoſer plus que de la coquetterie à celle qui a l'art de l'ajuſter avec tant d'art ſans qu'il y paroiſſe. La plupart d'entr'elles fréquentent le cabaret ; & parmi les flots de vin ou d'eau de ceriſe plus corroſive encore pour leur jolie bouche, il n'en ſort pas toujours les expreſſions les plus réſervées. Elles ne ſe chargent que de poids légers ; le tout eſt enfermé dans un ſac de moquette, à-peu-près

comme

La suitte, dans le 22.eme Cahier, sur le Canton de Berne,

comme les ſacs dans leſquels un Laquais porte à la Meſſe le livre & le mouchoir de ſa maîtreſſe. Ce ſac eſt ſuſpendu à leurs bras; & elles en badinent avec grace. Il faut les voir marcher droites, pas ſerré, tête haute, épaules effacées. Sur les grandes routes, on rencontre auſſi à certains jours des carabas ornés, voitures légères où tout une famille endimanchée ſe fait traîner & va en promenade (1).

Rien de plus touchant ſans doute que l'aſpect d'un Peuple heureux : mais qu'il eſt triſte d'apprendre & de vérifier que preſque toujours une Nation n'eſt fortunée qu'aux dépens de ſes mœurs. Tant que les hommes ne poſſèdent que le néceſſaire, on peut compter ſur leur vertu : mais du moment qu'on remarque chez eux du ſuperflu, il eſt rare que l'innocence y habite, en même-temps.

C'eſt ce dont on ne s'apperçoit que trop dans le Canton de Berne. L'abondance y a donné lieu au luxe, à la diſſipation, & à leurs ſuites. Depuis la réforme, on n'affiche pas les endroits conſacrés à la débauche; mais le libertinage n'y a rien perdu. L'*incognito* du vice lui eſt favorable; & pour nous ſervir des propres expreſſions du voyage de M. Mayer : « Il faut croire que cela ne » paſſe, ni la payſanne, ni la ſervante, ni la *camériſte.* » Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'une camériſte ? » (continue l'agréable Voyageur.) Le voici; c'eſt la

(1) Nous avons puiſé ces détails dans un Voyage intéreſſant, fait tout récemment en Suiſſe par M. Mayer.

» plus jolie figure poſſible. C'eſt une femme de chambre » qui eſt auſſi l'aimable ſommelier ; qui eſt vêtue en » demoiſelle, qui porte une fontange, de la mouſſeline » ou l'indienne bien fine. Elle eſt à table le *puer* d'Ho- » race....... Les garçons ont auſſi une camériſte, & » gare au ſabre. » A Berne, on coupe la tête aux infanticides ; & la honte d'être mère rend les filles capables de ce crime dû aux préjugés de la ſociété, plus forts que le cri de la nature. Au moment de l'ivreſſe, l'amour aveugle peut-il voir le glaive ſuſpendu derrière la porte de l'Arſenal de Berne ? Et alors ſent-on tout le poids de l'aviliſſement qui va être le premier châtiment d'une première foibleſſe ? Et c'eſt ainſi qu'on paſſe d'une faute bien excuſable au forfait le plus inoui. Dans les Etats du Roi de Pruſſe, il n'y a point d'infanticide ; parce qu'une fille enceinte n'eſt aux yeux de la Loi & du Magiſtrat qu'une mère qu'il faut protéger & ſecourir.

Le Code de Berne, ouvrage des Ducs & des Empereurs ſes anciens maîtres, vient de ſubir une modification qui fait eſpérer la réforme du reſte. On ne renferme plus les criminels dans d'étroits cachots, pour y végéter inutiles. Condamnés aux plus rudes travaux publics, leur punition tourne à l'avantage de la ſociété & répare le mal qu'ils y ont commis.

Le commerce n'eſt pas ce qu'il pourroit être dans le Canton de Berne ; & on devroit en féliciter les habitans ſi, ſatisfaits des productions d'un ſol heureux fécondé par leurs ſoins, ils appréhendoient les influences d'un riche négoce ſur les mœurs ſimples que ſuppoſe l'agri-

culture. Mais un motif bien moins raiſonnable les fait ſpéculer autrement. Ils craindroient de déroger, & par conſéquent de ſe fermer les places de la Magiſtrature. Quoique République, Berne admet des diſtinctions entre les individus qui la compoſent : les Patriciens qui ont ſuccédé à la Nobleſſe, & les Plébéïens qui ſe croient libres, parce qu'ils n'ont pas de Rois : comme ſi un certain nombre de Sénateurs, choiſis dans un certain ordre de Citoyens, n'équivaloit pas à la ſouveraineté, interdite au Peuple, puiſqu'il ne s'aſſemble jamais. Les plus intrigans ou les plus riches peuvent ſeuls entrer dans le Gouvernement. Le Canton eſt diviſé en pluſieurs diſtricts auxquels le Conſeil ſouverain nomme des Baillis, poſtes trop lucratifs pour n'être pas convoités ; & c'eſt peut-être là le principal vice du régime politique de Berne. D'un côté, on fait tout pour plaire aux Deux-Cents ; ceux-ci d'une autre part ne donnent leurs voix qu'aux Candidats qui leur feront dévoués dans l'occaſion : de façon que le Bernois pauvre ou patriote trop ſage, ne peut prétendre aux Offices de l'Etat dont il porte les charges, ou du moins dont il eſt membre. Car en vertu de la réforme qui peut-être n'a pas eu d'autre cauſe, tout l'or du Clergé appliqué à l'entretien de la choſe publique, a beaucoup allégé les contributions particulières.

La Magiſtrature étant le *nec plus ultra* de l'ambition des familles Patriciennes, les jeunes gens nés pour ſiéger un jour au Grand-Conſeil, où l'on ne peut prendre place avant la vingt-neuvième année révolue, ſe comportent juſqu'à cet âge comme nos enfans de qualité.

Ils ne se refusent à aucun de leurs caprices, donnent le ton & se croient quittes quand ils ont été figurer dans les Assemblées de l'*état extérieur*. C'est une espèce de Collège politique où les fils des principaux Bernois font comme la répétition des emplois qu'ils espèrent gérer un jour sérieusement dans l'Etat. On peut faire deux reproches à cet établissement patriotique qui ne remplit pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre. Le premier, c'est qu'il dégénère trop souvent en caricatures & en dissipations qui font perdre de vue l'objet principal. Le second inconvénient, c'est qu'on n'y admet pas indistinctement tous les enfans de la République, & que le premier grade, l'*Avoyer*, n'est accordé qu'au jeune homme dont les parens peuvent sacrifier beaucoup de frais à son avancement.

La jeunesse du Canton pourroit trouver un frein dans la classe des Ministres du S. Evangile; c'est la partie la plus saine du corps républicain. On y trouve beaucoup de mœurs (1) & de lumières. La conduite des ces Pasteurs prouve beaucoup en faveur de la réforme.

Sans perdre de cette franchise qui fait la base du caractère helvétique, les Bernois ont su y joindre cette

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, nous renvoyons nos Lecteurs à l'*Année évangélique*, *Recueil des Sermons de Fr. J. Durand*, que ce Ministre recommandable vient de publier à Berne & à Lausanne, en 7 vol. in-8o. On y trouve une morale saine & dégagée de tout accessoire.

urbanité, ces prévenances que les étrangers rompus aux usages des brillantes Capitales de l'Europe, defireroient rencontrer dans les autres Cantons de la Suiffe. Leurs compatriotes, moins opulens qu'eux, & par conféquent plus fidèles à l'efprit national, croient s'appercevoir que les Bernois ne fraternifent plus avec la même cordialité qu'autrefois, & qu'ils femblent quelquefois dédaigner les autres Républiques confédérées, leurs inférieures quant à la puiffance, mais leurs égales quant aux droits. Il eft par fois befoin de leur rappeller que la force des Cantons n'eft que dans leur parfaite union & dans leurs mœurs antiques. Sparte feroit peut-être encore debout, fi elle ne s'étoit à la fin laiffé entraîner à l'exemple féduifant & contagieux d'Athènes.

Ce qui rend Berne le plus important des treize Cantons, ce font fes dépendances qu'il n'a point acquifes à main armée. Ses épargnes l'ont mis à même d'acheter fucceffivement quantité de petits fiefs dont les habitans font devenus prefque libres, de ferfs qu'ils étoient fous leurs anciens Seigneurs. La plupart font plutôt des confédérés que des fujets de la Métropole, qui ne s'eft réfervée fur eux qu'une forte d'infpection, fuite de fa prépondérance. Enforte que tous ces diftricts femblent n'offrir qu'un amas épars de familles conduites par leurs Chefs, & ne tenant l'une à l'autre que par le lien de fraternité qui devroit être commun à tous les hommes. Pourquoi un fpectacle fi doux n'a-t-il lieu qu'en Suiffe? quel inconvénient y auroit-il à ce que toute la terre

adoptât ce régime plus naturel ſans doute que le deſpotiſme aſiatique ?

On trouve près de ce Canton une petite ſource d'eaux thermales qui ont rendu plus de ſervices à l'humanité ſouffrante, que les plus brillans exploits de ſes premiers maîtres. Avant la réforme, il y avoit dans ce diſtrict deux Couvens dont le revenu depuis eſt appliqué au traitement des imbéciles & aux ſecours des voyageurs. Preſque tous les autres Monaſtères ont été ainſi convertis en hôpitaux ; & les bons eſprits applaudiront ſans doute à cette réforme.

C'eſt dans la Province d'Emmethal que ſe trouvent les payſans les plus aiſés de tout le Canton de Berne. Tout concourt, il eſt vrai, à leur bien-être, l'abondance du ſol & la ſimplicité des mœurs. Puiſſent ces heureux villageois ne jamais ſe dégoûter de leurs maiſons de bois : qu'ils y faſſent régner la propreté; qu'on y rencontre toutes les douceurs de la vie ! Mais ils ſont perdus, ſi le luxe s'introduit ſous leurs toîts de ſapins. On pourroit leur conſeiller d'écrire ſur leur foyer ces quatre Vers tirés du *Recueil des Poëtes moraliſtes François* (1) :

> Interdis ta maiſon au Luxe corrupteur :
> Il dévore en un jour le plus riche héritage.
> O Médiocrité ! c'eſt à toi que le Sage
> Doit toutes ſes vertus, ſes talens, ſon bonheur.
>
> *P. S. M.*

(1) Ou choix des quatrains moraux de Pibrac, Faure, Mathieu, Godeau, Fénelon, Sylv, Maréchal, François de

Non loin de-là, dans le même diſtrict, on trouve le village de Langnau, ſi célèbre naguère par le ſéjour de *Michel Schuppach* (le génie *ſalutaire* de l'endroit), ſi connu ſous le nom de Médecin de la montagne, ou de Docteur aux urines, & qui fit plus de cures par les conſeils toujours certains de l'expérience, que n'en fit jamais *Haller*, ſon ſavant compatriote, avec la théorie la plus ingénieuſe & la plus profonde.

Laupen, Bailliage dont les Bernois ſont propriétaires depuis 1308, eſt une petite Ville, jadis Impériale, mais qui jouit maintenant du droit d'élire ſon Magiſtrat. Les citadins, qui ne ſavent plus lire leurs anciennes chartres, aiment mieux conſerver leurs titres ſans en profiter, que de courir le riſque de les confier à des Lecteurs plus ſavans, mais mal intentionnés, leſquels peut-être leur en donneroient une interprétation fauſſe dont on prendroit acte.

Dans la vallée de Grindelwald, près le Grimſlen, eſt le pays de Haſli, occupé par une peuplade d'hommes robuſtes & ſimples qui ſe ſont mis ſous la ſauve-garde des Bernois, afin de mieux conſerver leurs uſages qu'ils diſent tenir des Goths leurs premiers ancêtres. Quoi qu'il en ſoit, cette petite Nation, éloignée de tout autre Peuple, & ne communiquant avec perſonne, vit heu-

Neufchâteau, &c. A Gnomopolis & à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande, 1784. 2 vol. in-12, jolie édition, livre claſſique, & qui peut ſervir de complément à toute bonne éducation.

reuſe, parce qu'elle jouit d'une paix profonde. On n'y connoît l'uſage ni de la chair, ni du pain, ni du vin. Du lait forme tout ſon comeſtible; & ſon négoce ne conſiſte qu'en fromages. On y trouve cependant de quoi entretenir un-hoſpice au milieu des rochers environnans ce pays fertile. Pluſieurs d'entre ces bonnes gens ſe détachent pour deſſervir cet hôpital. Quand les neiges en ont rendu le ſéjour tout-à-fait impraticable, on a ſoin d'y laiſſer des proviſions pour les malheureux voyageurs égarés ou ſurpris par les approches de la mauvaiſe ſaiſon.

Cette intéreſſante

Cette intéreſſante peuplade rappelle la petite Colonie de Quakers établie dans le hameau d'Heimberg, à quatre lieues de Berne. Ceux-ci exercent par principes les douces vertus que les habitans de Haſli pratiquent comme par inſtinct. Preſque tous ſont Potiers de terre, profeſſion innocente, bien analogue à leurs goûts paiſibles. On a eu le bon eſprit de ne pas les forcer à s'enrôler, avec d'autant plus de juſtice, qu'ils contribuent à la milice par une taxe. On ne les perſécute pas non plus, quoiqu'ils ne fréquentent pas les Temples, & qu'ils fuient la préſence des Miniſtres. Loin de convoiter la femme du prochain, ou ſon ſerviteur, ou ſa ſervante, ou ſon âne ou ſon bœuf, ils ſe laiſſeroient dépouiller de tout, ſans être tentés de réclamer rien. Jamais ils n'ont porté de plaintes pardevant le Bailli. Si les hommes aiment à faire ſecte, puiſſe celle-ci devenir un jour commune au monde entier!

Le Bailliage d'Aubonne a reçu ſon principal luſtre du choix qu'en a fait pour ſon lieu de repos un homme qui avoit couru l'Univers pendant quarante ans. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Perſe & les Indes, Paris même où il étoit né, ne purent offrir à Tavernier un ſéjour pour y mourir (1) en paix & libre, comparable à la Baronnie d'Aubonne.

L'Egliſe renferme le cénotaphe de l'Amiral Duqueſne,

(1) Malgré ſes vœux, par une ſuite de circonſtances dont l'homme eſt le jouet, ce célèbre Voyageur termina à Moſcow une carrière de quatre-vingt-quatre années.

grand homme, modeſte & ſenſible au milieu des trophées de la Victoire, & l'un des Héros qui immortaliſèrent le ſiècle & le nom de Louis XIV dit le Grand.

Lauſanne & Yverdun ſont trop conſidérables pour n'en parler ici qu'en paſſant.

Un château remplace aujourd'hui une Abbaye de Religieuſes jadis fondée à Frawenbrunnen, lieu remarquable par la victoire des Bernois ſur les Anglois, l'an 1375. Une colonne atteſta pendant long-temps ce fait mémorable.

« Kunigsfelden (dit une vieille chronique) étoit une » Abbaye bâtie par la femme d'Albert, Duc d'Autriche » & Roi des Romains, l'an 1308. Là furent mis Moines » de S. François, Nonnains de Sainte-Claire, & les uns » & les autres demeuroient dans une même enceinte, » toutefois leurs demeurances étoient diſtinctes. »

Diſons un mot d'*Avanche*, la première Ville en date, & ſelon Tacite, la Capitale des Suiſſes. Les chroniques de Vaud racontent que le Roi Helvéticus, duquel l'Helvétie ancienne a pris ſon nom, aux prières d'Aventica ſa concubine, bâtit cette Ville vers l'an du monde 4071. D'autres aſſurent qu'elle exiſtoit du temps de Brennus. Veſpaſien & Titus y envoyèrent une Colonie romaine.

Le coſtume varie un peu dans chacun de ces diſtricts; mais voici la mode la plus univerſelle.

La plupart des hommes portent de longues & d'épaiſſes barbes. Ils ſe couvrent la tête d'un chapeau de paille ſemblable à ceux des femmes; mais dont l'extrême largeur leur donne un air très-groteſque. On voit cepen-

dant auſſi des chapeaux à trois cornes. L'habillement conſiſte principalement en un pourpoint ſans manches, d'un gros drap brun, & des chauſſes bouffantes de coutil qui ſont d'une énorme largeur. Les femmes treſſent leurs cheveux avec un ruban qui pend juſqu'au deſſous de la ceinture. Elles ſe coëffent d'un chapeau de paille plat & ſans ornement, qui leur ſied très-bien. Elles ont un corſet de drap rouge ou brun, ſans manches, & une jupe noire ou bleue, bordée de rouge, qui deſcend à peine au-deſſous des genoux. Cette dernière circonſtance ſouffre quelques variantes. Nous renvoyons à nos eſtampes faites d'après de bons originaux deſſinés ſur les lieux. Les ſouliers ſont plats & les bas rouges à coins noirs. La chemiſe eſt fixée autour du col par un collier noir orné de rouge. Les femmes les plus conſidérables ont une petite chaîne d'argent ſuſpendue entre les épaules, & dont les deux bouts paſſant ſous les bras ſont rattachés au-deſſous du ſein, & retombent librement avec de petits ornemens d'argent qui y ſont ſuſpendus. Nos deux figures diront le reſte.

Fin de la Notice hiſtorique ſur le Canton de Berne.



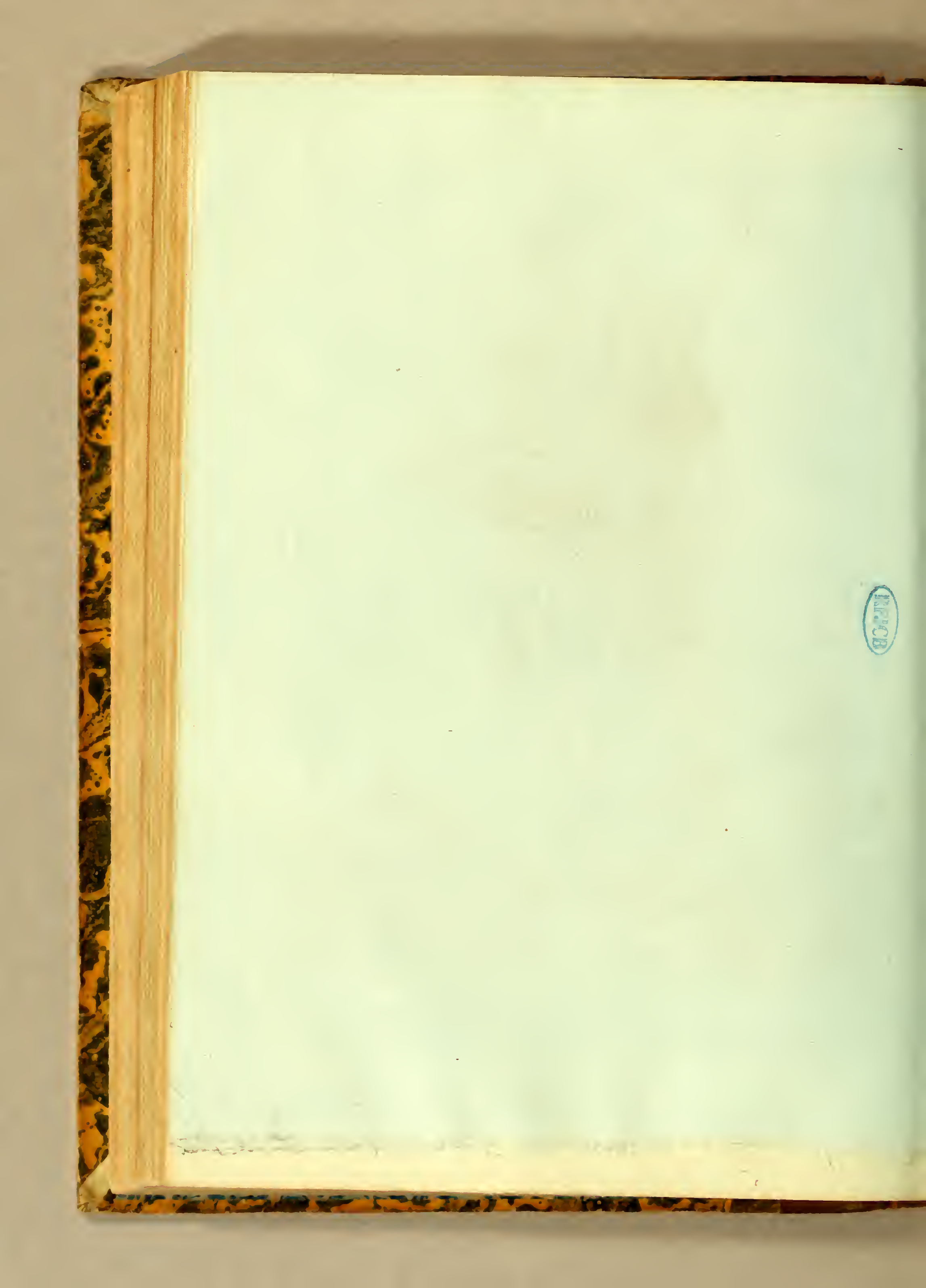
Desrais del. Mixelle sculp.

Paysan des Environs de Berne.



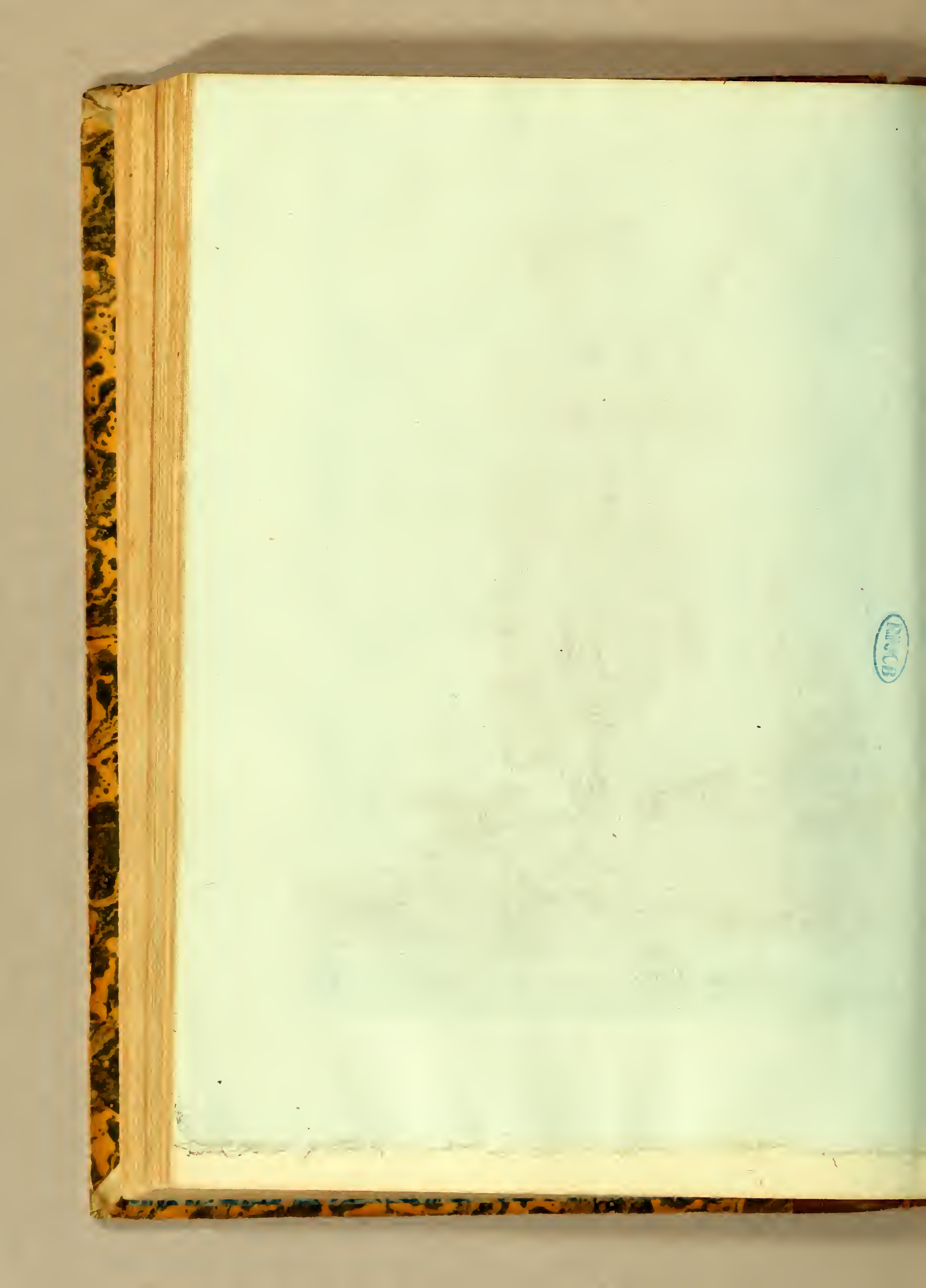


Paysanne des Environs de Berne.





Paysan des Environs de Berne.





Desrais del. Mixelle sculp.

Laitiere des Environs de Berne.





MŒURS
ET COUTUMES
DES BASCHKOURTS,
OU
BASCHKIRS.

IL s'en faut de beaucoup que les Baſchkourts marquent leur exiſtence ſur la terre par des travaux auſſi utiles & auſſi conſtans que les abeilles (1) dont ils portent le nom, mais dont ils n'ont pas l'induſtrie. On appelloit jadis paskatirie le terrein qu'ils occupent, & qui faiſoit partie de l'ancienne Bolgarie. Après avoir long-temps erré dans la Sibirie méridionale, ils ſe ſont fixés ſur les rives du Wolga & de l'Oural, répandus ſur les Provinces d'Oufa & d'Iſet, dans le Gouvernement d'Orenbourg. Les montagnes de la Baſchkirie ſont riches en métaux;

(1) Dans le dialecte Tatare que parlent les Baſchkourts, *kourt* veut dire *abeille*. Les Baſchkourts ou Baſchkirs s'appellent entr'eux *gens à abeilles*. Baſchkourt, dans l'idiôme des Nogais, avec leſquels les Baſchkirs ont beaucoup d'affinité, ſignifie un *chef de loups*, ou bien, un *maître-loup*. Et cette dénomination convient beaucoup mieux au caractère du Peuple qui fait le ſujet de cet article.

maîs ce qui vaut mieux encore, ses plaines sont fertiles, ses lacs poissonneux, & ses forêts remplies de gibier. Lors de la conquête du Royaume de Kasan par un Tzar de Russie, ils se soumirent lâchement au vainqueur qui leur fit bâtir la Ville d'Oufa, pour les garantir des fréquentes incursions des Kirguises. Mais ce Peuple qui ploya si facilement sous le joug, ne le supporta point avec la même docilité. Il se révolta souvent, notamment en 1676, 1708 & 1735. En 1741 rebelles & vaincus de nouveau, la Couronne dont ils relèvent prit des mesures plus efficaces en établissant sur les frontières de la Baschirie des forts propres à les arrêter dans leurs expéditions militaires qu'ils font toujours à cheval. On fit plus encore, on leur interdit la liberté de s'établir hors de chez eux. Les troubles arrivés en 1774 seront probablement les derniers de la part d'une Nation sans discipline, & affoiblie par ses pertes.

En 1770, cette peuplade comptoit encore vingt-sept mille familles réparties en trente-quatre Wolosts ou branches particulières séparées les unes des autres, & ayant chacune son canton distingué du reste. Chaque Wolost est présidée par un ou plusieurs Starschini, *Anciens*, pris dans les familles notables, & surveillé par un Adjoint, espèce de Greffier qui représente la Chancellerie d'Orenbourg. Depuis long-temps privés du droit d'être gouvernés par un Kan qui ne relevoit que de ceux qui l'élisoient, les Baschkirs n'ont plus même parmi eux de noblesse.

Le tribut qu'ils payèrent d'abord en argent, puis en

cire, en miel & en pelleteries, eſt remplacé aujourd'hui par le ſervice militaire auquel ils ſont aſſujettis, & à l'entretien des ſoldats qu'ils fourniſſent. En outre, ils ſe ſont obligés à acheter à la Ferme de la Couronne le ſel qu'ils tiroient auparavant de leurs lacs.

Nomades ou vagabonds juſqu'à l'époque de leur réduction en Province Ruſſe, depuis ils ont combiné la vie errante & paſtorale, avec les occupations ſédentaires de l'agriculture. Ils ont des demeures fixes en hyver, & portatives en été. Un village, *aoul*, renferme depuis dix juſqu'à cinquante cabanes aſſez mal conſtruites avec des poutres informes. Ces barraques n'offrent qu'une chambre baſſe & petite à toît plat, & qui n'a pour fenêtres que des trous fermés avec des veſſies d'animaux, ou des haillons huilés. La cheminée eſt un cylindre, ou perches revêtues de terre-glaiſe. Une marmite de fer y eſt toujours ſuſpendue. Les ſièges ne ſont autre choſe que des bancs larges où la volaille & le menu bétail ſéjournent pêle-mêle avec les maîtres.

Les villages ambulans d'été contiennent entre cinq & vingt *Tirmas*, ou chaumières rondes qui ont la forme d'un cône tronqué. Toute la vaiſſelle eſt d'écorce de bouleau. Ils ont des mortiers de bois pour y écraſer le chanvre ou le lin. Leurs vaſes ſont des ſacs de cuir. Ils ont imaginé des moulins à eau & à bras aſſez ingénieux. Le labour, la chaſſe & l'éducation des troupeaux, ſont les ſeuls objets de leurs occupations. Ils ont des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis, quelques chameaux, de beaux chevaux; mais point de cochons, animaux

impurs ſelon Mahomet, dont ils ſuivent le Koran. Ils donnent auſſi tous leurs ſoins aux abeilles; pluſieurs d'entr'eux poſſèdent juſqu'à cinq cents ruches. Ces ruches ſont placées au haut des arbres. Sans cette précaution, les ours friands y feroient le plus grand ravage. Pour en retirer le miel, ils paſſent une corde autour de l'arbre & autour du corps, & montent ainſi juſqu'au ſommet. La fertilité des terres labourables ſupplée à la négligence qu'ils apportent à leur culture.

Ils ne connoiſſent point l'uſage du fleau, & ne battent point en grange; à l'exemple des Boughares leurs premiers ancêtres, ils ſe mettent à cheval ou ſur un bœuf, & courent pardeſſus les épis. Les riches d'entre eux ne vont à la chaſſe que pour leur plaiſir; mais ils n'interdiſent point cette reſſource aux pauvres. Un Baſchkir, & généralement un Tatar, croiroit déroger s'il exploitoit lui-même ſes mines. Il conſent plutôt à les laiſſer en non-valeur, quand il ne trouve pas à les louer pour un certain temps. D'ailleurs ces Peuples ſont trop foiblement conſtitués & trop ennemis d'une occupation ſuivie, pour ſe faire à ce rude travail. Pareſſeux & indolens, ils paſſent les hyvers conſtamment accroupis devant leurs foyers, jaſant, fumant & buvant du lait aigre. Les femmes, chargées de tous les détails du ménage, n'ont pas un moment à perdre.

Ce qui les occupe le plus, c'eſt la préparation des fourrures, des pièces de feutre, & ſur-tout des outres de toute grandeur; leſquelles leur ſervent de vaſes propres à contenir leur koumiſſ, liqueur factice à la mode,

composée de lait aigri. Elles fabriquent aussi beaucoup de grosse toile avec les fibres de l'ortie. Elles apprêtent les alimens, qui consistent en lait de jumens, de vaches ou de brebis, quelque peu de gibier ou de poisson, rarement de la chair de quadrupèdes; quelquefois on fait cuire sur la braise des flans azimes de gruau & de farine. Le tout dégoûte par la mal-propreté, & c'est dommage. Car les Baschkirs, quoique les plus grossiers parmi les Tatars, n'en sont pas les moins hospitaliers. L'outre au koumiss est toujours à la discrétion du premier voyageur qui s'offre à eux. Ils ont des repas réglés, & mangent assis sur leurs talons autour des mets servis à terre. Ils ne manquent jamais de réciter une prière; voici celle qu'ils font quand ils entament une outre, ou flacon de lait aigri :

Prière des Baschkirs, en buvant.

« Dieu du monde, Soleil! nous te rendons graces
» de tes bienfaits, l'outre au *koumiss* à la main : fais
» qu'elle soit aussi-tôt remplie que vuidée; afin que
» jamais les lèvres desséchées du voyageur ne la trou-
» vent tarie. »

Mais il faut être pressé par la faim ou la soif, pour partager leur table sans la plus forte répugnance. Quand ils pressent leur lait, c'est dans le tissu de crin ou calotte dont ils se couvrent la tête. Les petits pieds de moutons, jettés au feu revêtus de leur laine, sont distribués quand ils sont bien noircis à la flamme. Ils ont un plat de régal dans lequel chaque convive plonge les cinq

doigts à la fois. On ne ſoutiendroit pas la lecture d'une deſcription plus circonſtanciée. Irraſatiables mangeurs, on en a vu ſe repaître de quinze livres de viande arroſées de ſeize pintes de lait aigre. Le pain ſert de pâtiſſerie & de friandiſe. A la porte de la cabane eſt toujours un cheval tout ſellé à l'uſage des convives que l'on traite. Mais les *vieillards ſans reproches*, & les *barbes blanches* (pour me ſervir de leurs expreſſions), ſont l'objet de toutes leurs complaiſances. Pour déterminer un ami indécis à quelque partie de plaiſir, on lui promet de le placer parmi les vieillards de la famille. Le vieillard eſt comme l'idole de la maiſon, & le Dieu de la fête qu'on y donne. Il eſt toujours placé au rang d'honneur. On s'occupe de lui plus que de tout le reſte; il devient le centre des amuſemens. Femmes & enfans s'empreſſent à ſes côtés. La vieilleſſe ſemble être l'âge deſtiné à recevoir la récompenſe de tout ce qu'on a fait de bien pendant ſa vie juſqu'à cette époque. Comment ſe fait-il que le reſpect pour la vieilleſſe ſe rallentît en proportion qu'un Peuple ſe civiliſe? Seroit-ce parce que la vie ſociale offrant plus de ſujets de diſſipation que les mœurs ſauvages, les vieillards ont plus de reſſources contre l'ennui dans une Ville, qu'au ſein d'une peuplade étrangère aux Arts? Mais quand il ſeroit vrai que la plupart des plaiſirs d'un Peuple poli ſoient autant à la portée des vieillards que des jeunes gens, devroit-il être ſur la terre quelque choſe plus digne de nos hommages & de tous nos égards, qu'une tête blanchie par les années & mûrie par l'expérience? Et faut-il qu'une Horde

groſſière

groſſière nous donne à cet égard un exemple infructueux ?

Les Baſchkirs ne prennent guère que deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze juſqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches & brebis. C'eſt un Moula, Prêtre Mahométan, qui reçoit le ſerment des deux conjoints; il dit à l'époux en lui donnant une flèche : Sois brave! nourris & défends ta femme, pendant que tu es jeune; elle te donnera des enfans qui prendront ta défenſe, & auront ſoin de toi, quand tu ſeras vieux. Les mariages ne ſe célèbrent & ne ſe conſomment qu'en été. En hyver la Nation eſt trop affoiblie pour s'acquitter dignement des devoirs qu'impoſent l'hymen & l'amour. Deux hommes & deux femmes couchent, dit-on, la première nuit avec les nouveaux mariés, qui ſe paſſeroient bien de la préſence de quatre témoins. Avant d'être livrée à ſon époux, l'épouſée eſt long-temps diſputée par les filles & les femmes du canton qui ſe l'arrachent, chacunes de leur côté. Mais ce combat n'eſt que ſimulé. Les femmes l'emportent toujours ſur les filles, qui ſoutiennent mollement une cauſe que toutes voudroient déjà avoir perdue. Les femmes victorieuſes emmènent la future à l'écart, & lui font ſecrètement la bizarre cérémonie d'uſage en pareil cas dans ce pays, & qu'on appelle *Tagui algan*. Elle conſiſte à paſſer le raſoir ſur cette partie du corps que Vénus Anady-Omène, ou ſortant de la mer, cachoit, dit-on, de l'une de ſes mains. Les femmes de la Grèce entendoient mieux leur intérêt que les Baſchkiriennes. Le

lendemain de la première nuit des noces, la nouvelle mariée fait à son mari un présent de plusieurs paires de bêtes à cornes choisies dans celles qu'on a données pour sa dot. Qu'on ne prenne point cette dernière particularité pour un jeu de l'imagination : en ce pays, la foi conjugale est rarement violée; & les maris trompés ne donnent pas matière à plaisanterie. Les divertissemens d'une noce sont très-bruyans & assez variés. On mange beaucoup. On boit à l'avenant. On se livre à différens exercices de corps. On exécute des danses, & on répète des chansons nationales, au son de la flûte, qui n'est autre chose qu'un tronc de choux percé. D'autres en même-temps bourdonnent entre leurs dents l'accompagnement de la basse. Depuis peu il s'est établi parmi nous une mode qui a lieu chez les Baschkirs depuis un temps immémorial : les femmes portent des espèces de grands éventails, sur les plis desquels sont tracées leurs plus jolies chansons.

La fête nuptiale terminée, quand le jeune homme est sur le point d'emmener sa jeune femme dans un autre village que celui où elle est née, on la voit ordinairement verser des larmes, en prenant congé de ses compagnes qu'elle va embrasser de cabane en cabane. Elle n'oublie pas l'outre au *koumiss*, qu'elle caresse tendrement, en la remerciant de l'avoir nourrie, & en lui attachant un petit présent.

Les autres usages des Baschkirs rentrent dans ceux des Tatars Russes dont ils font partie. Leurs cérémonies funèbres en diffèrent. Un convoi mortuaire ressemble

beaucoup à une cavalcade à la tête de laquelle eſt le Moula & les foſſoyeurs. Le cadavre eſt attaché ſur une planche ſuſpendue entre deux chevaux. La ſuite du dueil eſt toute à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la barraque conſtruite ſur le tombeau; on y prie, on s'y régale, & l'on y danſe.

Leur Religion eſt un Mahométiſme mêlangé avec quantité de pratiques païennes. Ils ne ſeroient pas auſſi repréhenſibles, s'ils ſe bornoient au culte du Soleil. Dévots envers cet Aſtre, ils ne tuent point une pièce de bétail, qu'ils ne lui en faſſent l'hommage en ſe proſternant devant lui: ils ont à cet effet un échaffaudage, eſpèce d'autel, ſur lequel ils expoſent à ſes rayons la chair cuite de l'animal avant de s'en repaître. Ils croient au Démon, & ont des exorciſtes pour le conjurer. Leurs Moulas, dans l'occaſion, leur ſervent de Magiciens pour leur prédire l'avenir.

Mais une coutume religieuſe qui fait honneur à ce Peuple, & dont il devroit réſulter quelqu'heureux effet pour l'agriculture trop négligée en ce pays comme ailleurs, c'eſt la fête de la charrue. Elle a lieu au printemps, avant de commencer les premiers labours. Chaque village ſe raſſemble ſur ſes terres; tout le monde prend part à cette auguſte cérémonie, les nourriſſons même à la mamelle. Les bœufs ſont attelés. Le père de famille, à la tête de ſes enfans, attend pour tracer le premier ſillon que le Prêtre, placé au centre, une main levée vers le Soleil, l'autre peſant ſur le manche d'une charrue

ornée de fleurs, ait prononcé une prière conçue à-peu-près en ces termes :

PRIÈRE AU SOLEIL,

Pour la fête de la charrue.

« Soleil ! ſeul bienfaiteur de ces rudes contrées !
» nous ne te demandons pas d'introduire tes rayons
» au fond de nos mines, pour y mûrir les métaux
» qu'elles cachent. Que d'autres plus avides déchirent
» les entrailles de la terre pour en arracher de pénibles
» tréſors. Qu'ils ſe condamnent aux travaux des eſcla-
» ves, pour être placés au rang des riches. Soleil ! les
» vœux que nous t'adreſſons ſont plus dignes d'être
» exaucés. Nous te demandons d'abondans pâturages
» pour nos troupeaux nourriſſiers, & quelques moiſſons
» de bled pour nous. Benis nos graines, & ſupplée par
» ta chaleur au peu de culture de nos laboureurs ambu-
» lans. Benis la charrue dirigée par des mains groſſières
» & inhabiles, mais en tout temps ouvertes aux mal-
» heureux. Benis les ſillons que nous allons tracer en ta
» préſence. Tu le ſais. La récolte qu'ils nous donneront ne
» ſera pas toute pour nous ; l'étranger pauvre n'aura qu'à
» ſe montrer pour en prendre ſa part. Nous t'invoquons
» d'une voix unanime ! Jamais nous ne pourrons, ſans
» doute, égaler la reconnoiſſance au bienfait. Mais du
» moins, nous ne portons rien à notre bouche qu'il
» n'ait été expoſé en oblation à tes purs rayons. L'ou-
» tre au koumiſſ a-t-elle jamais coulé ſur nos lèvres,

» avant que nos lèvres n'aient fait monter jusqu'à toi » nos actions de graces. Père de la Nature, luis toujours » sur tes enfans, qui n'ont que toi pour exister. »

Passons au signalement & au costume des Baschkirs. Les traits de leur visage indiquent bien qu'ils sont de race Tatare, quoiqu'ils aient la physionomie un peu plus plate. Leurs oreilles sont grandes & leurs yeux petits ; ils sont plus charnus & d'une complexion moins robuste que leurs frères de Kasan. La barbe du plus grand nombre est d'un châtain foncé. L'un & l'autre sexe portent des *kasdaks*, chemises de grosse toile d'ortie, des hauts-de-chausses longs & amples, des *itaiks* (bottines), & des *sanks* (pantoufles). Les pauvres s'entortillent les pieds avec des haillons, & mettent des souliers d'écorce d'arbre. Les habits de dessus des hommes, garnis d'un bord de pelleteries, sont très amples & fort longs. Le drap rouge a toujours la préférence. Le belga ou la ceinture passe pardessus, ainsi que le ceinturon auquel est suspendu le sabre. Ce qui fait que le vêtement de dessous ne se voit pas. Leurs pelisses d'hyver sont faites de peaux de brebis. Ils en ont aussi fréquemment de peaux de cheval. Ces dernières sont arrangées de manière que la crinière de l'animal dépouillé flotte sur le dos. Un Baschkir ainsi vêtu, présente une figure grotesque, sur-tout lorsqu'il fait du vent. Ils portent la barbe au menton, se rasent la tête & la couvrent d'une calotte souvent brodée en or ou en argent. Le bonnet cependant fait reconnoître d'abord un habitant de la Baschkirie. C'est un cône arrondi haut de près de six pouces, fait de drap ayant

un rebord de fourrure, peu large, diſtant du bonnet, & ſemblable aux chapeaux des Matelots Hollandois. Quand ils voyagent, ils portent des *ſalbar*, c'eſt-à-dire, des hauts-de-chauſſes ſi amples, qu'ils peuvent y faire entrer les pans de tous leurs habits. Lorſqu'ils partent pour une expédition militaire, les uns ſe muniſſent d'un arc & de cinquante flèches, & d'une lance; ils ſe couvrent d'un caſque & d'une cotte de mailles d'anneaux d'acier, fort lourde, & qui coûte très-cher. Auſſi en font-ils peu d'uſage. Les autres ſe fourniſſent d'un ſabre, d'un fuſil & de pluſieurs piſtolets. D'autres ſe chargent de toutes ces différentes armes à la fois. En outre, ils paſſent une peau d'ours ou quelqu'autre fourrure. Ils ſont courageux, adroits, bons cavaliers, & jaloux d'avoir de beaux chevaux. Une armée Baſchkirienne en marche offre pluſieurs particularités remarquables. Chaque cavalier s'habille à ſa fantaiſie. Tous portent des habits longs; & chacun, outre le cheval qu'il monte, en a un ſecond de réſerve qu'il ménage en cas de beſoin, & qui d'ailleurs porte leurs vivres, dont la plus grande partie conſiſte en bleds fortement ſéchés. Ce qui néceſſite l'uſage de pluſieurs moulins à bras, que d'autres chevaux de la ſuite portent avec le reſte du bagage. Chaque compagnie de cent hommes a ſon étendard bigarré différemment de celui d'une autre légion. Les chevaux ont des houſſes & des couvertures faites avec des pièces de feutre.

La robe de deſſus des femmes, qui ſe nomme *ſapren*, eſt de drap fin ou d'étoffe de ſoie, a des boutons, &

s'applique au corps par le moyen d'une ceinture. Leur *düilbega* eſt une *modeſte*, eſpèce de mouchoir de col garni avec des médailles diſpoſées par couches comme des écailles. Les plus coquettes ſe couvrent le ſein d'une eſpèce de grillage ou filet, composé de perles de verre ou de petites coquilles.

Les filles mettent leurs cheveux en pluſieurs treſſes; elles y attachent des rubans & quantité de colifichets qui leur pendent juſqu'au gras des jambes. Le bonnet eſt chargé de médailles & de perles de verre; à la partie poſtérieure eſt attachée une pièce qui couvre la nuque, & garnie comme le bonnet.

Les femmes, outre leur bonnet, portent ſur le front un bandeau orné de même; elles mettent leurs cheveux en deux treſſes ſeulement; quelquefois elles n'en ont pas du tout.

Lorſqu'il fait mauvais temps, les femmes & les filles portent le *taſtar*, ou voile à la Tatare. On les nomme auſſi *yertyaik*. Il n'eſt en uſage que parmi les Baſchkires opulentes; il leur ſert de négligé.

Les Baſchkires aiment beaucoup auſſi à monter à cheval. Elles ſe font des treſſes diſtinguées de celles des hommes par leur grandeur & leur élégance. Leurs éventails, dont nous avons parlé, ſont groſſiérement faits. Mais on n'en doit pas être moins ſurpris, en voyant ce petit meuble de goût à la mode chez une Nation encore brute, bien avant qu'il ait été imaginé chez les Peuples les plus policés de l'Europe.

Les Baſchkiriennes ne prennent pas aſſez ſoin de leurs enfans; leſquels ſont tous mal-propres & preſque toujours mal vêtus. L'éducation y eſt preſqu'auſſi négligée que parmi le Peuple des grandes Villes d'Europe.

Fin des Mœurs & Coutumes des Baſchkourts.



Desrais del.

Mixelle sculp.

Homme Baschkir.





Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Baschkirienne.





fille Bratzke à Vdinskoi Ostrog.





Chamanne Bratsquienne.





MŒURS

ET COUTUMES

DES BOUGHARES (1).

La Bougharie a pour frontières la mer Caſpienne & le Lac Aral, la Perſe & l'Inde ſeptentrionale, & pluſieurs Provinces Tatares. Boughara, ſa ville Capitale, eſt à 30 journées d'Orenbourg. Les Boughares ſe diſent deſcendans des Turkomans : d'abord Paſteurs & Nomades, ils devinrent dans la ſuite Agriculteurs & ſédentaires. Ils obéiſſent à un Kan ; mais ils l'éliſent eux-mêmes, & ſe ſont conſervé le droit de défaire leur ouvrage, quand ils n'en ſont pas contens. Ils en viennent rarement à cette extrêmité, parce que leur Chef ſe conduit en conſéquence & n'a garde d'affecter une puiſſance abſolue ou arbitraire. Ils ne s'en ſont pas tenus au Coran ; ils ont leurs Loix écrites, peu ſévères, mais très-expéditives ; le châtiment y ſuit le crime comme à la piſte, & le coupable n'a pas

(1) Il ne faut point confondre nos Boughares avec les Bulgares hérétiques qui ſont probablement originaires de la Nation dont nous allons donner une eſquiſſe rapide.

le temps de ſe ménager l'impunité. Leur caractère pacifique & l'eſprit de tolérance qui en fait la baze, attirent chez eux leurs voiſins & l'étranger ; on ſe fixe volontiers au milieu d'un peuple qui n'a point la manie d'une indiſcrette curioſité. Le Boughare ne s'informe pas de la croyance de ceux qui ſéjournent ſur ſon territoire ; il lui ſuffit qu'on obſerve les devoirs de l'homme dont il reſpecte les droits ; un Juif ou un Idolâtre, s'il a des mœurs, eſt auſſi-tôt naturaliſé Boughare.

Leurs écoles jouiſſent d'une telle célébrité que toutes les nations Tatares y envoient leurs enfans, pour y apprendre les fineſſes de leur langue, ainſi que l'Arabe, la Géographie & l'Hiſtoire ; les Marchands même ſont inſtruits, & les Prêtres y ſont eſtimés plus que partout ailleurs. Excepté la Capitale, les autres villes ſont plutôt de grands villages percés de pluſieurs canaux d'eau vive, & offrant le mélange heureux des travaux ruſtiques & de l'induſtrie méchanique. Les plantations & les manufactures ſont l'objet des ſoins de cette nation eſtimable. Le Boughare n'a pas reçu de la nature une organiſation robuſte ; mais il en a été dédommagé par ſon amour & ſon ardeur pour le travail ; d'ailleurs, il ſe fait aider par des eſclaves qu'il achete chez les Tatars. Un homme grand & nerveux, lui coûte 50 à 100 ducats (1) boughares, un peu plus qu'un cheval-pie de

(1) Un ducat Boughare a une valeur à peu près égale à celle des ducats de Hollande qui équivalent à une piſtole, monnoie de France. Ainſi un homme Tatar ſe vend de cinq cens à mille frans.

Boughare,

Boughare, qui vaut de 30 à 80 ducats. Il vaut mieux encore se procurer des hommes à prix d'argent que de les enlever à force ouverte, comme font les voisins du Boughare. Celui-ci, bien loin de les imiter, pourroit encore servir de modèle à d'autres qu'à des Tatares; l'homme qu'il s'est procuré est traité par lui comme son compagnon, son frère; à l'exemple des planteurs de l'Amérique, il ne le regarde pas comme une bête de somme, sur qui il ait droit de vie & de mort. Il ne le force pas à se faire circoncire, ni à croire les mêmes choses que lui. Le Boughare a des goûts analogues à sa façon de penser : il est grand amateur du jardinage, & ses jardins sont entretenus avec le plus grand soin; il donne la forme circulaire à ses plantations qu'il entoure ordinairement d'un rang de mûriers. Les maisons sont petites, mais assez commodes; les riches, pour bâtir, se servent du bois & de la brique; les pauvres, de broussailles & de terre glaise; on ne rencontre quelque trace de luxe que dans les mosquées & dans le Palais du Kan.

Le Commerce est assez étendu : il se fait avec les Nations limitrophes & pénètre jusques chez les Chinois & les Russes; mais le quartier est à Orenbourg, où les Boughares se rendent par caravanes. En 1773, on en rencontra une de 900 chameaux; le négoce consiste en échange; les ducats ne servent, pour ainsi dire, que d'apoints. Le Kan des Boughares frappe monnoie, mais il fabrique plus d'espèces d'or que d'argent, à cause de la rareté de ce dernier métal dans le pays.

l'empreinte eſt mauvaiſe & n'offre qu'une ſimple inſcription.

Fidèles à leurs mœurs juſques dans le comeſtible, les Boughares préfèrent ſur leurs tables les productions du règne végétal aux alimens du règne animal : ſobres & ſatisfaits de peu, du pain, du laitage & des fruits ſont toute leur nourriture en été comme en hiver ; ils n'en varient que la préparation ; ils s'énivrent, ou plutôt ils ſe rendent plus gais en mangeant des gâteaux de pavot, ou en buvant de l'eau dans laquelle cette plante a diſtillé ſa ſève. Pour ne point contrevenir aux préceptes du Coran, ils ſe contentent d'exprimer le jus des raiſins qu'ils prennent en boiſſon, avant de lui permettre de fermenter ; ils aiment auſſi beaucoup le thé, avec lequel ils font infuſer des graines d'anis. La racine de *Salab* ou *Salep*, brunie au feu & réduite en poudre, leur ſert de café & les deux ſexes en font un uſage fréquent. Cette plante, plus connue en Europe ſous le nom d'*Orchis* ou *Satyrion*, exhale, dit-on, une odeur ſpermatique : mais les Occidentaux éclairés lui refuſent la propriété d'exciter aux doux plaiſirs de Venus. Les Boughares, d'après une heureuſe expérience, ne lui conteſtent pas cette faculté, qui en effet eſt moins équivoque parmi eux. Peut-être que le Salep, qui n'eſt dans nos climats tempérés qu'un reſtaurant pour nos Phtyſiques, devient un ſtimulant ſous le beau ciel de la Bougharie ; auſſi les naturels du pays, déjà très-portés à l'amour par eux-mêmes, excités encore par l'uſage de cette poudre, épouſent communément deux femmes, & aſſez ſouvent trois, même quatre ;

les mœurs souffrent de ces usages : la nature ne se prête pas toujours à cette multiplicité de caprices ; ces épouses attachées à un seul mari, n'ont pas toutes à s'en louer également, & les besoins renaissans sans être satisfaits nécessitent les infidélités ; n'étant pas toujours à même de choisir, on s'expose à de cruels inconvéniens, pires encore que l'infidélité ; la sœur aînée de la petite vérole accompagne souvent la Vénus populaire, & charie son venin dans le plus beau sang de la terre. D'ailleurs les maris, outre la manie de vouloir l'être de plusieurs objets à la fois, ont encore celle de voyager, & de faire des absences longues & réitérées ; & souvent au retour, un échange des plaisirs les plus vifs dégénére en un échange de peines les plus cuisantes.

A ce fléau presque universel sur la terre, les Boughares joignent encore une maladie qui leur est particulière & qui a retenu le nom de ce Peuple ; elle est causée par un ver capillaire aquatique, qui a la longueur d'une aulne, qui ronge l'intérieur du corps, & mène au tombeau lentement & avec beaucoup de souffrances.

Les Boughares sur-tout, ceux soumis à la Russie, ressemblent beaucoup aux Tatars de Kasan ; leur costume est à peu près le même ; ils portent des moustaches, & laissent croître une petite barbe à la lèvre inférieure ; ils se rasent la tête & la couvrent d'une calotte pointue, communément piquée ou brodée ; par dessus, ils mettent un bonnet applati, bordé d'une fourrure ; quelquefois ce bonnet, très-élevé, se ternine en pointe, & ressemble à une ruche ; Leurs habits de dessus, traînent jusqu'à terre : ils sont de drap, &

garnis, pour l'ordinaire, d'un bord ou d'une frange.

L'habillement des femmes ne diffère en rien de celui des Kaſaniennes; celles qui veulent ſe diſtinguer du commun, ſe teignent les ongles en jaune. Ce n'eſt pas à nos femmes de Cour, qui ſe couvrent les joues d'une couche de céruſe & de carmin, à ſourire de la petite vanité des femmes Boughares; toutes les nations peuvent ſe donner la main en fait de ridicules, comme pour tout le reſte.

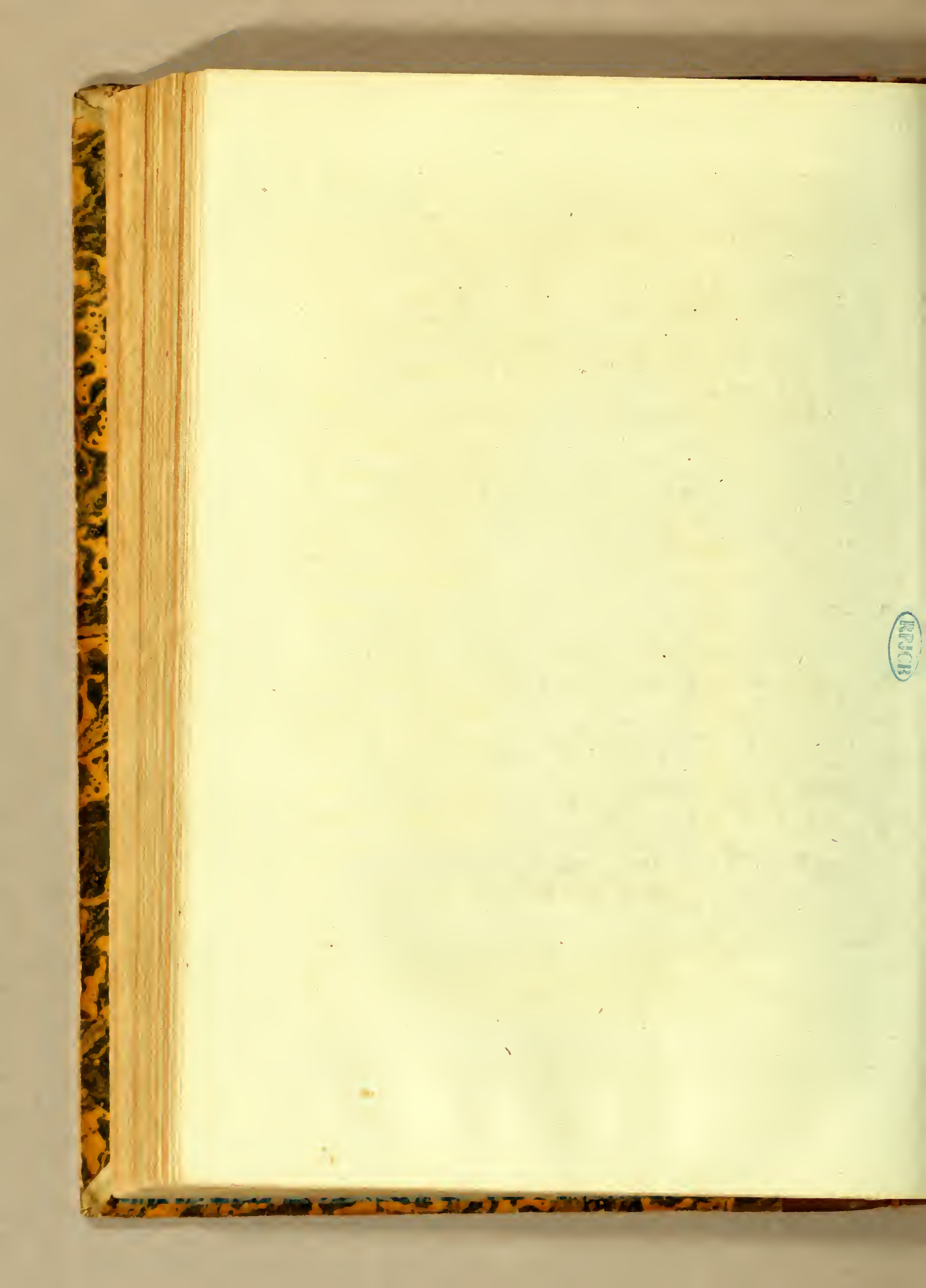
Fin des Mœurs & Coutumes des Boughares.

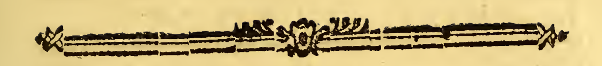


J. G. de S. Sauveur inv.

Bouchar de Siberie.

6





MŒURS
ET COUTUMES
DES BARABINZES.

L'AMOUR de la liberté & la connoiſſance des droits de l'homme, donnent de l'énergie à une Nation, font reſſortir ſes autres qualités, & peuvent ſeuls lui conſerver ſon équilibre dans le ſyſtême politique. Un Peuple peu jaloux de ſon indépendance, deviendra le jouet de ſes voiſins, n'aura qu'une exiſtence précaire, & ſera toujours miſérable.

Les Barabinzes ſont dans ce dernier cas, quoique de race Tatare. En poſſeſſion depuis un temps immémorial des déſerts ſitués entre les fleuves Ob & Irtiſch, depuis les monts *Alta* juſqu'aux frontières de Narim, cette peuplade a toujours eu des maîtres. Il eſt vrai que le vaſte pays qu'elle occupe, & qu'elle appelle la *Baraba*, eſt couvert d'eaux ſtagnantes qui exhalent des vapeurs froides & mal-ſaines. L'air groſſier qu'on y reſpire épaiſſit le ſang, obſtrue toutes les facultés intellectuelles, & plonge dans un engourdiſſement peu propre à l'héroïſme.

Cependant la baſſe Béotie, qui n'étoit pas plus favoriſée de la nature, produiſit Cadmus & Epaminondas, Pindare & Plutarque; les Thébains jouèrent un rôle

parmi les Grecs. Les Barabinzes, ſoumis au joug du Kan de la Sibirie à l'époque de la conquête de cette Province par la Ruſſie, paſſèrent en 1595 ſous la domination des Koſacs de Tara. En 1606, devenus tributaires à la fois des Kirguiſes & des Soongariens, un Chef des Kalmouks s'en empara en 1641. Déclarés ſujets des Ruſſes au commencement de ce ſiècle, leurs nouveaux Souverains les voulurent armer, mais ſans beaucoup de ſuccès. Ce Peuple, incapable de ſe défendre lui-même, ne jouit d'une ſorte de tranquillité que depuis qu'on s'eſt occupé, en 1730, de le mettre à l'abri des incurſions de ſes voiſins, dans des retranchemens fortifiés. Les Barabinzes végètent du moins en repos, à l'ombre même de leur ſervitude. Ils ſe rappellent encore d'avoir été gouvernés jadis par un Kan élu parmi eux, & ils conſervent une légère trace de leur ancien régime politique. Ils ſont diviſés en ſept différentes races, bien unies entr'elles, & appellées Woloſts; leſquelles priſes enſemble, ſont compoſées de villages au nombre de ſoixante-huit. D'après le cadaſtre de 1760, ils paient tribut en raiſon de 2216 arcs, ou mâles ſeulement, propres à porter les armes. Leur population n'étant rien moins que proportionnée au vaſte terrein qu'ils occupent, la couronne Ruſſe a pris le ſage parti, ſur-tout depuis 1767, d'y envoyer d'aſſez nombreuſes colonies qui commencent à y fleurir. Chaque village Barabinze eſt préſidé par l'*Ancien*, & chaque Woloſt gouverné par trois eſpèces de Magiſtrats d'autant plus reſpectés, qu'ils exercent leurs fonctions hono-

rables, *ad honores*. D'ailleurs, rien de moins pénible que de rendre la juſtice à un Peuple trop ſtupide pour avoir des paſſions, trop pauvre pour être intéreſſé, trop ignorant pour être curieux & inquiet. Le flegme de l'imbécillité ne laiſſe rien à faire aux loix. Indifférent ou plutôt inſenſible à tout ce qui émeut, auſſi étranger à l'ivreſſe de l'amour qu'à celle des liqueurs fortes, ſe bornant au peu qu'il a, parce que ſon imagination bornée ne lui fait point ſoupçonner autre choſe, le Barabinze n'a pas le courage d'offenſer perſonne, & n'oſeroit être à charge à qui que ce ſoit. Son ſignalement extérieur annonce parfaitement ſon caractère abâtardi. Un viſage plat, de petits yeux, de grandes oreilles, un tein blême, une contenance mal aſſurée, laiſſent à peine deviner un frère des Tatares dont il n'a retenu que le dialecte, ſans avoir encore le ſecret de le lire & de le peindre. Les circonſtances locales n'ont que trop influé ſur les mœurs de cette peuplade. Le pays qu'elle habite, preſque tout découvert, ne lui permettant pas l'exercice de la chaſſe, ne lui laiſſe que la pêche, occupation paiſible, mais peu propre à développer les facultés phyſiques & morales. Le principal objet des Barabinzes eſt l'éducation de grands troupeaux; car le petit bétail ne réuſſit pas dans leurs pâturages trop humides. En 1771, un d'entr'eux paſſoit pour le plus riche, parce qu'il étoit propriétaire de ſoixante-dix chevaux. On ſe croit dans une honnête aiſance, quand on peut compter depuis cinq juſqu'à vingt vaches, & autant de chevaux. Ils auroient pu s'adonner en même

temps aux travaux du labour. La terre, fertile d'elle-même, n'attend que des bras pour la déterminer à produire au dehors les richeſſes dont le germe reſte caché dans ſon ſein; mais on ne lui conſacre que des momens perdus. Les Barabinzes ont deux ſortes d'habitations: des baraques d'hyver, qui compoſent leurs villages; & des cabanes d'été, éparſes dans les champs. Elles diffèrent peu des logemens que ſe conſtruiſent leurs voiſins, dont nous avons déjà parlé. Leurs meubles & uſtenſiles ſont à-peu-près auſſi les mêmes pour la forme; mais ils ſont plus mal exécutés, & ont encore un air plus miſérable. Ils ne ſont pas plus adroits à ſe ſervir de l'arc; & le peu de gibier qu'ils goûtent, ils en ſont redevables à leurs levriers. Aux alimens permis dans l'Alcoran, devenu leur code, ils ne ſe font pas ſcrupule d'ajouter toutes les autres viandes dont ils ſe repaiſſoient lors de leur paganiſme. Au pain qu'ils connoiſſent à peine, ils ſuppléent par des racines, du fromage mal formé, & du poiſſon ſéché. La ſauce de leur ragoût leur ſert de boiſſon. Ils ont à-peu-près les mêmes uſages que leurs voiſins, mais l'apathie où ils ſont plongés les préſerve des excès en tout genre; & ils n'en ſont que plus heureux. L'abſence des peines eſt préférable, ſans doute, à l'abus des plaiſirs. Ils n'ont ordinairement qu'une épouſe à la fois; & ils vivent en bonne intelligence dans l'intérieur de leur ménage. Ils achètent leurs femmes, parce qu'elles ne ſont pas chères. On peut s'en procurer pour deux ou trois roubles la pièce. Le prix courant eſt de cinq roubles; & la fille la plus recherchée monte rare-

ment à cinquante. On en prend quelquefois à crédit; & dans ce cas, les deux époux s'engagent, pour s'acquitter, à labourer le champ du créancier.

En 1748 la nation Barabinze étoit encore presque toute païenne. Depuis, des Missionnaires Mahométans les ont secrètement convertis. Présentement, il en est peu qui ne se fassent circoncire; & c'est-là peut-être la seule marque de leur changement de religion: car ils n'en sont pas devenus plus éclairés ni moins superstitieux. Leurs Prêtres même savent à peine lire; mais cette ignorance grossière & paisible vaut peut-être mieux encore que le zèle intolérant. . . . .

. . . .

Un Barabinze ne se rase point la tête, & porte une petite barbe. Il se coëffe d'une calotte & d'un bonnet creux, garni d'un bord fourré, séparé en deux moitiés qui se rencontrent sur le front & derrière la tête. Tout le reste de l'habillement est à la Tatare (Voy. cet art.), à l'exception cependant que l'habit de dessus est garni de petites ganses ou boutonnières, quoique les habits soient sans boutons. On place ordinairement dans la ceinture une pipe & du tabac.

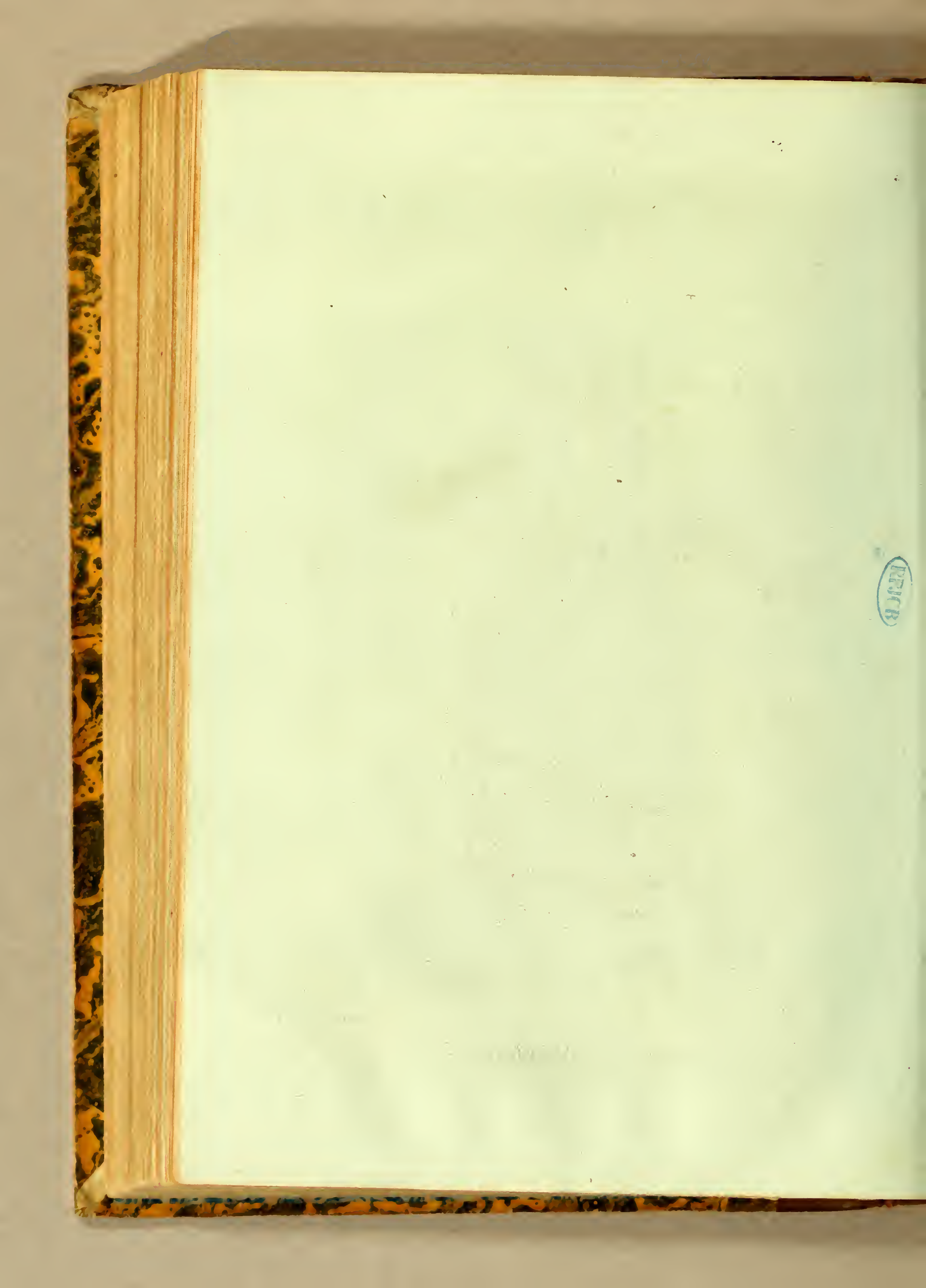
Les plus riches d'entre les femmes Barabinzes emploient leurs loisirs à tanner les ventres des plongeons & d'autres oiseaux aquatiques, & savent préparer ces peaux de canards, de façon que les plumes y restent; elles les cousent l'une à l'autre, & s'en font des pelisses & des bonnets qui tiennent fort chaud, ne prennent jamais d'humidité, & durent long-temps. Dans les mé-



Desrais del.

Mixelle sculp.

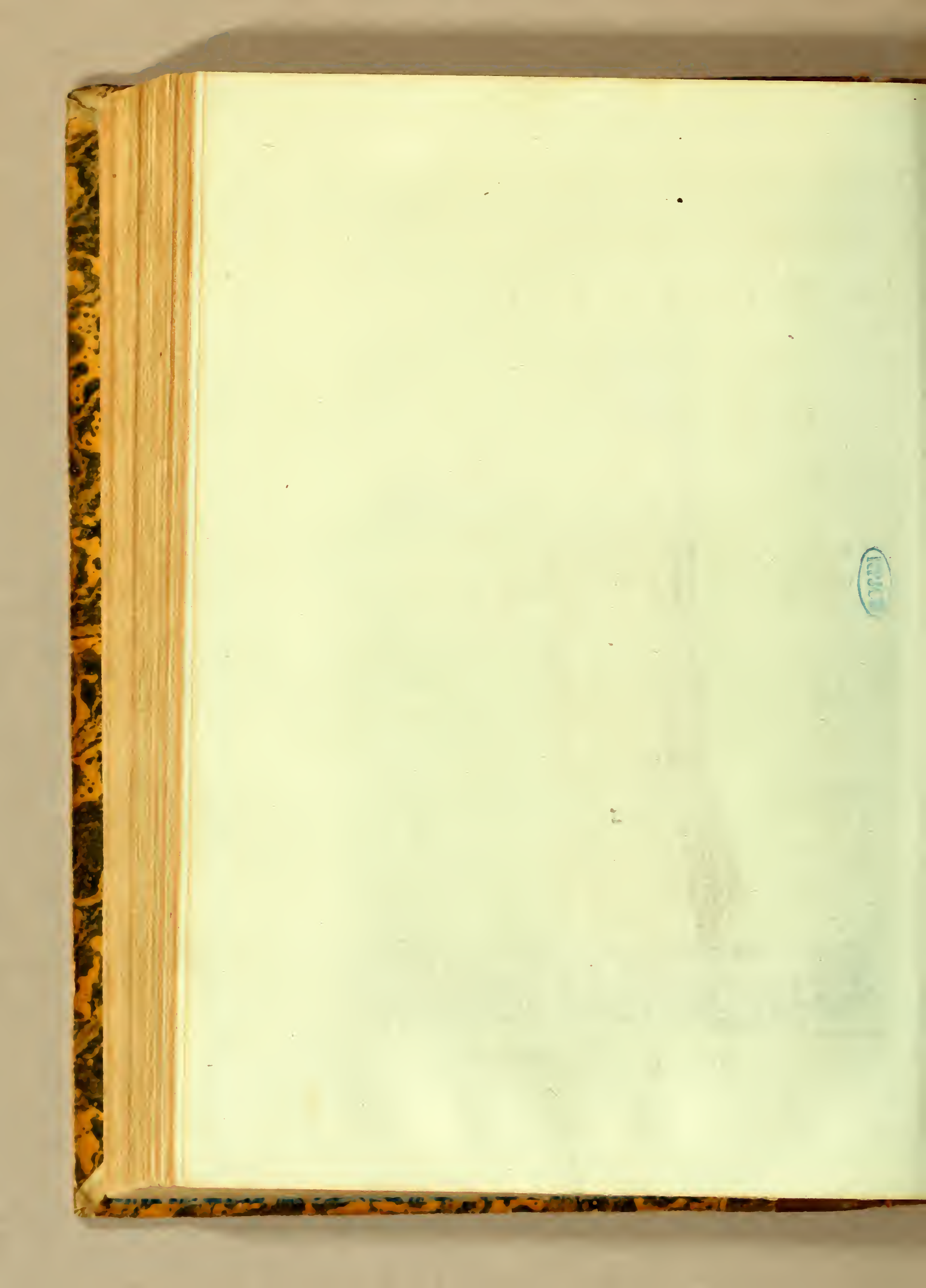
Femme de Barabinze.

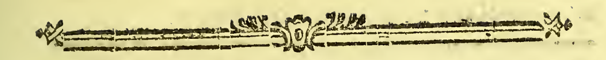




Desrais del. Mixelle sculp

fille de Barabinze.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR BURGOS.

BURGOS, Capitale de la vieille Caſtille (1), eut pour Fondateur un Prince que l'Hiſtoire a ſurnommé le Grand : ſeroit-ce pour recompenſer Alphonſe III (2), Roi d'Oviedo ou de Léon, d'avoir fait crever les yeux à ſes quatre frères, qui apparemment portoient ombrage au trône ſur lequel il vouloit être aſſis tout ſeul & ſans rivaux ? Alphonſe, devenu père, fut puni d'avoir été mauvais parent. Son fils, Garcie I. du nom, Roi des Aſturies, ſouleva contre lui les Comtes de Caſtille ſes feudataires, & probablement abrégea ſes jours ; car il mourut à quarante-quatre ans, vers le commencement du Xe ſiècle. Mais en dotant maintes Egliſes, il avoit aſſez fait aux yeux de ſes contemporains ſuperſtitieux

(1) Les Caſtillans (ſelon Tite-Live & Pline, L. IV. c. 20.) eurent pour prédéceſſeurs dans la région qu'ils occupent, un Peuple qu'on nommoit *Vaccai*, & qui fut conquis par Lucullus & Marcellus.

(2) Alphonſe dit le Grand avoit pour contemporain un Héros bien plus digne de ſon ſurnom ; alors régnoit en France le Comte Eudes, qui ſauva Paris des armes des Normands, pendant un ſiège de deux années.

pour mériter le ſurnom glorieux qu'on écrivit ſur ſa tombe, & que la poſtérité doit effacer du Temple de mémoire. Ce fut Alphonſe qui donna ordre au vaillant Dom Diegue, fils & ſucceſſeur de Rodrigue, Comte de Caſtille, de conſtruire dans ce Royaume infeſté par les Maures, la Ville de Burgos, Cité embellie avec le temps & aux dépens des campagnes qui l'avoiſinent. Elle eſt aſſiſe ſur la pente d'un mont aſſez élevé, & ſe prolonge en faiſant le demi-cercle juſqu'à la rivière d'Arlenzon. On y remarque des places publiques richement décorées; une de ſes portes offre dans des niches dorées une ſuite complette des ſtatues des Rois d'Eſpagne, parmi leſquels on en compte ſi peu qui ſoient dignes ſeulement des honneurs du buſte. L'Archevêque de Burgos, qui a quatre Evêques pour ſuffragans, jouit de deux cents mille livres (1) de revenus; l'Egliſe Métropolitaine eſt un vaiſſeau vaſte & conſtruit de façon qu'on peut y chanter cinq grandes Meſſes à la fois ſans cacophonie. Derrière le Chœur eſt la Chapelle du Connétable de Caſtille, remplie de tombeaux de marbre bien travaillés. Les Auguſtins poſſèdent ſur le Maître-Autel de leur Egliſe un Crucifix bien précieux; grand comme nature, il eſt ſi parfait qu'il ne lui manque,

(1) Dans une relation Italienne du Royaume d'Eſpagne par Leti, publiée en françois à Bordeaux, on ne donne que 30000 liv. de rente à l'Archevêque de Burgos; alors il n'avoit point de ſuffragans.

D'autres lui aſſignent 40000 ducats.

pour ainsi dire, que la parole. Plusieurs Pélerins ont assuré lui avoir vu croître les cheveux, la barbe & les ongles; sans doute c'est une façon de parler, pour exprimer jusqu'à quel point l'Artiste a su porter l'illusion. Aussi (disent quelques Légendaires) ce monument sacré n'est point le résultat d'un ciseau profane. Deux traditions populaires tiennent les crédules esprits en suspens à ce sujet. L'une veut que le saint Crucifix de Burgos soit l'ouvrage de Nicodeme, Disciple de Jésus; lequel en effet auroit bien pu conserver une image fidelle de son divin Maître, qu'il eut le bonheur d'avoir sous les yeux. L'autre opinion prétend qu'il fut apporté du Ciel en terre par un Ange. Quoi qu'il en soit, ce Christ est éclairé par trois cents lampes & soixante chandeliers d'argent massif. Un candelabre d'or massif aussi brûle devant lui. Trois rideaux chargés de pierreries se tirent l'un après l'autre, avant qu'il soit exposé à la juste vénération des Fidèles, préparés à ce pieux & magnifique spectacle par deux Messes dévotement entendues.

Burgos conserve encore le Palais des anciens Comtes & Rois de Castille. Car cette partie considérable de l'Espagne devint une royauté dès l'an 1035, & en est redevable aux Rois de Navarre. A cette époque, Ferdinand premier du nom, fils de Dom Sanche, Roi de Navarre & Comte de Castille, s'en fit appeller Roi, par la raison que son père l'étoit de la Navarre.

La description qu'un Voyageur (1) de la fin du siècle

(1) Relation du Voyage d'Espagne. Paris, chez C. Barbin, 1691, avec Privilège du Roi. Voyez le tome III. in-12.

dernier fait de la Caſtille, peut encore trouver aujourd'hui ſon application : il y croît peu de bled ; & comment en viendroit-il, à moins que la terre n'en voulût produire d'elle-même, comme dans le pays de promiſſion ? Les Eſpagnols ſont trop pareſſeux pour ſe donner la peine de la cultiver ; & comme le moindre payſan eſt perſuadé qu'il eſt *Hidalgo* (1), c'eſt-à-dire, Gentilhomme ; que dans la moindre maiſonnette, il y a une hiſtoire apocriphe, compoſée depuis cent ans, qui ſe laiſſe pour tout héritage aux enfans & aux neveux du villageois, & que, dans cette hiſtoire fabuleuſe, ils font tous entrer de l'ancienne Chevalerie & du merveilleux, diſant que leurs triſaïeux, Dom Pedro & Dom Juan, ont rendu tels & tels ſervices à la Couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* (2), ni à la *decendencia* (3). Voilà comme ils en parlent, & ils ſouffrent plus aiſément la faim & les autres néceſſités de la vie, que de travailler, diſent-ils, comme des mercenaires ; ce qui n'appartient qu'à des eſclaves : de ſorte que l'orgueil, ſecondé de la pareſſe, les empêchent la plupart d'enſemencer leurs terres, à moins qu'il ne vienne des étrangers les cultiver ; ce qui arrive toujours par une conduite particulière de la Providence, & par le gain que ces étrangers plus laborieux & plus intéreſſés y trouvent : de ſorte qu'un payſan eſt aſſis dans ſa chaiſe,

( ) *Hidalgo*, noble.

(2) *Gravidad*, gravité.

(3) *Decendencia*, lignée, poſtérité.

liſant un vieux Roman, pendant que les autres travaillent pour lui & tirent tout ſon argent.

Par-tout où l'on n'eſt point à ſon aiſe, ſoit par ſa faute, ſoit autrement, on ne s'empreſſe pas à ſe donner une poſtérité. La vieille Caſtille (dit un Voyageur tout récent) eſt, à proportion gardée, la Province de l'Eſpagne où l'on ſe marie le moins; & encore, ceux qui ſe marient prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Ce même Voyageur avoit dit quelques pages auparavant : les trois quarts de l'Eſpagne ſont incultes, parce que les Eſpagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre. En vain appelle-t-on des étrangers : outre qu'ils ne viennent jamais en aſſez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquiſition les tourmente, & les charges & les impôts de toute eſpèce les obligent à s'en retourner chez eux. Dans la Caſtille & les Provinces qui en dépendent, on paie une taxe fort lourde, connue ſous le nom d'*alcavala*. En 1342, les Etats de Burgos accordèrent au Roi Alonzo XII la vingtième partie de tout ce qui ſe vendroit, pour ſubvenir aux frais de la guerre contre les Maures. Il n'y a plus de Maures en Eſpagne; on les a tous chaſſés: mais le ſubſide ſubſiſte toujours; ſeulement il a changé de nom; il s'appelle aujourd'hui le dixième.

Burgos eſt à 225 lieues de Paris.

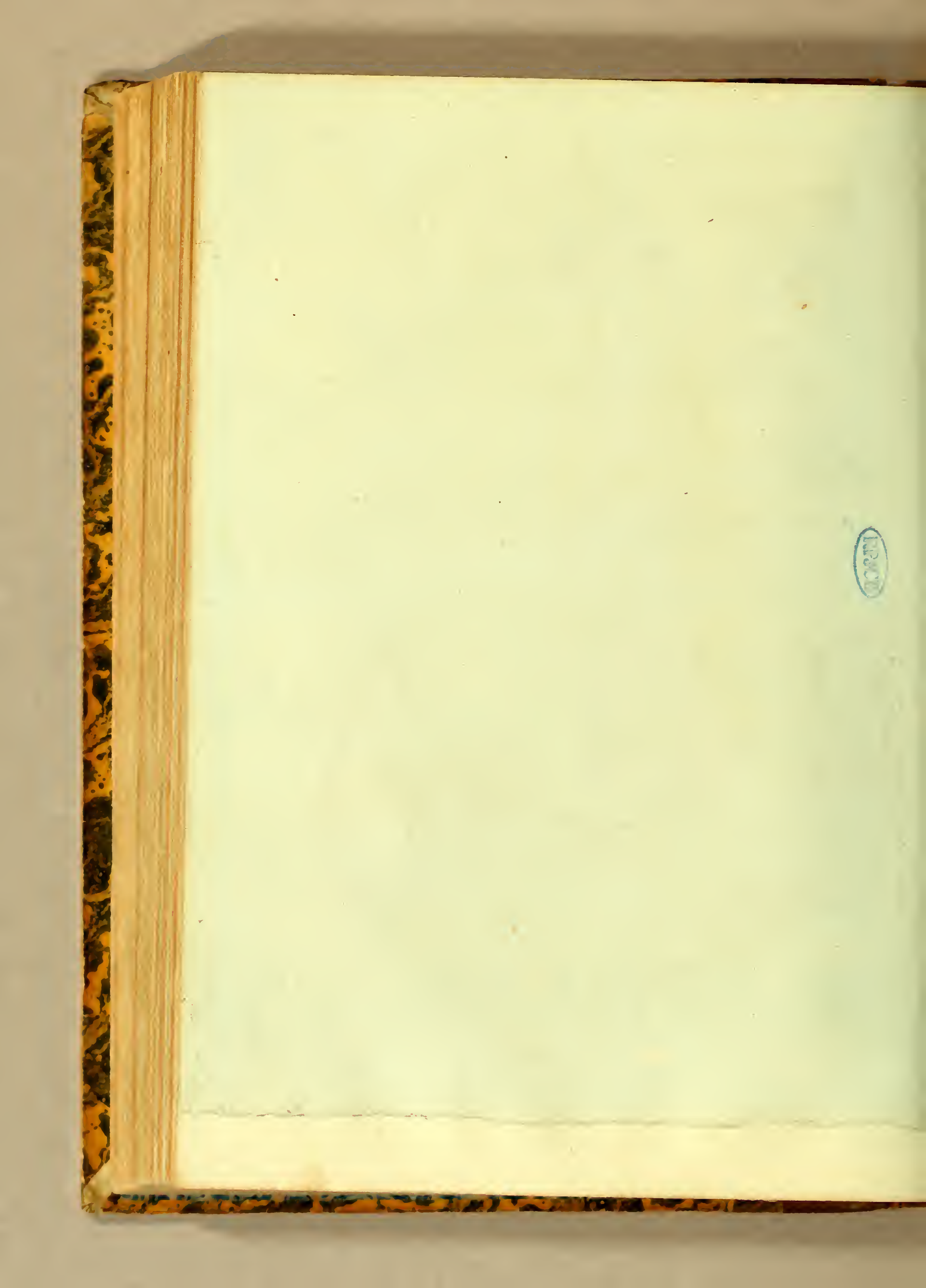
Les gens du Peuple & de la campagne conſervent juſques ſous leurs haillons une certaine hauteur qui fait le caractère de la Nation : il ſemble que les pauvres crai-

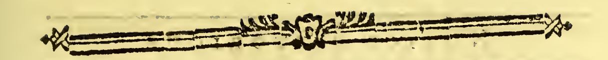
gnent moins de manquer de pain que d'habits. Chacun, ſelon ſes forces, affiche le luxe des ajuſtemens. La ſimple villageoiſe des environs de Burgos a le bas de ſes jupons brodé; les manches de ſon vêtement de deſſus, qui lui couvrent le poignet en forme d'amadis, ſont garnies d'une bordure élégante; & tout le reſte eſt à proportion. Trois ou quatre rangs de perles lui couvrent la gorge. Sa coëffure eſt la pièce la moins recherchée de ſon coſtume; c'eſt un mouchoir noué ſur le chignon du col. L'habillement des Caſtillans eſt plus ſimple, & leur fortune ne leur permet pas d'uſer de draps fins; enſorte que leurs plus belles laines paſſent toutes chez l'étranger.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Burgos.



Femme de Burgos.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES BAYADERES.

CHEZ presque tous les Peuples, la Religion (1) crut devoir se prêter à la foiblesse humaine, en admettant dans ses fêtes le chant & la danse. . . . .

Les Brames de l'Inde, sur-tout, ont senti l'inconvé-

---

(1) . . . . Voyez nos *Antiquités d'Herculanum expliquées*, 4°. T. II, p. 109 & suiv.

nient d'une liturgie trop ſimple & dénuée de tout moyen de plaire à la multitude. Ils ont ſçu donner le plus haut dégré d'intérêt à leurs ſolemnités, en réaliſant dans la perſonne des Bayaderes de leurs padoges, les Houris du paradis de Mahomet.

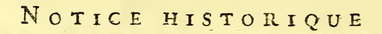
Les *Bayaderes* ou *Balliaderes* appartiennent, pour la plupart, à des Ouvriers peu riches; elles ſont ce que nous appellons à Paris des *griſettes*. Un père qui a pluſieurs filles, deſtine ordinairement la plus jeune à cet état. Les Prêtres, gens de précaution, exigent qu'on les leur envoie avant l'âge de puberté. Ils ont leur raiſon pour en agir ainſi. Une fois admiſes dans l'enceinte des pagodes, elles y reçoivent l'éducation la plus ſoignée, mais analogue au rôle qu'on ſe propoſe de leur faire jouer. La danſe & la muſique ſont les deux principaux talens qu'on développe en elles. L'art de plaire, inné chez les femmes dans tous les climats, l'eſt ſur-tout à (1) Surate, l'un des plus beaux de l'Univers. Mais les Inſtituteurs ne manquent pas de s'appliquer les premiers eſſais de leurs élèves, toujours précoces dans la ſcience du plaiſir. Quand, à l'ombre des Autels, on s'eſt bien aſſuré que leur vocation n'eſt point équivoque, alors on leur permet de ſe produire en public aux grandes ſolemnités. Les dévots Amateurs s'y portent en foule.

(1) Ville des Indes, dans les Etats du Mogol, au Royaume de Guzurate; l'une des plus riches, des plus commerçantes, des plus populeuſes de l'Aſie, & recherchée pour les Bayaderes.

Le

Le ſpectacle religieux commencé, on y aſſiſte juſqu'à la fin avec une ferveur ſoutenue, ſur-tout ſi on a été agacé par quelques débutantes dans les chœurs. On fait ſon choix; & bientôt les Prêtreſſes, dociles à la première invitation, vont répéter dans des fêtes domeſtiques, & pour le plaiſir des particuliers, les danſes ſacrées & les pantomimes voluptueuſes, & les tendres hymnes qu'elles ont exécutées en l'honneur des Dieux. Nos filles d'opéra pourroient ſe reconnoître dans les Bayaderes des pagodes.

Elles forment entr'elles une eſpèce de Collége ſurveillé par les anciennes, entretenu par les jeunes. Conſacrées à ſon culte, la religion leur ſert de ſauve-garde, & aſſure l'impunité à tous les excès auxquels elles peuvent ſe livrer. Eh! comment réſiſter à tous les preſtiges de la ſéduction par elles mis en œuvre à la fois? Sous un Ciel ardent & dans une contrée véritable image de l'Eden, quel ſtoïcien reſteroit fidèle à ſes principes, en voyant ces femmes qui, dès la première enfance, dreſſées par des mains exercées à tous les raffinemens de la volupté, étudient l'art de jouir à fond & dans toutes ſes parties, & profeſſent le plaiſir en virtuoſes conſommées? Quel homme peut garder ſon ſang froid à l'épreuve de ces attitudes efféminées, de ces mignardiſes enfantines, de ces pas meſurés par la cadence, & de ces mouvemens dirigés par la paſſion? Ces yeux brillans comme l'éclair rapide, ou languiſſans d'amour; ces lèvres laſcives & animées encore par des accens lubriques; ces bras ouverts comme pour enlacer le ſpecta-



teur hors de lui; mais ſur-tout les ondulations, les palpitations d'un ſein, objet unique de toutes les recherches de l'Art, rival de la Nature dans ce qu'elle a fait de plus beau : tout eſt piège pour les ſens; & jamais le cœur n'a cédé à de plus douces amorces.

Auſſi, pour peu qu'il ſoit aiſé, un Chef de maiſon indienne ne donne point de fête qu'il n'y appelle des Bayaderes. Le plus petit évènement célèbré dans une famille, ſert de prétexte pour ſe procurer le plaiſir de les entendre & de les voir. On les invite à la fin des repas pour irriter les convives les plus blaſés. Aux mariages ſur-tout, on leur fait exécuter des ballets patomimes & des épithalames tout-à-fait analogues à la circonſtance. Une vierge qui y aſſiſte en y prêtant quelqu'attention, n'a preſque plus rien à apprendre, en entrant dans le lit nuptial. Tels ſont les effets de la ſuperſtition; dignes Prêtreſſes du *Lingam*, les Bayaderes deſſervent l'Autel de ce Dieu avec la même aſſurance que la Veſtale pure veilloit jadis au Feu ſacré. Leurs turpitudes, qui nous paroiſſent révoltantes, ne ſont pour elles que des actes religieux.

Ces mœurs étranges ne ſont pas modernes, ni particulières aux compagnes des Brames. Sans parler des anciens Toſcans qui ſe faiſoient ſervir habituellement à table, eux & leurs convives, par des filles toutes nues; pendant les fêtes de Flore, à Rome, les Courtiſanes dépouillées ſe donnoient ſur le théâtre en ſpectacle au Peuple, & rendoient toutes les attitudes que l'Aretin n'a pas craint dans la ſuite de décrire. Mais pour nous

rapprocher encore davantage de notre ſujet, nous rappellerons ici un uſage dont nous avons fait mention ailleurs (1), & qui fut long-temps pratiqué en perſe. Les femmes de cette Nation venoient aux feſtins modeſtement vêtues; pendant le banquet, elles commençoient à ſe dépouiller de leurs premiers habits & d'une partie de leur maintien décent; vers la fin du repas, aveuglées par les fumées du vin, elles mettoient bas juſqu'à leur dernier vêtement : & cet uſage n'étoit pas ſeulement une mode parmi les Courtiſanes; mais les Matrones elles-mêmes, mais leurs filles, vierges encore, en agiſſoient ainſi ſans ſcrupule pour ſe rendre plus agréables, & ne croyoient nullement bleſſer l'honnêteté & la réſerve qu'elles exigeoient de la part des ſpectateurs, & dont elles ſe montroient jalouſes. *C'eſt l'uſage*, étoit leur excuſe. Les Prêtres de l'Inde n'ont eu garde d'abolir des habitudes qui cadroient ſi bien avec leur plan. Ils eurent l'adreſſe d'intéreſſer la Religion à ces anciennes pratiques; prévoyant bien qu'ils ſeroient les maîtres du cœur & de l'eſprit du Peuple, tant qu'ils parleroient à ſes ſens. On ne ſe laſſe pas ſi-tôt d'un culte dont les devoirs ſont des plaiſirs. Miniſtres complaiſans des paſſions, les Brames s'aſſocierent des femmes aimables, comme pour couvrir de fleurs les fers du deſpotiſme ſacerdotal dans lequel ils vouloient retenir leurs Compatriotes amollis & corrompus. On fait ce

(1) Voyez nos Antiquités d'Herculanum expliquées, p. *62*, T. I, planche *66*, *in-4°*.

qu'on veut des hommes qu'on a le ſecret d'amuſer.

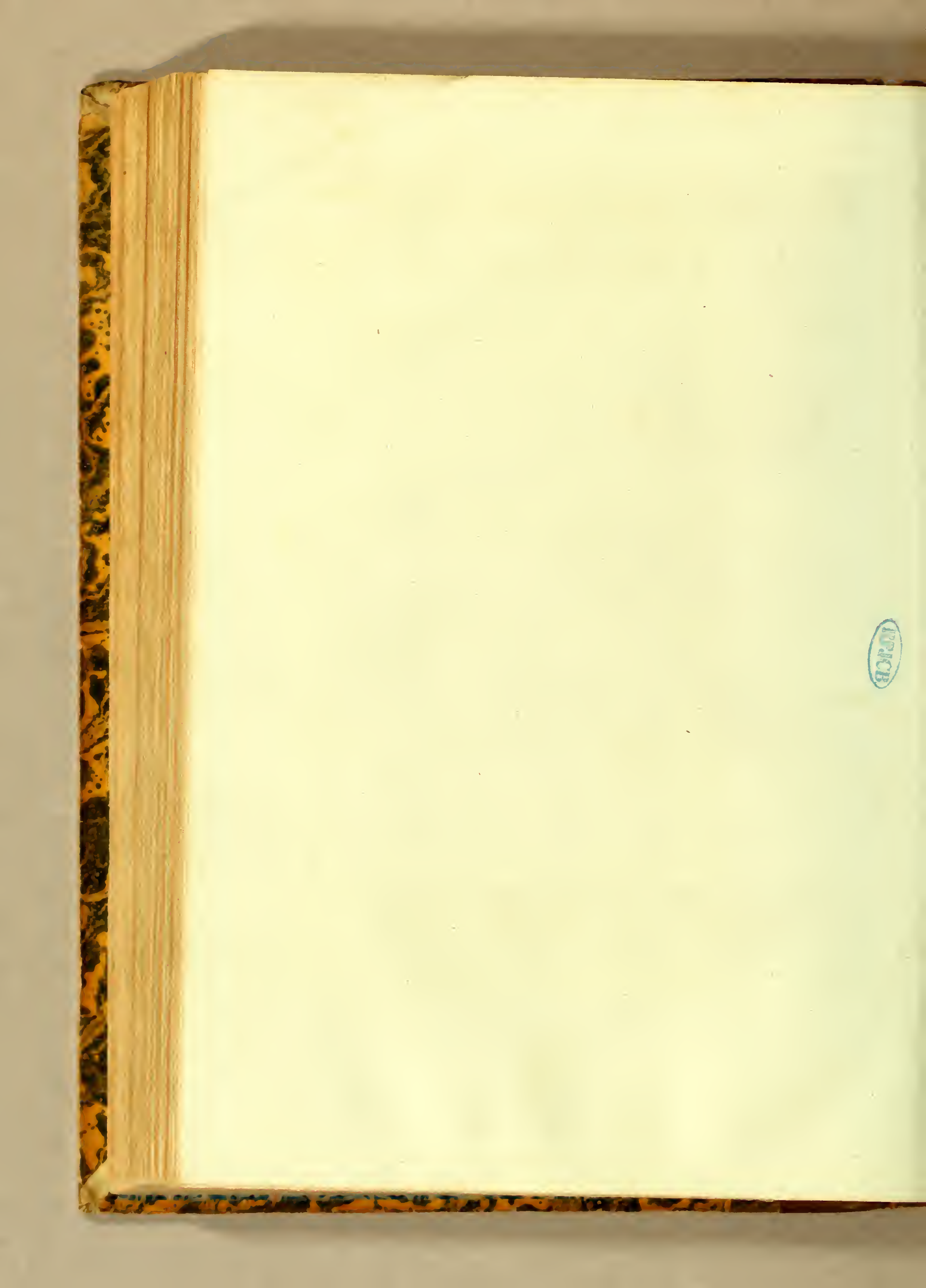
A leurs talens naturels & acquis dans tous les genres, les Bayaderes ajoutent encore toutes les reſſources de la parure, & tout le faſte du luxe aſiatique. Les bijoux d'or & d'argent, les eſſences & les parfums, les diamans & les fleurs, tout eſt mis en œuvre avec ce goût, avec ce tact, l'apanage du ſexe né pour plaire. Le coſtume, pour la forme, eſt le même que celui des autres femmes Indiennes; il n'en diffère que par la richeſſe, le ſoin & l'élégance. Ces anneaux mêmes, qu'elles ſe paſſent dans les narines, & qui au premier abord peuvent déplaire aux yeux d'un Européen, on prétend qu'on s'y accoutume, & qu'on finit par les ranger parmi les ornemens qui produiſent le plus d'effet. Mais c'eſt à leur ſein qu'elles prodiguent tous les raffinemens de la toilette. Jalouſes ſur-tout de lui conſerver ſes formes heureuſes, elles ont imaginé une eſpèce d'étui d'un bois ſouple & liſſe, dans lequel, retenues ſans trop de contrainte, les deux hémiſphères ne contractent pas les défauts dont on a tant de peine à les préſerver par-tout ailleurs. Ce ſeul trait caractériſe les Bayaderes.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Bayaderes.



Desrais del *Mixelle sculp.*

Bayadere.



NOTICE

SUR LE BRABANT HOLLANDOIS.

LE Brabant Hollandois eſt un pays de conquête, & gouverné comme tel par les Etats Généraux, qui ſe ſont toujours refuſés à l'incorporer dans l'une des Sept Provinces-Unies. Le terrein en eſt bon; graces aux ſoins de ceux qui le cultivent. Le chanvre & le lin y forment un objet de récolte de quelqu'importance.

Bois-le-Duc en eſt la Ville principale, & y remplace en effet un bois qu'un Duc de Brabant, Gottfried IIIe, fit abattre pour la bâtir en 1184. Ce Diſtrict eſt diviſé par quartiers.

Les Habitans de celui d'Ooſterwyk font fleurir pluſieurs Manufactures de draps.

A Eindhoven, dans le Quartier de Rempenland, on fait de la toile.

Breda qui occupe une partie du Quartier d'Antwerpen, eſt une jolie petite Ville, agréablement ſituée. Le Commerce & les Manufactures de drap y ſont floriſſans encore, mais moins qu'autrefois.

La Seigneurie territoriale du Marquiſat de Bergen-op-Zoom appartient aux Etats Généraux; & ſon poſſeſſeur en rend hommage au Conſeil de Brabant. Les François ont illuſtré par leurs victoires, la Ville qui porte le nom de ce Marquiſat.

Maſtricht eſt une autre Ville d'une plus grande importance encore. Ses Manufactures ont déchu, &c.

Fin de la Notice ſur le Brabant Hollandois.

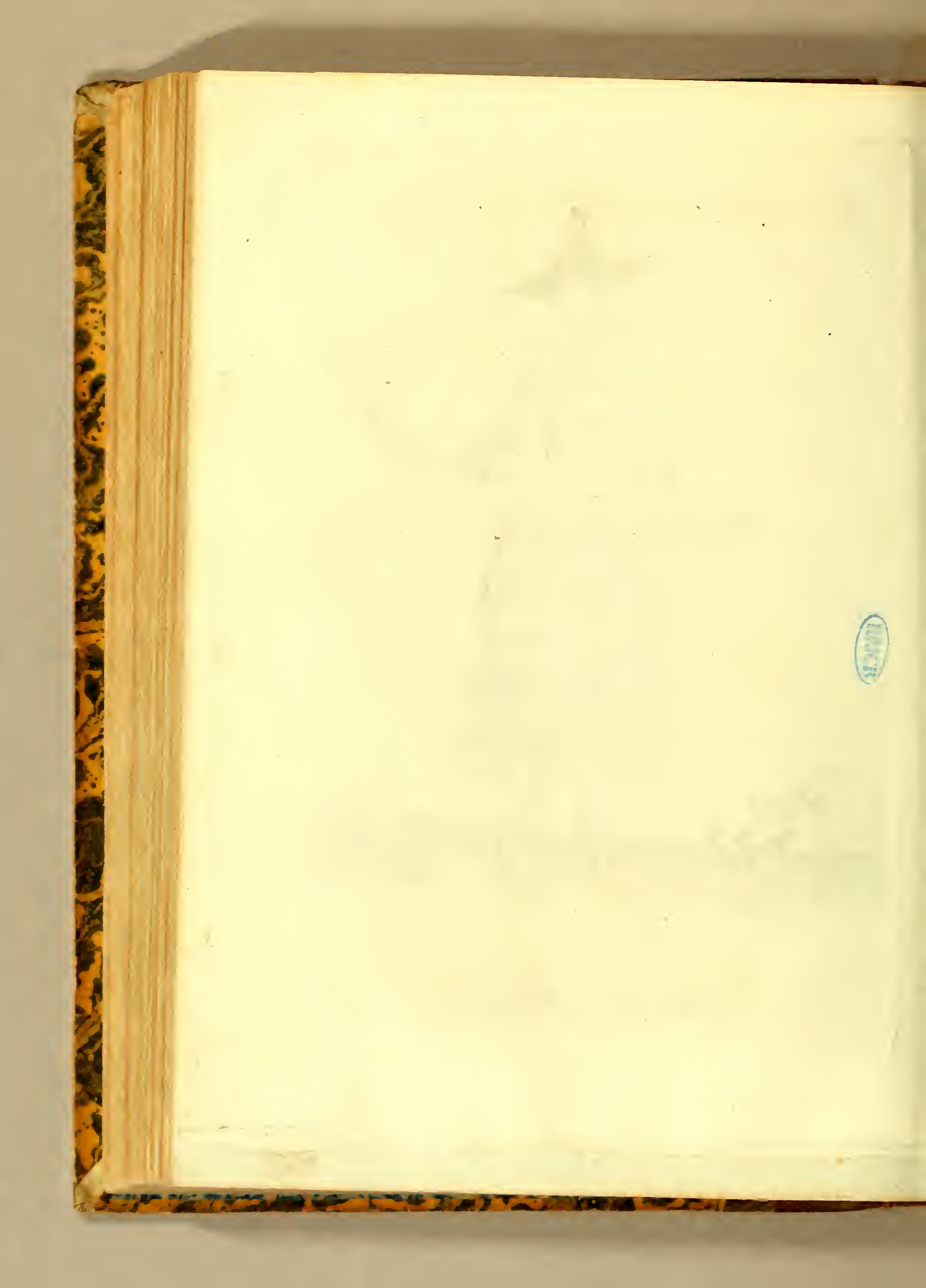


Homme de Brabant





Femme de Brabant



MŒURS
ET COUTUMES
DES INDIENS,
HABITANT LES DÉSERTS DU CHILI.

Le Royaume de Chili occupe une étendue de plus de 500 lieues maritimes, dans l'Amérique Méridionale, depuis le Détroit de Magellan jusqu'aux frontières du Pérou. Un Incas de ce dernier Empire, en avoit fait la conquête, quand les Espagnols vinrent à leur tour, en 1550, soumettre & les vainqueurs & les vaincus. Mais le caractére belliqueux de ceux-ci étonna les Européens, qui s'attendoient à moins de résistence, & les alarme encore aujourd'hui.

Santiago, fondée en 1541, est la Capitalede tout le Chili. Les Espagnols forment la moitié de ses Habitans, & s'y distinguent par le luxe de leur Costume. Les Hommes portent des *ponchos* au lieu de cape. Ces ponchos ressemblent à une couverture de lit, de deux à trois aulnes de long sur deux de large. On ne leur fait d'autre façon qu'une ouverture au milieu, pour passer la tête. Quand on s'habille, on met la tête dans ce trou, & on se trouve vêtu en un clin-d'œil. Le poncho pend des deux côtés par devant & par derrière.

On le porte à pied & à cheval : les pauvres gens & ceux de la campagne, appellés dans le pays *Guases*, ne le quittent que pour se coucher. Le poncho ne les empêche pas de travailler. Ils ne font que le retrousser par les deux côtés sur le dos; moyennant quoi, ils ont les bras libres, ainsi que le reste du corps. Ce vêtement est à la mode pour toutes sortes de personnes, sans distinction de sexe ni de rang.

On ne soupçonneroit pas qu'un habillement si simple pût faire discerner le sexe & le rang des individus; c'est pourtant ce qui arrive : selon l'ouvrage qui en fait l'accessoire, il est plus ou moins cher. Il y en a de tout prix, depuis cinq piastres jusqu'à 150 & 200. Cette différence vient du plus ou moins de finesse de l'étoffe & des bordures dont il est relevé. Le fond du poncho est bleu ; mais les bordures sont rouges ou blanches ; quelquefois le fond est blanc & les bordures bleues, mêlées de rouge. Au reste, l'étoffe est de laine, fabriquée par les Indiens, ou du moins par leurs Femmes.

Ces Hommes, les plus courageux de toute cette partie du Nouveau Monde, s'occupent bien plus essentiellement. Les Rois d'Espagne n'ont pas été plus heureux que les Incas du Pérou, à l'égard de cette Peuplade indomptable & inaccessible dans les déserts où elle se refugie, après avoir porté la désolation parmi les Bourgades Européennes. Les successeurs du fier Pizarre se sont vus plus d'une fois obligés de mendier la paix à ces barbares, à peine vêtus & pauvres, mais indé-

pendans, & foulant d'un pied dédaigneux les mines d'or dont leur pays abonde. Pour s'afsûrer mieux de leur liberté, ils ne fouffrent pas même de *Caciques* pour Chefs. Tout ce qui reffemble à un Maître, les révolte. Confeillés par la Nature, ils ne reconnoiffent que l'autorité du plus ancien de chaque famille. Selon eux, on ne doit obéir (1) qu'à fon père, on ne peut commander qu'à fes enfans. Toute autre fubordination leur femble défavouée par le bon fens & contraire à l'ordre des chofes.

Il eft fâcheux d'apprendre que leurs propres enfans leur fervent d'objet d'échange dans le Commerce établi entr'eux & les Efpagnols, en temps de paix. Il eft vrai que les acquéreurs font peut-être plus coupables que les vendeurs. Les Européens policés font au mins les complices de ce trafic honteux & révoltant, puifqu'ils le provoquent & l'entretiennent, en faifant briller aux yeux de ces Sauvages, quantité de petits uftenfiles propres à tenter la curiofité de l'ignorance.

Quoi qu'il en foit, cette Traite a lieu avec une Loyauté qui nous étonne, parce qu'elle eft devenue auffi rare & auffi difficile parmi nous, qu'elle paroît toute fimple chez les Indiens.

(1) Cette forme naturelle de Gouvernement fe retrouve chez prefque toutes les Nations, à leur berceau. C'eft, dit-on, l'enfance de la Politique........ Quand donc la Politique tombera-t-elle en enfance?

Jadis les (1) *Guaſes*, chargés ſpécialement de ces marchés, les faiſoient précéder par un préſent de quelques flacons de vins. Les Indiens friands de toute liqueur ſpiritueuſe, perdoient un peu de leur ſang-froid; & alors, on tiroit un aſſez bon parti d'eux. Mais auſſi, les ruſés Négociateurs & leurs compatriotes devenoient quelquefois les victimes de leur propre manège. Echauffés par le vin, les Sauvages ſe rappelloient leurs anciens reſſentimens, oublioient la trève, & ſe permettoient les hoſtilités les plus graves. Il n'en falloit pas davantage pour allumer une guerre générale; la flèche trempée dans le ſang Eſpagnol, couroit de Village en Village, avec une rapidité qui ne donnoit pas le temps à l'Ennemi de ſe mettre en garde.

On n'a pas d'exemple qu'une réſolution ſecrette ait été divulguée avant le temps. Les Femmes le diſputent aux Hommes pour la diſcrétion; & les traîtres à la Patrie, ſi communs chez les Nations policées, ſont encore à trouver parmi eux. La Peuplade convoquée élit un Général; ou plutôt, tous les yeux tombent d'eux-mêmes & en même temps ſur celui d'entr'eux qui s'eſt le plus diſtingué dans la dernière expédition. Il eſt proclamé auſſitôt, & l'Armée ſe met en campagne. Ils n'épargnent dans leurs courſes rapides, que les Femmes blanches, qu'ils emmènent chez eux pour vivre avec elles. On dit que pluſieurs de ces captives

(1) On appelle ainſi les Eſpagnols du commun, établis au Chili.

ſe

se résignent sans beaucoup de peine, à la Loi du plus fort, & se trouvent à même de faire des rapprochemens qui ne tournent pas toujours à l'avantage de eurs premiers Maris.

La Guerre & quelque peu de Commerce, voilà à-peu près toutes leurs occupations. Ils consument leurs loisirs à se visiter, à se divertir, ou à parlementer avec leurs voisins. Quelques-uns, en temps de paix, passent chez les Espagnols, & s'y louent pour un an ou pour six mois. On les emploie à différens travaux. Le temps expiré, ils convertissent leur salaire en quelques petits objets de quincaillerie, qu'ils rapportent chez eux; ce qui leur donne un certain relief.

Quant à la Religion, c'est le moindre de leurs soucis. Le présent seul les occupe. Ils ne sont pas plus jaloux de sçavoir d'où ils viennent que d'apprendre où ils iront. Les causes finales n'excitent pas plus leur curiosité, que leurs origines. Ils existent; cela leur suffit. Le comment ni le pourquoi ne s'est jamais présenté à leur cerveau. Ils souffrent parmi eux des Missionnaires, parce que ceux-ci, pour les allecher, leur font de petits cadeaux. Quelques-uns se laissent baptiser. Mais au premier cri de Guerre, ils abandonnent ou détruisent ces petits établissemens commencés non sans peine, & vont rejoindre leurs compatriotes dans le désert d'Atacamo. On effacera difficilement de leur esprit, la prévention contre tout ce qui leur est proposé de la part des Espagnols. La conversion au Christianisme leur semble le premier dégré de la servitude dont on

E

ſe propoſe de leur faire ſubir le joug. C'eſt auſſi ce qui les a détournés juſqu'à ce jour, de vivre réunis en petites ſociétés ſédentaires, qu'ils regardent comme autant de pièges tendus pour les dompter.

Tous ces Peuples, tant Hommes que Femmes, portent des ponchos & des manteaux d'étoffes de laine; mais cet habillement eſt fort court, & n'a que bien préciſément la longueur qu'il faut pour couvrir ce qu'on eſt convenu de cacher. C'eſt bien pis chez les Indiens plus reculés des établiſſemens Eſpagnols qui habitent au Sud de *Valdiva*; & chez les *Chonos*, autre Nation Indienne de la Terre-Ferme, voiſine du Chiloé; tout ces gens-là ne portent aucune eſpèce de vêtement. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel & les autres qui habitent le long du *Biobio*, ſont accoutumés d'aller à cheval. Leurs armes ſont des lances fort longues, dont ils ſe ſervent avec adreſſe. Ils font uſage auſſi d'une ſorte de javelot.

Voici quelques termes de l'Idiome qui a cours dans les déſerts du Chili.

Cholitos. . . *Jeunes Filles ou jeunes Garçons que leur Père troque pour de la quincaillerie.*
Raſpaduras. . *Gâteaux de ſucre.*
Toqui . . . *Général d'Armée.*
Chicha . . . *Eſpèce de Cidre fait avec des Pommes*
Reſcatar. . . *Traité, trafic, échange.*
Ponchos. . . *Manteaux.*

Fin des Mœurs & Coutumes des Indiens qui habitent les Déſerts du Chili.

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES DE CORSE.

LA Corſe, ſituée dans la Méditerranée, compte dans ſa plus grande largeur, cent ſoixante lieues ; ſa longeur eſt de 75. Cette Iſle ſe diviſe en dix Juriſdictions ; la Ville d'Ajaccio (1) en eſt une.

C'eſt le ſort des petites portions de la Terre, d'être à la merci du reſte du Globe, & de devenir la proie du plus fort qui s'aviſe le premier d'y jetter les yeux. Quelquefois cependant la Corſe fut plus heureuſe, & ſervit d'aſyle à la Liberté chaſſée du continent. C'eſt là que les Phocéens vinrent ſe refugier, abandonnant leur ſol natal au Roi de Perſe. Devenus injuſtes à leur tour, ils furent expulſés par les Etruſques ; & les Etruſques, non moins coupables, par les Carthaginois, qui ne ſe conduiſirent pas mieux. Le Grand Scipion délivra les naturels du pays, de l'oppreſſion de leurs nouveaux Maîtres. Mais les Corſes n'en furent pas plus Maîtres chez eux : trop heureux cependant, s'ils euſſent toujours eu Caton pour Prêteur. Du moins la Corſe vendit cher aux Romains, la gloire de la ſoumettre. D'autres

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

Vainqueurs, moins dignes de lui commander, se l'arrachèrent tour-à-tour des mains; les Oſtrogoths & les Sarraſins; puis les Piſans, & enfin les Gênois. Au milieu de tant de révolutions, plus rapides les unes que les autres, une Peuplade foible & bornée, doit néceſſairement prendre la teinte des objets qui l'agitent en tout ſens, & finir par n'avoir aucun caractère; ou bien réunir les qualités & les défauts les plus diſparates: c'eſt ce qui eſt arrivé aux Corſes, dont les Mœurs offrent un mêlange de bien & de mal.

Le ſol de l'Iſle s'eſt reſſenti de l'exiſtence précaire de ceux qui le foulent. Fertile aſſez pour nourrir l'Homme laborieux qui lui donneroit des ſoins, il ne rapporte pas, à beaucoup près, tout ce qu'on pourroit en tirer. Le Corſe s'eſt vu preſque toujours contraint de mettre ſa perſonne en ſûreté. Dans cet état, on ſe nourrit de ce qu'on trouve ſous la main. On eſt bien loin de faire des avances, pour s'aſſûrer des proviſions; on vit au jour la journée. Occupé ſans ceſſe de l'attaque & de la défenſe, les momens de la paix ſont conſacrés au repos & à la réparation de ſes forces, bien loin de les épuiſer ſur une terre qui ne prodigue rien d'elle-même.

La poſition de la Corſe eſt pourtant des plus favorables au Commerce (1) & à l'Induſtrie: placée immédiatement entre l'Europe & l'Afrique, dans une

(1) Le Port de Vechio peut recevoir des Vaiſſeaux de ligne.

Mer qui communique aux deux Indes, elle pourroit devenir le centre des opérations des quatre parties du Monde.

Toute l'Isle est parsemée de petits Villages, dont les maisons sont construites de façon à pouvoir se prêter secours les unes aux autres. On remarque en tous lieux l'image de la Guerre, parmi des Hommes que la Nature a faits cependant tous Frères. Hélas ! on ne peut donc faire un pas sur la terre, sans rencontrer par-tout des marques de défiance. Ce n'est pas seulement dans tout ce qui les entoure, que les Corses annoncent l'esprit de violence qui fait la base de leur caractère. Ils portent dans leurs traits, l'empreinte d'un courage trop souvent digne du nom de férocité. (1). Toujours armés, même pendant leur sommeil, ils

(1) *Prima est ulcisci lex, altera vivere raptu,*
Tertia mentiri, quarta negare Deos.
SENECA.

La vengeance & le brigandage,
Le mensonge & l'impiété :
Telle est la trop fidelle image
Du Corse toujours indompté.

Sénéque le Philosophe étoit abandonné de la Philosophie, & avoit de l'humeur sans doute, quand il écrivit ce distique latin ; & on auroit de l'humeur à moins. L'Ile de Corse, où Claude le tenoit en exil, ne ressembloit guère à la Cour de l'Empereur. Mais un vrai Sage, devroit, ce semble, être heureux par-tout ; il porte en lui son bonheur. Sénéque étoit Homme par fois, & en avoit

affichent un extérieur plus que négligé. Les Hommes heureux ſoignent leur coſtume ; les Hommes effeminés y mettent de la recherche : mais une petite Nation, toujours ſur le qui vive, & n'exiſtant qu'au milieu des alarmes & des beſoins impérieux, n'a pour parure que des inſtrumens homicides. En Corſe, tout le monde eſt Soldat, juſqu'aux Bergers. Les Paſteurs des montagnes de *Borgoniano* ou de *Vivario*, ne reſſemblent point aux Palemons de l'heureuſe *Tempé :* la garde paiſible des troupeaux n'a point adouci leurs Mœurs.

Au ſon diſcordant du cornet, ils quittoient autrefois & Bergères & troupeaux, pour courir à leur poignard, & ſe rendre dans la plaine près de leurs compatriotes, impatiens du meurtre, & méditant quelqu'expédition ſanguinaire. Ils ont à peine ceſſé ces attroupemens ſubits qu'ils aimoient tant à faire, lors des vexations de leurs anciens tyrans. Autrefois, ramaſſés ſans ordre, ſans-diſcipline, il étoit difficile de ſe garantir de leurs eſcarmouches, & de leur en faire ſupporter la peine. Diviſés auſſi-tôt que ralliés, on ne ſçavoit où les trouver. Jamais on ne pouvoit les ſurprendre en corps. D'ailleurs, familiariſés avec tous les défilés d'un pays

quelques foibleſſes. Quoi qu'il en ſoit, on ne doit pas prendre à la lettre, un dépit, échappé à un Courtiſan diſgracié : & quand bien même l'Inſulaire de la Corſe eût mérité les reproches graves qu'on lui fait ici, on ne devroit pas en être étonné de la part d'une Peuplade qui n'a jamais eu une conſiſtance bien décidée.

montueux, ils attaquoient à l'improviſte, ſe cachoient à temps; & par cette manœuvre, ſe rendoient quelquefois très redoutables.

Une exiſtence auſſi précaire, s'accorde mal avec un culte réglé & raiſonnable. Auſſi la ſuperſtition y régnoit dans toute ſon abſurdité : il en reſte encore quelques traces. La Religion, ce frein pour les ames timorées, ne leur ſervoit de barrière, qu'autant que leur intérêt n'en ſouffroit pas. Ils ſe faiſoient moins de ſcrupule d'un homicide que d'un jeûne rompu. Ainſi que toutes les Nations mal éclairées, ils ſe montroient bien plusdévots envers la Vierge qu'à l'égard de Dieu même. Leur foi étoit à la merci de leurs ſens groſſiers. L'eſprit du Chriſtianiſme les frappoit moins que les menues pratiques de la bigoterie. Leurs Prêtres & leurs Moines étoient auſſi ignorans que pareſſeux : plus mauvais ſujets encore que les Corſes, ils abuſoient de la crédulité de ceux-ci, au point de faire prendre le change à leur jalouſie; qui n'eſt pas la moindre de leurs paſſions. Un Mari ou un Père ſe croyoit honoré des privautés d'un Prêtre avec ſa Femme ou ſa Fille. Ces uſages ont lieu encore dans les hameaux des montagnes & au cœur de l'Iſle, où les lumières pénètrent difficilement.

La Corſe, même de nos jours, n'eſt pas l'aſyle du bonheur pour les Femmes. Ce ſexe, né pour plaire & fait pour être aimé, ne règne point dans cette Iſle. La Nature lui donne en pure perte, des graces & un cœur ſenſible. Les Hommes, qui ſont les plus forts par-tout, abuſent de leurs avantages, & ne regardent

les Femmes que comme des êtres inférieurs à eux, comme des inſtrumens de plaiſir, qu'ils rejettent, quand ils ſont raſſaſiés.

Le Gendre d'une maiſon eſt choiſi par un Prêtre ; & les deux victimes que l'on fait courber ſous le même joug, ſont tenues à une obéiſſance paſſive. Le temps des amours n'eſt pas long, & il l'eſt encore trop ; car les Corſes montagnards ne ſont rien moins que galans. Après la Bénédiction nuptiale, les Femmes du Village jettent quelques poignées de grains ſur la tête de la Mariée. C'eſt un reſte d'anciennes coutumes Greques & Romaines, qui floriſſoient dans l'Iſle. L'Epoux, ſans attendre la nuit, quitte l'aſſemblée, en faiſant un ſigne à ſa Compagne. L'infortunée, plus par la crainte des ſuites d'une déſobéiſſance, que par un autre motif, ſuit ſon Mari, ou plutôt ſon Maître ; & ſe dépouillant elle-même juſqu'à ſon dernier vêtement, entre au lit conjugal, ſans y être attendue par le déſir, ſans y être précédée par le myſtère. L'Amour n'y échange pas ſon flambeau avec celui de l'Hymen ; les Graces n'y laiſſent point tomber leur ceinture aux pieds d'un vainqueur délicat & paſſionné ; la pudeur n'y diſpute rien ; les jouiſſances n'y ſont pas graduées : tout y eſt bruſqué, ſans être ſenti. Immédiatement près le ſacrifice, qui dure auſſi peu qu'il eſt pénible & repouſſant, le Mari heureux, ou plutôt raſſaſié, ouvre les portes de la chambre nuptiale aux Filles du Village, qui attendent le moment de pouvoir féliciter celle d'entre elles qui vient de mériter le titre de Femme.

Il eſt difficile de concilier le mépris que les Corſes portent à leurs Moitiés, avec la jalouſie qu'ils en ont. Mais tout s'explique, quand il s'agit du cœur humain; on ſçait qu'il eſt ſuſceptible des affections les plus contradictoires. Les Corſes vantent beaucoup la fidélité de leurs Femmes, & la mettent au plus haut prix : ils ont trouvé en effet, le ſecret d'être tranquilles ſur leur honneur. La vie pénible que mènent leurs Compagnes; leur enlève bientôt tout moyen & toute tentation de plaire.

Ces Inſulaires, qui ſe font ſervir impérieuſement par leurs Femmes, aimeroient mieux mourir de misère, que de ſe mettre au ſervice d'un Maître, ſoit national, ſoit étranger. L'idée d'un Maître les révolte. La domeſticité leur paroît l'état le plus flétriſſant. Pourquoi que ce ſoit, on ne leur feroit pas dire : *j'appartiens à tel ou tel.* Il n'eſt aucun Peuple ſur la Terre, qui ſente mieux que le Corſe, toute la dignité attachée au titre d'Homme libre. Le Corſe montagnard, dont l'ame eſt auſſi élevée que le ſol qu'il habite, ſert ſon Père, ſe fait ſervir par ſes enfans, mais ne pourroit jamais ſe réſoudre à entrer en condition; chez l'un de ſes ſemblables. Les Hommes, ſelon lui, doivent tous marcher d'un pas égal & ſur la même ligne, d'un bout de la terre à l'autre. Il ne conçoit pas comment un enfant de la Nature, peut louer ou vendre ſa perſonne à l'un de ſes frères; il ne comprend pas comment on peut exiſter & ſe mouvoir pour un autre que pour ſoi. A la tête du troupeau le plus vil, mais qui eſt le ſien, un Corſe,

vêtu de haillons, ſe croit le pair d'un Grand, chargé de décorations & ſuivi d'une nombreuſe livrée. Il ne pourroit ſe faire à nos convenances civiles. Il ſe compare à ces Patriarches des temps primitifs, qui, Rois de leurs familles, n'admettoient que deux Loix dans la Nature, celle de l'autorité paternelle, & celle de l'obéiſſance filiale. Qu'eſt devenu cet âge antique, pandant lequel chaque famille, ſe ſuffiſant à elle-même, ne ſe voyoit pas contrainte de ſe mettre aux gages de ſa voiſine; ou quand on appercevoit un Homme aux genoux d'un autre, on pouvoit dire : c'eſt un Fils qui rend ſes devoirs à ſon Père. Alors toute la Terre reſſembloit aux montagnes de la Corſe. En tous lieux, on ſe ſervoit ſoi-même; on ne labouroit point le champ de ſon voiſin, en état de le faire lui-même. Alors on ne travailloit que pour ſoi & les ſiens : on ne recevoit d'ordres que de ſon Père; on ne donnoit d'ordres qu'à ſes Enfans : les mots de *Valet* & de *Maître* n'entroient dans aucun idiome. En un mot, tous les Hommes étoient appellés à la même ſucceſſion, & il n'y avoit qn'une ſeule table dreſſée pour tout le genre humain.

Mais j'oublie que nous ne ſommes pas même en Corſe. Retournons-y.

On connoît en Corſe, les amuſemens du Carnaval; mais les Femmes qui, par-tout ailleurs, ſont les légiſlatrices du plaiſir, & ſans leſquelles il n'eſt pas de bonnes Fêtes, ne ſont que les ſpectatrices éloignées de ces maſcarades groſſières, où les Hommes, revêtus des habits de nôces de leurs Compagnes, ſe livrent à

toutes

toutes les charges, plus ou moins indécentes, qu'un tel déguiſement peut inſpirer. Mais parmi tous ces maſques, on ne rencontre pas les livrées de l'eſclavage & de la domeſticité. Les Corſes abhorrent juſqu'à l'ombre de la ſervitude; ou s'ils ſe permettent cette caricature, c'eſt pour témoigner tout le mépris qu'ils portent à ces êtres paſſifs ou neutres qui ſe mettent aux ordres & aux gages de leur égal.

Les Filles Corſes ne font point uſage de corps de baleine; ſi leur taille en devient plus forte, elle eſt en même temps plus ſouple & plus droite. Leur ſein a beaucoup d'ampleur; & la mode, parmi elles, en fait un charme de plus. Le beau eſt donc auſſi de convention, comme tout le reſte.

Nos Femmes de Paris envieroient aux Filles de Corſe, l'art avec lequel celles ci placent leur rouge; car la plus mince payſanne connoît toutes les reſſources du fard; elles ſçavent ſi bien contrefaire les couleurs naturelles, que l'Amateur le plus exercé, le Petit-Maître de France le plus initié aux myſtères de la toilette, s'y trouveroit pris lui-même le premier. Leur coſtume leur ſied bien; elles ne renferment qu'une partie de leur chevelure, dans des coëffes plus ou moins élégamment garnies. Le reſte tombe en treſſe, ſur les épaules : leurs chemiſes reſſemblent à celles d'hommes; ſur un corſet garni de manches, elles paſſent une robe qui n'en a point. Cette robe longue, & les jupes, quand on en porte, ſont aſſujetties par une ceinture placée fort haut; enſorte qu'elle peut

ſervir à ſoutenir le ſein dans le beſoin. La chauſſure conſiſte en bas rouges & ſouliers blancs.

Ces bonnes Filles ſont conſtantes dans leur attachement ; mais elles aiment avec toute la violence du climat qu'elles habitent. Douces & modeſtes tant que leur paſſion n'eſt pas contrariée : eſt-elle irritée ? aucun frein ne les arrête. On en a vu traverſer les Mers, & à la faveur d'un déguiſement, chercher dans le Continent, l'Ami qui leur faiſoit infidélité, le trouver à travers mille obſtacles, lui faire les reproches les plus vifs, & ſe poignarder en ſa préſence. Elles ſont toutes ſpirituelles, même avant d'aimer.

En général, la Nation eſt née, pour ainſi dire, éloquente. Le Paſteur le plus chétif pérore avec une facilité qui rendroit ſtupéfaits nos Rheteurs & leurs Ecoliers. Il connoît toutes les reſſources des figures ; & les tours les plus adroits lui ſont familiers plus qu'à aucun de nos Orateurs de profeſſion. Mais leur génie s'éteint dans la ſervitude. D'ailleurs, ils ſe ſont toujours montrés jaloux de leur indépendance, plus que de tout le reſte ; & s'ils n'euſſent pas été ſi ſouvent en butte aux projet de conquête & de deſpotiſme de leurs voiſins ambitieux, ils auroient préféré la vie Pariarchale à toutes les recherches du luxe & à tous les raffinemens de l'art. Sobre & tempérant, pareſſeux, mais modéré, la Nature fait plus pour le Corſe qu'il ne lui demande. Il ne manque rien au ménage d'un montagnard, quand il poſsède une maiſonnette, ſix chevres, autant de brebis & ſix chataigniers.

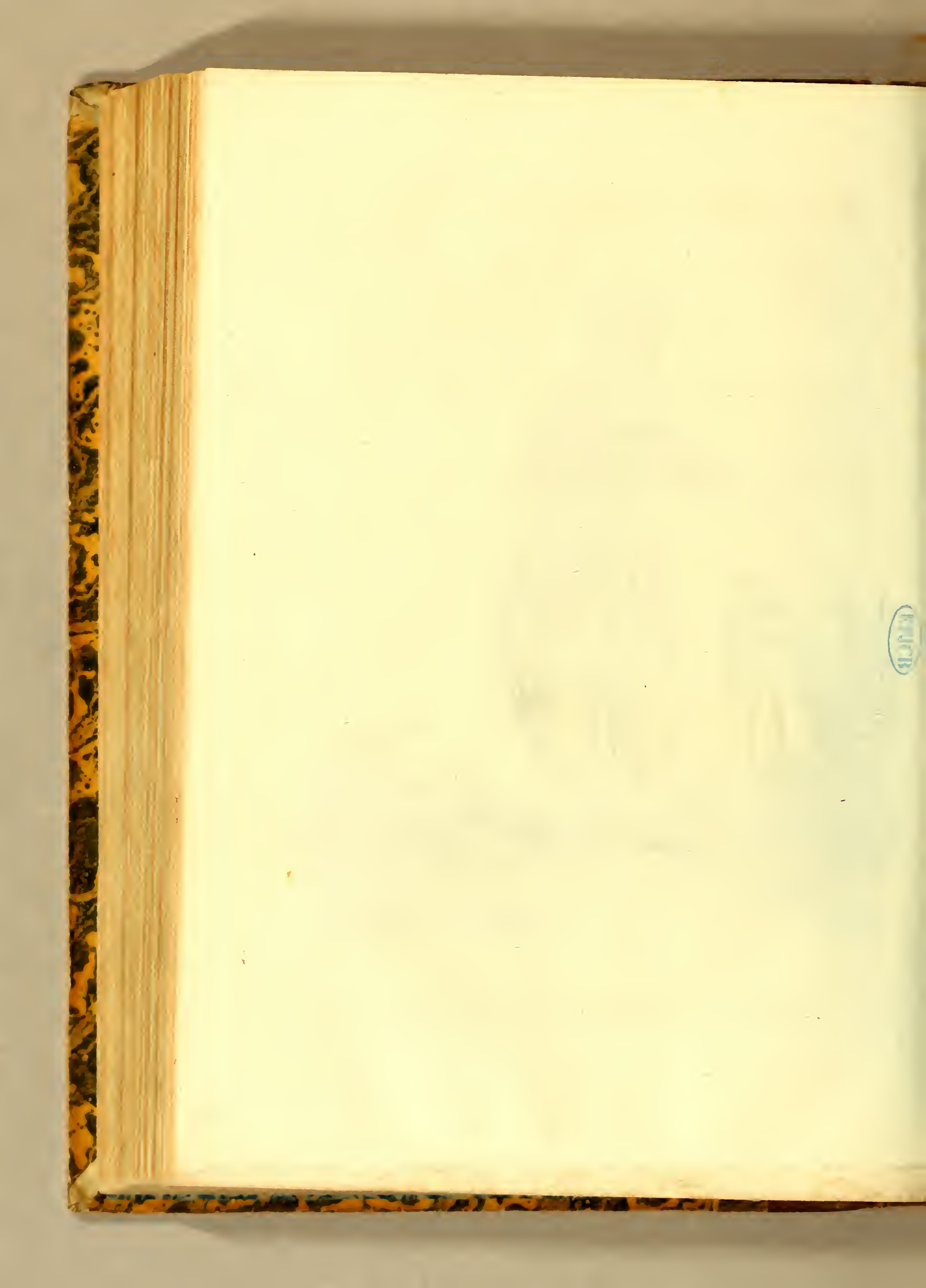
Si la terre étoit répartie ainsi également entre tous les Habitans, il n'y auroit point de riches; mais en même temps, il n'y auroit plus de pauvres, & tout le monde seroit content. L'inégalité des fortunes est la cause première de tous les maux qui affligent le genre humain. Trop d'un côté, pas assez de l'autre, voilà le germe de tous les crimes & de tous les malheurs. L'innocence régnera, quand chacun n'aura que ce qu'il lui faut.

Ces réflexions politico-morales, loin d'être toutes en spéculations vagues & chimériques, sont au contraire, appuyées sur les observations économiques, faites avec soin dans cette Isle. La Corse, d'après l'examen détaillé de son sol, pourroit nourrir dans l'aisance, plus de 600000 habitans : car ici, comme par-tout ailleurs, ce n'est pas la Terre qui ferme son sein aux Hommes; ce sont les Hommes qui refusent leurs bras à la Terre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Corses.



Femme d'ajaccio isle de Corse



NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE CEPHALONIE.

CEPHALONIE eſt la principale des Iſles de la Mer Ionienne. Des Grecs qui lui donnèrent ſon nom, elle paſſa aux Romains. Véniſe la reçut en don au commencement du treiziéme ſiécle; & vers la fin du quinzième, la reprit ſur les Turcs, après un ſiége aſſez opiniâtre. On l'appelloit *Tetrapolis*, non pas à cauſe de ſa forme qui eſt triangulaire, mais parce qu'autrefois elle étoit aſſez floriſſante pour entretenir quatre Villes dans ſon ſein. Aujourd'hui diviſée en ſept quartiers, elle n'offre plus que des Villages; mais ils ſont bien fournis des choſes néceſſaires à l'exiſtence. Sa température eſt ſi douce, le territoire eſt ſi bon, qu'on y cueille des roſes même en hiver, qu'on y récolte des fruits dès le mois d'Avril juſqu'en Novembre.

L'influence du climat ſur les Hommes, n'eſt pas bien prouvée à Cephalonie. Le caractère des Inſulaires contraſte parfaitement avec l'aſpect du ſol qui les nourrit. Les Cephaloniens ont l'air ſauvage; ils ſont preſque tous armés d'un fuſil; ils portent à la ceinture un poignard & une paire de piſtolets. Une cape groſſière de laine blanche ou brune, compoſe leur Coſtume. Leurs

larges hauts-de-chauſſes prennent depuis l'eſtomach juſqu'aux pieds, & ſont de toile de lin ; ils portent la barbe ou la mouſtache.

Les Femmes marchent tête nue, leurs cheveux flottans ſur les épaules, ou treſſés en rond ſur leurs têtes ; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture ; leurs mains exercées, dès l'enfance, au travail, ne dédaignent pas les plus rudes fonctions : on les voit ramer ſeules dans des barques, comme les Hommes.

La vue des deux ſexes journellement ſous les armes, indique aſſez que Cephalonie n'eſt pas le ſéjour de la paix & de la concorde domeſtique. Et en effet, les Habitans ſont pour ainſi dire, querelleurs-nés. Envieux les uns des autres, le Provediteur Vénitien qui les gouverne, eſt ſouvent obligé de leur en impoſer par la manœuvre des troupes que la République entretient, pour maintenir le bon ordre dans l'Iſle. Il eſt triſte que le plus ſordide intérêt ſoit le ſeul motif de ces mouvemens inteſtins. Mais l'amour du gain & l'eſprit mercantile les rendent courageux juſqu'à la férocité.

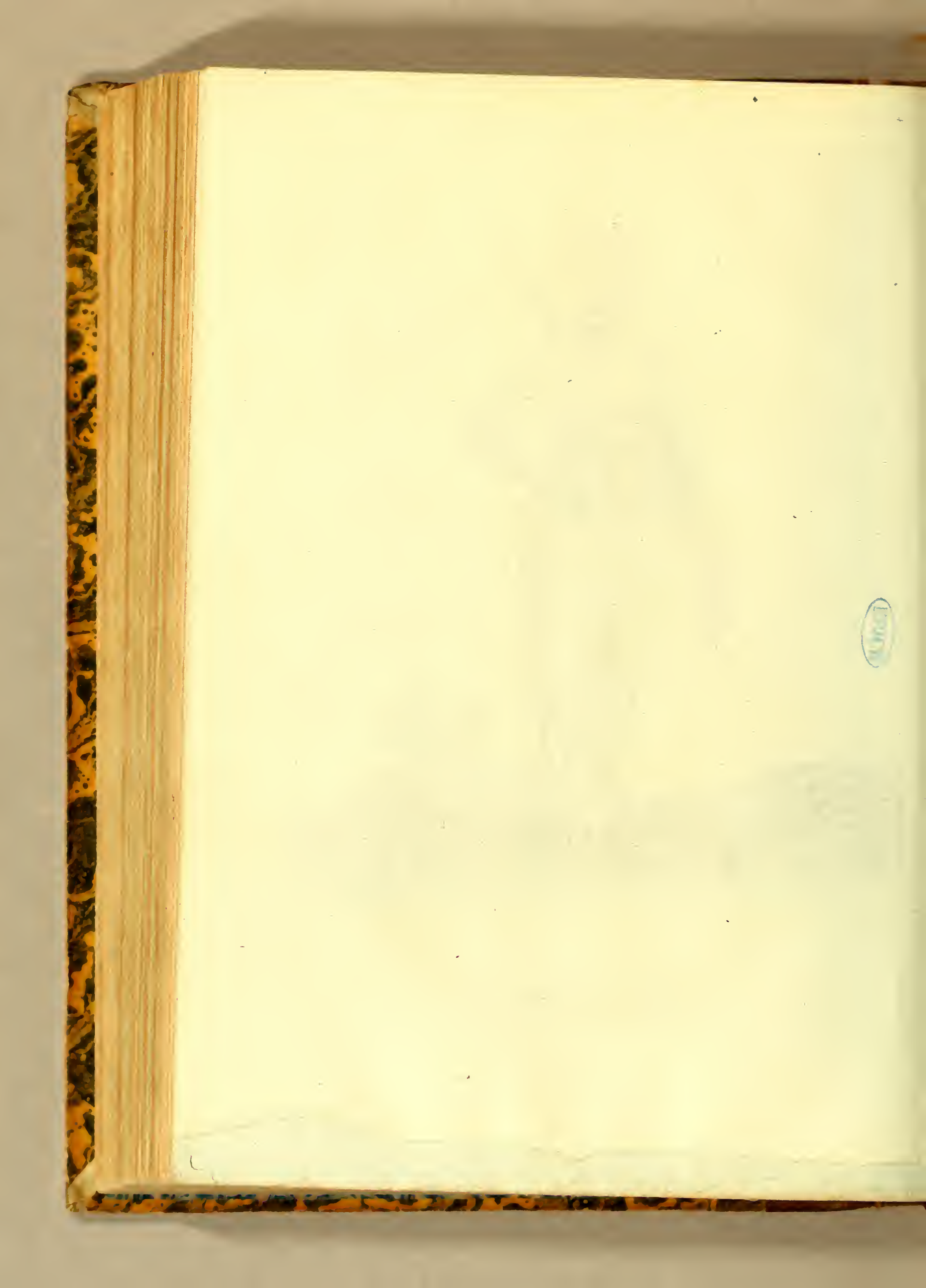
L'huile, le vin & les raiſins de Corinthe ſont les principaux objets de leur Commerce. Ils ont beaucoup de bled & de beaux fruits. Eh ! comment, pouvant vivre indépendans des autres Nations, ſans avoir rien à démêler avec elles, ſur une terre qui ſuffit à leurs beſoins ; comment les Cephaloniens n'ont-ils pas encore trouvé le ſecret d'être heureux & bons ? Que pouvoit faire la

Nature de plus pour leur bonheur ? Hélas ! cette réflexion eſt appliquable à preſque toutes les contrées de la Terre.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur l'Iſle de Cephalonie.

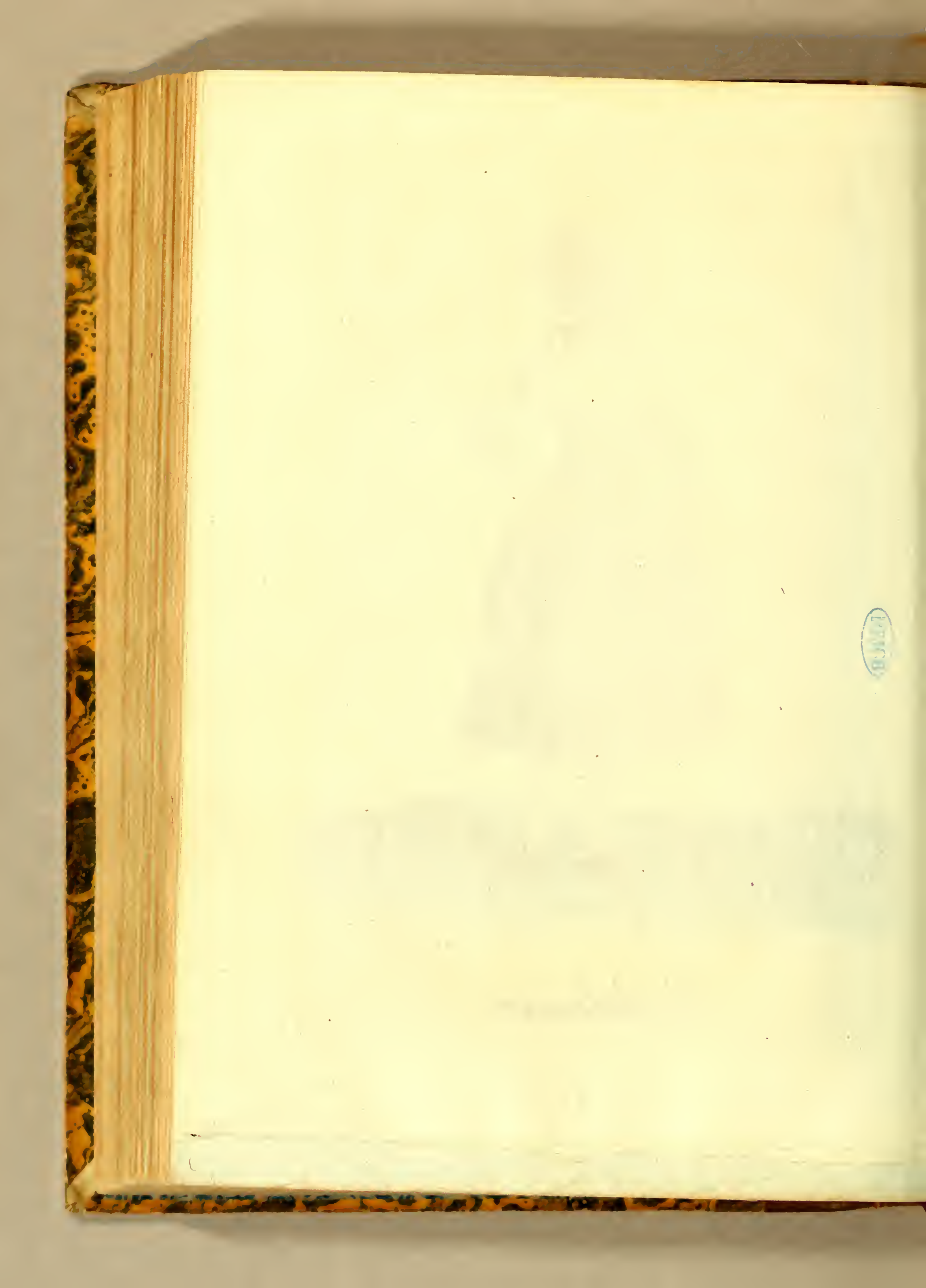


Cephalonien





Cephaloniene



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LE PAYS DE CAUX,
EN NORMANDIE.

LILLEBONNE, du temps des Romains, fous Augufte, étoit le chef-lieu de la petite contrée de France, habitée par les Caletes (1), ancêtres des Cauchois. Caudebec en eft aujourd'hui la Capitale. C'eft une des plus belles Villes du troifième ordre. On y fait du Commerce ; mais elle a laiffé un peu déchoir fes Fabriques de chapeaux de fon nom, & faits de laine & de duvet d'autruche ou de poil de chameaux.

Dieppe eft plus forte, & doit fon importance à fa pofition & aux privilèges accordés à fes Habitans induftrieux & amis du travail. Ils ont entr'autres droits, celui de fe garder eux-mêmes. Pourquoi chaque Ville du Royaume ne jouit-elle pas de ce droit fi naturel & fi convenable à tous égards ? Les Dieppois font de belles

(1) Ce que nous appellons aujourd'hui *Chef de Caux*, à l'endroit où la Seine fe perd dans l'Océan, repréfente ce qu'on appelloit du temps de Céfar, *le Promontoire* ou *le Cap de Caletes*. Les Caletes avoient promis au conquérant des Gaules, de lui fornir 10000 combattans.

dentelles & d'autres ouvrages qui forment une branche lucrative de Commerce.

Ce furent des Marchands Dieppois qui les premiers montrèrent aux Européens le chemin de la Côte de Guinée & du (1) Sénégal. En 1364, ils établirent un Comptoir ſur les bords du Niger, & y bâtirent un Fort, dit le *Petit-Dieppe.*

La petite Ville d'Eu n'a de remarquable que le tombeau ou plutôt le (2) cénotaphe de Henri de Guiſe, dit *le Balafré*, Prince d'autant plus ambitieux, que tout en lui favoriſoit ſon ambition.

Yvetot eſt le chef-lieu d'une petite Principauté, preſque ſouveraine. Ce petit pays eſt en Franc-Aleu Noble, quitte de toute redevance. Ce fut en 1640, que « la Maiſon d'Albon eut en propriété le Fief » d'Yvetot, par le mariage de Camille d'Albon avec » Julie de Crevant, qui hérita de cette Terre. Depuis » Clotaire I, la Principauté d'Yvetot a toujours joui » d'un grand nombre de très-beaux privilèges. Les » Habitans ſont exempts d'Aides, de Tailles, de » Gabelles, de Fourrages, de Ban & arrière-Ban, de » Relief, Emprunt, Aubaine, Droits d'amortiſſement,

(1) Voyez notre article des Africains de la Côte du Sénégal.

(2) Aſſaſſiné lâchement à Blois, par ordre de ſon Maître puſillanime ; le cadavre du Duc de Guiſe fut brûlé auſſi-tôt, tant on craignoit l'enthouſiaſme du Peuple, qui auroit bien pu honorer comme un S. Martyr, ce Prince, ſon idole pendant ſa vie.

» Subvention,

» Subvention, Aide-chevels, & généralement de toute » contribution quelconque, à la réserve de la Capitation & du Vingtième. Le Prince y a les droits de Foire » & de Marché, & perçoit à son profit, le quatrième de » toutes les boissons qui se vendent en détail; il » nomme à tous les Offices des Tribunaux de Justice, » aux Bénéfices-Cures (1) de la Principauté, & aux » Canonicats de la Collégiale d'Yvetot «.

Tant d'immunités attachées à cette Seigneurie, on ne sçait en quel temps, ni à quelle occasion, l'ont fait regarder comme un petit Royaume. Le Comte d'Albon, *Prince régnant* (1787), semble avoir voulu consacrer cette tradition populaire en faisant graver un *Sceptre* (2), au bas de son (3) Portrait. Sur le Fron-

(1) Le Curé actuel (1787.) M. l'Abbé *Déjardins*, a débuté dans la carrière Apostolique, par un Discours sur l'*Aumône*, prêché avec succès & imprimé à Paris, en 1785. Le nombreux bercail dont il est chargé, demande tout son zèle.

(2) La Maison d'Albon, originaire de Dauphiné, porte pour Armes, de Sable à la Croix d'or.

(3) Ce Portrait, accompagné du Sceptre en sautoir avec le flambeau du Génie, se trouve imprimé en rouge, à la tête d'une brochure de 64 pages *in*-8º., publiée en 1784, à Paris, intitulée : *Discours sur cette question, si le siècle d'Auguste doit être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux Lettres & aux Sciences, par M. le Comte d'Albon, de la plûpart des Académies de l'Europe*. L'Auteur y donne le pas au siècle de Louis-le-Grand.

M. le Comte d'Albon, connu par d'autres Ouvrages

tiſpice de l'Egliſe d'Yvetot, édifice moderne, très-décent & d'une majeſtueuſe ſimplicité, on lit auſſi cette Inſcription latine (1).

DEO VIVENTI,
CAMILLUS III.

Sur le Tabernacle du principal Autel ſont écrits, en lettres d'or, ces deux mots :

DONUM
PRINCIPIS.

Le Seigneur d'Yvetot, en conſéquence, a ſa Juſtice, ſes Gardes, ſa Ferme générale, &c.

Un avantage plus précieux que tout cela dont jouit ce petit canton, c'eſt la fertilité & la beauté du ſol. Rien de plus riant que la campagne au milieu de laquelle eſt ſitué le Bourg d'Yvetot. Les plus beaux Payſages de l'Ecole Flamande n'offrent point de Sites plus pittoreſques. On ne fouille point dans des carrières profondes pour y chercher des matériaux propres à bâtir. Le bois, la paille & de la terre détrempée,

plus importans, s'eſt ſur-tout fait honneur en accordant l'hoſpitalité dans ſes Jardins de Franconville, à la cendre du ſçavant Auteur du Monde Primitif, *Court de Gebelin.*

(1) Cette Inſcription en rappelle une autre d'un laconiſme encore plus noble. C'eſt celle de l'Egliſe de Ferney : DEO, VOLTAIRE.

ſuffiſent à la conſtruction des maiſons commodes & bien clauſes ; peintes en dehors d'une couleur qui tranche avec la verdure des champs, elles offrent le coup-d'œil le plus agréable. Chaque petit domaine eſt paliſſadé ainſi, & ombragé par quantité d'arbriſſeaux, dont le fruit n'enivre point comme celui de la vigne ; mais on n'en eſt pas moins gai, en s'abreuvant de cidre & de bierre.

Il faut parcourir les Guinguettes pendant les quatre Foires qui s'y tiennent tous les ans, pour prendre une idée des Femmes Cauchoiſes, d'une figure moins intéreſſante à Yvetot qu'à Caudebec. Leur Coſtume n'eſt pas plus heureux, mais une extrême propreté, le déſir de plaire, l'amour de la parure, & quelque peu de coquetterie, préſident à leur toilette. Voici à ce ſujet, un trait de caractère. Beaucoup d'entre les Filles d'Yvetot qui aiment à *piaffer*, expreſſion du pays, pour peindre leur prétention en fait de parures, ne gagnant pas aſſez pour fournir aux frais de leurs ajuſtemens, prennent ſur la longueur de leurs chemiſes, de quoi leur donner l'ampleur néceſſaire au tour de gorge & aux rangs de manchettes attachées à la naiſſance du bras, ſelon leur uſage bizarre. Enſorte que ces chemiſes deſcendent à peine juſqu'à la ceinture ; mais auſſi on n'a point ménagé l'étoffe, lors de la coupe des manches.

En général, les Mœurs ne ſont point auſſi pures qu'on ſeroit en droit de l'attendre à la campagne. A quelques pas d'Yvetot, il eſt un lieu de plaiſir, qu'on appelle *zigue-zague*, eſpèce de labyrinthe, dans

lequel le fil de la ſageſſe eſt ſujet à ſe rompre.

Un uſage digne de remarque, c'eſt que les Femmes entr'elles s'embraſſent ſur le front. On ne ſe donne point de baiſers ſur la joue.

A Yvetot on tient table long-temps, & l'on joue beaucoup. Le vin ordinaire y vaut vingt-quatre ſols la bouteille ; on n'en boit pas tous les jours. Mais l'eau-de-vie eſt la liqueur favorite, même des Femmes.

La plûpart des Filles paſſent leur jeuneſſe à filer du coton. On paye leur journée, en proportion de leur habileté, depuis quatre juſqu'à douze ſols. Ce gain ſuffit difficilement à la toilette des Fêtes.

On y manufacture & on y trafique beaucoup de ſiamoiſes.

Les Habitans, de leur propre mouvement, viennent de former entr'eux, une Milice Bourgeoiſe, qu'ils appellent *la Cinquantaine*, parce qu'elle eſt compoſée de 50 perſonnes armées. Le Procureur Fiſcal eſt leur Chef. Lors du paſſage du Roi, par Yvetot, pour ſe rendre à Cherbourg, en 1786, ils rendirent tous les honneurs militaires à leur Souverain : étonné du bon ordre & du zèle de cette petite Troupe, le Roi leur permit d'être ſes ſeuls Gardes dans l'étendue de la Principauté. Les Cauchoiſes d'Yvetot ſe diſtinguèrent auſſi dans cette occaſion. Cinquante choiſies parmi elles, vêtues de blanc, s'acheminèrent au-devant de Louis XVI, & lui offrirent un tribut de fleurs & de fruits. Celle qui marchoit la première, ceignit la tête de ſon Prince d'une couronne de Laurier.

Qu'on nous permette tous ces ménus détails, qui ſervent à peindre les Mœurs de la Province, & ſur-tout du pays de Caux.

Le Bourg d'Yvetot & ſon territoire renferment de dix à douze mille ames.

Beaucoup de maiſons du Bourg ſont en brique. Le Château ſeul eſt de pierres, & d'une haute antiquité. Il tombe preſqu'en ruine. On le conſerve, par reſpect pour ſa vétuſté.

Le Prince a cédé le Jardin du Château, pour en faire des halles couvertes, qui ſont très-belles.

St. Pierre eſt la Fête patronale du Pays; mais les Habitans ne ſe diſtinguent guère par leur dévotion. Les Filles & les Garçons préférent la danſe & la table aux ſoins de leur ſalut.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur le Pays de Caux.



Cauchoise



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA VILLE DE CALAIS.

CALAIS, Ville de Picardie & Capitale du Pays reconquis en cette Province, figure depuis long-temps dans l'Hiſtoire. Si ce n'eſt pas de ſes Habitans que Céſar dans ſes Commentaires, fait mention ſous le nom de *Caletes;* (1) on pourroit reconnoître dans le Port de cette Cité maritime, celui d'*Itius*, où le Conquérant des Gaules donna ordre à ſes Troupes de ſe rendre pour faire une deſcente en Angleterre. Calais, du temps des Romains, étoit un Bourg avec clôtures. Tout le monde (dit Belle-Foreſt) y admet un Port dès-lors habité. Baudouin IVe, Comte de Flandre, fit nettoyer le Canal de cette Ville & creuſer ſon baſſin, vers la fin du 10e ſiècle : au commencement du 13e, Philippe de France, Comte de Boulogne & Oncle de Louis IX, la ferma de fortes murailles, & lui donna des remparts. Edouard III, Roi d'Angleterre, l'attaqua au mois de Septembre de l'année 1346, & n'y fit ſon entrée que le 13 Août 1347. Peu de Sièges ont été plus mémorables.

(1) Voyez notre Notice ſur le Pays de *Caux*, en Normandie.

Edouard III, (1) qui parvint à la Couronne, couvert du ſang de ſon Père & de ſon Oncle, commença par rendre hommage, en perſonne, à Charles IV, pour la Guyenne, & finit par prendre le Titre & les Armes de Roi de France; vainqueur à Crécy par le bras de ſon fils le Prince (2) Noir, il avoit déjà ravagé les Côtes de la Normandie, & s'étoit rendu maitre de pluſieurs Villes. Il jetta des yeux de Conquérant ſur Calais, qui lui paroiſſoit l'entrée la plus commode du Royaume dont il ſe diſoit le Souverain, malgré les diſpoſitions contraires de la Loi (3) Salique. Les Calaiſiens, pourvus de munitions, firent une longue & vigoureuſe réſiſtance, dans l'eſpoir d'être ſecourus par leur Roi. Philippe VI ſe préſenta en effet, à la tête d'une Armée de 60000 hommes. Mais le Monarque Anglois avoit fait conſtruire entre Calais, la rivière de Maye & le Pont, une eſpèce de ſeconde Ville, composée de bâtimens de charpente, recouverts de chaume & de genets, formant par ce moyen, une enceinte exacte depuis la rivière juſqu'à la Mer. Cette circonvallation étoit fortifiée de redoutes & de forts.

(1) C'eſt ce Prince qui inſtitua l'Ordre de la Jarrétière: les Rois ont donc le talent ou le droit de tout ennoblir.

(2) Lequel (dit *Higgons*, Hiſtorien Anglois), poſſédoit toutes les vertus, ſans aucun mêlange de vices.

Edouard ſon Père lui dut toute la gloire de ſon règne.

(3) Edouard III, Roi d'Angleterre, n'étoit le Neveu de Charles-le-Bel, Roi de France, que par ſa Mère.

Les Calaiſiens, au bout de dix mois de réſiſtance, ſe ſentoient toujours le même courage (1), mais n'avoient plus de vivres : il fallut capituler. Edouard, humilié d'avoir perdu tant de temps & beaucoup d'hommes au pied de la même Ville, exigea d'abord que les Habitans s'en remiſſent à ſa diſcrétion. Cependant, après maintes ſollicitations, on obtint comme une grace, que ſix des plus notables d'entre les Aſſiégés, viendroient apporter les Clefs, pieds nuds, la corde au cou, préſage certain du traitement qu'on leur gardoit. Les ordres du Vainqueur notifiés à Jean de Viennne, Commandant de Calais, on aſſemble tous les Citoyens. A cette ſiniſtre nouvelle, ſuccède un ſilence morne. Euſtache de S. Pierre, l'un des plus riches d'entre ſes concitoyens, s'avance au milieu d'eux, diſant qu'il ſe propoſe pour être la première des ſix victimes qu'on exige. Son exemple étonne

(1) On dit même que les Femmes voulurent contribuer à la défenſe de leur patrie, & formèrent un corps de 200 Amazones, ſous la conduite de Béatrix, fille d'Amaury, Comte de Guines, & promiſe au fils d'Euſtache de S. Pierre.

Conſultez à ce ſujet, un petit Roman hiſtorique, qui n'eſt pas ſans intérêt, & qui porte pour titre : Hiſtoire d'Euſtache de S. Pierre, au ſiége de Calais, en 1346-1347. Calais-Paris, *1765*, *in*-12. fig. 168 pag.

d'abord, & bientôt eſt imité. (2) Jean Daire & quatre autres ſe joignent au premier, & s'acheminent vers le Camp Ennemi. On les mena à la Tente du Roi, que rien ne put émouvoir. Déjà le *Coupe-Tête* eſt mandé. Il arrive. Mais la Reine Philippe obtint leur grace, non ſans peine; il fallut la demander, au nom de l'enfant à naître qu'elle portoit dans ſon ſein. Les ſix Calaiſens, décemment vêtus par les ſoins de cette bonne Princeſſe, allèrent ſe réunir au reſte des Habitans, chaſſés de leur Cité, & au ſort duquel Philippe de Valois pourvut en Père.

C'eſt à ce ſujet que le bon André Ducheſne s'écrie: » mémorable fait, & digne de compaſſion ſingulière; » & puis, qu'on die que notre France ait été dégarnie » de ſes Horaces, Curiaces & Decie? Nous avons les » nôtres, comme les Romains; mais une certaine » fetardiſe qui eſt en nous, d'apprendre plutôt les » ſingularités des Etrangers que les nôtres, nous les fait » ignorer ».

Du Belloi a ſçu nous venger de ce reproche, dans ſon Drame patriotique du Siège de Calais.

Le Conquérant peupla la Ville déſerte, d'Anglois qui y accoururent en foule, attirés par les grands

(1) Il exiſte encore quelques deſcendans de ce bon citoyen; entr'autres, M. l'Abbé Daire, ci-devant Bibliothécaire des Céleſtins de Paris, littérateur laborieux, à qui nous devons une Hiſtoire exacte de la Ville d'Amiens, 3 vol. *in*-4°.; une autre de la Ville de Mondidier, *in*-12. &c.

priviléges qu'il accordoit à ceux qui vouloient s'y établir.

C'eſt à Calais que le fameux Comte de Warvick, qui en étoit Gouverneur, & qu'on appelloit *le faiſeur* (1) *de Rois*, avoit établi le centre de la rebellion. Tous les mécontens de la Cour d'Angleterre accouroient dans ce Gouvernement, où ils étoient à même de recevoir les ſecours de la France ou du Duc de Bourgogne.

Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, mécontent tout-à-la-fois de l'Angleterre & de la France, n'ayant pas fait ſa paix avec Charles VII, voulut s'emparer de Calais, pour ſe venger des uns & des autres.

Laiſſons parler un moment *Ducheſne* : « depuis ce » temps là Calais n'a pu être retiré de la main de » l'Anglois, juſques en l'an 1558, que le Roi Henri II, » ſe faſchant de ce que cet Etranger lui occupoit une » ſi bonne place, il y avoit desjà 210 ans, déclara » le Duc de Guiſe ſon Lieutenant-Général en tous » ſes pays. Et dreſſant deux Armées, lui ên donna » une, qu'il fit en extrême diligence acheminer contre » icelle (Calais.) Elle parut au premier jour de Janvier, » & ſignala d'abord ſon arrivée par la priſe du Fort » de Nieullay; & le lendemain, par la reddition de » celui de Riſoun. Ainſi le chemin de la Ville étant

(1) Il avoit reçu ce ſurnom de la populace Angloiſe. On dit que pour s'en faire bien venir, il faiſoit tuer ſept bœufs daus un déjeûner.

» ouvert, & les assaillis surpris au dépourvu, forclos » d'espérance de secours assez soudain, le Chasteau » premièrement, puis la Ville revinrent à l'obéissance » de cette Couronne aussy gayement qu'elle vit ses » anciens Bourgeois dire tristement adieu l'an 1347, » à leur pauvre & désolée patrie ».

Le 23 Avril 1596, Calais fut encore prise par le Cardinal d'Autriche; mais le Roi d'Espagne la rendit à la France, par le Traité de Vervins.

La Mère de Louis XIV fit appendre aux murs de l'Eglise des Capucins de Paris (1), un *Ex-Voto*, en l'honneur de la Vierge-Marie, pour attester la convalescence qu'elle obtint du Ciel par son intercession, en faveur de son auguste Fils, attaqué d'une maladie grave à Calais, en 1658. Le Monarque avoit alors 20 ans.

Calais est désigné sous le nom de *Scala*, par les anciens Historiens. Son Fauxbourg ou la Ville basse de S. Pierre, se nommoit jadis *Petressa*, *Petresse*. Son nom actuel étoit inconnu avant le XIIe. siécle.

Calesium ou *Caletium* sont aussi deux noms latins de Calais.

On remarquera que le mot *Cale* est un terme qui exprime un abri où l'on refugie les Vaisseaux, pour les préserver des coups de vents.

Calais n'a rien de remarquable que sa Citadelle, qui est très-forte.

(1) Le Couvent de la rue de S. Honoré.

Cette Ville, ſituée à 61 lieues, au nord, de Paris, eſt aſſez floriſſante. Le Lin forme une des branches de ſon Commerce, qui probablement va ſe reſſentir du Traité paſſé entre la France & l'Angleterre, & ouvert le 10 Mai 1787.

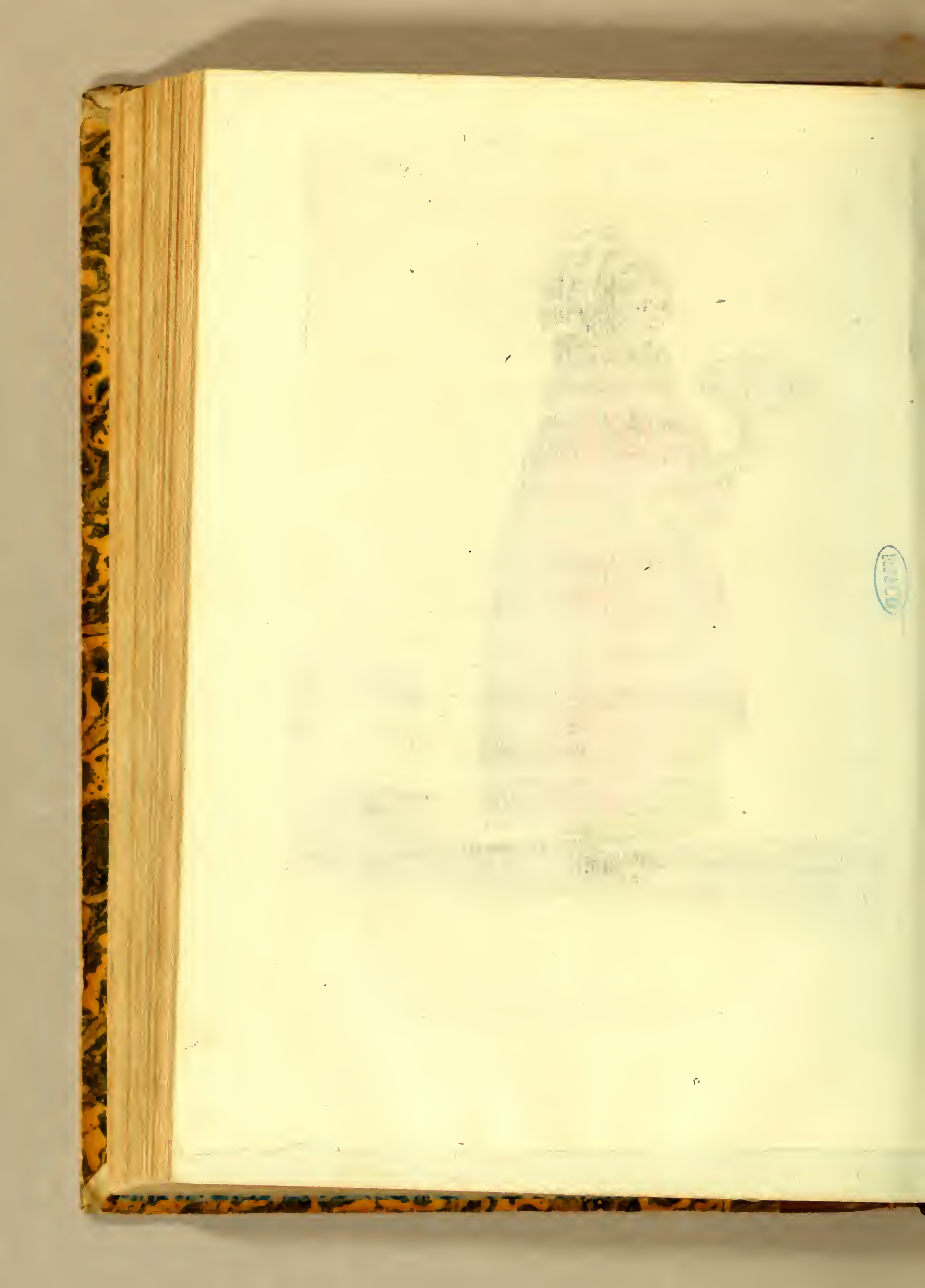
Les Femmes Caleſiennes, ainſi que dans les autres Provinces, imitent, tant bien que mal, les Modes & le Coſtume de la Capitale : ainſi qu'à Rouen, elles trouvent très-commode l'uſage de ces amples capotes qui les enveloppent de la tête aux pieds.

La Ville de Calais s'eſt diſtinguée tout récemment, par les honneurs civiques qu'elle a rendus au premier Aéronaute qui ait oſé franchir le *pas-de-Calais*.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur Calais.



Dame de Calais 9.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES COSAQUES.

Au Nord de l'Europe, coule un grand fleuve, connu des Anciens, ſous le nom de Boryſthène, & que nous appellons le Dnieper. L'embouchure de ſes eaux, qui ſe précipitent dans la Mer noire, après avoir donné le ſpectacle impoſant de treize cataractes, forme un Lac immenſe, au ſein duquel s'élèvent 70 Iſles. C'eſt ſur cet Archipel que ſe refugièrent quantité de familles Ruſſes, pour y défendre leur indépendance contre les attaques des Tartares & des Polonois, vainqueurs deſpotes en Kiovie. Ces généreux émigrans, ayant recouvré leur liberté parmi les roches du Dnieper, toujours ſur la défenſive, s'y donnèrent des Loix analogues à leur ſituation précaire, & devinrent bientôt un corps de Nation redoutable à leurs anciens Maîtres, ſous le nom de *Coſaque*.

Cette révolution politique eut lieu vers la fin du 14e ſiècle & au commencement du 15e.

Les Coſaques ne tardèrent pas à ſe voir recherchés par leurs voiſins, pour ſervir de remparts contre d'autres voiſins. On leur céda de grandes étendues de terrein, comme à des amis utiles. On s'attira l'attachement de

leurs Chefs en leur propoſant des marques d'honneur. Enfin, ils vinrent à un tel dégré de conſidération, qu'ils donnèrent de l'ombrage à quelques autres Souverains, mauvais politiques.

On voulut les dépouiller de leurs privilèges, & attenter à leurs droits. Harcelés ſans ceſſe, & mal menés par Pierre-le-Grand, ils conſentirent à s'incorporer de nouveau à la Nation Moſcovite dont ils étoient originaires.

Devenus Province de l'Empire, ils ont perdu leur caractère républicain & national, & ne conſervent plus que le nom de Coſaques. Jadis ils pouvoient compter entr'eux cent cinquante mille Cavaliers.

A peine pourroit-on en paſſer aujourd'hui en revue 24 mille; & leur ſervice ſe borne maintenant à charroyer des vivres & à garder les bagages.

Cependant on croit devoir prendre les précautions les plus étroites à leur égard. Leur Koſchowoy ou Général, aux gages de la Cour Ruſſe, ne peut avoir qu'un ſecrétaire; lequel eſt chargé de la correſpondance de toute la Nation. Aucun individu n'a le droit de recevoir des Lettres particulières. Toutes les miſſives ſont lues en public; en ſorte que l'épée & la plume ſont deux armes dont ils ne ſe ſervent plus que ſous le bon plaiſir du Gouvernement. On ne leur a permis que ceux de leurs uſages, qui ne peuvent tirer à conſéquence.

On retrouve encore chez eux des reſtes de leurs anciennes Mœurs. Dans leur Société, le Mariage eſt un

un titre d'exclusion ; si l'on y souffre des Epoux, ce n'est que sous la condition que leurs Femmes feront résidence hors des limites du territoire national. Les plaisirs de l'hymen sont de contrebande. On ne peut s'y livrer que furtivement. On refuse même l'entrée à l'épouse d'un étranger, qui ne séjourne parmi eux qu'en passant. Une telle Loi, motivée dans les premiers temps par la nécessité des choses, n'étoit pourtant pas contraire à la population. La cohabitation journalière au sein d'une compagne, eût amolli des Républicains Guerriers, dont l'existence & la liberté entourées d'Ennemis puissans, demandoient une resistance à toute épreuve ; les visites à la dérobée, qu'ils rendoient à leurs Femmes conquises à la pointe de l'épée, donnoient du ressort à leurs passions, & tournoient au profit de l'hymenée. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les Cosaques ne doivent plus être aussi jaloux qu'autrefois, d'une postérité nombreuse ; ils n'ont plus de franchises à transmettre à leurs Enfans, pour héritage.

Ils se sont divisés en petites Associations, où ils mangent en commun, & auxquelles on peut renoncer, quand on veut. Mais une fois engagé, il faut en observer strictement les Statuts. Jadis la Nation élisoit un Chef qu'on nommoit Hottmann. Ils choisissent encore aujourd'hui leur Général parmi eux ; mais il n'a de pouvoir sur eux, que du moment qu'il se voit confirmé par la Régence Impériale. La Cour de Russie lui fait un présent en espèces monnoyées ; & outre cela, lui paye une pension en temps de Guerre. Les Cosaques

en ſont venus au point de dépoſer ſouvent eux-mêmes, par la violence, ce Chef, uniquement pour partager de nouveau avec le ſucceſſeur, les ſept mille roubles attachées à chaque mutation de cette Charge.

Il eſt vrai que les Coſaques ont ſi peu d'aiſance, qu'ils ſont obligés de ſe procurer par le brigandage, ce qui manque à leur ſubſiſtance, faute d'induſtrie. Mais le vol, qu'ils regardent comme une eſpèce de repréſailles envers l'étranger plus riche, qu'ils dépouillent ſur les grands chemins, paſſe pour un crime capital, quand quelqu'un d'entr'eux ſe permet cette odieuſe reſſource ſur ſes compatriotes. La ſévérité de la punition qu'ils infligent en pareil cas, fait l'éloge de leurs principes en fait d'économie politique. Le voleur eſt attaché à une poteau dans le lieu le plus fréquenté de leurs habitations. Il y demeure pluſieurs jours & pluſieurs nuits de ſuite, expoſé à recevoir autant de coups que le jugent à propos, les paſſans, armés de gros bâtons placés aux pieds du patient. Un pain & un flacon de brandevin dépoſés à ſes côtés, ſervent à lui donner des forces pour ſoutenir ſon ſupplice; car après l'avoir maltraité ſelon leur juſtice diſtributive, les mêmes paſſans ne le quittent pas ſans lui offrir quelques morceaux de nourriture & quelques gouttes de boiſſon. S'il ſupporte cette rude exécution, il peut rentrer dans ſa Tribu, qui alors lui rend tous ſes droits à l'aſſociation.

Les Coſaques qui cultivent les bords du Don, mènent une vie mieux ordonnée. Amis du travail qui les

nourrit, ils offrent une Peuplade intéreſſante & heureuſe. Ci-devant Serfs ſous des Seigneurs Ruſſiens, ils en ont ſecoué le joug trop peſant. Leur émigration ne fut point traitée de révolte ; le Gouvernement paroît les conſidérer beaucoup, & les laiſſe jouir tranquillement d'une ſorte d'indépendance.

Les bords du Boryſthène ne ſont pas plus ſtériles que les rivages du grand & du petit Tanaïs. Les plaines de l'Ukraine fourniroient plus que le néceſſaire à leurs Habitans, plus laborieux, s'ils perdoient la mémoire de ce qu'ils ont été ; ſi à leurs corporations d'Hommes, ils ſubſtituoient les devoirs du ménage ; s'ils rappelloient leurs Femmes éparſes dans les Iſles, pour former des familles ſédentaires. Car c'eſt toujours là qu'il faut en venir. La Liberté même eſt un fruit amer, s'il n'eſt point aſſaiſonné des plaiſirs domeſtiques. . . . .

Kiow eſt la principale Ville de l'Ukraine, & pourroit paſſer pour la Capitale de tous les Coſaques. Cette ancienne Cité, bâtie par des Empereurs de Conſtantinople, a ſervi long-temps de réſidence aux Souverains Moſcovites. Elle n'eſt plus ce qu'elle pourroit être encore. Il eſt difficile qu'un Gouvernement auſſi vaſte que celui de toutes les Ruſſies, puiſſe porter ſes regards avec une attention égale & ſoutenue, ſur toutes les parties qui le compoſent. Les diſtricts éloignés doivent ſouffrir, en raiſon de leur diſtance au centre des opérations Miniſtérielles. Il eſt des points ſur le Globe, inacceſſibles aux rayons du Soleil lui-même.

L'œil du Maître de quantité d'Etats, peut encore moins ſans doute, ſe flatter de tout voir, de tout embraſſer à-la-fois. L'eſprit humain ne ſçauroit comporter une adminiſtration étendue & compliquée. Les Hommes ne ſeront jamais auſſi heureux, auſſi ſages qu'ils doivent & peuvent l'être, tant qu'ils ſe raſſembleront en trop grand nombre ſous un même Sceptre. Un ſeul Berger, ſi longue qu'on ſuppoſe ſa houlette, eſt inſuffiſant pour ſurveiller tous les individus d'un troupeau de pluſieurs milliers de têtes.

Il eſt difficile de voir des habits plus ſimples que ceux des Coſaques actuels, en temps de paix. Ainſi que ceux des payſans de Ruſſie, ils ſont faits de groſſe toile ; ils avoiſinent un peu le Coſtume des anciens Grecs.

Leurs chemiſes ſont larges & courtes, ſans plis vers le collet, & doublées d'une pièce de toile triangulaire, depuis les épaules juſqu'aux reins. Les hauts-de-chauſſe ſont larges & pliſſés vers la ceinture ; de ſorte qu'on peut les élargir ou les ſerrer, comme on fait les caleçons. Ils ont pour chauſſure dans leurs voyages, des bottines pointues vers le bout du pied. Elles ſont de cuir de Ruſſie. Chez eux, ils portent des ſouliers d'écorce d'arbre, qu'ils ſçavent nouer & entrelacer avec adreſſe.

Ils ſont aſſez généralement d'une taille haute & robuſte. Ils ont le regard fier. Les Femmes qu'ils fréquentent ne ſont point dépourvues de beauté. Elles ſont aſſez bien faites ; mais elles ont peu de graces.

L'habillement de celles-ci a quelque choſe d'appro-

chant de celui des Hommes. Elles ſe couvrent d'une eſpèce de hongreline, qu'elles ont le ſoin de fermer avec de gros boutons. Les manches de leurs chemiſes ont deux ou trois aulnes de long; elles les rangent en pluſieurs plis ſous le bras. Leur tête eſt couverte de grands bonnets, plus ou moins ornés & riches. Les Femmes mariées cachent leurs cheveux; mais les Filles en font de treſſes, qu'elles laiſſent retomber ſur le dos. On coupe les cheveux aux Enfans, au-deſſous de leur dixième année; mais on leur en laiſſe deux touffes ſur leur tempes. Comme ceux des deux ſexes ſont vêtus de la même manière juſqu'à cet âge, on ne diſtingue les Filles d'avec les Garçons, que par les anneaux qu'elles portent aux oreilles.

Les Coſaques ſont ſuperſtitieux & l'ont toujours été. Avant qu'ils euſſent embraſſé la Religion Chrétienne du rit Grec, ils adoroient un certain *Dieu du feu*; la figure groſſière qui le repréſentoit, tenoit la foudre entre ſes mains. Preſque par-tout

.... La crainte fit les Dieux.

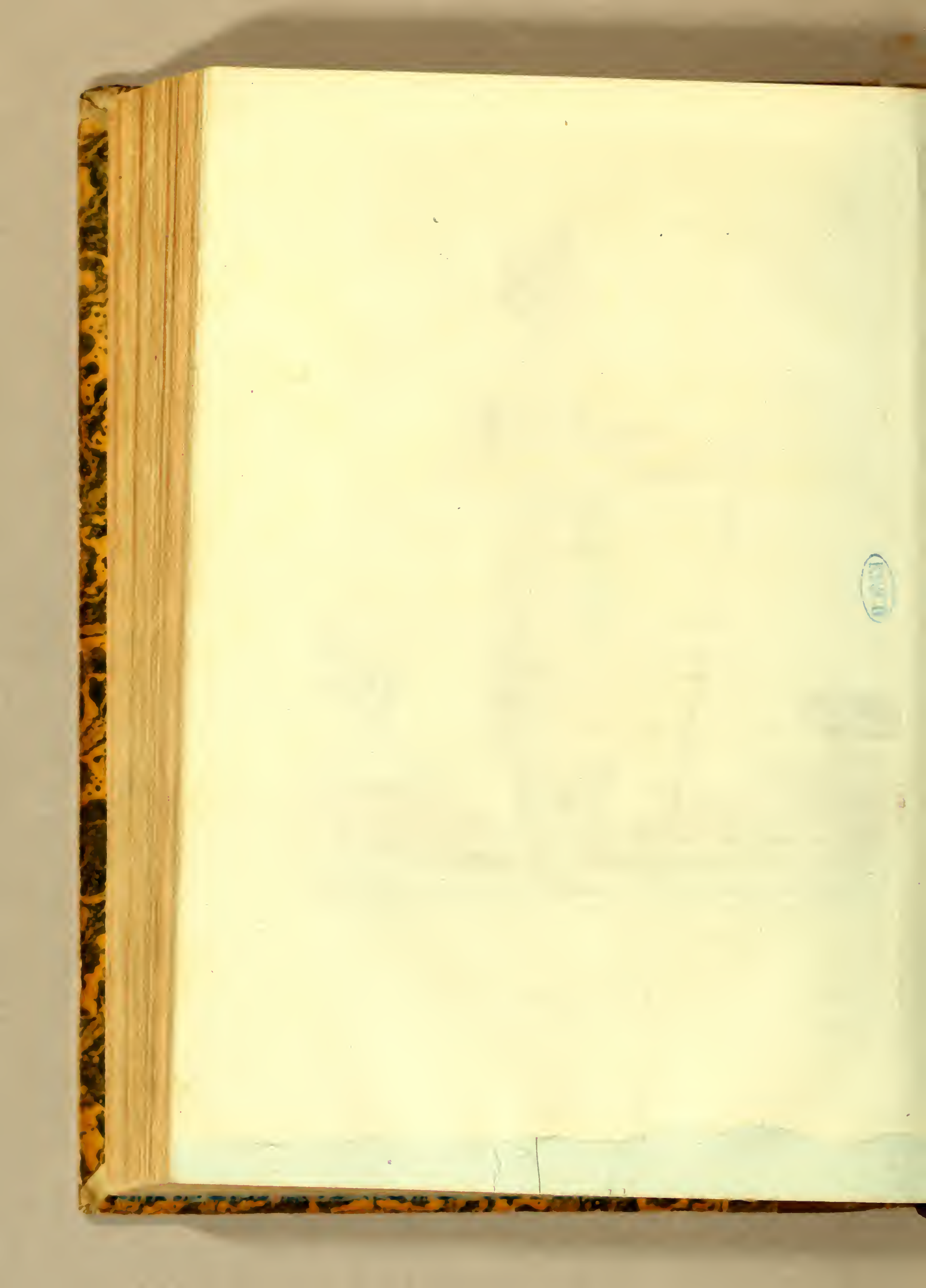
Si les rayons du Soleil levant reçurent le premier encens des Orientaux, les éclats du tonnerre durent à plus forte raiſon, faire une impreſſion profonde ſur l'eſprit des Hommes ignorans, & crédules en raiſon de leur ignorance. Eh! comment ſe défendre d'une ſtupeur religieuſe, au bruit majeſtueux de la foudre? Quoi de plus propre à nous donner l'idée d'un Etre ſurnaturel, que les effets admirables & terribles de ce

feu électrique, si au-dessus de la foible intelligence des Hommes ! Le premier d'entr'eux qui assista à l'embrâsement subit d'un chêne seculaire au seul contact d'un sillon de lumière aussi rapide que l'éclair qui le précède, dut tomber à deux genoux devant les cendres fumantes encore de l'arbre consumé. La superstition, fille de l'inexpérience, naquit de ces cendres. Avec quel soin, le témoin extasié de ce phénomène, dut recueillir les étincelles de l'embrâsement, en confier la garde à des mains pures. Le lieu de l'incendie, devenu sacré, fut bientôt métamorphosé en un Temple. Pour le desservir, il fallut instituer des Prêtres : & dans peu, l'on vit, pour en revenir à notre sujet, les premiers ancêtres des Cosaques punir de mort les Gardiens infidèles ou négligens du Feu sacré, éteint par leur faute, sur l'Autel du Dieu *Perun*.

Fin de la Notice historique sur les Cosaques.



Cosaque.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES CHINOIS.

LA Chine nous eſt connue depuis bien des ſiècles. Depuis long-temps on y voyage, on y commerce, on cherche à y faire des Proſélytes; & cependant les Chinois ne nous ſont pas encore connus. Du moins ont-ils ſervi d'original à des portraits qui ne ſe reſſemblent pas du tout entr'eux. En ſeroit-il des Nations, comme des individus ? Le même Peuple ſeroit-il ſuſceptible d'être peint avec des couleurs diverſes, & néanmoins toutes auſſi vraies l'une que l'autre à ſon égard ?

D'ailleurs, comment pourroit-on hazarder un jugement déciſif ſur une Nation, juſqu'à préſent méfiante & craintive, orgueilleuſe & jalouſe, inhoſpitalière & avare, qui permet à peine aux Etrangers de quitter leurs Vaiſſeaux, & de pénétrer au-delà de ſes Côtes ? Cette manière de traiter avec des Hommes leurs ſemblables, n'eſt déjà point un préjugé favorable au caractère des Chinois; à moins qu'on aime mieux leur faire un mérite de cette réſerve. En effet, ſi l'Habitant des Indes Occidentales avoit montré la prudence des Orientaux, peut-être ſeroit-il encore aujourd'hui le maître chez lui.

On a dit que la durée & la profpérité de l'Empire Chinois font principalement dues à la tendreffe paternelle & à la piété filiale qui conftituent les bafes de ce Gouvernement Afiatique. Cette affertion n'eft pas exacte.

Mais voici quelque chofe de plus vraifemblable : la Politique qui fait arme de tout, du vice comme de la vertu, afin de confolider fes plans, aura eu l'adreffe de conferver quelques traces de la primitive conftitution des familles, pour s'en fervir comme de prétexte ou de voile à des inftitutions qui ne font rien moins que patriarchales.

Ainfi que nous le difons dans quelqu'endroit (1) de cet Ouvrage : « les Chinois dénaturèrent le droit » des Pères fur leurs Enfans, au point que ce droit » n'eft plus qu'un defpotifme facré de la part des pre-

(1) voyez page 2 de notre Notice Hiftorique fur les Montagnards de l'Ecoffe.

C'eft ici le lieu de mettre quelques reftrictions à ce que nous avons avancé dans le *Pibrac moderne*, ou *le livre de tous les âges*,

« L'amour filial n'eft point un evertu de fimple fpéculation ; les Chinois lui doivent leur bonheur. C'eft par l'exercice religieux de ce fentiment fi naturel, que l'Empire le plus vafte de la terre en eft auffi devenu, finon le plus brillant, du moins le plus heureux. Tout y a pour bafe le refpect inviolable des enfans envers les auteurs de leurs jours. ». Page 35, de l'édition de Paris, 1779, chez Cailleau, 12° fig.

» miers, & une servitude superstitieuse de la part des » seconds ».

Les Hommes ressemblent à leurs Dieux. Les Grecs & les Romains avoient dans leur caractère, la noblesse & la grandeur des formes & des proportions qu'ils donnoient aux statues de Jupiter & d'Apollon, de Minerve & des Graces. Les Pagodes de la Chine offrent aussi une image assez juste du personnel physique & moral de ceux qui les encensent. Le Chinois n'est point une belle Nation. Il possède plusieurs qualités estimables & solides. Mais quelquefois on le croiroit dépourvu de ce qui donne de l'élevation à l'esprit, de ce qui entretient la générosité dans l'ame. Le Chinois semble n'avoir que des bras. Ses facultés intellectuelles paroissent souvent comme avortées dans leur germe. Son cœur comprimé par les liens étroits de l'étiquette civile, semble comme étranger à la sensibilité. Eh! comment le Chinois seroit-il susceptible d'élans; jamais il n'a goûté de la Liberté! Son flegme (1) stupide feroit supposer qu'il est né pour la servitude;

(1) Les Voyageurs assûrent n'avoir pas rencontré en Chine, un seul homme ivre. On diroit que le Chinois se complaît dans l'esclavage, & qu'il évite jusqu'aux occasions qui pourroient le rendre accidentellement à ses droits primitifs.

Ce seroit ici le cas de faire sentir la justesse des allégories Mythologiques des Anciens : Bacchus étoit surnommé *Liber*, *Pater Lyæus*, comme pour dire que le Dieu de l'yvresse enfante l'Homme *à la Liberté.*

ſi une telle ſuppoſition n'étoit pas injurieuſe, abſurde, & tout-à-fait hors de la nature de l'Homme.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres Enfans (1), la caſtration, & ſur-tout l'infanticide. Il eſt pourtant difficile & trop pénible de croire les Hommes capables de ſe porter à des pratiques auſſi monſtrueuſes, ſans y être pouſſés par le bras de la Néceſſité impérieuſe. Les Femmes en ce pays ſont très-fécondes, & le climat favoriſe l'éducation de la première enfance: outre ces conſidérations, le vaſte Empire de la Chine, en général fort mal cultivé, renferme beaucoup de déſerts. Les Chinois refluent dans les Cités, s'y coudoyent & abandonnent le reſte de leur patrie, qu'ils n'ont pas le courage de défricher. Ainſi donc la polygamie & la fécondité des Femmes d'un côté, le défaut de place dans les Villes & la diſette de vivres d'un autre côté, ont fait paſſer en uſage néceſſaire, l'horrible coutume des Pères envers leur progéniture.

Nous nous trouvons encore obligés ici d'exprimer les mêmes regrets dont nous n'avons pu nous défendre dans maints autres endroits de cette Rédaction. Quel

(1) On a vu des Pères eſtropier eux-mêmes leurs Enfans, pour les mettre en état de gagner un jour leur vie tout-ſeuls, en excitant la commiſération publique.

L'Amour du gain, pour ainſi dire inné chez le Chinois, porte aſſez ſouvent un Père à jouer la perſonne de ſes propres Enfans. Un coup de dez décide de leur liberté ou de leur eſclavage pour toute la vie.

dommage qu'une vaſte étendue de terre, ſi bien acclimatée, dans une poſition ſi favorable, telle que la Chine, ait pour Habitans, des Hommes ſi peu dignes de tout ce que la Nature fait pour eux ! C'eſt en vain que l'Empire de la Chine poſsède les plus belles contrées de l'Aſie Orientale : la moitié de ſes Provinces ſert de repaire aux tigres ; l'autre moitié nourrit à peine des millions d'individus ſans énergie, jouets paſſifs d'une Hiérarchie de Chefs, pires encore que des tigres.

Si l'on doit juger toujours de l'âge d'une Nation d'après ſes lumières, les Chinois ne peuvent aſſûrément prétendre au droit d'aîneſſe. Il en eſt ſans doute des Peuples, comme des individus ; le concours des circonſtances en tout genre, les rend ſuſceptibles d'une perfectibilité plus ou moins rapide. Les Grecs, en peu de ſiècles, ont porté le génie de l'Homme dans les Arts, auſſi haut qu'il peut monter ; & au contraire, les Chinois contemporains de Louis XVI, ſont à-peu-près au même point où ſe trouvoient les Chinois contemporains d'Alexandre. Il eſt vrai que la température du ſol n'a pas changé non plus ; mais cette dernière conſidération ne ſuffit pas pour les juſtifier du peu de progtès qu'ils ont fait.

La Chine eſt diviſée en 15 grands Gouvernemens. Pekin, la Capitale de tout l'Empire, eſt dans la Province de Pecheli, non loin de la fameuſe (1) muraille,

(1) Le Jéſuite Verbieſt qui dit l'avoir paſſé quatre fois, lui

l'un des plus grands ouvrages & des plus inutiles, ſortis de la main des Hommes. Le Prince ſans génie qui l'imagina, la fit élever avec une célérité incroyable. Mais les Tartares en font le tour, quand ils veulent, avec plus de promptitude encore. L'auteur de cette beſogne immenſe, qui coûta la vie au tiers de la Nation, fut, dit-on, mis à mort, après l'avoir terminée. C'étoit un peu tard. Il eût été mieux d'empêcher le mal que de le punir.

Pekin, aſſûre-t-on, eſt quatre fois plus conſidérable que Paris. La foule y eſt auſſi grande; mais elle y a moins d'urbanité. Chez nous, les Princes du Sang royal ont ſeuls le droit de faire précéder leur marche d'un Ecuyer, qui leur tient le chemin toujours ouvert. A Pekin, tous les grands Seigneurs ſe donnent ce ton; le Cavalier incivil qui les annonce, frappe de ce dont il eſt armé, à droite & à gauche, ſur toutes les têtes indifféremment; ce qui ne laiſſe pas que de les faire beaucoup reſpecter du Peuple, qui à peine a le temps de ſe garer: pour ſe faire aimer, c'eſt autre choſe, dont ils ſe montrent très-peu jaloux.

Sans offrir une Architecture noble & régulière, les édifices de Pekin ſont aſſez impoſans par leur étendue, & même par la bizarrerie de leurs formes. Les Temples

---

donne en hauteur, 1037 pieds géométriques au-deſſus de l'horiſon. Voyez la Relation de deux Voyages de l'Empereur de la Chine dans la Tartarie, en 1682 & 83. Paris, 1685. 12°.

ſur-tout, qui ne ſont pas des (1) *Pantheon*, rempliſſent aſſez bien cependant les vues qu'on s'eſt propoſé en les édifiant. Celui du Ciel conſiſte en une Salle circulaire, dont le faîte couvert de tuiles bleues eſt ſoutenue par une infinité de colonnes ſans art, enduites d'un vernis azur. L'Empereur, quand il y vient ſacrifier, quitte ſa robe jaune pour ſe revêtir d'un manteau de la couleur du Ciel lorſqu'il eſt ſans nuage. On prétend que le fond du culte qu'on y rend, eſt un pur matérialiſme ; cela peut très-bien être. Mais le Peuple n'eſt pas encore aſſez bon Phyſicien, pour s'en appercevoir ; & ſon Souverain, qui eſt à la fois ſon Grand-Prêtre, n'eſt pas tenté ſans doute, de s'expliquer clairement là-deſſus. D'ailleurs, le culte qui a été fait pour le gros de la Nation, ceſſeroit de lui convenir, s'il venoit à être plus raiſonnable.

C'eſt dans la première enceinte de ce Temple, que l'Empereur, ſous le Coſtume Villageois, procède à la cérémonie du labourage. Cette Fête de la charrue ſeroit digne de tous les éloges qu'on lui a donnés, ſi elle influoit ſur l'amélioration de l'Agriculture en Chine ; ſi les Princes qui s'aquittent ſcrupuleuſement de cette étiquette, ſe pénétroient davantage de l'eſprit du cérémonial. Mais il eſt probable que tout cet appareil a été imaginé, moins pour rapprocher l'Empereur de ceux qui le nourriſſent, qu'afin d'inſpirer au Peuple

(1) Le *Pantheon*, ou le Temple de tous les Dieux, à Rome ; aujourd'hui la *Rotonde*, ou l'Egliſe de tous les Saints.

souffreteux, quelqu'amour pour le despote qui le fait souffrir, & qui se croit quitte en sortant du Temple du Ciel. Chaque Mandarin répète la même scène dans son Gouvernement ; & le Peuple vient s'extasier à la vue de ses Chefs, qui daignent descendre un moment jusqu'à lui, & *mettre* eux-mêmes *la main à la pâte.* (Qu'on me permette cette expression triviale, mais énergique). Cependant il semble que l'Empereur & ses Mandarins craignent qu'on ne les prenne tout-à fait au mot, qu'on les assimile aux Laboureurs ; ils ont soin de faire dorer la Charrue & vernir la Corne des Bœufs dont ils se servent. On ajoute que l'Impératrice, de son côté, prépare elle-même le repas que doit partager son auguste Epoux. Tout cela est bien (1) édifiant ; mais le sort du Peuple, & sur-tout des gens de la campagne, n'en est pas plus brillant.

Pekin a encore un autre superbe Temple, consacré au Génie Protecteur des Murs de la Ville. Il est beau pour les Chinois, de s'être quelquefois rencontrés avec les Romains.

Cette Capitale possède aussi un Observatoire ; il ne lui manque que des Astronomes & des instrumens.

(1) En France, le Jeudi de la Sainte Semaine, Versailles offre un spectacle plus touchant encore. 12 Enfans du pauvre sont admis au Château, & croient rêver, quand ils voient le Roi lui-même s'agenouiller devant eux, & leur laver les pieds. Qu'Henri IV devoit avoir bonne grace dans cet accoutrement !

Le

Le Palais Impérial occupe lui ſeul, dans la Cité vieille, un eſpace de deux lieues en quarré. Des milliers d'Eunuques en font le ſervice ; ils ont le courage d'en défendre l'entrée à tout individu contrefait & diſgracié de la Nature.

Les Lamas y deſſervent une Chapelle fort riche, qui renferme une Idole priapique & ſans voile. On retrouve par-tout ce culte dans l'Hiſtoire, même chez les Nations les plus polies. Les anciens Grecs le reçurent des Egyptiens. Aujourd'hui il n'a plus lieu que chez les Peuples ſauvages ou ſtupides. Il faut cependant obſerver que l'époque où il fleurit le plus, ne fut pas toujours celle de la plus grande corruption de Mœurs. Moins on ſacrifie à la Pudeur réelle, plus on accorde au *decorum* extérieur.

Les environs de Pekin ſe reſſentent du voiſinage de la Capitale ; ils ſont beaux & bien ſoignés. L'Empereur y fait cultiver un vaſte Jardin, dont toutes les beautés ſont priſes dans la Nature ; l'art ne s'y montre pour rien. Il ſemble qu'on ait voulu y ménager un contraſte parfait avec le faſte de la Cour. Ce n'eſt pas un Jardin Chinois rempli de mille objets factices & bizarres, entaſſés ſans goût, dans un déſordre à prétention. C'eſt une belle campagne dans toute ſa fraîcheur & ſa ſimplicité. Nous remarquons ce lieu, parce qu'on n'en rencontre pas beaucoup de ſemblables chez les Chinois, amis des monſtruoſités en tous les genres. Peut-être ce Jardin paſſe-t-il à leurs yeux pour une ſingularité.

Paſſons rapidement en revue quelques-unes des autres Villes de la Chine.

Dans la même Province où la Capitale eſt ſituée, on trouve Swen-wha, Cité aſſez forte, où l'on voit des rats jaunes. On fait cas de leur peau.

La grande Muraille commence à la Ville de Lan, dont les remparts ſont baignés par la Mer.

La Province de Chanſi, la plus anciennement peuplée, ne l'eſt pas beaucoup à préſent. Il y a peu d'endroits murés. Les Habitans, pauvres pour la plûpart, logent dans des trous pratiqués en terre; ils commercent du Raiſin ſec.

Les Chinois de la Province de Chen-Si fabriquent des Etoffes de laine & de poil de chèvres: on les dit plus hoſpitaliers & d'un caractère plus ſociable que leurs compatriotes. Singan en eſt la Capitale, Ville conſidérable, la plus forte, dit-on, après Pekin. Dans les montagnes de ſon Domaine, on a découvert une terre, laquelle infuſée dans l'eau, éclaircit le tein des Femmes.

Les Fourrures ſont la principale richeſſe d'Yen-Ngan.

Fong-Hyang doit ſon nom à un Oiſeau imaginaire, dont les Chinois aiment à porter la figure ſur leurs habits.

La Ville de Kong-Chang ſe vante de poſſéder le Tombeau de Fohi, Légiſlateur de la Chine, qui précéda J. C. de 3000 années; perſonnage auſſi fabuleux peut-être que l'Oiſeau Fong-Hyang.

On fabrique des Tapis & des Etoffes de laine à Neng-Hya, Ville ancienne, détruite par Gengis-Kan.

Ce qu'il y a de plus digne de remarque dans la Province de Sec-Tchouen, ce sont les Mayao-tfès, Peuplade demi-Sauvage, & à moitié foumife par les Chinois, qui les appellent Rats de bois ! Ces gens ont leur Gouvernement propre, qui approche du régime féodal & militaire. Les paffe-droits ne font point connus chez eux. Pour être Officier, il faut faire preuve de bravoure & d'adreffe. Celui qui fe préfente à un grade, eft obligé de franchir à cheval, un foffé large, & dans lequel brille un feu clair. On exige auffi de lui, qu'à la tête de fa Troupe de Cavalerie, il fe précipite du fommet de la montagne la plus élevée. Nous autres Européens, ne fommes pas fi exigeants.

Si les Myao-tfès avoient quelqu'ambition, ils feroient trembler les Chinois qui fe difent leurs Maîtres, & qui n'ofent exercer fur eux leur droit de fouveraineté. Les Mandarins, pour l'ordinaire peu aguerris, font la fourde oreille, & ferment les yeux, quand ces Montagnards indépendans & fiers, refufent la contribution, qu'on ne leur demande jamais deux fois, dans la crainte de les irriter.

Ils vivent divifés par Tribus, affez mal d'accord entr'elles. Mais l'intérieur de chaque Tribu eft paifible. C'eft ordinairement une Famille bien unie, fous l'infpection du plus âgé. On foupçonne les Chinois de chercher à les affoiblir en les excitant fous main, les

uns contre les autres. On pourroit faire quelque chose de cette Horde, qui a conservé du caractère au sein d'une Nation qui n'en a jamais eu.

Les armes ordinaires des Myao-tsès sont l'arc & la demi-pique. Les selles de leurs chevaux, très-bien faites, différent de celles des Chinois, en ce qu'elles sont plus étroites, plus hautes, & qu'elles ont les étriers de bois peint.

Les moins indépendans d'entr'eux, répandus parmi le peuple Chinois, aiment cependant à s'en distinguer, par une espèce de coëffure qu'ils portent au lieu du bonnet ordinaire, en usage par toute la Nation. Quelquefois ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile, & ne portent qu'une espèce de pourpoint & des hauts-de-chausse.

Les Myao-tsès non encore soumis, ont pour habit seulement un caleçon & une casaque, qu'ils replient sur l'estomach. Ils fabriquent de la Toile & des Tapis bien tissus, qui leur servent de couvertures pour la nuit. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs, rouge, jaune & verte : les autres de filets, crus d'une espèce de chanvre qu'ils teignent aussi.

D'autres sont un peu mieux vêtus. La forme de leurs habillemens est celle d'un sac à manches larges par les bouts & taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une sorte de veste d'une autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans la Mer ou dans les Lacs du pays. Le bonnet & le reste sont à-peu-près de même. La ma-

tière eſt faite de gros fils & retors, d'une eſpèce de chanvre & d'herbes inconnues aux Chinois. La plûpart vont nuds pieds.

La coëffure des Femmes a quelque choſe de groteſque. Elles mettent ſur leur tête un ais léger, long de plus d'un pied, & large de cinq à ſix pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, attachés avec de la cire; de ſorte qu'elles ſemblent avoir un chapeau de cheveux : elles ne peuvent s'appuyer ni ſe coucher qu'en ſe ſoutenant par le col. Elles ſe trouvent auſſi obligées de détourner à chaque inſtant, la tête à droite & à gauche, le long des chemins qui, dans cette contrée, ſont pleins de bois & de broſſailles. La difficulté eſt encore plus grande, quand elles veulent ſe peigner à fond. Elles paſſent des heures entières devant le feu pour faire fondre & couler la cire. Après avoir nettoyé leurs cheveux (ce qui n'arrive que trois ou quatre fois l'an), elles ſe coëffent de la même manière.

Cette mode, qui probablement n'auroit point vogue ailleurs, eſt affectée aux jeunes Femmes. Les vieilles prennent moins de peine. Elles ſe contentent de ramaſſer ſur leurs têtes, en treſſes nouées, leurs cheveux, quand il leur en reſte après la toilette, qu'elles n'ont pas manqué de faire dans leurs beaux jours.

Yun-Nan eſt la Capitale de la riche Province de ce nom. Moins Sauvages que les Myao-tſès, les Habitans de ce diſtrict, après avoir défendu long-temps leur indépendance, n'ont conſenti à reconnoître la

domination Chinoiſe, qu'autant qu'on leur laiſſeroit les privilèges les plus étendus. En conſéquence, ils forment une eſpèce du Royaume à part, au milieu de l'Empire. Ils vivent ſous des Seigneurs ſuſerains, qui relèvent de l'Empereur, & qui ont chez eux droit de vie & de mort. Il a bien fallu leur accorder ce qu'on ne pouvoit leur refuſer. Les Naturels de ce canton ont des Mœurs toutes particulièree. Un chapeau de paille couvre la tête des *Lo-los* (c'eſt leur nom). Ils portent des ſandales; leurs jambes ſont nues. Une veſte de toile leur deſcend juſqu'aux genoux; les Femmes y ont de longues robes & de petits manteaux: les Seigneurs ſont vêtus de damas ou de ſatins, à la manière des Grands en Tartarie. Ils fabriquent de très-beaux Tapis, & une Etoffe unie avec de la ſoie torſe.

Cette Province eſt remplie de montagnes qui procureroient des retraites ſûres aux Naturels, s'ils étoient mécontens. On diroit que la Nature a prévu ce qui ſe paſſeroit parmi ſes Enfans réunis en ſociété. Elle a comme pris le ſoin de menager des aſyles inviolables à ceux d'entr'eux qui ſe montreroient jaloux de leur liberté.

Dans le diſtrict d'Yun-ning-tu, Ville au Nord de d'Yun-Nan, on élève de grands troupeaux de ces vaches dont la queue ſert à faire des Etoffes à l'épreuve de la pluye, & dont les Chinois ornent leurs étendards & leurs caſques.

C'eſt à Ko-King que ſe fabriquent les plus beaux Tapis de toute la Chine.

Les Habitans de Ching-Hiang, jolie Ville dans le plus beau ſite de la Province, font auſſi avec du coton, des Tapis aſſez eſtimés.

Dans les lieux élevés & ſauvages de la Province de Koeit-chek, on trouve des Myao-tſès; ils y partagent leur temps entre la culture des terres & la fabrication de quelques Toiles lâches & fort claires, des Tapis unis ou à carreaux de diverſes couleurs & de matières différentes. Avec la peau de bufle, ils ſe font des cuiraſſes, qu'ils couvrent de petites plaques de fer ou de cuivre battu.

Les Chinois en diſent beaucoup de mal tout haut, parce qu'ils ſont forcés de les eſtimer tout bas. Le Myaou-tſé n'eſt rien moins que délié. L'intérêt n'eſt point le mobile de ſes actions; il travaille avec joie pour élever ſa Famille, & ne rejette aucun des Enfans que la Nature lui envoie. Comme il n'y a rien en lui dont il doive rougir, il laiſſe un libre accès dans tous les défilés de ſes montagnes aux Voyageurs paiſibles qui viennent l'obſerver. Les Miſſionnaires ont trouvé en lui, un cœur digne des vérités Evangeliques. Mais il s'en tient à ſes Bonzes, qui ne ſont pas auſſi corrompus qu'ailleurs, parce qu'ils ne ſont guère plus riches que leurs compatriotes. L'Empereur Kien-long a peut-être manqué à la Politique, en diſperſant cette Peuplade qui lui faiſoit ombrage. Il eût pu en tirer un meilleur parti en la ménageant. Mais il eſt plus aiſé

de détruire une Nation eſtimable que de la rendre eſclave.

Ngan-Chan eſt le Chef-lieu d'un petit territoire qu'arroſe en pure perte, le San-hiang. La Nature ne fait pas tout ; elle veut être ſecondée par l'induſtrie.

Dans le petit domaine de la Ville de Chin-yeun, tout le long d'un ruiſſeau qui le fertiliſe, on cueille les plus belles fleurs de toute la Chine. Nous ferons une remarque à cette occaſion. Il eſt étonnant que la Nation Chinoiſe, qui paroît avoir un goût marqué pour la culture des fleurs, n'en ait pas contracté plus d'amabilité dans ſon caractère. On ſe peint aſſez ordinairement dans ſes habitudes.

Sé-Nang eſt une petite Ville, arroſée d'une belle rivière. Un ſentier unique & fort étroit la fait communiquer avec des montagnes inabordables par tout autre endroit, & au ſein deſquelles ſe retirent les Habitans au premier cri de guerre qu'ils entendent. Sans les montagnes & les archipels, il n'y auroit peut-être plus d'Hommes ſur la terre.

Près de Sé-Ming, autre Ville ſiſe ſur les frontières de Tung-King, on voit, dit-on, des Colonnes de cuivre, marquant les anciennes limires de l'Empire.

Si l'on en croit les Topographes, il y a ſur le territoire de Nan-Ning, une eſpèce d'Oiſeaux qui rendent par le bec, des fils de coton.

Le ſol des environs de Tſin-Cheu, produit une herbe dont on fait des Etoffes, quelquefois plus chères que de la ſoie.

Les

Les montagnes du Domaine de Lyeou-cheou ſont abondantes en Plantes médecinales : on donne aux Habitans, un eſprit vif & ſubtil. Y auroit-il quelque analogie entre ces deux productions ?

Jadis, à Chang-cha, Ville principale du midi de la Province de Hou-guand, on célébroit des Jeux & des combats en l'honneur d'un Mandarin aimé de la Nation, qui s'étoit noyé dans le Heng-kiang. Nous rapportons cette anecdote, parce que de tels évènemens ſont rares à la Chine, comme ailleurs. Peu de Miniſtres s'y font regretter du Peuple.

Canton eſt la Capitale de la Province de Kouang-tong. C'eſt une grande & belle Ville. On y remarque ſur-tout la rue de Porcelaine. Il y a pluſieurs Manufactures où l'on fabrique des Etoffes brillantes, mais mal travaillées & peu durables Celles qu'on appelle *Chas*, & qui ſont à jour & à fleurs, ſont les plus eſtimées. On les porte en été.

François Xavier trouva ſa mort & un Tombeau à Sanciam, petite Iſle à l'embouchure du Taho. Cet Apôtre des Indes n'avoit apparemment pas la plus grande confiance dans ſes talens, & ſembloit ſe méfier de la Grace ; car il prétendoit que les moyens de la perſuaſion étoient inſuffiſans, ſans la reſſource des armes. Son Neveu Jérôme étoit dans les mêmes principes, & eut beaucoup de peine à conſerver les conquêtes ſpirituelles de ſon Oncle.

Les montagnes qui occupent le centre de l'Iſle

Hay-nan, ſont habitées par des Hommes difformes, & qu'on dit indépendans & lâches tout-à-la-fois. Ils attendent la nuit pour deſcendre de leurs retraites, & vont piller les maiſons de la plaine. Ils ont pour armes, la flêche, un poignard & une hache tranchante. Leurs cheveux forment un bourelet autour de leur tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. De petites poires d'or & d'argent pendent à leurs oreilles ; une pièce de calicot les couvre de la ceinture aux genoux. Les Femmes ſe diſtinguent par un corſet, & par des rayes qu'elles ſe ſont avec l'indigo, depuis les yeux juſqu'au bas des joues.

Hang-cheu, Capitale de la Province de Che-kyang, eſt une Ville importante. On y trouve les principales Manufactures de ſoie de la Chine. On y fait des Taffetas, des Satins à fleurs, des Etoffes unies, les meilleures de de l'Empire.

Les Portugais avoient un très-bel Etabliſſement à Liam-po ; mais s'étant montrés les rivaux des Chinois, en fait d'avarice & de rapine, ils en ont été chaſſés. Les Chinois ne veulent point ſouffrir d'autres fripons qu'eux chez eux.

Les Anglois ont montré plus de réſerve à Cheuchan. C'eſt une Iſle conſidérable. Le Thé croît ſur ſes montagnes. Elle eſt célèbre par un Pélerinage de Marins. On y compte 490 Temples deſſervis par 3000 Bonzes, engraiſſés des offrandes abondantes qu'on s'empreſſe de leur apporter de toutes parts. A la

Chine, c'eſt encore un bon métier que celui de Bonze.

La place de Mandarin ne le vaut pas. C'eſt un poſte gliſſant dans cet Etat deſpotique. Près de Cheu-chan eſt l'Iſle de Kimp-ton deſtinée à ſervir de retraite aux Miniſtres diſgraciés. On leur permet d'y finir leurs jours dans la paix. C'eſt un port après l'orage : mais tous les exilés n'ont pas le bon eſprit de regarder ce ſéjour comme tel. Pour l'ambitieux, l'inaction eſt pire que la mort.

Chau-king eſt une Ville très-ornée ; mais le monument public qui lui fait le plus d'honneur, eſt le tombeau d'Yu (1), autour duquel on va ſe livrer à la joie. Yu méritoit un ſouvenir de la reconnnoiſſance, pour avoir fait deſſecher une grande étendue de terres marécageuſes. Ce travail vaut bien la conſtruction de la grande Muraille. A-t-on prétendu faire l'éloge des Habitans de cet endroit, en les diſant exercés dans les loix du pays.

(1) En 1769, il parut à Soiſſons, un *in*-4°. de 700 pages, intitulé *Yu le Grand & Confucius*, *Hiſtoire Chinoiſe*, par un Médecin. Cet Ouvrage eſtimable n'eſt qu'un Roman politique. L'Auteur a voulu y mettre en action, la Doctrine de l'Economie politique que le Docteur Queſnay & ſes adeptes, venoient de publier en différens ouvrages didactiques, trop sèchement écrits peut-être. Celui-ci, qui l'eſt un peu moins, n'a pas fait oublier la *Phiſiocratie* & l'*Ordre eſſentiel*, où la ſcience des Economiſtes eſt développée avec

Quelques (1) Philoſophes modernes ont fait bien du tort à leur *Science* (2) *nouvelle*, en arguant de ſa conformité avec le régime politique qu'on obſerve en Chine.

C'eſt à Heu-cheu, Ville ſur le lac de Tay, qu'on fait les meilleurs pinceaux pour écrire.

On trouve deux cent mille ouvriers en toile des Indes dans la ſeule Ville de Chang Hay en Kyang-nan.

Nan-king eſt la Capitale de cette Province. Cette grande Cité a perdu ſon éclat, du moment qu'elle ne ſervit plus de réſidence aux Empereurs. Dans les Etats vaſtes comme la Chine, la préſence du Souverain vivifie tout, ſon abſence fait tout languir. Or comme un Prince ſi puiſſant, ſi abſolu qu'on le ſuppoſe, ne peut ſe trouver en perſonne dans pluſieurs endroits à la fois; pour éviter les inconveniens de la réſidence, un Prince qui auroit à cœur le bien de toutes ſes Provinces, devroit peut-être les faire jouir tour-à-tour de ſa préſence, & ne donner à aucune d'elles pour trop long-temps, la préférence ſur les autres.

Les citoyens de Nan-king ſont adonnés à l'étude

plus de fidélité : en ſorte que cette Hiſtoire Chinoiſe, trop peu exacte pour ſervir de monument hiſtorique, trop ſérieuſe pour être lue comme un Roman, n'a pas eu, & ne pouvoit pas avoir tout le ſuccès déſiré.

(1) Les Economiſtes.

(2) Ou renouvellée.

avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent ſous la main, dans cette Ville, un plus grand nombre de livres que par-tout ailleurs. Le Chinois, peuple ſans imagination, ne peut ſe paſſer de livres, pour devenir ſçavant à ſa manière. La ſcience des mots l'occupe plus que celle des choſes. De même que l'obſervance de l'étiquette paſſe à ſes yeux avant la pratique de la morale.

Il ſe fait encore beaucoup de Commerce dans cette ancienne Ville Impériale. On y fabrique des Satins unis & à fleurs, des Draps de laine, eſpèce de feutre ſans tiſſu, orné de fleurs artificielles qui ſe font avec la moële d'un arbre.

A Sang-kyang, Ville près de la Mer, & ſur un petit Lac, on vend beaucoup de Cotons, des Calicots de toutes eſpèces, qui, lorſqu'ils ſont teints, paroiſſent de la plus belle Serge.

La peine de mort, portée dans nos Codes criminels, contre les ſcélérats, a trouvé des contradicteurs. On pourroit citer à l'appui de leur opinion, ce qui s'eſt paſſé à Tſong-ming. Las des exécutions journalières auxquelles le Peuple s'accoutumoit, le Gouvernement Chinois prit jadis la réſolution de réléguer dans cette Iſle de la Province de Nang-king, tous les malfaiteurs qui infeſtoient l'Empire. Ces bannis, à qui on avoit enlevé l'occaſion de faire le mal, s'adonnèrent tout entiers au bien. Aidés de quelques familles agricoles du Continent, ils défrichèrent le lieu de leur exil; & dans peu, on vit une étendue de 20 lieues ſur ſix,

inculte & déferte, changée en une campagne fertile & populeufe. Enforte qu'aujourd'hui l'Ifle Tfong-ming offre une petite Province très-floriffante, digne de toute l'attention du Miniftère.

On ne fçait comment s'eft introduite parmi les Infulaires, la manie des procès, à laquelle ils facrifient tout leur avoir. Au refte, c'eft un des traits du caractère de toute la Nation Chinoife, querelleufe & chicanière.

Ils ont une autre manie qui leur porte moins de dommages. Inquiets de ce que deviendra leur corps après le trepas, long-temps avant le terme probable de l'exiftence, ils fe pourvoient d'un cercueil verni & doré, qui devient à leurs yeux, la pièce la plus importante de leur mobilier. D'où peut provenir cet ufage ? Seroit-ce parce qu'expofé, fous le plus léger prétexte, à tendre le dos aux bâtons dont le Mandarin marche entouré, & regardant la mort comme le moment du repos de la vie, ils font bien-aifes de s'en affûrer, en fe procurant un cercueil des plus folides & des mieux conditionnés. Il eft bien fingulier que les Chinois, par efprit de vanité & de fuperftition, faffent précifément la même chofe que font nos Religieux de la Trappe, par efprit de pénitence & de mortification. On fçait que ceux-ci fe creufent journellement leurs foffes. Les Egyptiens au contraire, par une raffinement d'épicureifme, admettoient des fquelettes à leurs banquets.

A Kay-fong, Capitale de la Province de Honang, il exifteencore quelques familles, triftes reftes d'une

fameuse Synagogue, établie sous la Dynastie des Hans. Ces Juifs sçurent se maintenir long-temps sans se soumettre aux usages des Idolâtres, au milieu desquels ils vécurent. Ils affectoient même de s'en distinguer, jusques dans la manière de tourner leurs moustaches.

A l'exemple des Gentils qui les environnoient, ils n'avoient point dressé d'Autel dans l'intérieur de leur assemblée. On y voyoit quelque chose de plus simple & de plus raisonnable. Les parois de leur Temple étoient chargés de marbres couverts d'Inscriptions historiques, & des cassolettes fumoient sans cesse en l'honneur d'Abraham, de Moïse, & même de Confucius. Chacun de leurs Grands Hommes, tant Nationaux qu'Etrangers, avoit son vase de parfum, qui sembloit le représenter. Le Livre de leur Religion, pompeusement relié, demeuroit tout ouvert, posé sur une espèce de Tribune aux Harangues, qui occupoit le centre de l'Edifice sacré. Le plus sage d'entr'eux avoit seul le droit d'y monter, de feuilleter le saint volume, d'y lire à haute voix, d'y joindre une exhortation fraternelle, & de prononcer les premiers mots d'une Prière pleine d'onction, qu'achevoit la dévote assistance. Ces Hébraïsans naturalisés en Chine, n'avoient cependant pas oublié leur antique patrie; c'étoit toujours vers Jérusalem, à l'occident du lieu où ils se trouvoient, qu'ils tendoient les mains, & adressoient leurs pieuses Oraisons. La Bible dont ils se servoient étoit

Hébreuſe ; mais ils appelloient Dieu du nom (1) que leur donnent les Chinois dans leur langue.

Change-té, autre Ville de la Province de Honang, ſe trouve à-peu-près dans la même poſition que la petite Ville de Sè-nang, dont nous avons dit un mot précédemment.

C'eſt à Kyoſeu, dans la Province de Chantong, que naquit Confucius, (2) le ſeul homme de ſa Nation digne peut-être d'être envié aux Chinois. Ce Philoſophe qui eût pu balancer Zoroaſtre & Pythagore ſes contemporains, ne ſe ſoutiendroit peut-être pas auſſi bien à côté de Socrate & d'Epictete, de Ciceron & de Sénéque ; mais il eût pu les égaler, s'il fût né leur compatriote. Les honneurs preſque divins que ſa patrie continue de lui rendre, ſemblent prouver la diſette de Grands Hommes qui affligea de tout temps cet Empire, le plus vaſte & que quelques-uns croyent le plus ancien de la Terre.

Cependant Confucius méritoit l'eſpèce de culte que lui décerne ſa patrie, s'il eſt vrai qu'il fut l'Apôtre &

(1) *Tyen*, le Ciel ; *Chang*, Dieu ; *Chamti*, Seigneur de l'Univers.

(1) Ce Légiſlateur des Chinois précéda de 551 ans la naiſſance du Légiſlateur des Chrétiens. Confucius mourut 479 ans avant Jeſus-Chriſt. Sa maiſon natale exiſte encore, dit-on. Les Empereurs y vont en pélerinage ; Confucius de ſon vivant, fut chaſſé de leurs Palais.

le Martyr de la Loi naturelle qu'il avoit, dit-on, pris à cœur d'y rétablir. Mais le fait eſt douteux : Ce ſage connoiſſoit trop la trempe de l'eſprit humain, pour tenter un ordre de choſes incompatible avec le régime ſocial. Prêcher la Religion naturelle à la Cour des Rois de l'Aſie ! . . . . . . Il eſt plus vraiſemblable que Confucius, gémiſſant des excès honteux & révoltans auxquels ſe portoit la ſuperſtition, voulut donner le change à ſes compatriotes enclins à l'idolâtrie. Il remonta à la ſource. La piété filiale lui parut le premier culte imaginé par les Hommes, & d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les ſacrifices (1) ſolemnels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme un point de Religion, qu'on iroit à certains jours, brûler de l'encens ſur le Tombeau de ſes Pères. Ce culte ſi naturel & ſi pur, prévalut quelque temps ſur les autres Sectes, & devint la Religion de l'Etat.

Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une étiquette ſacrée. Mais du moins ce cérémonial pieux en impoſe encore. Il contient le Peuple & par fois ſes Chefs, & prévient de plus grands abus. En cela, Confucius rendit un ſervice ſignalé à ſes compatriotes.

---

(1) En 1682, l'Empereur de la Chine entreprit avec toute ſa Cour, un Voyage de pluſieurs centaines de lieues, à travers des déſerts, pour rendre hommage aux lieux conſacrés par la Sépulture de ſes Aïeux.

V. la Relation du P. Verbieſt, dejà citée, pag. 5.

La piété filiale réduite en culte politique, eſt une très-belle idée, & d'une exécution facile, quant à l'extérieur. Mais cette eſpèce de Religion domeſtique, ſervant de rite civil dans l'Empire le plus vaſte de la Terre, devoit dégénérer bientôt en vain ſimulacre, qui ne tourna qu'au profit des Grands; ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits, en les appellant leurs *Enfans*, & en ſe diſant leurs *Pères*. Ces deux noms furent un Taliſman pour le Peuple ſenſible & débonnaire. L'inſtitution la plus touchante dans ſon principe, conſomma complètement le grand-œuvre de la ſervitude nationale; & le deſpotiſme s'étonna lui-même de ſe voir affermi ſur les baſes les plus reſpectables & les plus chères au cœur de l'Homme.

C'eſt en conſéquence de cette théorie (pour donner un exemple des heureux effets qu'elle produit), que l'Empereur lui-même fait adminiſtrer ſous ſes yeux, aux Grands de ſa Cour, une vingtaine de coups (1) de bâton, qu'il qualifie de *correction paternelle*; l'endroit du corps (2) choiſi pour cette correction, indique en

(1) Pièce épaiſſe de bambou fendu, & long de pluſieurs pieds. Cette baſtonnade s'appelle Pan-tsè.

(2) On étend le coupable tout de ſon long, le viſage contre terre; on tire ſes haut-de-chauſſes ſur ſes talons. Puis on lui applique ſur les *feſſes*, les coups de bambou ordonnés par le geſte de l'Empereur ou du Mandarin.

effet que le Souverain de la Chine traite ses sujets comme des enfans.

On remarquera, par addition, que cette correction paternelle est « un supplice si violent, qu'un seul coup » est capable de fendre en deux une personne délicate. » Souvent on en meurt ».'

» Les Mandarins qui par-tout où ils trouvent, repré- » sentent le Prince, rendent la même Justice; & souvent, » assûre-t-on, il ne faut qu'une bagatelle pour se » l'attirer ».

Qu'on ose, après cela, représenter l'Empire de la Chine, comme une vaste famille; car, c'est d'après les faits qu'il faut juger cette Nation verbeuse.

Le Bourreau dans ses fonctions, porte une ceinture de soie jaune; c'est la livrée de l'Empereur. Son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur. Le Costume caractérise l'esprit d'une Nation, & sa manière de voir. Le Bourreau portant les couleurs du Souverain, indique assez que son état n'entraîne pas l'infamie avec lui.

On dit que sous le règne de Chun, la punition des coupables consistoit à porter un bonnet coloré & des habits extraordinaires.

Pour faire sa cour à un Mandarin bien sévère, c'est-à-dire, bien despote, on lui porte en cérémonie, un vêtement composé de petites pièces quarrées de satin, bleues, rouges, noires, jaunes, vertes, &c. La diversité de ces couleurs représente tous les différens

Peuples qui portent chacun des habits particuliers, & dont il eſt le digne Gouverneur. Ce qui a fait donner à cet habillement le nom de *Van ſiu-i*, *habit de toutes les Nations.*

Les Mandarins civils ſont diſtingués des autres ordres par des figures de dragons dont leurs robes ſont enrichies. Ils portent auſſi une eſpèce de *ſurtout* brodé de figures d'oiſeaux & d'autres bêtes. Un dragon à quatre griffes, un aigle, un ſoleil, &c. Ils offrent en outre, ſur la poitrine, une pièce quarrée d'étoffe richement travaillée, avec une deviſe au milieu relative à leur poſte.

Les Mandarins civils des ordres ſupérieurs, portent à l'extrêmité de leur bonnet, qui ſe termine en cône fort plat, une eſcarboucle enchaſſée dans de l'or, & une perle au bas pardevant; leur ceinture eſt enrichie de quatre pierres précieuſes, coupées en quarrés, longs & larges de quatre doigts.

La ceinture de ſoie eſt l'unique diſtinctif des Kolaos.

L'habillement des Chinois en général, a de la gravité. Il conſiſte en une longue robe, à longues & larges manches, dont un pan ſe replie ſur l'autre, attachées par un bouton d'or ou d'argent, & environnée d'une ceinture dont les bouts pendent, & à laquelle on ſuſpend un étui qui renferme une bourſe, un couteau & les deux bâtons qui leur ſervent de fourchettes: leurs hauts-de-chauſſe ſont de ſatin ou de toile. Sur leur tête eſt une touffe de cheveux treſſée, ſurmontée d'un

petit chapeau en entonnoir, ombragé par du crin rouge ou de la ſoie : les chapeaux jadis étoient fabriqués avec du chanvre fin ; à préſent ils ſont de ſoye. A leurs pieds ſont des bottes de ſoie, de calico ou de cuir de cheval.

On prétend qu'avant Fohi, les deux ſexes en Chine, portoient les mêmes vêtemens.

Les Femmes ſont modeſtement vêtues d'une longue robe rouge, bleue ou verte, qui ne laiſſe voir que leur viſage : leurs cheveux ſont friſés en boucles, entremêlés de touffes d'or ou d'argent, ſurmontés quelquefois de la figure d'un oiſeau, dont la queue s'élève en aigrette, les aîles s'étendent ſur les tempes, le corps eſt ſur le front, & la tête eſt ſuſpendue ſur le nez : elles ſe frottent pour ſe blanchir, d'une pâte qui les ride.

Les Femmes (& auſſi les Mandarins), ſe laiſſent croître les ongles. On recouvre ces griffes d'un étui, pour les conſerver à l'abri de tout accident.

Le blanc eſt la couleur du deuil ; & la toile en eſt la matière.

C'eſt à la Chine qu'on inventa l'art de filer la ſoie. On y fabrique des damas, des ſatins unis, rayés ou à fleurs, ou bien ornés de différentes figures, des taffetas à fleurs évidées, rayés, jaſpés, flambés ; des velours, des brocards, des gazes. On les dore, on les argente. On fait des étoffes de coton pour le commun du Peuple : on les peint en bleu ou en noir. Avec de

la laine, on fabrique des couvertures & un drap brun Les Chinois ont reçu des Indes, l'art d'imprimer la toile.

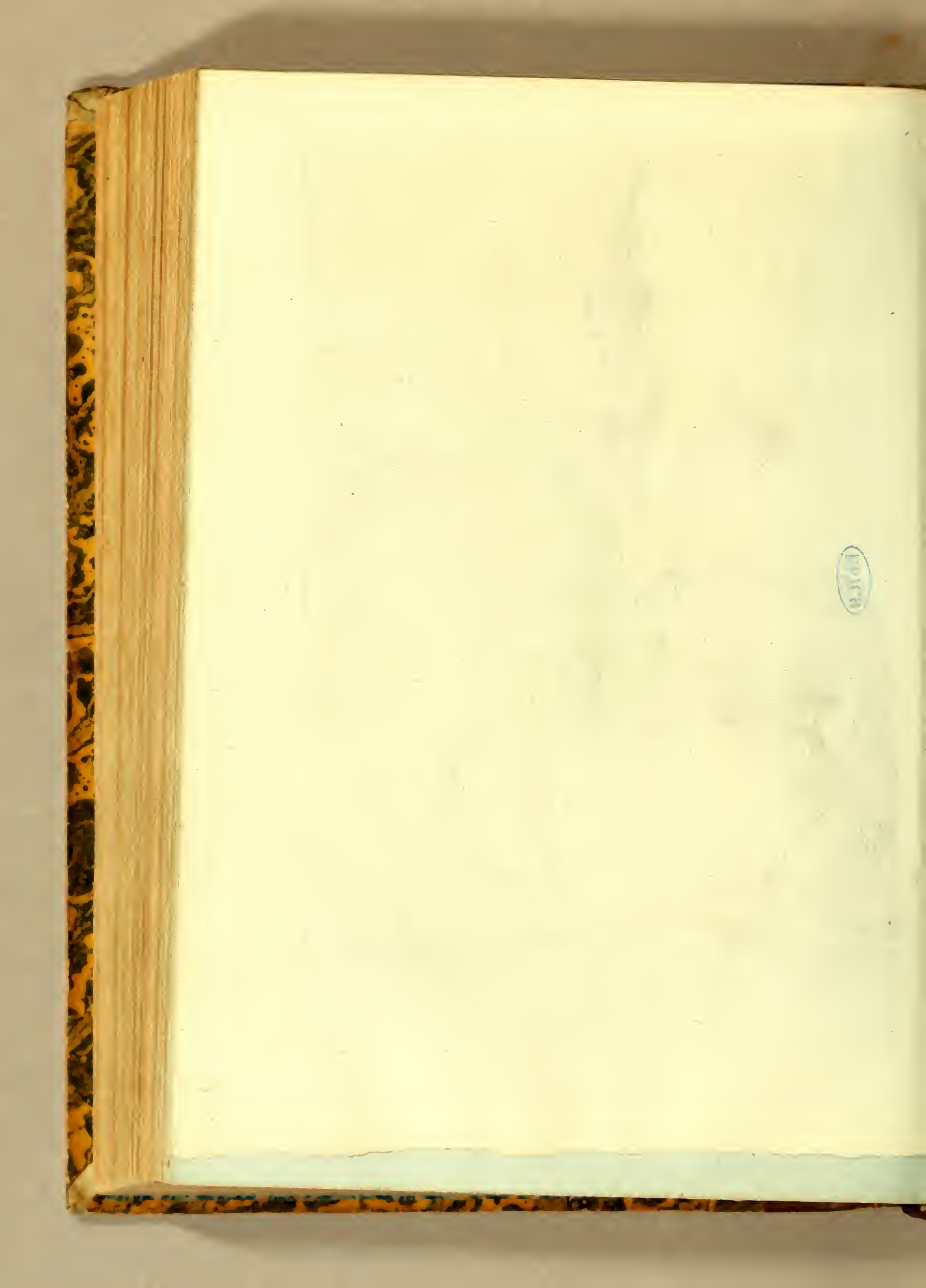
Les Chinoiſes font la révérence à la manière des Femmes en Europe. Cette ſalutation n'eſt pas dépourvue de grace & de nobleſſe ; mais elle fait ſourire chaque fois qu'on la voit pratiquée par des Mandarins en Orient, & de graves Magiſtrats en Occident.

Réſumons. Les Chinois nés pacifiques, laborieux & graves, feroient peut-être l'une des Nations les plus eſtimables du Monde connu, s'ils s'interdiſoient le Commerce. Le Commerce leur a fait contracter preſque tous les vices qu'on leur reproche, & les a rendu diſſemblables de ce qu'ils devroient & pourroient être, d'après les Livres de morale faits pour eux.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Chinois.

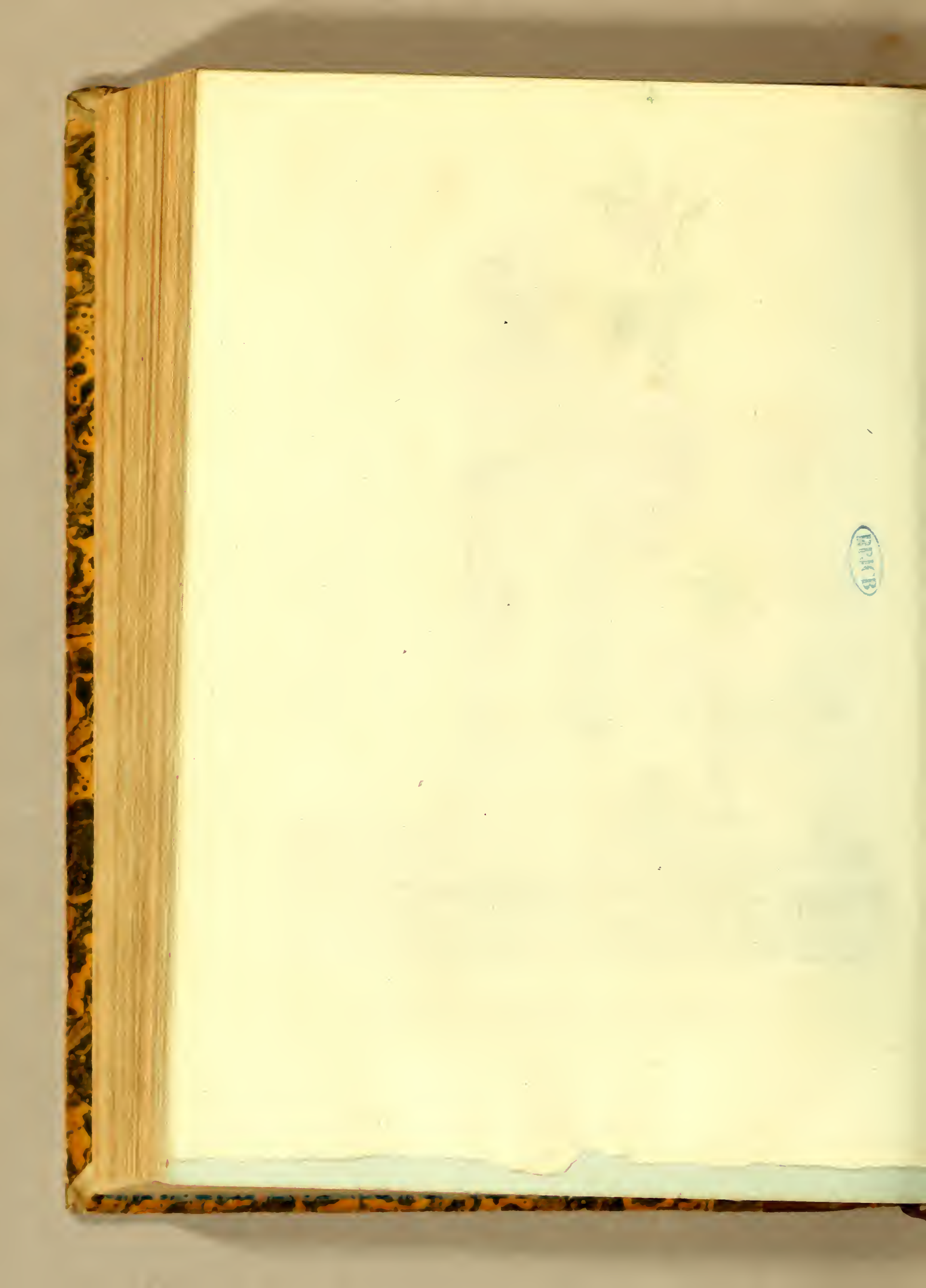


Cavalier Chinois.



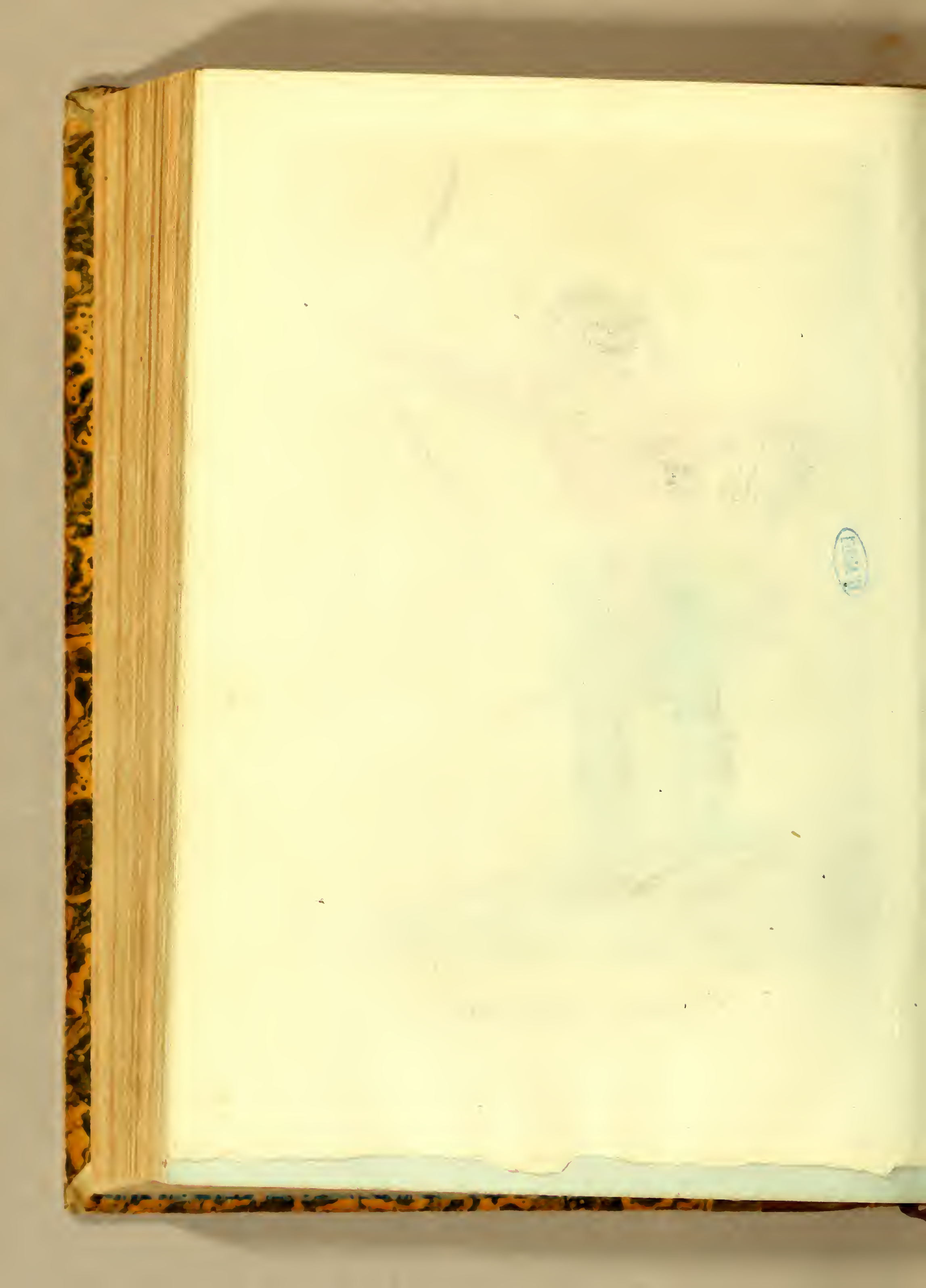


Hiatheo ou Esclave Chinoise.





Chinois combattant.



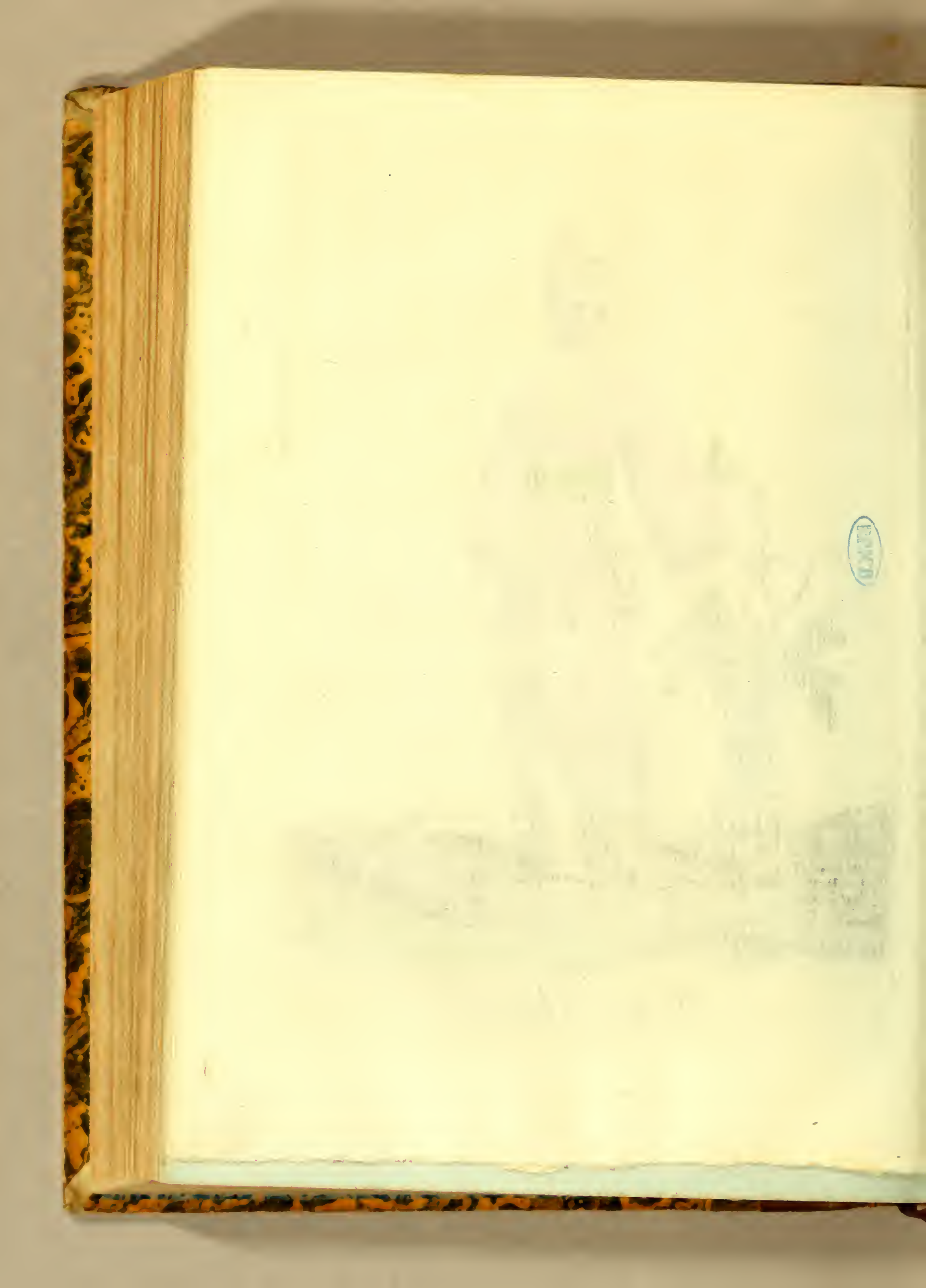


HUONV ou Musicienne Chinoise.



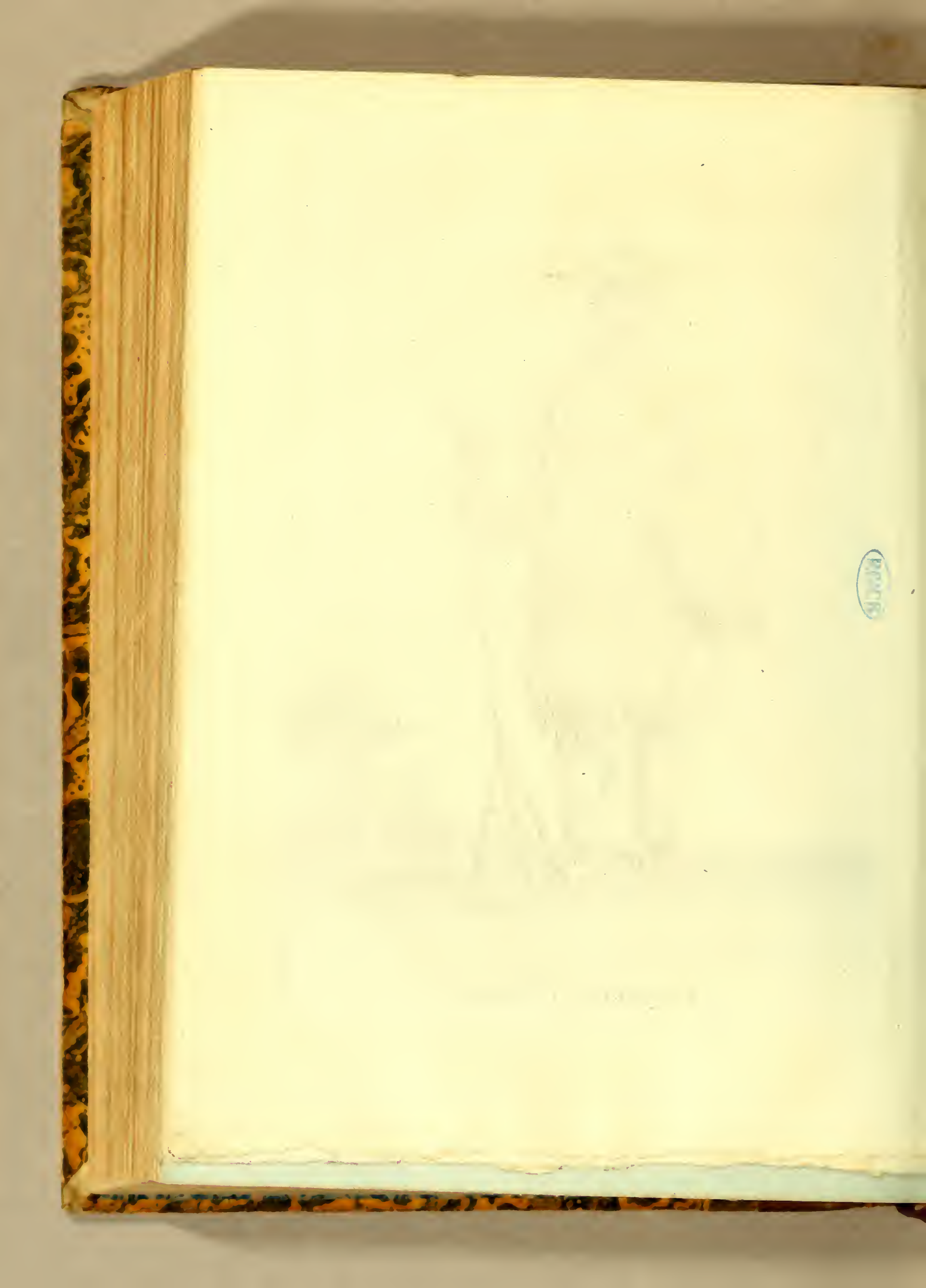


Dame Chinoise.





Jardinier Chinois.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES HABITANS DE LA BAYE

CHACKTOOLE.

A L'ENTRÉE DE NORTON.

Ce pays fait partie de la côte Nord-Oueſt de l'Amérique, vers le 64 degré de latitude. Il offre à-peu-près les mêmes aſpects que la contrée des Tſchutsky, dont il n'eſt éloigné que de quelques journées de vaiſſeau. Il eſt en général très-nud, & rempli de collines preſque toutes pelées. Dans la ſaiſon, le ſol eſt couvert, de diſtance à autre, de longs gramens & de plantes, telles que la (1) Camarigne, qui donnent une prodigieuſe quantité de bayes, bonnes à manger, quand elles ſont bien mûres. On n'y trouve que des bruyères, quelques bouleaux, des ſaules & des aunes, de la groſſeur d'un manche à balai. Mais l'eau douce, ſi chère

(1) Cette Plante, qu'on nomme auſſi bruyère à fruit noir, ſe trouve en Europe dans les cantons ſabloneux du Portugal.

aux Navigateurs, y abonde, ainsi que le bois flotté, lequel est presque tout de sapin dans cette partie de la Mer du Nord. Les Naturels de ces tristes contrées, vivent de saumons & d'autres poissons desséchés. Ils ont la sotte manie de se percer la lèvre inférieure. Ils mettent au fer le prix que nous mettons à l'or. L'Equipage du Capitaine Cook obtint pour des couteaux fabriqués avec un vieux cercle de fer, aux environs de 400 livres de poissons frais, parmi lesquels il y avoit plusieurs truites. Un peu de tabac donné à l'un de ces Sauvages, & des grains de verre offerts à sa Femme & à sa Fille, firent couler des larmes de reconnoissance à toute cette Famille. Les Mères ont coutume de porter leurs Enfans sur le dos, couverts avec le chaperon de leur souguenille. Leurs canots, revêtus de peaux, leur servent de cabanes, quand ils les ont renversés, la partie convexe du côté du vent.

Le teint de leur visage est de la couleur du cuivre. Leurs cheveux noirs, sont courts. Ils ont peu de barbe. Tous ne portent point d'ornemens dans les deux trous pratiqués à leurs lèvres de dessous. Le Costume est à-peu-près le même pour les deux Sexes. C'est une jaquette de peau de daim, garnie d'un grand chaperon. Hommes & Femmes portent de très-larges bottes. Les uns & les autres ont les dents noires, & qui parurent aux premiers Navigateurs qui les observèrent, limées jusqu'au niveau des gencives. Les Femmes se *tatouent* dans l'espace qui sépare la lèvre du menton.

Ils ſont d'un caractère aſſez doux, quoique méfiant. Ils connoiſſent l'art du chant, & leurs petits Concerts n'ont rien de barbare. Le Coriphée-chanteur eſt ordinairement accompagné de deux Virtuoſes, dont l'un bat une eſpèce de tambour, tandis que l'autre fait mille geſtes, plus chargés les uns que les autres, avec ſes mains & avec ſon corps.

Leurs habitations placées près du rivage de la Mer, ne préſentent qu'un toît en pente, fait avec des morceaux de bois, recouvert de gramens & de terre. Les flancs ſont entièrement expoſés à l'air. Le plancher eſt auſſi de morceaux de bois; l'entrée ſe trouve à une des extrêmités, & l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte, un petit trou qui donne iſſue à la fumée.

L'entrée de Norton n'offre pas un ſeul havre; & la Baye de Chacktoole ſe trouve expoſée aux vents du Sud & du Sud-Oueſt.

Voici quelques mots de leur Idiome, qui a quelque analogie avec les Dialectes des Groenlandois & des Eſquimaux; d'où on pourroit inférer que toutes ces Peuplades ſont de même race : ſi cela eſt, il y a une grande apparence qu'il exiſte au Nord, une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'Amérique & la partie orientale de l'Aſie :

L'Œil. . . . . *Enga.*
Le Soleil. . . . . *Maje.*
La Mer . . . . *Emaü.*

Ecu. . . . . Mooe.
Fer. . . . . Shawik.
Non . . . . Ena.
Oui. . . . . Eh.
Un. . . . . Adowjak.
Deux. . . . . Aiba.
Cinq. . . . . Dallamik.

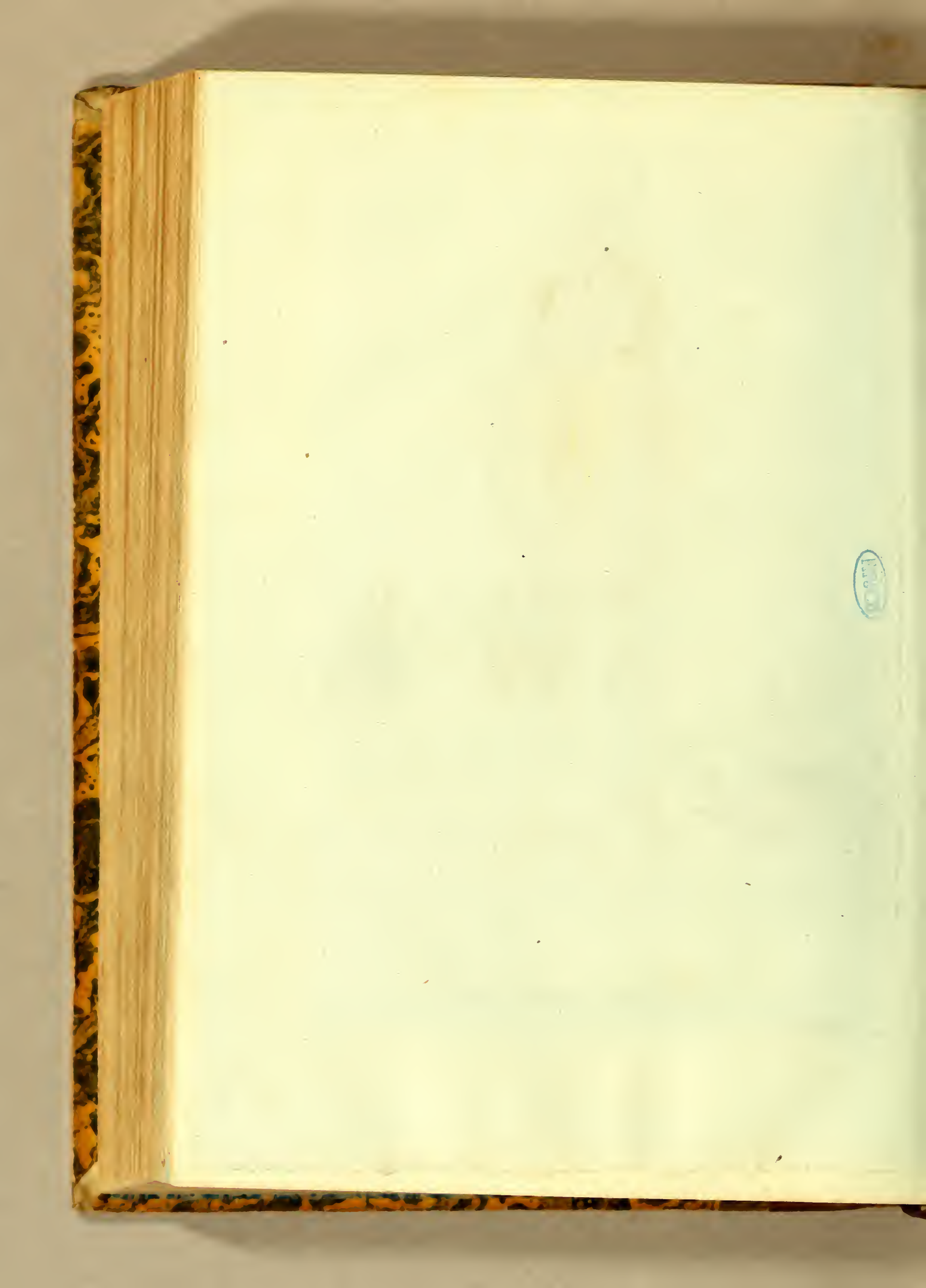
Lorfqu'ils comptent audelà de cinq, ils répètent les mêmes mots.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Habitans de la Baye Chacktoole, à l'entrée de Norton.

MŒURS

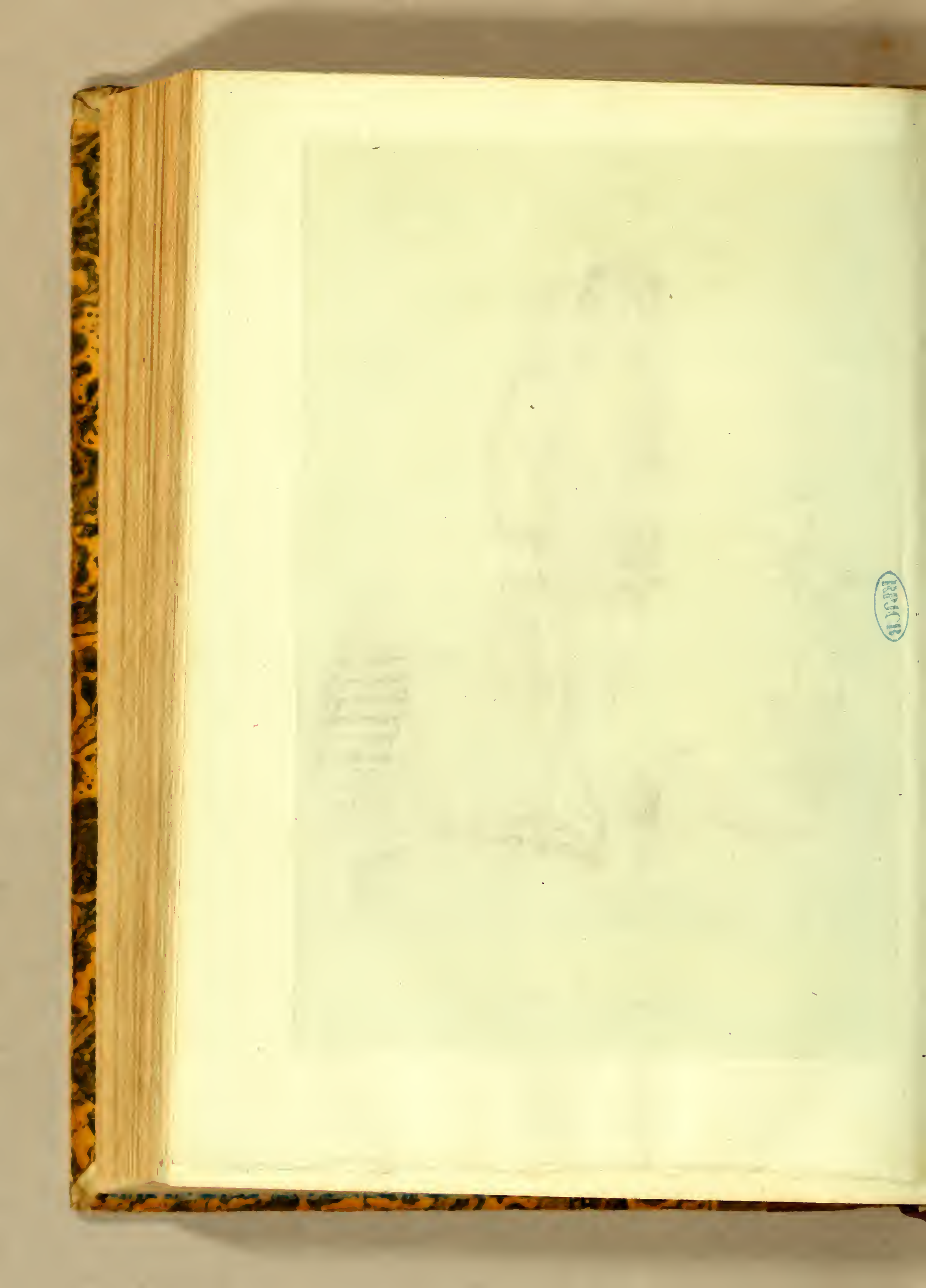


Habitant de Norton.





Femme de Norton.





MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE CEYLAN.

LA Géographie comparée feroit moins incertaine, fi les Anciens, d'accord entr'eux, avoient apporté dans leurs defcriptions topographiques autant d'exactitude que les modernes. Si l'on fait difficulté de reconnoître dans *Sumatra* la *Taprobane* de Ptolémée & de Pline, on peut au moins la foupçonner dans l'Ifle de Ceylan, morceau de terre confidérable qu'on rencontre dans la mer des Indes, voifin du Cap Comorin, & peu éloigné du continent auquel fans doute il a jadis appartenu. On ne fait ce qui fe paffe dans cette Ifle de l'Afie, que depuis la découverte qu'en firent les Portugais au commencement du XVIe fiècle.

Le hazard y avoit déjà conduit les Chinois, & une heureufe circonftance avoit fait tomber la Couronne fur la tête de l'un d'eux. Les naturels du pays, embarraffés du choix d'un Monarque élu parmi eux, terminèrent leurs différends en prenant pour Maître un étranger qui fe difoit le fils bien-aimé du Soleil, la première de leurs

Divinités. Il eſt bon de remarquer à ce ſujet, que les Inſulaires de Ceylan exigeoient des enfans de leur Roi qu'ils renonçaſſent au trône de leur père ; le hazard de la naiſſance leur paroiſſant entraîner à ſa ſuite plus d'inconvéniens encore que la fermentation qui accompagne ordinairement une élection.

Les Portugais, à leur arrivée, trouvèrent l'Iſle diviſée par des guerres inteſtines. Le rôle de pacificateurs ne fut pas celui qu'ils choiſirent. Ils profitèrent du trouble général pour ravir aux habitans le plus précieux de leurs végétaux. Quand ils furent raſſaſiés des richeſſes provenues de l'écorce du cannellier, ils méditèrent la conquête ou du moins la ſouveraineté de toute l'Iſle. Des flots de ſang recommencèrent à couler. Mais au bout d'un ſiècle de déprédations & de cruautés, les Hollandois ſe préſentèrent pour partager avec eux la dépouille des Inſulaires. Les derniers venus, meilleurs politiques, ſe rendirent néceſſaires aux opprimés ; on implora leur ſecours pour enlever aux Portugais leurs uſurpations ; & bientôt les défenſeurs, établis à la place des vaincus, ne ſouffrirent plus de concurrens.

Au milieu de tous ces chocs, une partie de l'Iſle, connue ſous le nom de Candi, n'a point ſubi le joug Européen. Fortifié par la nature du ſol, ce Royaume n'a pas encore été entamé par les armes étrangères, grace aux ſages précautions qu'on a priſes d'intercepter toute communication ; auſſi l'intérieur nous eſt-il tout-à-fait inconnu.

Le territoire de Ceylan eſt ſi fertile & ſi agréable, que les naturels croient fermement habiter le Paradis (1) d'Adam. Ils en ſont même ſi perſuadés, qu'ils montrent ſur une roche l'empreinte d'un pied de l'aîné des hommes, ſuivant le Coran, devenu le code religieux & civil d'une partie de ce pays. On déſigne ſous la dénomination de *Cingalèſes* ou *Chingulais*, ceux qui ſont encore idolâtres. Mais les Inſulaires exercent plus leurs membres que leur jugement & leur mémoire, qu'ils ont bonne. Très-actifs & très-leſtes, ils ſe ſervent avec une égale dextérité de l'arc, du mouſquet & de l'épée. Ils mangent peu, & n'ont point la manie des liqueurs fortes. Superſtitieux comme tous les demi-Sauvages qui ont des Prêtres, leurs pratiques religieuſes n'ont point épuré leurs mœurs. Ils ont des Avocats & des Médecins de profeſſion, ignorans & verbeux comme ailleurs. Leurs Artiſtes & leurs Artiſans les en dédommagent un peu par leurs travaux utiles. Leurs barbiers ont ſoin en même temps des ongles & des oreilles, & portent toujours ſur eux des miroirs. Très-propres dans leurs maiſons & leurs ameublemens, des feuilles de palmier leur ſervent de nappes & d'aſſiettes. Ils ſe façonnent des cuillers avec l'écaille du coco. Leurs vaſes à boire ſont de terre; ils y pratiquent un petit tuyau comme à nos théyères. Ils font uſage de pluſieurs pièces de monnoie de différente valeur & de divers métaux. La plus petite s'appelle

(1) Dans leur langue, *tenaſirim*; c'eſt-à-dire, terre de délices.

fanyms ou *fannons ;* il y en a d'or & d'argent. Leurs *laryns* peuvent repréſenter nos livres, ou vingt ſols de France. Ce qu'ils nomment *la pagode*, ſe monte aux environs de 13 liv. Ils ſont adonnés aux plaiſirs, & par conſéquent pareſſeux & mous. Entichés de leur prétendue nobleſſe, ils ont de l'inſolence à proportion. Jaloux des prémices de la femme qu'ils épouſent, ils s'adreſſent à des filles de dix ou onze ans. Il eſt vrai qu'en ce pays la nature eſt précoce, & ſemble autoriſer la polygamie. D'ailleurs, ils ſe croiroient coupables d'un gros péché, s'ils ſe marioient tard. C'eſt pour eux perdre un temps irréparable. La vie eſt courte, diſent-ils, on ne ſauroit en faire un trop bon emploi; & le meilleur, à leur gré, eſt celui que l'on conſacre à la multiplication de l'eſpèce. Auſſi un célibataire d'un âge mûr eſt-il vu de mauvais œil par ſes compatriotes des deux ſexes. Selon eux, c'eſt mal répondre aux vues de la ſociété & de la nature, qui ne nous aſſurent l'exiſtence que pour la faire valoir. S'ils ne regardent point à la quantité, ils ont égard à la qualité de leurs femmes. On ne peut ſe choiſir une compagne hors de ſa tribu, & quelquefois on ne ſe fait pas un ſcrupule de la prendre dans ſa propre famille. Le point eſſentiel eſt de ne pas contracter de méſalliances. Une autre conſidération, c'eſt la dot. Une vierge même en a beſoin. Mais celles qui ſont pauvres ont recours à la généroſité de la tribu. On s'empreſſe de ſe cottiſer pour aider les filles à ſe marier. Mais malheur à la jouvencelle qui n'eſt point mariée avant d'être nubile; rarement après cette époque,

trouve-t-elle un épouſeur. La cérémonie du mariage eſt peut-être bizarre, mais aſſez bien motivée. Elle conſiſte à ſe lier les pouces avant que d'entrer dans le lit conjugal; d'autres prétendent que les deux conjoints ſe ceignent d'un ſeul & même drap, dont chacun d'eux tient l'extrêmité. Puis on leur verſe de l'eau ſur la tête; eſpèce de leçon emblématique propre à apprendre aux nouveaux époux que déſormais ne faiſant plus qu'un, ils doivent partager les viciſſitudes orageuſes du ſort, & s'aider mutuellement à ſupporter les temps fâcheux de la vie. Ordinairement, pour peu qu'on ſoit aiſé, on élève devant la maiſon des mariés un arc triomphal formé de branches de figuier & de grenadier entrelacées de feſtons de fleurs, emblêmes de la fécondité & des plaiſirs de la jeuneſſe.

Les Ceylanois, qui entendent ſi peu raiſon ſur la primauté des faveurs de l'hymen, ne ſe montrent pas auſſi jaloux d'un bonheur excluſif. Car on prétend que les nuits qui ſuivent la première des noces, appartiennent aux frères du marié. Les infidélités n'offenſent les maris que quand leurs moitiés ont dérogé par un choix indigne de leur rang : dans ce cas, on condamne la coupable à la mort, moins pour punir le crime que pour faire ſatisfaction à la vanité bleſſée. Ceux d'entre les naturels qui croient à l'Evangile, contractent ordinairement leurs mariages au printemps, dans le courant du mois de Mai. Ce ſont de mauvais Chrétiens; car ils ſont envieux & chicaneurs. Plus riches que le reſte de leurs compatriotes, les Miſſionnaires n'ont pu leur faire ſentir tout le ridicule

l'eſpace d'un ſiècle, ſur le trépas de ſon cher fils Abel.

On montre encore quelques veſtiges d'habitations qu'on donne pour les reſtes de pluſieurs Villes anciennes & très-conſidérables. Mais Candi eſt la ſeule qui mérite aujourd'hui quelque conſidération.

On préſume que Ceylan, dans les temps reculés, avoit beaucoup plus d'étendue que de nos jours. Mais la mer la mine ſourdement & ſans relâche du côté du nord-oueſt. De fortes digues entretenues avec ſoin, pourroient retarder du moins les progrès deſtructeurs de l'élément qui l'environne. Le ſol paieroit avec uſure les frais de ſa conſervation. Les Inſulaires, plus amis du travail & doués de plus d'induſtrie, trouveroient au ſein de leur patrie de quoi ſe paſſer du reſte du monde, en ſatisfaiſant à tous leurs goûts. Telle qu'elle eſt, l'Iſle offre encore un ſpectacle aſſez intéreſſant. La ſurface eſt toute parſemée d'un grand nombre de Bourgs & de Villages compoſés chacun d'une cinquantaine d'habitations iſolées. Chaque famille a la ſienne; & ce coup-d'œil vaut bien celui de quelques groſſes cités peuplées aux dépens du reſte d'un territoire inculte & déſert. Les Chingulais conſtruiſent rarement leurs maiſons ſur le bord de la voie publique, n'aimant point à être obſervés de trop près chez eux par les paſſans & les étrangers, d'une curioſité ſouvent indiſcrète. Leurs édifices, au reſte, n'ont rien de recommandable, ſoit pour la matière, ſoit pour la forme preſque toujours irrégulière.

Les Inſulaires de Ceylan ne paroiſſent pas ſortir de la même ſouche. Les uns ſont blancs, les autres noirs. Il

y en a d'indépendans, & ce ſont les plus ſauvages. Il en eſt qui approchent plus, par l'extérieur & le caractère, des Européens que des Indiens. L'habitant des montagnes a les mœurs plus rudes que ceux de la plaine. Chaque canton de l'Iſle a ſes habitudes particulières. L'inégalité des conditions règne auſſi chez pluſieurs d'entr'eux dans toute ſa rigueur. Un barbier, par exemple, encore moins un potier de terre, n'ont pas le droit de s'aſſeoir ſur une chaiſe; on ne l'accorde qu'aux Orfèvres, aux Peintres & aux Charpentiers. Outre cela, le fils ne peut être autre choſe que ce qu'eſt ſon père. La fille ne peut donner ſon cœur qu'à un homme d'un rang égal à ſa condition; & les outils du métier qu'exerce ſa famille conſtituent la majeure partie de ſa dot. On remarquera que le dernier ordre du Peuple, le plus infime, renferme les ſoldats; c'eſt la ſentine de l'Iſle. Si cet arrangement n'eſt pas l'effet du hazard, il ſuppoſe beaucoup de raiſon & de juſtice. A la Cour du Roi de Candi, il eſt pluſieurs dignités qui donnent diverſes prérogatives. Le prêmier chef de la Juſtice a pour marque diſtinctive un fouet qu'on fait claquer devant lui pour écarter la foule de ſon paſſage. Les Prêtres ſont diſtribués auſſi en différens Collèges. Les uns s'appliquent à l'étude des plantes; les autres à celle des aſtres. Aſtrologues & empyriques tour-à-tour, & ſouvent à la fois, ils ſe ſont rendus néceſſaires aux petits & aux grands, qui leur fourniſſent des gages ſelon l'importance de leurs ſervices. Ils enveloppent le peu de connoiſſances morales & phy-

ſiques qu'ils poſſèdent, ſous un amas de pratiques ſuperſtitieuſes très-convenables pour retenir ce Peuple au degré d'ignorance & d'abrutiſſement dont le Prince a beſoin pour en faire tout ce qu'il veut.

Les rivières qui arroſent le pays, embarraſſées de roches, obſtruent tous les débouchés du commerce intérieur, & le font languir. L'agriculture en dédommage un peu. Les nobles même ne dédaignent pas de manier les inſtrumens du jardinage; & on ne déroge que quand on ne laboure pas pour ſoi ſeul. Tout ſalaire déshonore; & les porte-faix de profeſſion ſont couverts du mépris public. Ils n'ont point de code écrit. Les moindres geſtes du Souverain ſont autant de loix immuables. Dans les objets dont le Prince ne daigne pas s'occuper, le Peuple ſe règle ſur d'antiques coutumes dont l'habitude fait toute la force, & qui varient ſelon les lieux. Il eſt des cantons où l'uſage autoriſe deux frères à n'avoir qu'une ſeule femme : mais il eſt moins rare de voir une femme pourvue de deux maris. Dans tout le Royaume de Candi, le ſexe féminin, même chez les animaux, obtient les plus grands égards de la part des hommes. Non-ſeulement une femme eſt exempte des droits de douane, de péage, & autres; mais encore, la charge que porte une jument, par exemple, ne paie point d'entrée. La galanterie françoiſe ne va pas juſques-là. Mais par une bizarrerie dont on a des exemples ailleurs, chez ce même Peuple, il eſt défendu aux femmes, de quelque condition qu'elles ſoient, de s'aſſeoir ſur un ſiège en la préſence des

hommes. Un mari ne fait jamais manger sa compagne à sa table; elle apprête les alimens, les sert, se retire, & attend les restes.

L'autorité des pères est absolue; ils ont droit de vie & de mort sur leurs enfans; & les barbares n'abusent que trop souvent de leur jurisdiction, la seule peut-être qu'on n'auroit pas cru susceptible d'excès.

Les Chingulais vivent long-temps, sur-tout ceux qui sont les moins policés. Ils se traitent eux-mêmes, & leur régime est de la plus grande simplicité. De l'eau de riz, du riz au jus de citron, peu de chair, beaucoup de légumes. Ils connoissent une sorte d'eau-de-vie, dont ils usent sobrement & avant leurs repas. Ils sont tellement amis de la propreté, qu'en buvant, ils tiennent les bords du vase toujours à une certaine distance de leurs lèvres. Ils se régalent quelquefois de pâtisseries, & se font des présens de confitures. Rarement, ils s'endorment ou s'éveillent, sans avoir une chanson à la bouche. Leur manière de saluer ne compromet pas la dignité de l'homme. Entre égaux, ils lèvent en l'air la paulme des deux mains, & courbent un peu le corps. Ils n'exhaussent qu'une main, à la rencontre d'un inférieur. Les Grands donnent leur salut de protection, en ne remuant que la tête.

Quant aux funérailles, elles sont soumises à l'étiquette, comme presque tout le reste. Les gens du Peuple n'ont à espérer, après leur mort, qu'une bierre & une fosse au milieu des bois. Les personnes de qualité sont honorées d'un bûcher, qu'on prépare ordinairement au milieu

d'un champ ou ſur une grande route. Les cendres qui en réſultent ſont relevées en monceau, & entourées d'une haie-vive : puis on ſeme deſſus quelques graines; enſorte qu'avec le temps, cet amas de pouſſière ſe change en un petit tertre de verdure, très-agréable à la vue. C'eſt ainſi que les Ceylanois ſavent éluder les formes hideuſes de la deſtruction. Quelquefois même, on y plante par la ſuite quelques arbres utiles, au pied deſquels on ne ſe repoſe pas impunément. L'ombre & les fruits qu'on vient y chercher, rappellent les plus tendres ſouvenirs; & les ſenſations qu'on éprouve alors, ſont bien autrement vives que celles qu'excitent en nous un marbre froid & des caractères muets.

Selon la doctrine des Inſulaires païens, les ames des méchans, quand ils ſont morts, ſervent à faire des démons; dans leurs divinités bienfaiſantes, ils reconnoiſſent les mânes des honnêtes gens qui ne ſont plus. Leur deuil n'eſt pas démonſtratif; ils ne changent ni la forme ni les couleurs de leurs vêtemens. Des ſoupirs & des larmes leur ſemblent plus dignes de la mémoire de l'objet dont on ſe voit privé. Seulement les femmes, dans cette triſte occaſion, détachent leurs cheveux & les laiſſent tomber en déſordre ſur leurs épaules.

L'habillement commun des Chingulais eſt un linge autour des reins, & un pourpoint tel que celui des François; avec des manches qui ſe boutonnent au poignet, & qui ſe pliſſent ſur l'épaule, comme celles d'une chemiſe. Leur tête eſt couverte d'un bonnet de tunis ou d'autre ſorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils

portent au côté gauche un couteau dans leur ſein, & une eſpèce de coutelas. Les Nobles ont des pourpoints de toile de coton blanche ou bleue, & un double linge autour des reins : l'un blanc ſur la peau, & l'autre coloré pardeſſus. Ils portent une ceinture rouge, & un couteau dont le manche eſt plus ou moins riche, plus ou moins travaillé. La poignée eſt damaſquinée. Ils ont à la main une canne peinte ; & ſe font ſuivre d'un valet, nud tête, en longs cheveux qui lui pendent ſur le dos. Il tient à la main une bourſe qui renferme du betel. Le maître a toujours ſur lui une boîte d'argent qui contient de la chaux humide ; laquelle ſert de préparation au betel, qu'ils mâchent ſans ceſſe pour ſe faire une bonne bouche, & pour ſe noircir les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, comme celles des chiens. Les Grands & les jeunes gens portent les cheveux longs & flottans ſur leurs épaules ; dans leurs voyages & leurs exercices, ils les nouent par derrière. Ils ſe perçoient autrefois les oreilles, à l'exemple des habitans de la Côte de Malabar ; la mode en eſt paſſée aujourd'hui. Les hommes ont aux doigts des bagues ou anneaux de divers métaux, ſelon leurs facultés reſpectives. Perſonne, excepté le Roi, ne porte de ſoieries.

Le luxe des femmes de qualité ſurpaſſe de beaucoup celui de leurs maris ; ceux-ci mettent leur vanité à contribuer au faſte de celles-là. Simples & modeſtes dans l'intérieur de leur ménage, les femmes ne ſortent jamais de chez elles, ſans être couvertes d'une eſpèce de chemiſe de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs ; elles

ſont chargées de bagues à tous les doigts des pieds & des mains, de bracelets d'argent, de colliers d'or, de bijoux aux oreilles, qu'elles ſe font percer dès leur bas âge. Pour en rendre les trous plus conſidérables, elles y inſèrent une feuille de betel roulé; ce qui les aggrandit, en effet, au point de faire croire aux étrangers que leurs oreilles ſont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du viſage. Le reſte de leur parure a du goût, & leur ſied aſſez bien. Elles huilent leurs cheveux avec du coco, pour les rendre luiſans. Elles les ajuſtent derrière la tête, de manière qu'on diroit qu'ils ſont ſur un bourrelet, fort unis & bien peignés. Une écharpe de ſoie, rayée ou à fleurs, jettée négligemment ſur leur tête ou ſur leurs épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles portent des ceintures d'argent de trait. Mais ainſi que les hommes, elles marchent nuds pieds & ſans chauſſures. Cet honneur eſt réſervé au Roi. Une diſtinction de la haute nobleſſe du pays, conſiſte à porter des habits qui ne vont que juſqu'à la moitié de la jambe. Les femmes de ce rang ont des vêtemens qui deſcendent juſques ſur les talons. Ces grandes dames, pour ſe faire mieux remarquer, ont ſoin de faire paſſer un bout de leur robe ſur leur épaule, & de-là ſur le ſein. Différentes en cela des femmes des ordres inférieurs, qui ſont découvertes juſqu'à la ceinture, & dont les juppes ne paſſent pas le genou. Dans la ſaiſon rigoureuſe, on a la liberté de ſe couvrir le dos, toutefois en faiſant des excuſes aux grands Seigneurs qu'on rencontre. Une autre diſtinction de ces derniers, eſt celle de leurs bonnets, *carpous*, en forme

de mitres, avec deux oreilles au-deſſus de la tête, & d'une ſeule couleur, ſoit blanche, ſoit bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naiſſance plus baſſe.

Chaque métier a, pour ainſi dire, auſſi ſon coſtume à part. Les Lavandiers, par exemple, hommes & femmes, ne vont jamais dans les rues ſans avoir pour marque un lingue ſur l'épaule. Il eſt défendu aux faiſeurs de nattes, de l'un & de l'autre ſexe, de ſe couvrir la tête. Il n'eſt pas permis à la fille d'un artiſan de porter des camiſoles, ni aucun linge au-deſſus du genou. Elle n'a pas même le droit de ſe ſervir du linge qu'elle porte autour de ſes reins, pour en couvrir le haut de ſon corps, à moins qu'elle ne ſoit très-malade, ou que le froid ſoit fort vif.

Leurs étoffes ſont légères, brillantes & très-fines.

Les naturels du pays qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, portent autour des reins une bande de toile dont ils s'enveloppent auſſi les cuiſſes & une partie des jambes, ce qui leur tient lieu de caleçons. Ils ont d'épaiſſes ſemelles, attachées ſous les pieds. Ils en laiſſent le deſſus découvert, pour ſe garantir de la ſueur. Dans un ſac nommé *maddi*, qui eſt toujours devant eux, ils portent du betel & de l'orecca ; à leur côté droit eſt un couteau à gaine, avec un morceau d'acier pour l'aiguiſer, & une plume de fer garnie d'argent. Leurs oreilles, qui tombent preſque juſques ſur leurs épaules, ſont ornées de pendans d'or.

Les idolâtres, d'une condition au-deſſus du commun,

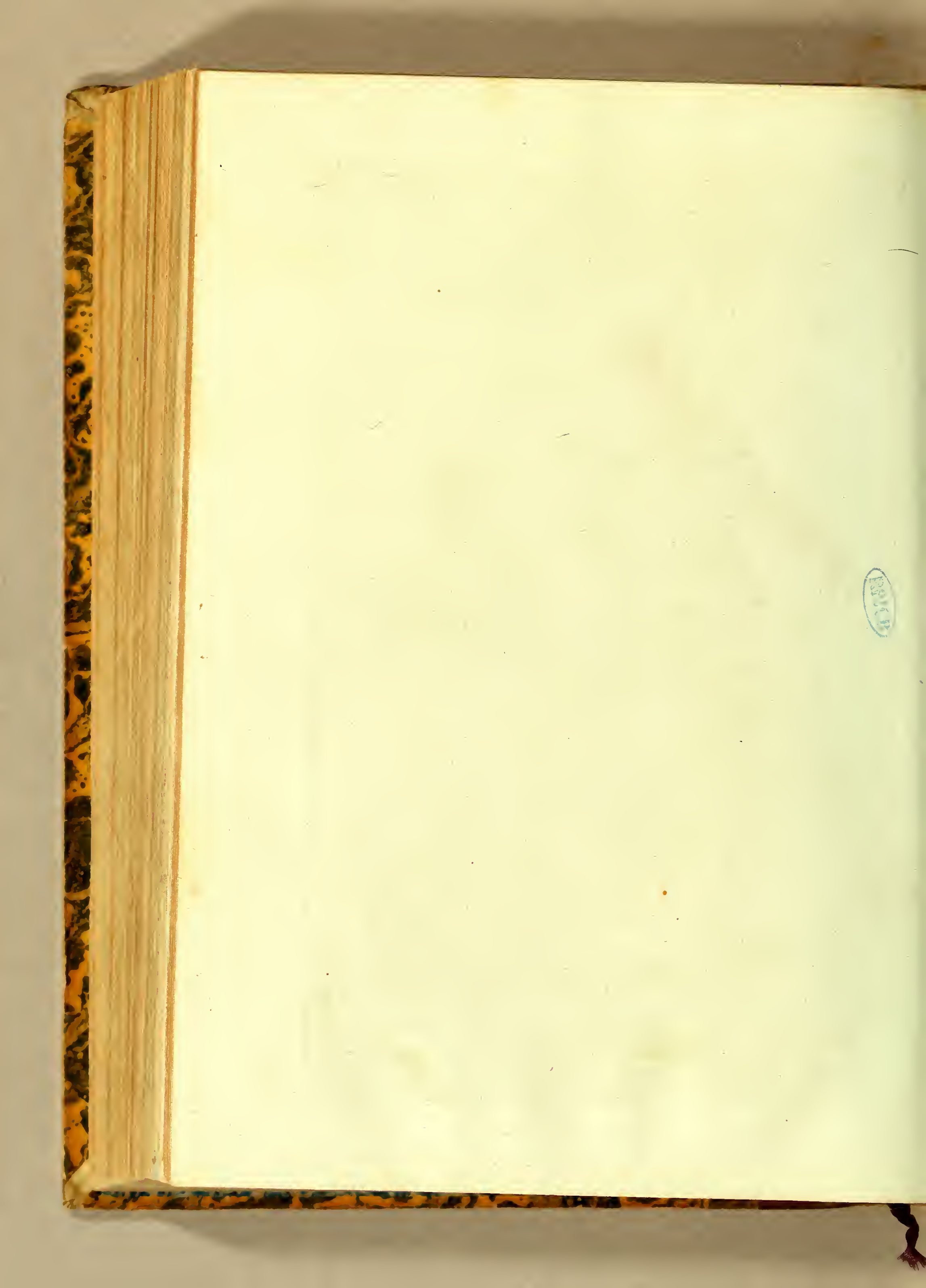
dans certains cantons, outre la pièce de toile dont ils ſe ceignent ſur les hanches, portent une veſte de toile légère ou de fine étoffe de laine. Ils ſe coëffent avec orgueil d'un chapeau rouge qu'ils appellent *tête de roc.* Ils paſſent à leur côté un cimeterre dont la garde eſt d'ivoire incruſté d'or. Leurs femmes, au lieu de coëffure, applatiſſent leurs cheveux & ſe découvrent tout-à-fait le ſein, dont elles peuvent ſouvent tirer vanité.

Fin des Mœurs & Coutumes des Ceylanois



Desrais del. Mixelle sculp.

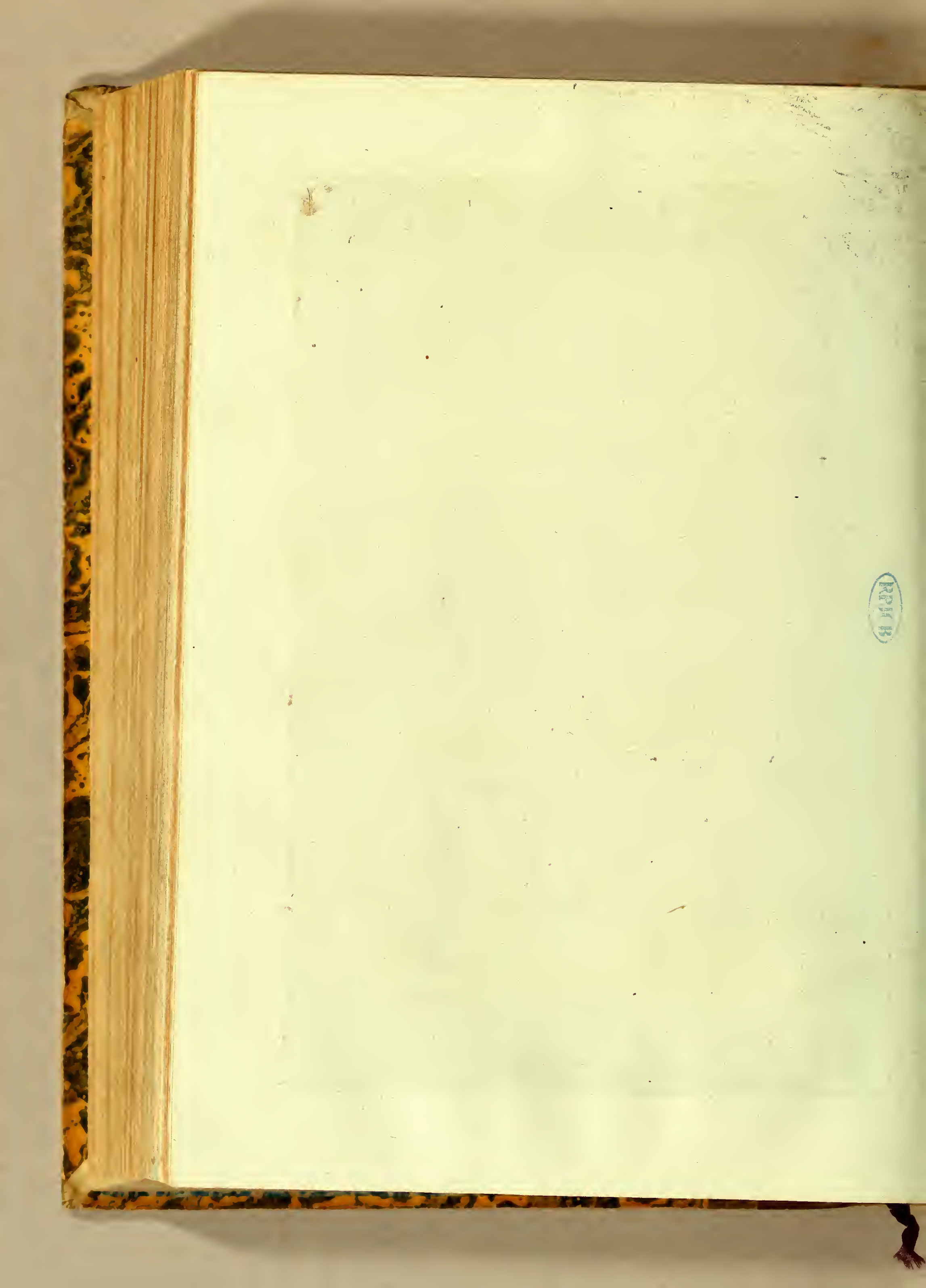
homme Chingulais.

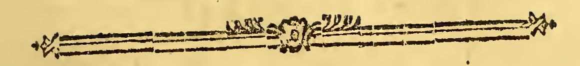




Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Chingulaise.





MŒURS
ET COUTUMES
DES CAFFRES,
OU
DES HABITANS
DE LA TERRE DE NATAL.

IL feroit difficile de faire une concordance des livres de voyages; & pourtant on en auroit grand befoin, rien n'étant plus équivoque que la dénomination des différens peuples. D'ailleurs, fans fufpecter la véracité des Auteurs de relations, les mêmes pays ont pu donner lieu à des defcriptions quelquefois difparates. Il en eft d'un Voyageur comme d'un Peintre. Le portrait forti de leurs mains, tout en confervant un air de famille, ne reffemble pas toujours parfaitement, fans toutefois paffer pour infidèle. Pour en bien juger, il faudroit pouvoir faifir le vrai point de vue & la véritable pofe du modèle, lorfqu'on a pris le pinceau. Il réfulte de cette obfervation qu'il ne faut point exiger une exactitude rigoureufe dans les récits qu'on nous donne d'une Nation lointaine,

ſur-tout de ces peuplades ſauvages dont le caractère vague ne peut être ſaiſi d'une manière uniforme. Il ne faut pas tout-à-fait s'en tenir aux noms, & en parcourant pluſieurs contrées voiſines, ne point poſer les limites certaines au-delà, en-deçà deſquelles tel ou tel uſage commence ou ceſſe d'avoir lieu.

Pluſieurs Voyageurs célèbres nous ont parlé des Hottentots, des Caffres & des Habitans du pays de Natal. Ces trois peuplades ne ſont peut-être qu'un ſeul & même Peuple épars ſur pluſieurs points de l'Afrique. Le ſeul parti à prendre en pareil cas, eſt de ne s'attacher qu'aux différences marquées, ſans prétendre déterminer rien de poſitif pour une Horde plutôt que pour une autre.

Voiſine des Hottentots, la Terre de Natal fait partie de la Caffrerie, & eſt mouillée à l'eſt par la mer des Indes. Les Habitans ſont les plus noirs de toute l'Afrique. Quoiqu'ils ſe rapprochent en beaucoup de choſes des Peuples qui les entourent, on remarque en eux aſſez de traits particuliers pour les en diſtinguer. Ils ont l'extérieur moins difforme, & les mœurs moins ſauvages. Ils connoiſſent l'agriculture, & mènent une vie paſtorale. Ils enferment leurs champs, moins pour afficher une propriété excluſive, que pour ſe garantir des bêtes fauves. L'étranger chez eux ne ſe trouve point en pays ennemi. Ils s'attachent fortement, & le temps n'affoiblit point leur attachement. Ils n'ont pas encore vu aſſez d'Européens pour ceſſer d'être équitables, même contre leurs propres intérêts. Ils ont un avantage dont les Nations policées ne ſentent pas tout le prix : chaque famille ſe

ſuffit

suffit à elle-même, & ne se trouve jamais dans le cas d'attendre de sa voisine ce dont elle a besoin pour le nécessaire & même pour le superflu de l'existence. On rencontre tout chez soi, & on trouve tout bien chez soi, parce qu'on fait tout soi-même & pour soi seul. Chaque sexe a sa besogne, qu'on remplit avec d'autant moins de répugnance, qu'on ne travaille pas pour les autres. Un tel arrangement ne suppose pas des arts très-avancés, des inventions bien perfectionnées. Mais si les maisons ne sont pas d'une architecture hardie & régulière, au moins elles sont solides & commodes. Leur mobilier, ni riche ni recherché, répond aux besoins qu'on en a. Le pain de bled de Guinée est grossier, mais sain & substantiel.

Le Gouvernement politique des Habitans de la Terre de Natal ne contrarie pas ces mœurs privées; ils n'ont pas l'idée d'une puissance représentative de la Nation, & ne sont point exposés aux embarras & aux inconvéniens qu'elle auroit pour eux. Leurs villages forment autant de familles gouvernées chacune en particulier par le plus Ancien, & présidées toutes ensemble par le plus âgé des anciens. Heureuse cette Nation, de n'être point assez nombreuse pour se voir obligée de renoncer à une forme de constitution si simple, & que la Nature semble indiquer elle-même aux hommes. Heureuse cette *peuplade* sauvage de n'être pas un Peuple !

Ils ont un usage qui dépare un peu leurs mœurs si louables à tant d'égards. Le seul commerce qu'ils se

permettent eſt le troc des femmes contre du bétail ; enſorte que celui qui a le plus de ſœurs ou de filles, peut ſe dire le plus riche, ſur-tout ſi elles ſont jeunes & jolies. Les femmes ſont obligées de paſſer ſans réſiſtance dans les bras du plus offrant. C'eſt peut-être à cauſe de cela qu'on voit l'épouſée, incertaine du caractère de celui à qui elle appartient, verſer des larmes tout le long du jour de ſes noces. Mais les invités ſe réjouiſſent d'autant. C'eſt alors qu'on prodigue une boiſſon forte compoſée avec une certaine graine de moutarde. Car ordinairement on boit du lait aigri. Du reſte, ces fêtes n'ont jamais de mauvaiſe iſſue, & ſe paſſent telles qu'il convient à des frères bien unis.

Le noir d'ébene de leur peau les diſpenſe de ſe frotter de graiſſe & de ſuie, comme les Hottentots. Auſſi ſont-ils beaucoup moins mal-propres. Cependant un point eſſentiel de leur coſtume doit être repouſſant pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Ils portent des bonnets faits de ſuif de bœuf, & hauts de neuf à dix pouces ; leſquels coûtent beaucoup de temps à arranger. Car il faut que le ſuif ſoit bien épuré pour qu'on puiſſe l'employer à cet uſage. Ils n'en mettent que peu à la fois, mais ils le placent ſi bien parmi les cheveux, qu'il ne ſe défait jamais. Quand ils vont à la chaſſe (ce qui leur arrive aſſez rarement), ils en coupent la largeur de trois ou quatre pouces en haut, afin qu'il ſe tienne mieux. Mais ils commencent dès le lendemain à le rehauſſer, & ils y travaillent tous les jours ſans relâche, juſqu'à ce que ce bonnet ſoit d'une hauteur à la mode du pays.

On ſe feroit montrer au doigt, ſi l'on oſoit ſortir de chez ſoi ſans être coëffé d'un bonnet de ſuif. Les jeunes gens n'ont pas le droit d'en porter. Les époux d'un âge mûr peuvent ſeuls s'en couvrir la tête. Aux aſſemblées de plaiſir, ces bonnets ſont ornés tout autour de longues plumes de queues de coqs. Les hommes, preſque tout nuds, ne portent pour l'ordinaire qu'une pièce quarrée-oblongue d'étoffe de ſoie, d'herbe ou d'écorce, & travaillée en forme de tablier court. Aux deux coins d'en haut, il y a deux attaches pour la ſoutenir à une ceinture. Quelquefois on l'orne de franges qui pendent juſques ſur les genoux. Ils portent auſſi une bande de cuir de vache qu'ils attachent par derrière en forme de queue, & qui traîne juſqu'à terre. Cette bande a près de ſix pouces de large, & de chaque côté elle eſt ornée de petites bagues de fer. Dans cet équipage, animés par la boiſſon & la muſique, leur grand plaiſir eſt de danſer, en agitant cette queue. Les hommes & les femmes aiment beaucoup les colliers, les pendans d'oreilles & les bracelets. Pendant le mauvais temps, on jette ſur les épaules une peau de vache.

Les femmes ont aſſez communément la figure ovale & fort agréable. D'une taille médiocre, mais bien priſe, elles ne portent pour tout vêtement que des jupons très-courts qui vont à peine aux genoux. Elles ſe ceignent les reins d'une peau très-ample d'étoffe d'écorce d'arbre, nouée ſur le devant. Dans quelques villages les plus coquettes ſe diſtinguent par un bonnet d'une forme particulière; il a des rebords aſſez larges, &

ſe termine par une très-longue pointe qui vient retomber pardeſſus le front entre les deux yeux, juſques ſur le nez. Des deux côtés, ſur les oreilles, pend une eſpèce de bandelette de la même étoffe.

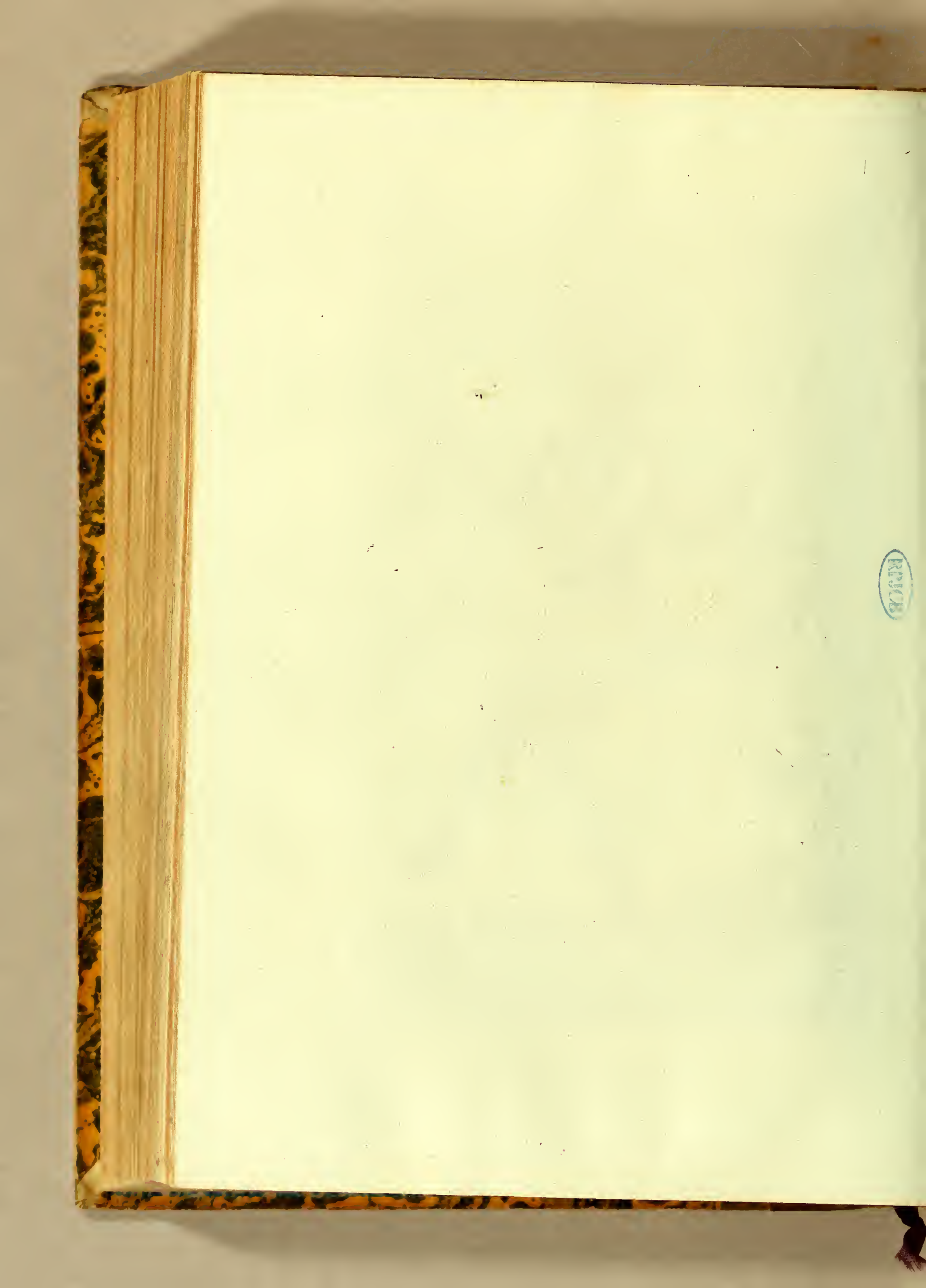
On ne ſauroit donner plus de détails ſur les mœurs & le coſtume d'une peuplade avec laquelle les Européens n'ont pas encore négocié, & qui, par conſéquent, ne les a pas aſſez intéreſſé pour en faire un examen circonſtancié. Les éléphans dont ce pays abonde fourniront peut-être bientôt un motif aſſez important pour fréquenter davantage les Habitans de la Terre de Natal. Puiſſent ceux-ci en être quittes pour leur ivoire, dont ils ne tirent aucun parti!

Fin des Mœurs & Coutumes des Caffres, ou des Habitans de la Terre de Natal.



Desrais del. Mixelle sculp.

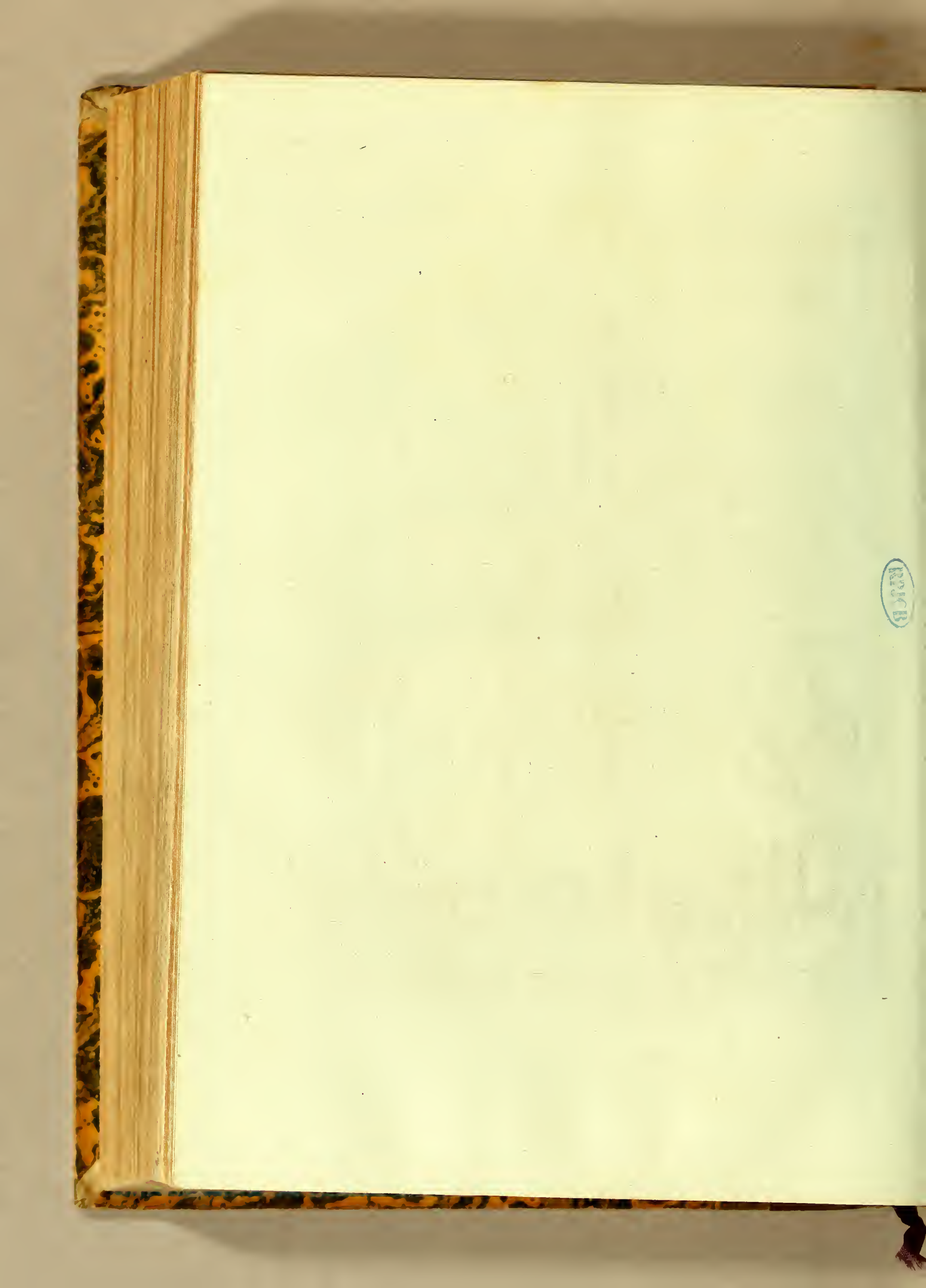
homme Caffre.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme Caffre.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE CORFOU.

Les jardins d'Alcinoüs, qu'Homere s'eſt plu à décrire, faiſoient le principal ornement de Corfou, alors appellée Corcyre ou Phéacie. Les Chants de l'Odyſſée, conſacrés à peindre les mœurs des Phéaciens, atteſtent l'antiquité de leur Iſle, qui joua preſque toujours un rôle important dans la mer Ionienne. Les premiers hommes qui l'habitèrent furent, dit-on, des géans. Nous remarquerons à ce ſujet que l'Hiſtoire reſſemble à un verre d'optique; les objets qu'elle fait paſſer ſous nos yeux grandiſſent à meſure qu'ils s'éloignent, & finiſſent par devenir un brouillard où tout ſe confond. Corinthe mettoit Corcyre au nombre de ſes Colonies. Du temps que la Perſe armoit contre les Grecs, cette Iſle étoit une République capable d'entretenir une bonne flotte. Elle prit parti dans la guerre du Péloponèſe. Les Romains trouvèrent en elle une fidelle alliée, lors de la conquête de Carthage. La Capitale de toute l'Iſle ſe vante d'avoir eu Enée pour Fondateur. Dans les premiers ſiècles de l'hiſtoire moderne, Corfou, à peine connue, n'en étoit que plus heureuſe. Mais en 1081

elle ne put échapper aux armes de Guiſcard, & ſubit le joug des Rois de Naples: elle ne ſe rendit libre dans la ſuite que pour paſſer ſous l'obéiſſance de la République de Veniſe, qui la délivra des prétentions du Prince de Tarente, moyennant une aſſez forte ſomme. Le traité fut paſſé en 1327, ou, ſelon d'autres, en 1386. Veniſe n'en fut véritablement propriétaire qu'en 1401; & il lui en coûta 30000 ducats qu'exigea d'elle Ladiſlas, Roi de Naples. Dans la ſuite, elle n'épargna rien non plus pour rendre formidable une place ſi importante par ſa poſition à l'entrée du golfe Adriatique; elle fut obligée, en 1537, de pourvoir ſeule à la défenſe de cette Iſle, aſſiégée par le trop fameux Barberouſſe, à la tête de vingt-cinq mille Turcs. Les Africains y ont fait auſſi quelques ravages. Le château S. Ange fut élevé ſur le promontoire *Palacrum*, par l'Empereur Michel Comnène. Les contours de cette Iſle lui donnent la configuration d'une faulx; il n'en fallut pas davantage aux Anciens pour ſe livrer à leur imagination; ils dirent en conſéquence que Corfou renfermoit la faulx de Saturne, ou celle de Cérès; ſans doute pour indiquer à la fois, ſous un ſeul & même emblême, la haute antiquité & la grande fécondité du ſol. Et en effet, ce point eſt l'un des plus fertiles de la terre, & dut être un des premiers habités par les hommes. Caſſiope, jadis la Capitale, a cédé cet honneur à la ville de Corfou, ſiſe à-peu-près au milieu du territoire. Elle eſt commerçante, & la navigation y eſt en grande conſidération. Mais les Corfiotes ſe livrent à la piraterie par goût. Leur pareſſe ne

tient pas contre l'attrait qu'ils attachent à la profeſſion de corſaire. Quelquefois ils ne ſe permettent ce genre de vie que par eſprit de vengeance ou de révolte. Ils n'ont pas encore oublié qu'ils étoient Républicains, & qu'Athènes & Rome traitoient avec Corfou d'égale à égale. Auſſi ne peuvent-ils être contenus que par la préſence d'un corps de troupes conſidérable & bien diſcipliné, qu'ils ſont obligés de ſouffrir toute l'année en garniſon dans leur ville. Ils s'acquittent avec d'autant plus de ſcrupule des devoirs extérieurs de la religion, qu'ils ſe croient quittes par-là d'y conformer leurs mœurs privées. Ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres en ce qui regarde les plaiſirs de la table; & on pourroit encore aujourd'hui ſe ſervir de leur nom, comme autrefois, pour déſigner un grand mangeur, un bon convive. Les gens de la campagne ſur-tout ſe réſolvent volontiers pendant pluſieurs mois au ſacrifice de leur bien-être, pour ſatisfaire leur appétit gourmand pendant quelques jours. La bonne chère eſt le principal amuſement des noces; on prolonge la fête nuptiale le plus qu'on peut; & pour y faire honneur, on conſent à ſe gêner tout le reſte de ſa vie. C'eſt pendant cette ſolemnité qu'on prodigue les coups de fuſil; & le ſon du tambour y rallie les convives & les anime. Quant à la parure, c'eſt une paſſion à Corfou; il règne à ce ſujet entre les différens villages de chaque diſtrict, une émulation tout-à-fait ruineuſe. La coquetterie eſt ſœur de la galanterie; & la liberté dont les femmes Corfiotes jouiſſent à

cet égard, ne leur laiſſe rien à deſirer. Les mœurs Vénitiennes donnent le ton dans l'Iſle. Le cœur du ſexe le plus foible n'y tient pas contre les attaques des ſoldats de S. Marc. Un nouvel Ulyſſe ne rencontreroit pas ſur le rivage de Corfou une ſeconde Naſicaa. Depuis long-temps les filles diſtinguées de Corfou n'imitent plus la fille d'Areté (1). A l'exemple de cette Princeſſe aimable & pudique, on ne les voit plus préférer les plus vils (2) détails domeſtiques aux ſoins recherchés de la toilette. Cependant Naſicaa avoit moins beſoin qu'elles de laver ſa robe & ſa ceinture de vierge qu'elle conſerva toujours intacte. L'Iſle offre encore des jardins comparables ſans doute à ceux d'Alcinoüs; la terre mieux cultivée y produit peut-être de plus belles fleurs & de meilleurs fruits. Mais depuis long-temps les principaux de l'Iſle de Corfou exercent plus l'hoſpitalité avec cette ſimplicité touchante du Roi de Corcyre.

A Corfou, il eſt un uſage moderne qu'on rencontre chez quelques Sauvages, mais qu'on ne trouve pas chez les anciens. Un mari croiroit déroger, s'il permettoit à ſa moitié de s'aſſeoir à ſa table. S'il y admet un étran-

(1) Areté, femme d'Alcinoüs, & mère de Naſicaa.

(2) Voyez les VI Chant & ſuivans de l'Odyſſée. Naſicaa (le plus beau caractère qu'Homère ait tracé, après celui de Pénélope), faiſoit elle-même la leſſive avec ſes femmes. Cette épiſode du ſéjour d'Ulyſſe chez Alcinoüs, eſt peut-être comparable pour l'innocence des mœurs au livre touchant de Booz & Ruth, dans la Bible.

ger, il accorde à fon époufe l'honneur de le fervir. Les femmes Corfiotes font malheureufes aux champs; il faut qu'elles travaillent à la terre comme les hommes : fi du moins elles n'en étoient pas méprifées! Au refte, les habitantes des Villes vengent bien leur fexe outragé à la campagne.

Le coftume d'un Corfiote eft lefte & léger. Il confifte en un gillet qui fe met fur la chemife. Une ceinture eft au bas. Pardeffus, une vefte courte à longues manches qui tombent au poignet; au bras, elles ont des revers en pointes: des culottes à la françoife, c'eft-à-dire en poires. La garniture de la culotte d'une couleur différente de l'étoffe : des bas à coins & des fouliers élégans & fins, comme les nôtres. Au haut de la cuiffe, eft fufpendue pardevant une efpèce de grand couteau, ou dague. Le Corfiote qui aime à fumer du tabac, fait ufage de longues pipes. Il porte des manchettes & des cravattes. Il fe coëffe ordinairement d'un bonnet qui a quelque reffemblance avec un turban qu'on auroit roulé en forme de pyramide. Dans l'un des plis du bonnet, il attache la natte de fes cheveux, dont il laiffe pendre l'extrêmité.

L'habillement des femmes a une forte d'élégance. La coëffure en eft toute particulière. Qu'on imagine une efpèce de coëffe blanche affujettie fur le front comme un bandeau, & dont les bouts fe rabattent derrière la tête fur le col : elle ne laiffe prefque point voir la chevelure. Une aigrette eft fichée fur le côté. La

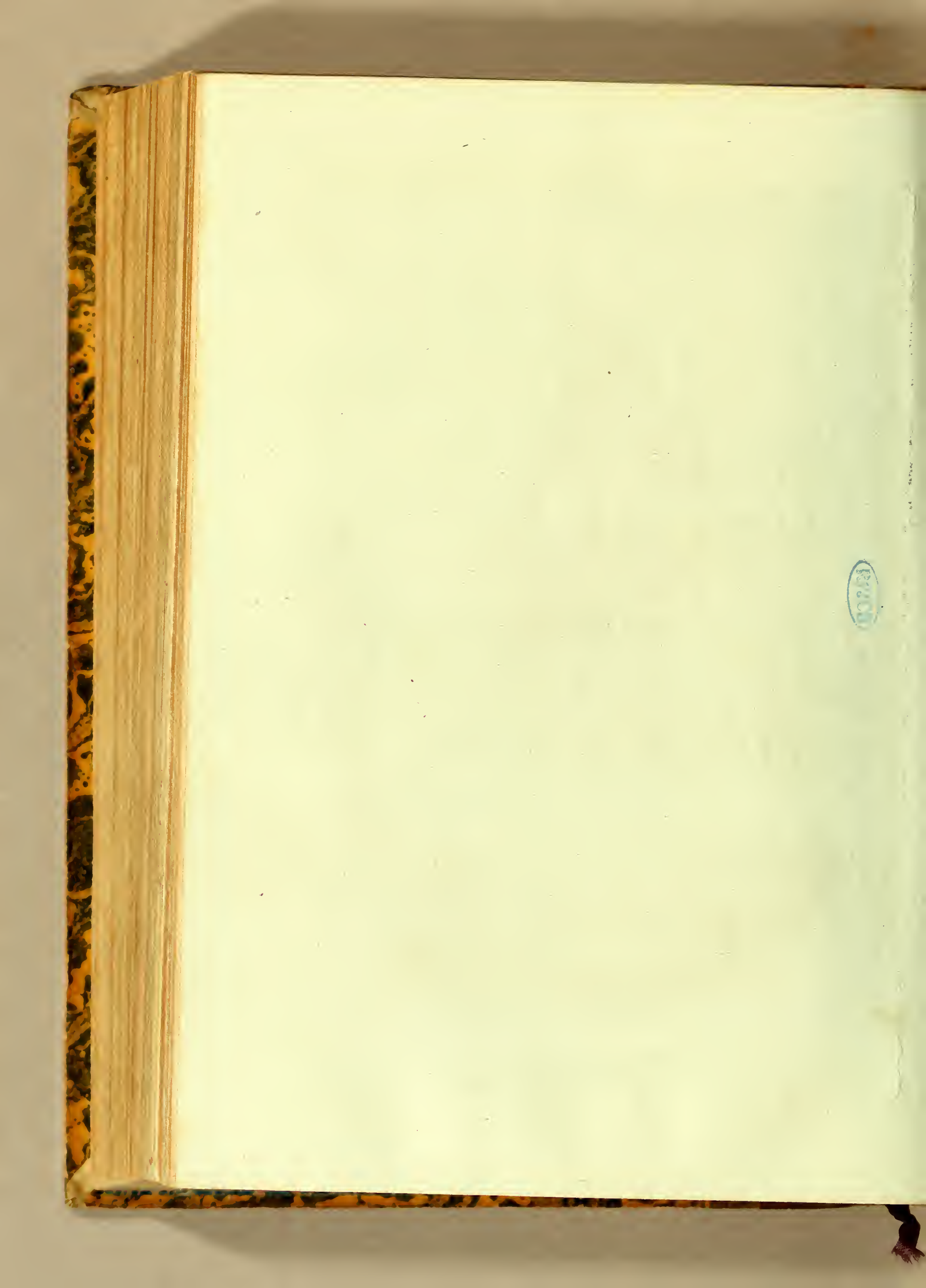
chemiſe a un tour de gorge qu'on laiſſe voir pardeſſus le corſet ou juſte lacé pardevant. Les manches ont des revers comme celles des hommes. Elles portent ordinairement un tablier, plus court & plus étroit que le jupon. L'inſpection de la figure ſuppléera à notre deſcription.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Corfou.



Desrais del. Mixelle sculp.

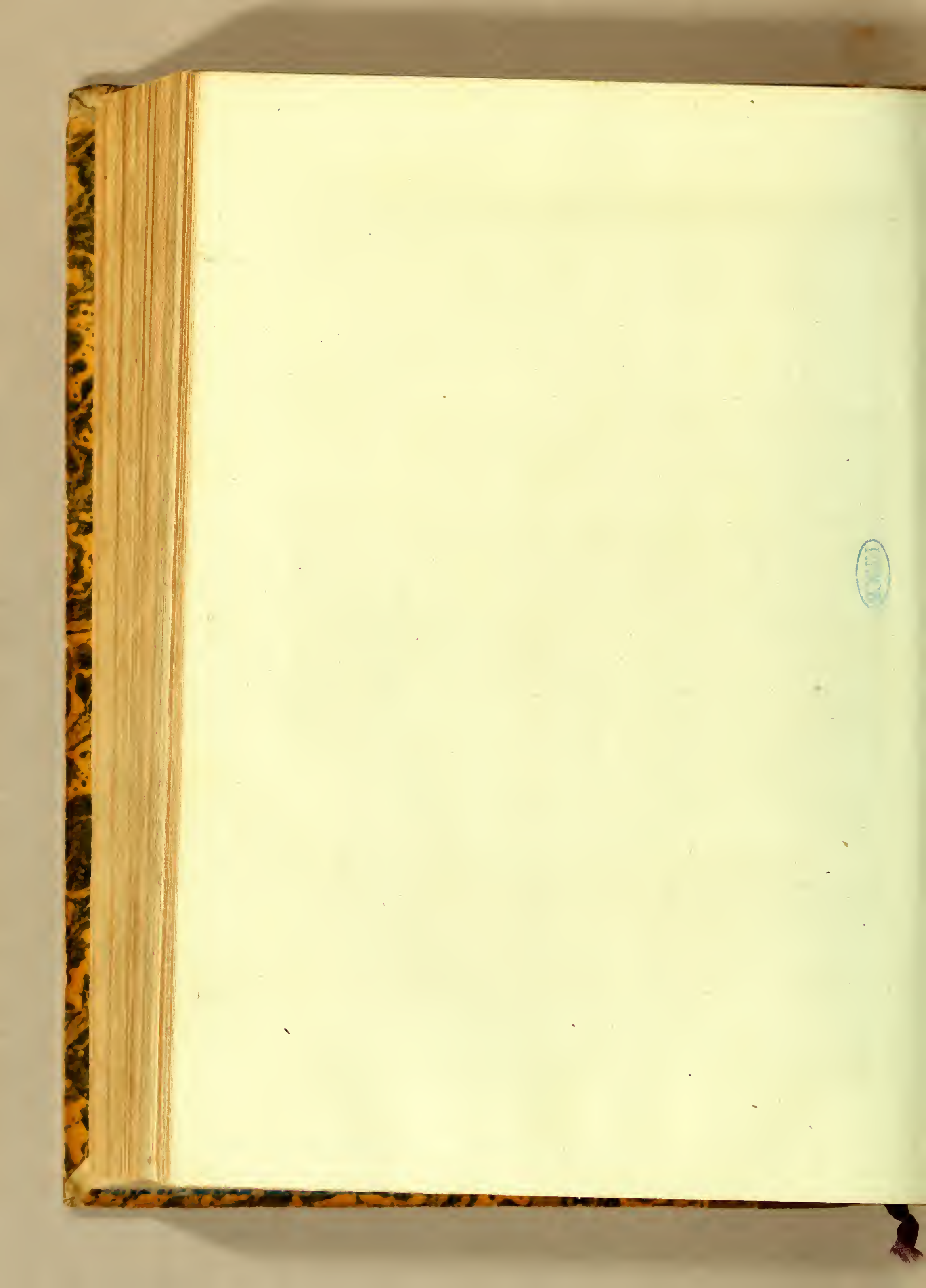
homme Corfiote.





Desrais del. Mixelle sculp.

femme Corfiote.





MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA CALIFORNIE.

La Californie, grande presqu'isle de l'Amérique septentrionale, au nord de la mer du Sud, est moins connue par elle-même que par les voyages célèbres des Espagnols & des Anglois, & sur-tout par celui tout récent du sçavant Abbé Chappe, qui y mourut en observant le passage de Vénus sur le disque du Soleil : pour l'honneur de l'esprit humain, l'amour des sciences exactes a donc aussi ses Martyrs ?

A voir les hommes se coudoyer sur quelques points du globe, on croiroit que la terre leur refuse la subsistance dans les trois quarts de sa surface. Cependant, que de pays fertiles en pure perte ! La Californie en est du nombre; il ne lui manque que des habitans industrieux & amis du travail. Insensibles aux véritables richesses, les Européens n'en ont fréquenté les côtes que pour y ramasser des perles, sans beaucoup se soucier de communiquer leurs lumières aux Naturels du pays, & leur apprendre à tirer parti d'un sol favorable à la culture.

L'extrême misère décourage; l'extrême abondance rend pareſſeux. Les Californiens s'en tiennent à ce que la Nature a bien voulu faire pour eux, ſans s'ingérer d'y ajouter du leur. Ils vivent de ſes dons, ſans chercher à s'en rendre dignes en les améliorant. N'ayant jamais éprouvé de diſette, ils ne ſçavent ce que c'eſt que la prévoyance. Chaque jour leur apportant, ſans y manquer, ce dont ils ont beſoin pour la journée, ils ne ſont jamais inquiets ſur le ſort du lendemain. Ils ne penſent pas plus à ce qu'ils feront qu'à ce qu'ils ont fait. Riches de ce qu'ils poſsèdent & de ce qui leur ſuffit, ils ſe mettent peu en peine d'acquérir du ſuperflu. Ils ne ſe ſoucient pas de raffiner ſur leurs jouiſſances. Ils ſont heureux aſſez pour ne pas ſonger à le devenir davantage. Une telle exiſtence ne méne pas vîte à la perfectibilité. Eſt-ce un mal ? eſt-ce un bien ? Hélas ! l'expérience de preſque tous les peuples a démontré juſqu'à préſent que l'homme, mal dirigé, en faiſant un pas vers les lumières, s'eſt écarté d'autant du bonheur & de la vertu. Celui-là donc feroit mal aviſé qui iroit conſeiller aux Californiens de ſe bâtir des villes & des greniers, des gymnaſes & des Tribunaux, des Temples & des ſpectacles. Juſqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de ne point abuſer du flambeau des Sciences & des Arts, en nous le paſſant de main en main; laiſſons ce Peuple multiplier en liberté à l'ombre du feuillage entrelacé qui lui ſert de domicile pendant les chaleurs de l'été. Par une fauſſe pitié, gardons-nous de le faire rougir des trous qu'il ſe creuſe en terre pour ſe mettre

à

à l'abri des frimats de l'hiver. S'il eſt ſuffiſamment heureux à ſa manière, ce ſeroit lui vouloir un mauvais ſervice que de tenter de le rendre heureux à notre façon. Il y perdroit peut-être. Il n'eſt pas encore bien décidé ſi les avantages attachés à la vie civile en compenſent tous les inconvéniens.

On ne ſauroit nier du moins que le Californien ne ſoit plus près que nous du véritable régime qui convenoit ſi bien à l'homme. Ce peuple, diviſé par familles, n'a pour code que les loix domeſtiques que chaque père dicte reſpectivement à ſes enfans dociles. Rien de plus naturel; & tel étoit le Gouvernement patriarchal que quelques politiques ont voulu faire paſſer pour une chimère. Mais les Voyageurs nous racontent que dans la Californie les familles ſe chamaillent ſans ceſſe & ne vivent point en bonne intelligence. Nous aurions mauvaiſe grace de nous prévaloir de ce récit. Quand les Nations éclairées de l'Europe auront trouvé le ſecret de la paix perpétuelle, elles ſeront en droit de trouver à redire aux petites guerres que ſe font entr'eux les Peuplades ſauvages. Mais on ajoute en même-temps que la Californie eſt très-peuplée. Or, on ſçait que la population eſt le vrai thermomètre de tout Gouvernement. Quand on la voit fleurir chez une Nation, dénuée d'ailleurs des moyens de réunion, on doit prendre une bonne idée du caractère de ce Peuple & de ſon état politique. Peut-être a-t-on jugé le Californien querelleur, parce qu'il a beaucoup de vivacité dans l'eſprit & beaucoup de penchant à la raillerie. Mais

c'eſt une ſuite de ſon genre de vie. Un Peuple inactif eſt babillard & mordant. Après tout, un coup de langue fait moins de tort, ſans doute, à l'eſpèce humaine, qu'un coup de canon. Les Californiens n'ont pas plus de culte réglé que de code écrit. Ils ſe coupent, dit-on, les cheveux en l'honneur de la Lune, qu'ils adorent, en danſant à la lueur de ſon pâle flambeau. Mais on ne ſauroit aſſurer rien de poſitif, chaque famille ſe conduiſant d'après ſes propres réglemens. Il ſeroit curieux & profitable d'en obſerver pluſieurs de près. Celui-ci entr'autres : ce n'eſt pas à ſes parens qu'on demande une fille en mariage, mais à elle-même. Son choix fait, elle préſente à ſa mère celui qu'elle a préféré. Le fils en fait autant de ſon côté vis-à-vis de ſon père ; & la noce s'enſuit auſſi-tôt. Il ne ſe célèbre point de mariage en hyver. Un ridicule jetté à propos eſt la ſeule arme dont ils ſe ſervent pour contenir deux époux brouillés. Ils en font uſage auſſi pour ſe tirer d'affaire, quand ils ſont aux priſes avec un étranger qui les interroge. Un Eſpagnol demandoit à l'un d'eux : » Pourquoi vous enſevelir tout vivans dans des foſſes ? » Et vous (repartit le Californien) « & vous, pourquoi » vous renfermer pendant des mois entiers ſur la mer » dans des priſons flottantes ? Il vaut encore mieux » dormir chaudement dans des trous, que de faire » mille lieues & d'expoſer mille fois ſa vie pour venir » enfiler des perles ». Par alluſion à la pêche des perles.

Les Californiens ne portent point d'habits. Ils s'en-

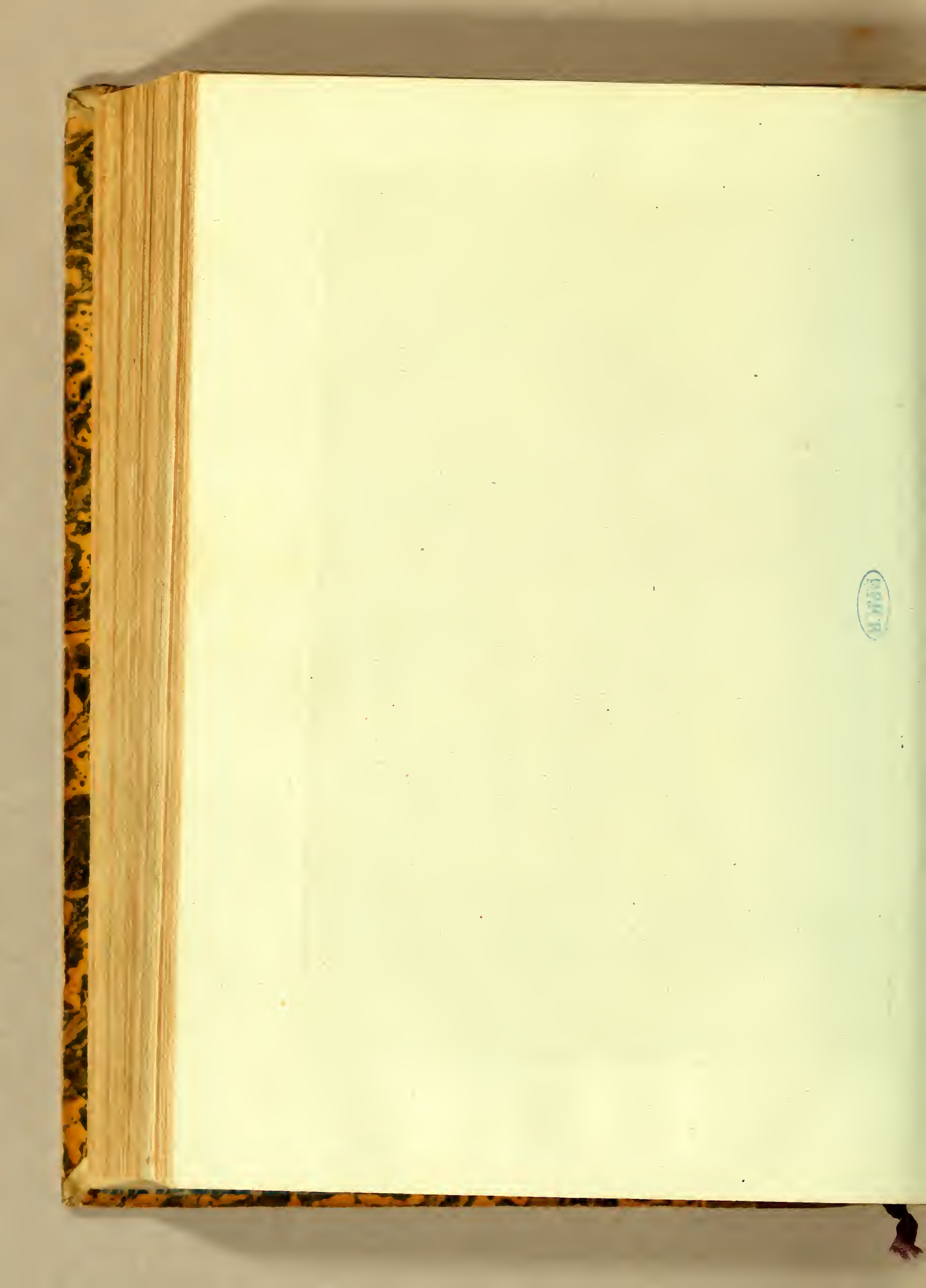
veloppent la tête d'une espèce de réseau de fil très-menu fabriqué avec de longs herbages. Ils ont pour ornemens au col & quelquefois aux mains, diverses figures de nacre de perles assez bien travaillées, & entrelacées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds en façon de grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc & le Javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement que les hommes. Elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux d'un tablier tissu de plusieurs nattes très-fines jointes ensemble. Elles mettent sur leurs épaules des peaux de bêtes. Elles se coeffent aussi avec des réseaux déliés, & si propres, que les Officiers Espagnols s'en servent pour attacher leurs cheveux. Les Californiens portent des coliers de nacre mêlés de noyaux de fruits & de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture. Leurs brasselets sont composés des mêmes matières.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

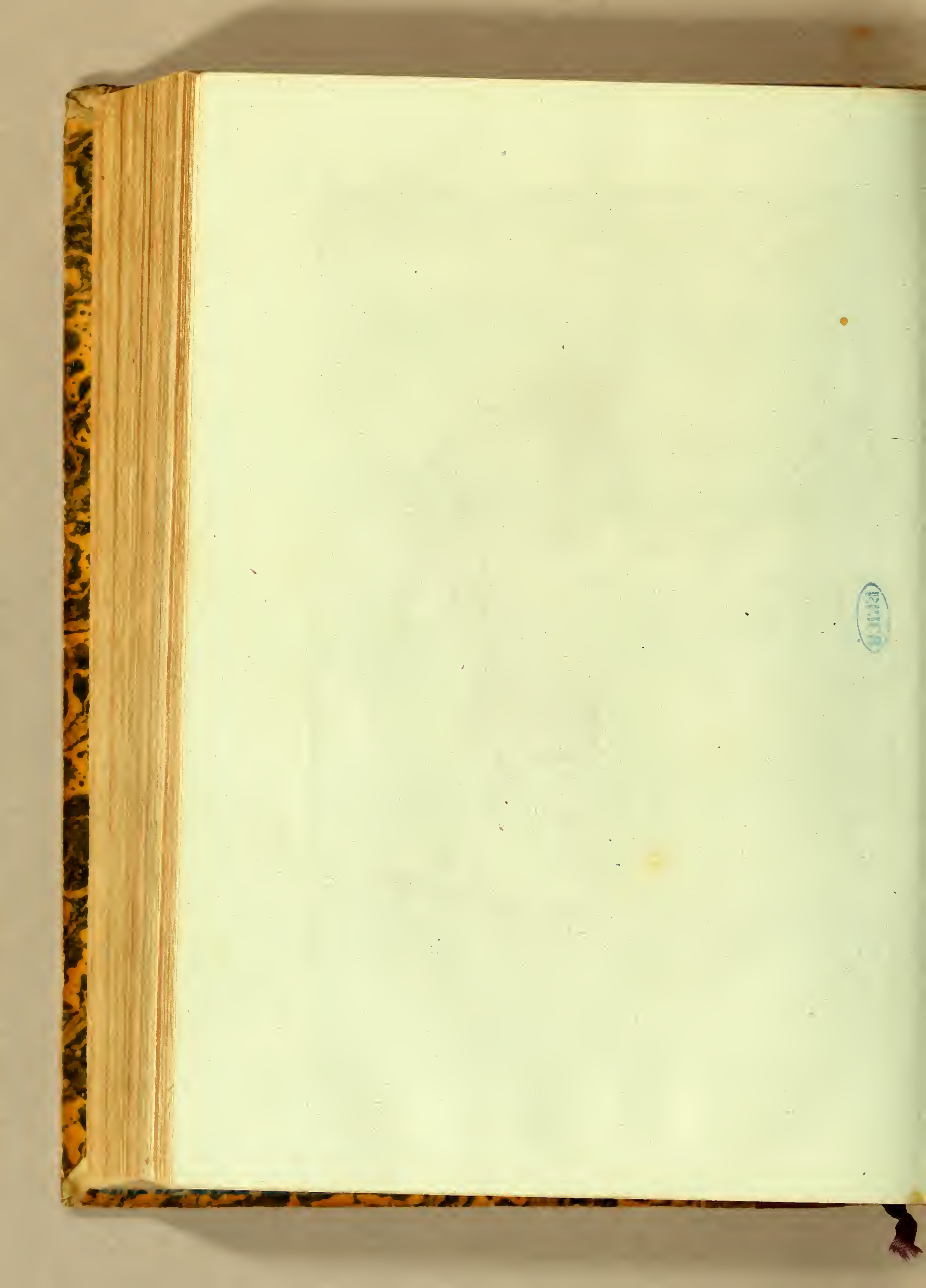
Habitant de la Californie.





Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de la Californie.





MŒURS
ET COUTUMES
DES SAUVAGES
DU CANADA.

LE Canada ne nous eſt que trop connu. Théatre des rivalités ſanglantes de l'Angleterre & de la France pour des fourrures; peut-être qu'en perdant cette vaſte région de l'Amérique ſeptentrionale, n'avons-nous perdu qu'un ſujet de diſcorde plus onéreux que profitable, même en ſuppoſant une ſuite de victoires non interrompues. Permettons à nos voiſins, moins favoriſés que nous de la Nature ſur leur ſol natal, de chercher à s'en dédommager dans des contrées lointaines; & laiſſons les naturels du pays regretter leurs premiers maîtres, & nous vanger: montrons-nous plutôt jaloux de multiplier nos connoiſſances que nos Colonies, & n'étudions plus les mœurs des Sauvages pour les tromper ou les corrompre, mais pour nous inſtruire & nous réformer.

Les Savans ne ſont pas encore d'accord ſur la véritable origine de la population américaine; ils conviennent cependant aſſez généralement qu'elle commença

par le nord. Nous ne les ſuivrons pas dans leurs conjectures plus ou moins heureuſes ; nous nous attacherons de préférence au caractère des habitans. L'Amérique ſeptentrionale fourmille de petites peuplades, à chacune deſquelles il eſt plus facile de donner un nom, que d'en ſpécifier les mœurs. Si on eſſayoit d'en tracer une eſquiſſe, il faudroit placer les Hurons & les Iroquois ſur le devant de la ſcène. D'après leur phyſionomie plus prononcée que celle de leurs compagnons, on pourroit juger du reſte. On ne trouva pas aux Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale cette ſimplicité d'eſprit à laquelle on s'attendoit, & il fallut toute la ſagacité des Jéſuites pour en pouvoir tirer quelque parti.

Dénués des arts néceſſaires pour améliorer un ſol ingrat, ces Peuples ſe diſputoient l'exiſtence journellement, & de temps immémorial. A la vue des Européens, ils tournèrent contre les nouveaux venus toutes les reſſources de leur politique, ſupérieure à leur tactique. On les accuſe d'être légers dans leur amitié, peu sûrs dans leurs conventions, féroces dans leur vengeance ; mais, à leur place, qu'euſſions-nous fait? Nous n'aurions peut-être rien à leur reprocher, ſi nous les euſſions traité d'égaux, comme ils avoient peut-être le droit de l'exiger. Le zèle de nos Miſſionnaires les auroit corrigé des vices qui nous révoltent en eux, ſi nous ne leur euſſions pas apporté à la fois les armes d'une main, & de l'autre l'évangile de paix. Cette aſſociation contradictoire les a aigri, & nous a aliéné leurs cœurs. Déſintéreſſés avec eux, ils ſe ſeroient montrés plus généreux envers nous.

On ne parvient pas à civilifer des barbares pleins d'énergie, en s'emparant de leur patrie & de leur liberté. De tous les Sauvages du monde connu, les Illinois & les Hurons, les Nachtès & les Iroquois, les Nadoeffis & les Chippeways, les Affinipoils & les Algonquins, &c. ont coûté le plus aux Européens: on les exterminera plutôt que de les affervir; & on ne jouira paifiblement du Canada, que quand on en aura fait un défert.

C'eft fur-tout dans l'intérieur des terres, & loin de nos Comptoirs, qu'il faut étudier ces Peuples, pour en prendre une véritable idée. Leur extérieur annonce déjà ce qu'on doit s'en promettre; leur taille élevée & rarement difforme, parée d'une chevelure naturellement bouclée, prévient d'abord en leur faveur. Leurs femmes, plus petites que nos Européennes, ne font pas dépourvues des graces de la figure, mais elles perdent de bonne heure l'élégance des formes. Nous ferons étonnés de trouver établi par eux, & commun aux deux fexes, l'ufage de dépiler exactement le menton, & toutes les parties du corps où l'on rencontre des fignes de la force virile dont les anciens paroiffoient fi jaloux. Cette recherche de propreté n'eft due peut-être qu'à la mode qu'ils ont de peindre leurs vifages, & d'oindre tout leur corps. Leurs habitations & le mobilier qu'elles renferment, font conftruites à la manière ordinaire des Sauvages. Ce font des perches attachées aux extrêmités avec des liens d'écorce d'arbre, & recouvertes de peaux de daim ou d'élan. La dépouille d'un ours, étendue fur la terre, fert de lit. Quant aux uftenfiles de ménage,

leur induſtrie a été juſqu'à façonner une cuiller, mais pas au-delà. Un couteau ou un briquet ſont, à leurs yeux, choſes ſi précieuſes, qu'ils les troquent volontiers contre des eſclaves.

Les Canadiennes obſervent la plus ſcrupuleuſe décence dans leur maintien habituel. Pendant les viſites qu'elles ſe rendent, on ne les ſurprend jamais dans ces attitudes plus qu'efféminées, qu'on ſe permet parmi nous dans les ſociétés; jamais elles ne croiſent ou n'écartent les jambes: modeſtement aſſiſes, elles n'affichent pas ces airs d'abandon ou ces minauderies agaçantes, ſi uſitées dans les cercles de nos Capitales. Pendant tout le temps de leurs infirmités périodiques, elles affectent ſur elles une attention ſoutenue, comme pour démentir & rendre vaine l'opinion qui les déclare impures en ces momens. Elles ont l'avantage de s'accoucher elles-mêmes; & deux heures après la délivrance, elles vaquent aux détails domeſtiques comme auparavant: le nouveau né ſeul fait ſoupçonner ce qui vient de ſe paſſer.

Les Canadiens ne ſont pas étrangers aux diverſes affections que la Nature fait éprouver au cœur; mais loin de les afficher par des marques extérieures, ils ſe contentent de les mettre toutes en action. Le ſilence le plus ſtupide ou le plus froid laconiſme, cachent des ſentimens tout-à-fait concentrés en eux, & qu'ils craindroient apparemment d'affoiblir, en les laiſſant éclater au dehors. On apprit un jour à un Illinois, de retour d'une longue chaſſe, la mort ſubite de ſa femme qu'il

aimoit. *C'eſt dommage!* répondit-il. Parmi eux la vieilleſſe eſt ſacrée pour les jeunes gens; ils lui rendent une ſorte de culte. Le plus âgé de la famille en eſt comme le Dieu. Chez eux un ſervicee eſt payé par un autre ſervice. Ils ont eu beaucoup de peine à comprendre comment il pouvoit ſe faire qu'une quantité plus ou moins grande de métal jaune & blanc monnoyé, puiſſe mettre une ſi prodigieuſe diſtance entre des hommes nés tous égaux. Nos eſclaves (diſent-ils) ne le ſont pas volontairement; comment ſe trouve-t-il des hommes aſſez lâches pour ſe réſoudre à être toute leur vie, & de leur plein gré, les valets de leurs ſemblables, dans l'eſpoir d'amaſſer quelques poignées de pièces d'or ou d'argent? Ils ſont inſenſibles à nos arts d'agrément; les talens utiles ont ſeuls toute leur eſtime. Ils préféreroient une alumette bien ſoufrée à l'Apollon du belveder.

Ils comptent les jours par ſommeils, & diviſent l'année en douze lunaiſons. Chaque mois a ſon attribut qui ſert à le faire remarquer. Ils commencent par Mars, qu'ils appellent la lune des vers, parce que dans ce temps ces reptiles ſe montrent. Avril eſt le mois des plantes, Mai celui des fleurs. Juin eſt la lune chaude, Juillet la lune du chevreuil; Août celle des eſturgeons, dont on prend un grand nombre alors. Septembre eſt la lune du bled, parce que c'eſt le temps de la moiſſon du maïs. Octobre eſt le mois des voyages; Novembre eſt la lune des caſtors, Décembre celle de la chaſſe. Janvier eſt la lune froide, & Février le mois de la neige. Quand la lune a fini ſon cours, ils diſent qu'elle eſt morte, &

appellent *jours nuds* ceux pendant lesquels l'astre de la nuit cesse d'être visible.

La forme de leur gouvernement est d'une simplicité & en même temps d'une sagesse à laquelle nos profonds Législateurs n'ont pu encore atteindre dans leurs codes savamment compliqués. Les familles d'une tribu se réunissent pour élire deux chefs, l'un préposé aux opérations militaires, l'autre chargé de l'administration civile. Le talent de la parole mène à ce dernier grade; la valeur donne des droits au premier. Dans l'intérieur de chaque famille, on nomme un chef particulier pour la représenter & pour assister les deux chefs principaux. Ces deux autorités ne sauroient se permettre de rivalités, attendu qu'elles ne sont que comme l'expression générale des vouloirs de la nation assemblée. Aussi ces deux chefs n'intiment point leurs ordres; ils n'ont droit que de proposer leurs avis, & leur ministère se borne à recueillir les voix; ils ne sont pas même tenus de la vindicte publique. Chaque famille a son propre *Forum*, & se fait justice elle-même. Un coupable trouve un Tribunal sans sortir de la maison paternelle, & ses parens sont ses Juges-nés. La sentence domestique est confirmée par le Chef de la Nation, sans souffrir aucune sorte de modification. Faut-il donc aller chez les Iroquois pour trouver un modèle de législation?

Quelquefois le même individu est élu Chef des guerriers & du reste de la Nation tout ensemble; mais pour mériter une telle exception, il faut avoir des titres bien éclatans.

Le comeſtible des Sauvages du Canada, peu raffiné, n'en eſt que plus ſain. Ils n'y font point entrer le pain, le lait, le ſel & les épiceries. Leur nourriture ordinaire conſiſte en viandes rôties ou bouillies; & pour boiſſon, ils ſe ſervent de l'eau dans laquelle ils ont fait cuire la chair de l'ours, du buſle, de l'élan, du cerf & des caſtors, tous animaux dont ils ſe repaiſſent indifféremment. Ils ſe nourriſſent auſſi de riz crevé dans l'eau, & ſans y ajouter d'ingrédiens propres à en relever le goût fade. Comme par-tout ailleurs, la claſſe infime de la Nation ne ſe pique pas d'une grande propreté dans l'apprêt des viandes. Mais qui auroit le courage d'en faire un reproche au Peuple? La misère eſt toujours ſale. Ils aiment à prendre leur repas en grande compagnie, & leurs actions de graces ſont des danſes; perſuadés que le grand Eſprit (c'eſt le nom de leur Dieu) eſt un bon père, bien plus flatté des amuſemens de ſes enfans, que de leurs hommages. Les Sauvages du Canada font aſſeoir à leur table tous ceux qui ſe préſentent, amis ou étrangers. Ils ſe reprocheroient le morceau qu'ils porteroient à la bouche, ſans en faire part à celui qui le convoiteroit des yeux. Ils ne ſavent point refuſer avec politeſſe, & donnent bruſquement avant qu'on leur demande avec inſtance. La chair de chien engraiſſé n'eſt ſervie que dans les grands galas & aux jours de fêtes. Il ne ſe paſſe point d'événemens un peu remarquables, qu'ils ne célèbrent par des danſes. Ils en exécutent de pluſieurs ſortes, au ſon du tambour. Celle de la guerre eſt une pantomime meſurée & tout-à-fait analogue à la circonſ-

tance. S'ils ſont effrayans dans leurs jeux, combien ne doivent-ils pas l'être dans les combats réels, qui n'ont lieu que trop fréquemment entre les différentes Hordes? Parmi les Sauvages, les haines nationales ſont interminables; elles le ſont bien chez les Peuples qui ſe diſent civiliſés. Les Canadiens ſe préparent à leurs guerres d'importance par des jeûnes dont le but eſt de ſe procurer des rêves, d'après l'interprétation deſquels on augure de l'événement. Le délire d'un cerveau creux, & les vapeurs d'un eſtomac vuide, ſont regardés par eux comme des inſpirations divines. Terribles dans l'attaque & dans leurs moyens de défenſe, ils ſont d'autant plus féroces quand ils ſe vengent, qu'ils ſavourent ce plaiſir criminel, & s'en font un objet d'étude, un ſujet de gloire. C'eſt ſur la perſonne des priſonniers qu'ils aſſouviſſent toute leur rage, avec un raffinement de cruauté qu'on aura peine à croire; mais la patience du ſupplicié ſurpaſſe encore l'acharnement de ſes bourreaux. On vante l'héroïſme du Stoïcien; mais qu'eſt-il en comparaiſon de la contenance fière d'un Iroquois qui, aſſis pendant quarante heures ſur un braſier gradué à deſſein, chante comme à un banquet, conſerve ſon eſprit libre & ſon ame intacte dans un corps épuiſé de tourmens, provoque ſes ennemis raſſaſiés de vengeance, & meurt ſur le lit de douleur, comme on s'endort ſur un champ de roſes.

Chanſon de mort d'un Iroquois.

« Généreux défenſeurs de ma Nation, vous dont je » ſuis deſcendu, préparez-vous à me recevoir. Le grand

Eſprit,

» Eſprit, en me livrant à mes ennemis, a voulu ſans » doute me donner l'occaſion d'ajouter à la gloire de » mes ancêtres. Fils des braves, j'ai vécu, je veux » mourir comme eux. Qu'on ne diſe pas d'eux un » jour : le tigre belliqueux n'a enfanté qu'un daim ti- » mide. Qu'on diſe plutôt de moi : la ceinture de force » & de courage a paſſé ſur ſes reins, & il ne l'a quittée » qu'avec la vie. Et vous, dont je ſuis le captif, & non » pas l'eſclave, lâches bourreaux, qui ne ſavez pas même » vous venger, venez lutter avec moi; qui de nous » cédera ? Voyons ſi je ſerai raſſaſié de tourmens, avant » que vous ſoyez repus de vengeances. Cependant vous » avez encore plus de motifs pour me tourmenter, que » je n'ai de moyens pour ſouffrir. Il n'eſt pas un lam- » beau de ma chair qui n'appartienne aux corps de vos » frères & de vos amis vaincus, dont j'ai fait ma ſubſ- » tance dans les combats. J'ai bu, diſtillé goutte à » goutte dans leurs crânes, tout le ſang exprimé de leurs » cœurs. Au lieu de nattes, les parois intérieurs de ma » cabane ſont tapiſſés des chevelures de vos pères. » Montrez-vous du moins meilleurs bourreaux que vous » n'avez été braves guerriers. Souvenez-vous que vous » avez à faire à un homme, & que la plus cruelle de » mes tortures ſeroit d'expirer ſous les coups incertains » d'un ennemi auſſi foible qu'une femme. »

Le zèle des Miſſionnaires n'a pu rien gagner encore ſur l'eſprit des Sauvages, pour les détourner d'une vengeance auſſi atroce; ils ont placé là leur honneur. L'amour-propre a auſſi ſes Héros & ſes Martyrs.

La paix a cependant des charmes pour eux; & ils en obſervent très-fidèlement les traités, du moins entr'eux: car à l'égard des Européens, ils ont cru devoir étudier leur ſtyle, & les élèves ont bientôt égalé leurs maîtres dans l'art des négociations. Pour nous, nous aurions dû, à notre arrivée dans ces régions lointaines, être frappés du reſpect religieux qu'on y portoit au calumet de paix, & n'y point attiſer le flambeau de la diſcorde, devenue de plus en plus incendiaire. On ſait que le calumet des Sauvages repréſente le caducée des anciens. Ce ſymbole de la paix eſt une pipe à tabac, laquelle, paſſant de bouche en bouche, rend frères tous ceux qui ont conſenti à en aſpirer la fumée.

Si les diſcours perſuaſifs des Miſſionnaires n'euſſent point été démentis par la conduite des autres Européens, il eût été facile de faire tourner cet uſage ſi louable au commun avantage des naturels du pays & des étrangers.

Les Sauvages du Canada poſſèdent à la fois la rhétorique des mots & l'éloquence des choſes. Toutes leurs harangues ſont en images, & leurs ſentimens en actions: ſi *fumer au calumet* eſt un peu groſſier & de mauvais goût, quoique plus expreſſif que *préſenter le rameau d'olivier; courir l'alumette*, eſt un madrigal délicat que ne déſavoueroit point le Peuple le plus galant. Il conſiſte à ſe préſenter devant la couche de ſa dame endormie ou feignant de dormir, portant à la main une mèche allumée. Si on ſe réveille pour l'éteindre, c'eſt un conſentement tacite du cœur, & le mariage ne tarde pas à

s'en ſuivre. La célébration a lieu ſans l'intervention de la Divinité, & ſans le miniſtère des Prêtres. Le couple amoureux briſe une baguette en autant de morceaux qu'il a de témoins; chacun des aſſiſtans emporte ſon morceau, & le conſerve comme un gage à produire en temps & lieu. Et en effet, en cas de divorce, on y procède en rapprochant ces différens fragmens qu'on jette au feu. Il faut avouer que la noble ſimplicité de cet uſage vaut bien tout le cérémonial des Nations policées anciennes & modernes.

L'adultère paſſe pour un crime d'autant plus capital, qu'on a la reſſource du divorce & de la polygamie. Dans cette fâcheuſe circonſtance, un mari (chez les *Nadoeſſis*, peuplade du Canada) a le droit de ſe faire juſtice lui-même. Elle conſiſte à couper avec ſes dents le bout du nez de ſa femme coupable; de ce moment la ſéparation a lieu dans toutes les règles.

Les Sauvages du Canada ont une religion, puiſqu'ils diſtinguent deux Divinités ſuprêmes; le grand ou le bon Eſprit, qu'ils appellent *Manitou*; & le mauvais Eſprit, dont ils n'oſent prononcer le nom. Ils ont réſervé pour ce dernier preſqu'uniquement le peu de pratiques ſuperſtitieuſes dont ils ſont profeſſion. S'ils n'avoient jamais entendu gronder le tonnerre, s'ils n'avoient jamais eu peur, les Iroquois & leurs voiſins ſeroient peut-être encore tout-à-fait athées.

Chez nous, tel qui à la tête d'un eſcadron brave la mort, ſe dément quand elle ſe préſente au pied de ſon lit. Un Indien du Canada, philoſophe ſans s'en douter,

meurt avec la même indifférence qu'il a vécu. Plus tranquille qu'un Stoïcien, puiſqu'il l'eſt ſans efforts & ſans principes, il harangue ſes compagnons d'armes, conſole ſes veuves, fait une leçon à ſes enfans, intime à ſes héritiers ſes dernières volontés, ordonne tous les préparatifs, & veille à tous les détails du grand repas qu'il deſtine ſur ſa tombe à ſes amis & à ſa tribu. Les Prêtres n'aſſiſtent point le mourant à ſes derniers momens; & il n'eſt pas beſoin, par le tableau d'un avenir bien-heureux, de le dégoûter de la vie pour le réſigner à la quitter ſans regrets.

A peine expiré, on habille le mort, on lui farde le viſage, on l'aſſeoit ſur une natte ou ſur une belle fourrure, placée au milieu de ſa cabane. Il eſt accompagné de ſes armes. Ses parens & ſes amis, raſſemblés en cercle, prononcent ſon éloge funèbre, moins verbeux que nos oraiſons. Puis on le porte en grande pompe au dépôt général de la tribu, où on l'enterre. Sur la tombe on a ſoin de tracer quelques hyéroglyphes, eſpèce d'épitaphe; mais ces ſortes de monumens ne ſont pas néceſſaires pour conſerver le ſouvenir de ſes belles actions & de ſes qualités louables. Les pères & les enfans ſe portent un attachement réciproque, à un degré qui feroit la ſatyre de beaucoup d'autres peuples.

Voici l'ajuſtement le plus généralement adopté des Sauvages du Canada.

Ceux qui font parade de leur bravoure arrachent tous les cheveux de leur tête, à l'exception d'une touffe qu'ils laiſſent croître de toute leur longueur. A cette

treſſe ils attachent des plumes de diverſes couleurs, & des aigrettes d'ivoire ou d'argent. Cette manière de ſe couper & orner la chevelure ſert à diſtinguer les peuplades les unes des autres. Ils ſe peignent en outre le viſage de blanc & de noir, & c'eſt-là l'ornement auquel ils attachent le plus de prétention. En temps de guerre, ils s'enluminent d'une manière tout-à-fait effrayante & hideuſe. Ils ſe coëffent quelquefois d'une capote.

Les petits maîtres, les merveilleux, les élégans, qui ſe piquent de donner le ton & de faire mode, ſe fendent le bord extérieur des deux oreilles, y tortillent un fil d'archal, pour donner à cette partie une forme plus heureuſe que celle qu'elle a reçue de la nature, dont ils méconnoiſſent les graces. Il eſt auſſi d'uſage de ſe percer le nez pour y paſſer des pendans plus ou moins riches.

Les Indiens du Canada vont preſque tout nuds, à l'exception d'une ceinture de peau, garnie pardevant d'une pièce proportionnée, pour la grandeur, à ce qu'elle cache. Les vieillards ſe couvrent la moitié des cuiſſes. Ils jettent ſur leurs épaules une fourrure ou un pan de drap, ou même un manteau d'écarlate, qu'ils attachent au haut de la poitrine. Ils portent des colliers, & un cordon auquel ils ſuſpendent leur couteau. Ils couvrent leurs jambes d'une eſpèce de guêtres couſues très-ſerrées. Les bords de l'étoffe dont elles ſont formées ſaillent de la largeur de la main. Ces guêtres ſont quelquefois ſoutenues par des bretelles attachées à la cein-

ture. Cette chaussure est très-commode pour chasser au milieu de la neige. Les souliers de peaux de daim, de busle ou d'élan, grossiérement façonnés, se placent facilement, & sont très-propres à la marche. A l'endroit de la cheville, ils sont chargés de différentes petites plaques de cuivre ou d'étain, lesquelles placées à l'aise l'une contre l'autre, font un bruit qui amuse beaucoup le Sauvage qui chemine.

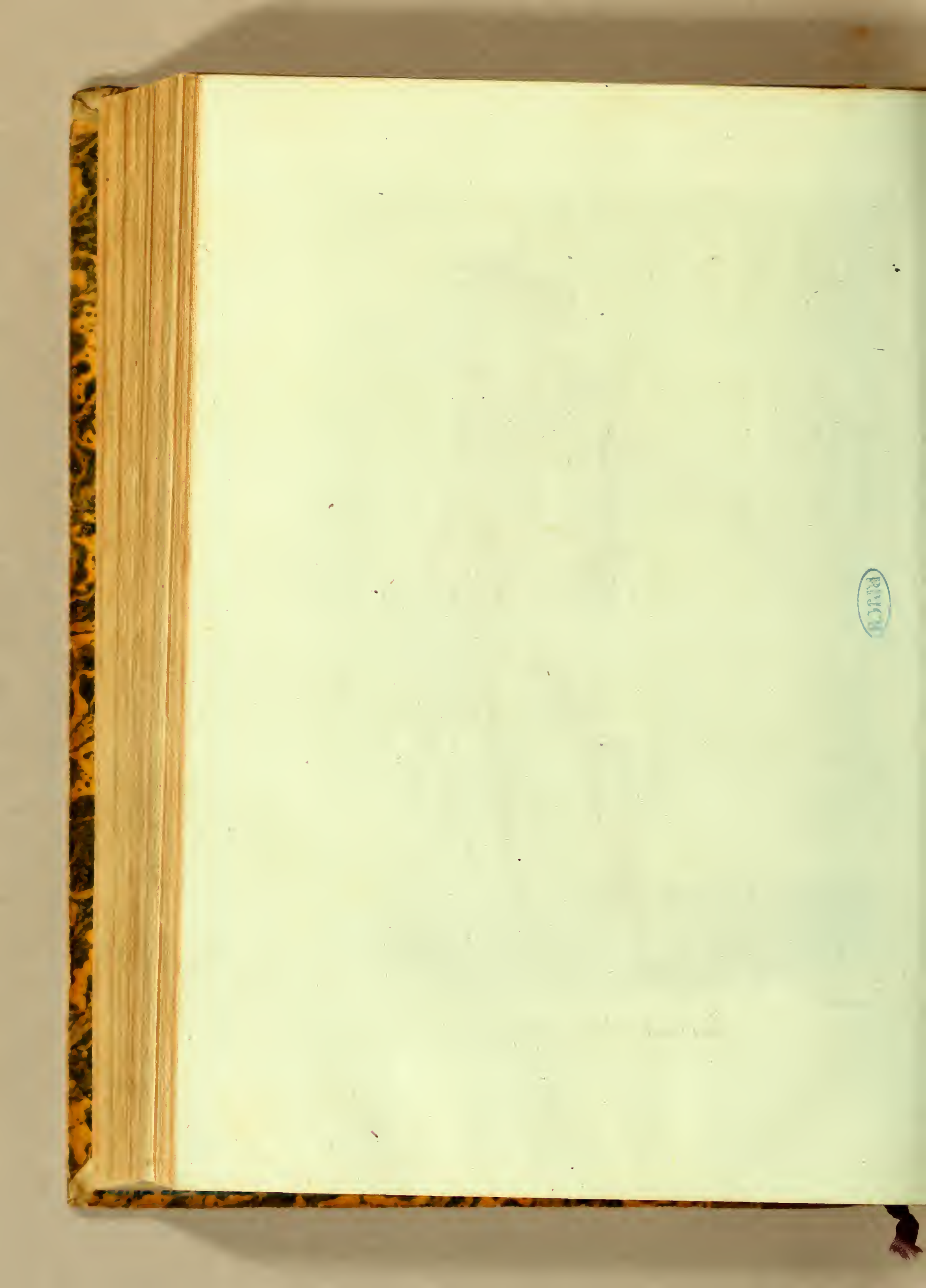
Les femmes portent des bas & des chaussures absolument semblables à ceux des hommes, & ornés de même. Celles qui hantent les Européens, se revêtent d'une chemise dont la partie inférieure flotte pardevant sur le jupon. Elles y ajoutent pardessus ou pardessous indistinctement, une espèce de camisole de peau sans manches, qui prend au col & ne descend que jusqu'à la ceinture. Leurs jupons de drap ou de peau ne descendent que jusqu'à leurs genoux; les bras sont nuds en quelques cantons. Dans d'autres, ils sont couverts de manches. La coëffure varie aussi selon la tribu; on en rencontre qui renferment leurs cheveux dans des rubans ou dans des plaques d'argent, quand elles en ont le moyen. Ces plaques, larges de quatre doigts, s'emboîtent les unes dans les autres, & sont terminées par quelqu'ornement plus recherché. Il en est d'autres qui partagent leur chevelure au milieu de la tête, & en forment deux boucles pendantes sur chaque oreille, de la grosseur du poing, & longues de trois pouces. Les femmes de toutes les peuplades, sans exception, placent une mouche de couleur, de la grandeur d'un écu, à

côté de chaque oreille. Quelques-unes placent cette mouche au milieu du front; d'autres teignent leurs cheveux. On remarquera qu'elles ne les coupent jamais, au lieu que les hommes y touchent toutes les lunaisons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Sauvages du Canada.



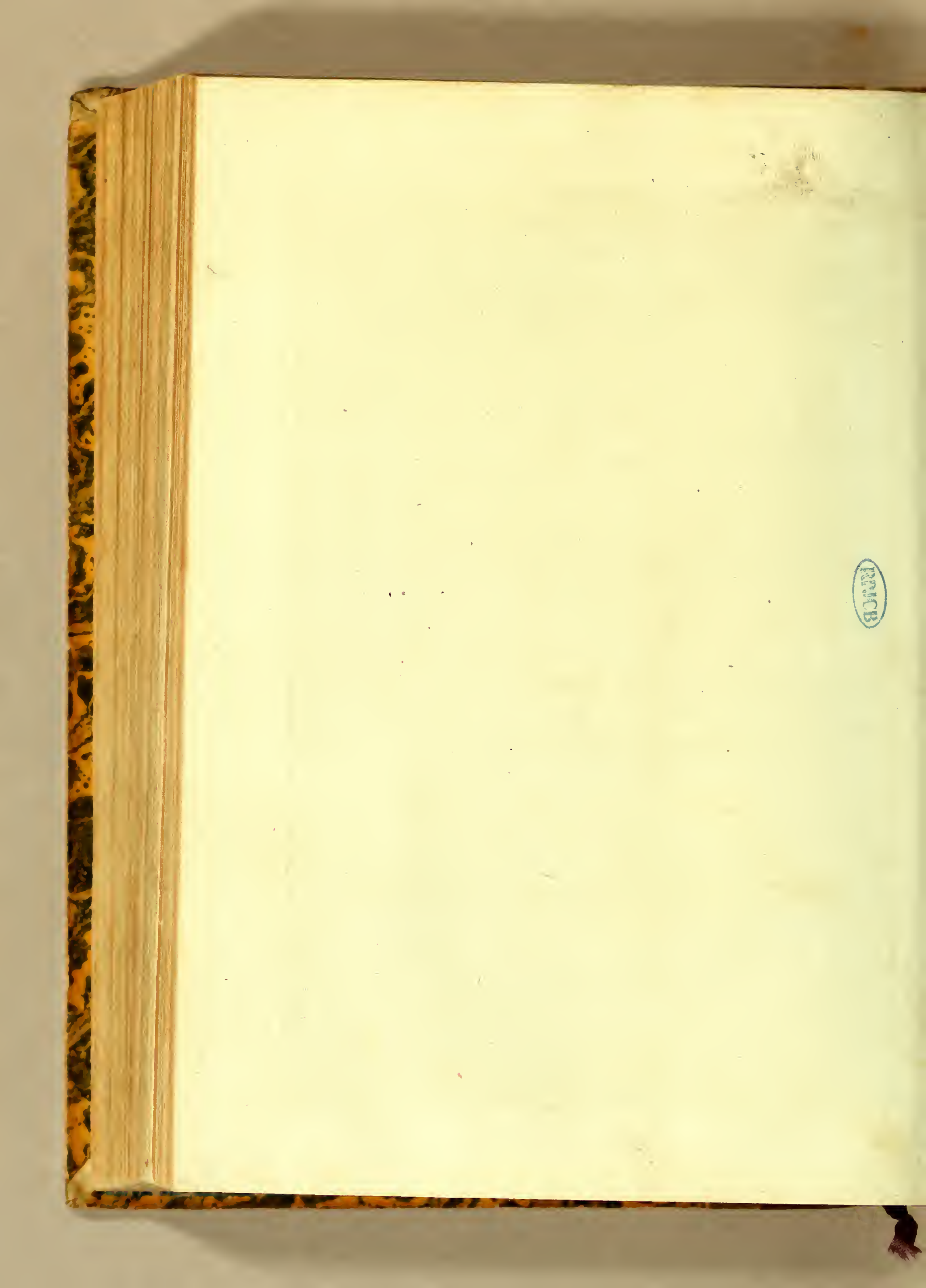
Sauvage du Canada.





Desrais del. Mixelle sculp.

Femme sauvage du Canada.





MŒURS
ET COUTUMES
De la Côte de Coromandel.

TOUT nous vient des Grecs, disons-nous encore. Les Grecs, qui déguisoient tout en embellissant tout, ne pouvoient s'empêcher d'avouer qu'ils devoient beaucoup aux habitans du Nil. L'Egypte, moins adroite dans ses larcins, étoit, sans vouloir en convenir, une copie imparfaite de l'Inde. C'est ainsi que la vérité & l'erreur, le mal & le bien, ont passé de main en main; & peut-être ont-ils déjà fait plus d'une fois le tour du globe. Mais, sans nous perdre dans l'abîme de la Chronologie primitive du monde, il est probable que l'Inde est la mère-patrie de l'Univers, & que toutes les autres Nations n'en sont que les Colonies. On dit que les Indiens sont les fils aînés de la terre. Mais on auroit de la peine à deviner ce qu'ils furent jadis, d'après ce qu'ils sont aujourd'hui. Semblables aux héritiers présomptifs d'une grande maison, les soins que la nature leur prodigue les a énervés, corrompus, dénaturés au point qu'ils se sont laissé dépouiller de leur brillant héritage & sont devenus les victimes ou les esclaves de leurs cadets entreprenans. Le mal fut à son comble du moment que les Européens mirent le

pied ſur la Côte de Coromandel. ...... n'y marcha point aſſurément ſur les traces de Pythagore, & les Brames doivent faire regretter ſans doute les Brachmanes (1).

La Côte de Coromandel eſt un vaſte continent de l'Inde, en deça du Gange, & qui occupe la partie occidentale du golfe de Bengale. Deux choſes qui rarement vont enſemble, la ſobriété & l'amour du plaiſir, caractériſent les Habitans & les dédommagent des révolutions politiques dont ils ſont le jouet.

Noirs, mais grands & bien faits; s'ils étoient moins efféminés, ils ne ſouffriroient pas que l'étranger & leurs voiſins ſoient les maîtres chez eux. Semblables aux belles ruines de la Grèce, que le voyageur foule aux pieds impunément; ce peuple qui a perdu ſes titres, ou qui ne ſçait pas les déchiffrer, végete plus inconnu encore à lui-même qu'à ceux qui le ménagent ſi peu. Loin de nos comptoirs & des villes, il offre encore quelque trace de la belle ſimplicité de ſes mœurs premières. Chaque village ſemble plutôt une famille nombreuſe, dont le chef eſt comme le père. La plus grande partie des biens eſt en commun; enſorte qu'un ſervice ſe paie par d'autres ſervices. L'Ouvrier en fer allume ſa forge pour le Laboureur qui ouvre ſes greniers au Forgeron. On ſe cotiſe auſſi pour le ſalaire des

(1) Sorte de Prêtres-philoſophes qui comparoient Dieu à une araignée, du ſein de laquelle la chaîne des êtres ſort & y rentre comme un fil.

Comédiens ambulans. Du riz & des ſpectacles! Voilà tout ce qu'il faut aux *Tamouls* (1) pour être heureux. Ils ont donné à nos Philoſophes l'idée du régime pythagoricien. Ils ont en horreur la chair des animaux; ils ſe regarderoient comme impurs, ſi du ſang avoit ſouillé leurs lévres; & ils ſe reprocheroient l'exiſtence, ſi elle leur coûtoit la deſtruction des autres êtres vivans. Par une ſuite de leur manière de voir, ils ſe refuſent au plaiſir des boiſſons enivrantes. L'ivrognerie les révolte au point que la perſonne d'un Roi ceſſe d'être ſacrée pour eux, quand ils le ſurprennent dans l'ivreſſe. Le régicide en pareil cas ſeroit récompenſé. Quel dommage qu'un peuple né avec de ſi heureuſes diſpoſitions ſoit la dupe de ſes Prêtres & l'eſclave des Tyrans! Les Anciens, dont nous vantons le caractère hoſpitalier le cédent aux Tamouls à cet égard. Les plus aiſés d'entre ceux-ci ne meurent pas contens, s'ils n'ont fait conſtruire, ſur un grand chemin & à l'ombre d'un bois, un aſyle commode ouvert à tous les Voyageurs pour s'y abriter. On y trouve aſſez ſouvent de l'eau de riz toute préparée. Les Européens, chargés des tréſors de l'Inde, auroient dû en rapporter en même temps les uſages louables & utiles.

Les Riches voyagent en palanquin, eſpèce de litière découverte, ſuſpendue à un bambou arqué, dont les extrêmités ſont portées par pluſieurs hommes qui vont

(1) C'eſt le véritable nom des Habitans de la Côte de Coromandel.

très-vîte, faiſant deux lieues à l'heure. Ils s'animent dans leur marche par des chanſons dont le refrain ſe répète en chœur.

Voici un de ces refrains, pour en donner une idée :

Courage, amis, courage ! plus vîte nous irons, plutôt nous ſerons arrivés.

Un jour, ſans doute, un jour, nous renaîtrons (1) dans une autre Caſte.

Alors (2) les *Nababs* feront place aux (3) *Boués*.

Alors nous nous verrons couchés à notre tour dans le palanquin qui pèſe aujourd'hui ſur nos épaules.

C'eſt ainſi que l'eſpérance (pour me ſervir d'une expreſſion proverbiale) fait vivre l'homme. Auſſi le Peuple eſt il attaché à ſa religion, en proportion des promeſſes conſolantes qu'elle lui prodigue. La claſſe inférieure d'une Nation tient plus au culte que les hauts rangs de la Société. Le Peuple a beaucoup à perdre en cette vie ; & . . . . tout à gagner dans l'autre. Les Brames agiſſent en conſéquence ; & leurs impoſtures les plus groſſières ſont celles qui réuſſiſſent le mieux dans l'eſprit de leurs Adeptes.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans

(1) Alluſion à la métempſycoſe, dogme chéri de tous les Indiens.

(2) *Nababs*, Gouverneurs de villes.

(3) *Boués*, porteurs de palanquins.

cet ouvrage ne nous permettant pas de traiter à fond de la Mythologie Indienne, nous nous arrêterons ici à un ſeul de leurs Dieux. Les Tamouls font l'Amour fils de Vichenou, le Dieu Conſervateur. Ils l'appellent *Manmadin* (1), & lui donnent pour mère *Latchimi*, Déeſſe des richeſſes. Le Cupidon Tamoul eſt repréſenté ordinairement ſous les traits d'un enfant chargé d'un carquois, armé d'un arc. Mais on obſervera que l'arc eſt une canne à ſucre, & les fleches ſont empennées de fleurs. Le perroquet lui eſt conſacré. On le marie avec *Radi*, divinité qui préſide à la débauche. Mais il n'a aucun temple qui lui ſoit ſpécialement deſtiné. L'allégorie ne pouvoit être plus ingénieuſe ni mieux ſoutenue; & les Indiens le diſputent ſans doute aux Grecs pour la richeſſe de l'imagination & la juſteſſe des alluſions.

Heureux les Indiens, s'ils en étoient reſtés-là! Mais ceux qu'on dit être les pères du genre-humain ne furent pas plus ſages que leurs enfans, & leur laiſsèrent un exemple qui ne fut que trop ſuivi.

Les hommes de tous les pays & de tous les tems ont paru craindre de manquer de Dieux, comme ils craignent encore aujourd'hui de manquer de Maîtres. En conſéquence, ils ont diviniſé tout ce qui tomba ſous leurs ſens, même les êtres les plus matériels. Le Soleil fut peut-être le premier objet dans la nature qui eut des

(1) Dans la langue Tamoule, *Man* ſignifie *cœur*, *volonté*; & *Mada*, *qui ronge*, *qui excite l'amour*.

autels; le feu qu'on y brûla en partagea les honneurs. La montagne sur le sommet de laquelle la nature personnifiée fut honorée des premiers hommages, commença par être sacrée & finit par devenir elle-même une Divinité. Si l'Auteur de la lumière & le père du jour reçut de l'encens, le Père du plaisir & l'Auteur de la vie méritoit tout aussi bien d'en obtenir. Aussi l'organe générateur, ce qu'on est convenu d'appeller les parties nobles, se trouva bientôt l'objet principal du culte primitif. Cette pratique religieuse, célébrée dans l'Inde avec pompe, fut imitée avec ardeur, & s'étendit sans peine chez presque toutes les Nations de la terre. *Le Lingam* devint le patron (qu'on me permette cette expression !) sur lequel on tailla le Phallus, Priape & Béelphégor.

Par une singularité digne de remarque, les Prêtres consacrés à cette liturgie révoltante dans nos mœurs actuelles, se condamnent encore aujourd'hui sur les bords du Gange, à une chasteté la moins équivoque; car ils se mettent dans l'impossibilité de la violer.

Le Lingam des Tamouls & des autres Indiens, se place toujours dans le sanctuaire de leurs Temples; il est figuré de façon qu'il représente leur Trinité; car l'antique Mythologie des Habitans du Bengale en reconnoît une aussi. Le Lingam est la forme la plus sacrée sous laquelle on offre *Chiven* ou Dieu par excellence aux yeux de ses plus fervens adorateurs. Le Peuple ne voit dans le Lingam que l'image la plus naturelle & la plus simple de la Divinité; & il lui fait bien innocemment des libations de lait. Nous croyons devoir

nous

nous abſtenir de plus grands détails ſur un ſujet qui n'en comporte point aux yeux des Lecteurs délicats.

Paſſons à une particularité du Rit religieux des Indiens, qui leur fait plus d'honneur. Ils peignent le Dieu de la Vertu ſous la forme d'un Taureau blanc, ſur lequel ils font aſſeoir Chiven, la première de leurs Divinités. Cette allégorie, qui s'explique aſſez d'elle-même, nous paroît ſublime. Tel eſt l'eſprit de l'homme; il place les images les plus honteuſes à côté des plus nobles idées.

La langue originale des Livres ſacrés qui ſont loi dans l'Inde, eſt le Samſcroutan. Quelques-uns ſont traduits dans l'idiôme Tamoul. Le Peuple a bien la permiſſion de les lire; mais les Brames eux-mêmes ont peine à les comprendre. Les Mogols, dont le deſpotiſme ne peut avoir pour baſe que l'ignorance des Peuples qu'ils tyranniſent, ont prudemment fermé tous les anciens Gymnaſes du Bengale. Les connoiſſances actuelles des Indiens ſe bornent à l'alphabet & à l'arithmétique. Les Mogols ne ſont peut-être pas les ſeuls qui trouvent leur compte à cet arrangement; il faut leur aſſocier d'autres Nations, venues de plus loin pour dépouiller cette riche contrée.

La Côte de Coromandel eſt chargée de pluſieurs Temples tous conſtruits ſur le même plan, & qui ne diffèrent que par la grandeur. Le plus fameux eſt celui qu'on appelle les ſept Pagodes; il paroît auſſi le plus ancien de tous: bâti ſur les bords de la mer, les flots montent juſqu'au premier étage. Les pyramides d'Egypte ne peuvent être comparées à ces pagodes, dont l'exécution a dû coûter mille années au moins d'un travail

conſécutif. La figure du Lingam & celle du Dieu de la Vertu y ſont toujours repréſentées enſemble dans la place la plus apparente de l'intérieur. . .

Une chauderie pour abriter le Voyageur, & un étang où l'on peut ſe baigner, avoiſinent toujours chaque Pagode. Quelquefois la ſuperſtition eſt bonne à quelque choſe. Heureux les hommes, ſi toutes leurs folies n'étoient que des prétextes pour multiplier les établiſſemens utiles. Peut-être conviendroit-il mieux à des êtres qui ſe diſent raiſonnables de n'avoir pas beſoin de motifs étrangers, & de ne point ſe ſervir de moyens plus étranges les uns que les autres pour faire le bien.

Le coſtume des Habitans de la Côte de Coromandel eſt tout-à-fait analogue au climat. Il ne conſiſte bien ſouvent qu'en une pièce de toile dont on ſe ceint les reins, & qui retombe juſqu'aux genoux. Une autre pièce de ſept à huit coudées de long fait le tour du corps en différentes manières, & n'a rien de déterminé. Un linge fin comme de la mouſſeline enveloppe la tête. Outre cela, la plupart portent de larges hauts-de-chauſſe, eſpèce de caleçon très-ample qui deſcend à la cheville. D'autres, en aſſez grand nombre, ſe revêtent d'une longue robe à la Moreſque, toile blanche qui ſe croiſe ſur la poitrine du côté gauche. Les Riches la portent de mouſſeline, & la font broder à fleurs d'or. Une écharpe la retient & la ſerre ſur les hanches. Ils ſe couvrent la tête d'une toque en façon de Turban. Cette parure moderne s'eſt introduite depuis la conquête des Mogols.

Il y a beaucoup d'Indiens qui vont nuds pieds. Plusieurs portent des ſandales ; d'autres des pantoufles de maroquin de diverſes couleurs ou d'étoffes d'or & d'argent, terminées par un bec long & recourbé ; leurs oreilles ſont fort allongées par les énormes boucles d'or qu'on y ſuſpend. Ces boucles, de forme ovale, ſont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Quelquefois l'habillement Indien eſt encore plus ſimple. Ce n'eſt ſouvent qu'un morceau de toile, grand aſſez pour cacher les parties que l'uſage, ce tyran des modes ainſi que du langage & de bien d'autres choſes plus importantes, que l'uſage fait appeller indifféremment parties nobles ou honteuſes.

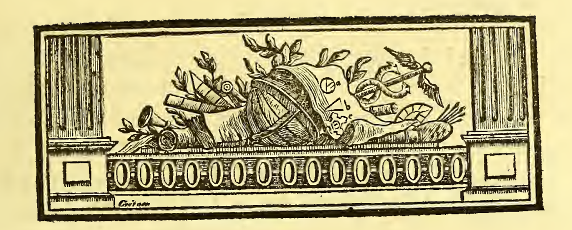
Fin des Mœurs & Coutumes de la Côte de Coromandel.



Desrais del. Mixelle sculp.

Indien de la Côte de Coromandel.





MŒURS ET COUTUMES DES MORLAQUES *DE LA CROATIE.*

LES Morlaques dont nous donnons ici les Coſtumes, ne ſont point des barbares; ce ne ſont point des brigands, toujours prêts à fondre ſur le Voyageur qui paſſe aux environs de leurs montagnes. Cette Peuplade eſt hoſpitalière & ſenſible aux douceurs de l'amitié; ſi ſes mœurs ſont encore ſauvages, elles ne ſont point féroces; nous en allons tracer un eſquiſſe rapide; & plus d'une fois nous aurons occaſion de remarquer que ſes habitudes peuvent être rapprochées des nôtres ſans toujours y perdre.

La Morlaquie, *Morlachia*, eſt ſituée, partie dans la Dalmatie Vénitienne, partie dans la Croatie, vis-à-vis de l'Iſle de Pago, dans le Golfe de Veniſe, & occupe une étendue de pays de vingt-cinq lieues de long, ſur dix de large. La montagne Morlacca appartient à la Croatie, & dépend par conſéquent de l'Empereur.

L'âpreté des lieux , & l'origine des habitans , contribuerent beaucoup au caractère rude , entreprenant & téméraire des Morlaques. Ils sont composés des restes de différens peuples de l'Illyrie , dispersés à l'approche des formidables émigrations des Slaves & de leurs irruptions dans les Provinces Romaines , lors de la décadence de l'Empire. A cette inondation de Barbares, il faut joindre encore une expédition des Tartares dans la Hongrie , vers la naissance du treizième siècle ; à leur approche , plusieurs familles fugitives refluèrent dans les Isles de la Dalmatie. Les Uscoques , les Haiducks , les Croates & les Morlaques , doivent leur existence précaire à ces deux révolutions , ou plutôt à la confusion que la terreur des armes mit dans ces différentes contrées.

On se trompe si l'on fait dériver le nom de Morlaque, de *More-ulah* , *Latins noirs* ; Morlaque signifie Homme puissant , ou Conquérant venu de la mer.

Les habitans des côtes maritimes de la Dalmatie ne vivent point en bonne union avec les Morlaques des montagnes. Ceux-ci , plus pauvres & moins civilisés sont plus fiers. Il semble que leur séjour sur les montagnes ait élevé leur caractère en proportion ; ils ne témoignent d'égards aux peuplades inférieures qu'autant qu'ils ont besoin d'elles.

Le Morlaque éloigné de la mer & du séjour des villes , nous offriroit encore le tableau de la vie Patriarchale , si le commerce qu'il a avec les Italiens n'étoit venu altérer cette touchante simplicité primitive ; mais il ne garde cette prévention , trop souvent nécessaire , que dans les marchés ; par-tout ailleurs il voit ses semblables dans les Voyageurs les plus inconnus. Les Morlaques ne refusent point (comme on fait ailleurs) à leurs voisins pauvres ce qu'ils donnent

à un étranger ; & l'indigence chez eux n'exempte point des devoirs de l'hoſpitalité & de la bienfaiſance. Auſſi, en parcourant la petite contrée qu'habite cette Nation, on ne rencontre point de mendians ; ce ſpectacle déchirant eſt réſervé aux grandes Villes, ſéjour du luxe & de l'opulence.

Si les Italiens ont inſpiré de la défiance aux Morlaques, les Turcs leur ont fait connoître la jalouſie. Les jeunes filles & les épouſes nouvelles ſe retirent à l'écart, ou ſe cachent à l'abord d'un hôte étranger.

Un Étranger, qui, par malheur, ſeroit ſurpris courtiſant une femme Morlaque, coureroit les plus grands riſques pour ſa vie. Les Morlaques, ſur cet article, n'entendent pas raiſon.

Mais ce en quoi les Morlaques inſpirent le plus grand intérêt, & ſe gagnent l'eſtime de ceux qui étudient leurs mœurs, c'eſt l'Amitié. On nous a reproché de n'en avoir plus que le mot, ils en ont gardé la choſe. Ils en font preſque un article de Religion; ils ont dans leur Rituel ſacré une formule pour bénir ſolemnellement, aux pieds des Autels, l'union de deux amis ou de deux amies ; & cette conſécration n'eſt pas un vain appareil ; c'eſt un véritable contrat paſſé ſous les yeux de Dieu même, qui en devient comme le garant. Si les Grecs & les Romains ont conſacré à l'Amitié des Statues & des Temples ; s'ils ont diviniſé Oreſte & Pylade : on ne trouve point chez les Anciens ſi vantés, l'idée ſublime d'avoir fait de l'Amitié un ſaint nœud, un lien inviolable, contracté en préſence de la Nation, & obſervé dans toute l'intégrité de l'innocence, même entre deux conjoints de ſexes différens. Les Italiens ne tireroient pas beaucoup d'honneur d'oppoſer aux pactes d'amitié du Morlaque, leurs aſſociations, connues ſous le nom de *Fratelli Giurati* : les

Frères d'armes de notre ancienne Chevalerie ſoutiendroient mieux la comparaiſon.

Un peuple auſſi enthouſiaſte de l'amitié ne doit pas être modéré dans ſa haine & dans ſes vengeances. Le Morlaque ne connoît pas l'oubli des injures, & il n'en accorde le pardon que ſous des conditions dures & humiliantes.

Le premier de tous les Arts, l'Agriculture, n'eſt pas le plus avancé chez les Morlaques; ils ſont reſtés où en étoient les peuples qu'enſeigna Triptolême. Les enfans des Morlaques paſſent leur bas-âge dans les bois à garder les troupeaux. Dans ce loiſir & cette ſolitude, ils s'occupent de travaux en bois, qu'ils exécutent avec un ſimple couteau. On voit chez eux des taſſes & des ſifflets de cette matière, ornés de bas-reliefs ſinguliers, qui ne manquent pas de mérite, & qui prouvent la diſpoſition de cette Nation à faire des progrès dans les Arts.

Les Morlaques ont quelqu'idée de la teinture, & leurs couleurs ne ſont nullement à mépriſer; ils ſont accoutumés de teindre leurs étoffes à froid.

Preſque toutes les femmes ſçavent broder & tricoter; leurs broderies ſont aſſez curieuſes & parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. On trouve auſſi chez ces peuples des métiers pour fabriquer des ſerges & des toiles groſſières. Les femmes cependant y travaillent peu, leurs devoirs domeſtiques ne leur permettant guères de s'adonner à des travaux ſédentaires.

Les Morlaques parlent les langues Illyrienne & Eſclavone. Ils ſont, pour la plupart, Catholiques Romains; les autres ſuivent le rit Grec. Ils ſont, en général, très-ſuperſtitieux; ils croient fermement, ſur-tout les femmes, aux Vampires, & aux Sorciers.

Si les Morlaques ne ſont auſſi bons Chrétiens que les peuples brillans de l'Europe, ils vivent du moins en frères. Quand ils ſe raſſemblent dans une Egliſe, on diroit que ce n'eſt qu'une ſeule & unique famille : ce ſont des enfans de la Nature, qui, ſans diſtinction, ſans obſerver de rang, ſe tenant tous par la main, chantent, dans la plus grande harmonie, un Cantique de reconnoiſſance à leur mère commune. Les fêtes religieuſes, & champêtres tout-à-la-fois, ſont accompagnés de baiſers fréquens, qu'on ſe donne, qu'on ſe rend dans toute l'effuſion du cœur. On ſe permet encore de certaines libertés que nous trouverions peu décentes; mais les Morlaques ne les regardent pas comme telles; ils diſent que ce ſont des badinages ſans conſéquence. Auſſi c'eſt dans ces aſſemblées que les mariages s'ébauchent; les enlèvemens ne ſont pas rares, mais ils n'ont jamais de ſuites fâcheuſes : il arrive rarement qu'un Morlaque deshonore une fille, ou l'enlève contre ſa volonté; dans un cas ſemblable elle feroit ſûrement une belle défenſe, car dans ce pays le ſexe le cède peu aux hommes pour la force & le courage. C'eſt toujours une convention entre les Amans pour ſe délivrer des importuns, ou pour hâter le moment de leur union.

Les femmes Morlaques prennent quelques ſoins de leur perſonne, pendant qu'elles ſont libres; mais après le mariage elles s'abandonnent tout-de-ſuite à la plus grande mal-propreté; comme ſi elles vouloient juſtifier le mépris avec lequel leurs maris les traitent. Il ne faut pas cependant s'attendre à des émanations douces à l'approche des femmes Morlaques; elles ont la coutume, à la manière des Sauvages du Canada, d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale, même de loin, l'odeur la plus déteſtable.

Les habits des femmes Morlaques varient ſuivant les diſtricts (1) & paroiſſent toujours ſinguliers aux yeux d'un Etranger ; les unes ſe mettent, ſur-tout les filles, en marque de leur virginité, un bonnet d'écarlatte d'où deſcend d'ordinaire juſqu'aux épaules un voile garni de franges rouges. Les autres vont la tête nue. Elles portent des colliers de verre, en forme de perles. Pour la plupart leurs chemiſes ſont bordées de rouge ſur la poitrine, & toujours elles le ſont en-bas. Elles ne connoiſſent pas les corps ; une ceinture légère, poſée par-deſſus la chemiſe, ſoutient le ſein : cette ceinture eſt tiſſue de laine en couleur, ou faite de cuir orné de plaques dorées. Leur robe deſcend juſqu'au gras des jambes ; leurs bas ſont toujours rouges, & leurs ſouliers de cuir crud. Leur tablier eſt une pièce d'étoffe de laine rayée de pluſieurs couleurs, & garnie de franges rouges.

Une fille qui donne atteinte à ſa réputation, riſque de ſe voir arracher ſon bonnet rouge, par le Curé, en public, dans l'Egliſe, & d'avoir les cheveux coupés par quelques parens, en ſigne d'infamie. Par cette raiſon, s'il arrive qu'une fille manque à ſon honneur, elle dépoſe volontairement les marques de ſa virginité, & quitte ſon pays natal.

L'habillement des hommes eſt ſimple & économique, ils ſe ſervent de ſemelle en guiſe de ſouliers, avec un deſſus de bandelettes qui ſe joint à l'extrémité de la culotte, par laquelle le reſte des jambes eſt couvert ; ſur leur chemiſe, qui paroît à peine, ils portent un pourpoint, & en hyver ils mettent encore par-deſſus un manteau de gros drap rouge, ſemblable à celui que porte l'habitant de Buccari ; leur

(1) Ici nous ne donnons que le Coſtume des Morlaques Croates, réſervant pour un autre Cahier celui des Morlaques de la Dalmatie.

tête

tête ſe couvre avec un grand bonnet ou calotte rouge, à la manière des Dulcignottes.

Ils ſe ceignent les reins avec une écharpe rouge de laine ou de ſoie, ou de cuir crud ; entre cette écharpe & la culotte, ils placent un ou deux piſtolets, ſur le côté un ſabre attaché à une écharpe de cuir crud, mis en bandoulière ; de l'écharpe pend auſſi une bourſe, deſtinée à contenir le briquet & le peu d'argent qu'ils peuvent avoir. Le Tabac à fumer ſe conſerve encore dans l'écharpe, enfermé dans une veſſie ſèche. Ils tiennent la pipe ſur les épaules, laiſſant la tête dehors, & paſſant le tuyau entre la chemiſe & la peau nue. Quand un Morlaque ſort de chez lui, il porte toujours ſon fuſil ſur l'épaule ; s'il voyage il chante, principalement la nuit, les hauts-faits des anciens Rois & Barons Slaves, ou quelqu'aventure tragique. S'il arrive qu'un autre Voyageur marche en même-temps ſur la cime d'une montagne voiſine, ce dernier répète le verſet chanté par le premier, & cette alternative de chant continue auſſi long-temps que le Chanteurs peuvent s'entendre. Un long hurlement, conſiſtant dans un *OH* ! rendu avec des inflexions de voix rudes & groſſières, précède chaque vers, dont les paroles ſe prononcent rapidement & preſque ſans modulation, qui eſt réſervée à la dernière ſyllabe, & qui finit par un roulement allongé, hauſſé à chaque expiration.

Dans les divers voyages que j'ai fait de Fiume à Segna, à Carlobague & à Buccari, j'ai entendu plus d'une fois ces ſortes de chants avec commotion & terreur. Le Morlaque a le même uſage, à l'approche des villes où il vient vendre ſes denrées & faire ſes proviſions.

Le Commerce que font les Morlaques eſt de ſi peu de conſéquence qu'on n'en parle pas ; ils trafiquent avec leurs

voisins du bois, des peaux, des laines, des petits ouvrages en bois, &c. On leur donne en retour des draps, des bas, des toiles; en un mot, tout ce qui est relatif aux besoins physiques de l'humanité.

Plus sages que nous dans leurs mariages, les Morlaques pensent comme l'Auteur d'Emile; un Chef de famille ne répugne pas de donner son propre valet pour époux à sa fille; c'est ainsi qu'en agissoient les Patriarches. La convenance du cœur passe avant celle de la fortune ou de la condition; & les deux conjoints promis par leurs parents, ont la liberté de renoncer au choix qu'on a fait pour eux, s'ils ne se plaisent point réciproquement, quand ils se visitent. La célébration des mariages se fait avec toute la pompe dont les Morlaques sont susceptibles. Les cavalcades, les étendarts, les instrumens de musique, les présens, les repas, les bijoux, les chansons, les danses, rién n'est épargné; prête d'entrer dans la maison de son époux, on présente à la mariée un jeune enfant qu'elle caresse. De toutes les cérémonies qui accompagnent l'acte solemnel du mariage chez tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus touchantes & de plus expressives. L'Epousée, en entrant dans la maison, se met à genoux & baise le seuil de la porte. Il est probable que les Morlaques, qui ont eu plus d'une affaire à démêler avec les Romains, leur ont pris cette particularité, ainsi que celle du crible rempli de grains & de menus fruits, que la Mariée jette derrière elle par poignée. Le repas de noce a une singularité, c'est qu'il commence par le dessert, & finit par le potage; parmi les viandes dont on charge les tables, on ne voit jamais du veau, que le Morlaque regarde comme une nourriture immonde. Après le souper, les trois invitations solemnelles à

boire finies, on mène l'Époux dans la chambre nuptiale, qui est toujours ou la cave ou l'étable ordinaire des bestiaux ; le couple au lit, qui n'est le plus souvent qu'une botte de paille, le parrein écoute à la porte ; un coup de pistolet annonce le moment heureux ; on célèbre ce grand événement par une décharge générale de fusils & la chemise de la nouvelle Mariée est promenée en triomphe. Mais la mère est punie si le Marié croit avoir lieu de suspecter la vertu de sa femme, on s'en prend, avec assez de raison, à celle qui l'a élevée. Un des outrages que l'on fait à une Gardienne si néglignte de l'honneur de sa fille, est de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond.

Le lendemain des nôces se passe comme par-tout ailleurs ; mais une horde grossière & sans culture, est plus excusable que les Nations polies, de se livrer à toutes les équivoques indécentes qu'une imagination échauffée par le vin & par les circonstances peut se permettre.

La fête du mariage chommée, tout le bon temps des femmes Morlaques passe aussi ; leur nouvel état n'est plus qu'une suite de mauvais traitemens : cependant on dit qu'elles ne sont pas fâchées d'être battues par leurs maris, & quelquefois même par leurs Amans ; mais elles ont quelque chose de plus dur à supporter encore, c'est le mépris, pire sans doute que les coups de bâtons. Le plus poli d'entre les maris Morlaques, se sert, en parlant de sa femme, de cette formule, *sauf votre respect.* Jamais un mari ne souffre sa femme dormir sur le même chalit où il repose ; la pauvre malheureuse couche à côté sur le plancher.

Cette conduite révoltante n'auroit-elle point sa cause dans la mal-propreté habituelle des femmes Morlaques ; un peu de ce que les autres femmes ont peut-être de trop, les rendroit

plus aimables aux yeux de leurs maris. Que ne conservent-elles, dans le ménage, l'espèce de coquetterie qu'elles affichoient étant filles. L'art de se faire aimer suppose préalablement l'art de plaire ; un mois de leçons de quelques Françoises suffiroit peut-être pour changer la face des choses chez une Nation qui le mérite à plusieurs égards.

Les dangers de la grossesse & les douleurs de l'enfantement sont nuls pour les femmes Morlaques. Les mères allaitent leurs enfans jusqu'à ce qu'elles deviennent enceintes de nouveau ; & si le cas n'arrivoit qu'au bout de six ans, elles continueroient d'être nourrices : ce qui rend croyable la longueur de leurs mammelles, telle, qu'elles peuvent donner à tetter à leurs enfans derrière le dos, ou par-dessous le bras. Cette coutume n'est pas propre à les embellir ni à leur concilier la bienveillance de leurs maris.

Le lait apprêté de toutes les façons, le fromage frais frit dans du beurre, des galettes de différentes farines, des choux, des oignons & autres herbes ou racines ; mais sur-tout des viandes rôties qu'ils aiment tant, l'ail & les échalottes, dont ils ne peuvent se passer, autant par goût que par raison de santé, voilà tout le comestible Morlaque, qui a beaucoup de rapport avec celui des Tartares ; s'il n'est pas recherché & délicat, il est sain ; car il les fait vivre très-long-temps. On ne pourroit cependant apprendre le nombre juste de leurs années ; ils ignorent eux-mêmes le temps précis de leur naissance : on n'est exact à compter les heures de la vie que quand l'ennui ou le chagrin les fait paroître longues. Nos Morlaques ne sont peut-être heureux que parce qu'ils vivent au jour la journée.

Les Morlaques, dans l'intérieur de leurs habitations, ne sont rien moins que commodément & élégamment ; le même

toît couvre les hommes, les femmes, le maître, les valets & le bétail; la porte de la cabanne sert en même-temps de cheminée. Croiroit-on cependant qu'ils sont plus difficiles que les Sybarites de nos grandes villes, & qu'ils ne pourroient habiter ni dormir dans une demeure, de laquelle on ne se seroit point donné la peine de sortir pour satisfaire aux nécessités fréquentes & journalières auxquelles est sujet le corps humain.

La Médecine, chez les Morlaques, est aussi peu compliquée que leurs maladies: quelques contusions, quelques fractures, des fièvres, des rhumatismes, voilà toute leur Pathologie; du vin, de l'eau-de-vie, du poivre, de la poudre à canon, & le feu; voilà toute leur Pharmacopée.

Les Morlaques doivent sans doute encore aux Romains, l'idée singulière de louer des Pleureuses, pour accompagner jusqu'à l'Eglise le cadavre des morts, recouvert d'une toile blanche. Le retour du convoi est moins triste; d'amples libations de vin noyent le chagrin des buveurs.

Pour marquer le deuil, on laisse croître sa barbe pendant quelque-temps, & on se coëffe d'un bonnet bleu ou violet; les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir & couvrent de noir tout ce qui est rouge dans leur habillement.

Pendant la première année de la mort, les femmes Morlaques vont au moins chaque jour de fêtes faire de nouvelles lamentations sur le tombeau de leur parent, qu'elles sement de fleurs & d'herbes odoriférantes; elles parlent au défunt comme s'il pouvoit leur répondre; elles le chargent de commissions pour l'autre monde, ou lui en demandent des nouvelles. Ces scènes de douleur se chantent d'un ton lamentable, & dans un style mesuré. Car les Morlaques sont

Poëtes & Muſiciens ; leurs vers n'ont point de rimes ; il ne faut pas les comparer à ceux des Bardes Ecoſſois, & ils perdent davantage dans la traduction. La plupart ſont de dix ſyllabes. Le galant Ovide, lors de ſon exil chez les Slaves de la Mer noire, eſſaya de careſſer leurs Muſes ſauvages :

Getico ſcripſi ſermone libellum.

Ovid. de Ponto, Ep. IV, lib. 13.

D'après ce tableau des mœurs des Morlaques, on ne doit pas s'attendre à les rencontrer réunis & renfermés dans l'enceinte de villes fortes ; les endroits où ils ſe raſſemblent en plus grand nombre, n'offrent l'aſpect que de quelques villages iſolés ; & il n'y a que les principaux de ces bourgs qui ayent des noms auxquels les Géographes ont à peine fait attention.

On diſtingue le territoire de Nona, le Canton de Kotar ou le Comté de Zara, avec la ville de ce nom & le pays de Norente.

Les lieux habités ſont diſperſés de côté & d'autre. On nomme :

Coſſovaz,
Vglin & Sluin,
Podgraye,
Segna,
Privlaca,
Verſika,
Buccari,
Carlobague.

Toutes ces petites Peuplades ſont à-peu-près les mêmes pour les Uſages & Coutumes.

Les Morlaques Croates ſe ſervent de la monnoie Alle-

Allemande. Ils ſont, pour ainſi dire, nés ſoldats ; au premier commandement de l'Empereur, ils prennent les armes.

Leur habillement militaire n'entre point dans le plan de notre Ouvrage ; nous renvoyons à celui de M. Bar.

Buccari, que nous venons de nommer plus haut, eſt une ville de la Croatie, ſous le Gouvernement Hongrois réſident à Fiume, autre ville de la même Province.

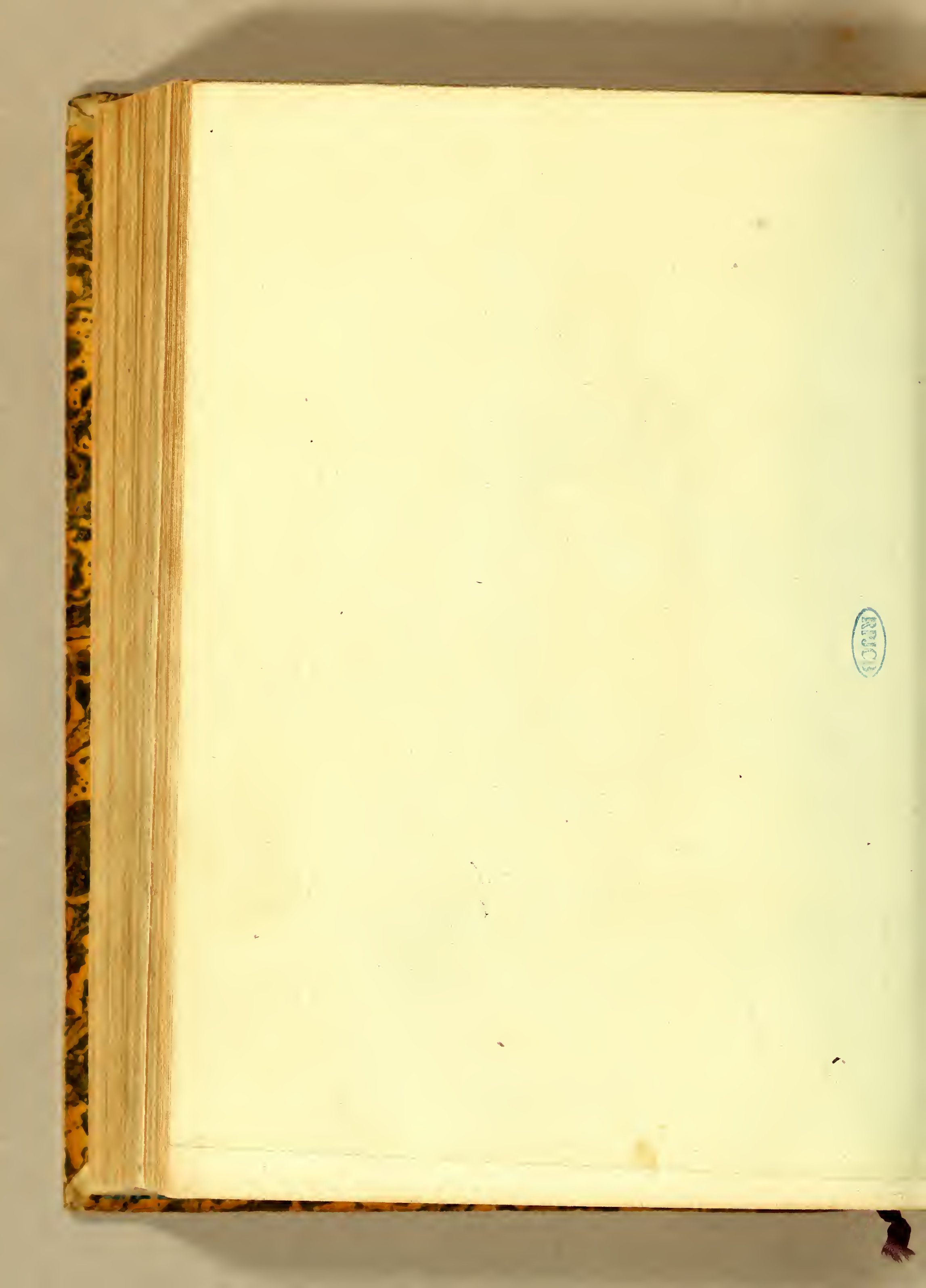
Il faut diſtinguer les Morlaques des Haiducks ; ceux-ci, plus pauvres, plus miſérables encore que les premiers, habitent des eſpèces de tanières dans le ſein des montagnes ſtériles ; ils n'ont pour exiſter que le butin qu'ils peuvent faire dans les villes voiſines, & ſur les grands chemins ; cette troupe de bandits par néceſſité, connoiſſent la bonne-foi & la généroſité ; le Voyageur qui ſe confie à l'un d'eux, eſt en ſûreté au milieu des autres ; avec de bons traitemens & un peu d'aiſance, on tireroit parti de ces hommes courageux & forts. Dans nos grandes villes, les grands Seigneurs traînent à leur ſuite des hommes de haute ſtature & vêtus différemment que le reſte de leur livrée ; on les appelle *Haiducks*. Si ces individus ont été tirés des montagnes de la Dalmatie, il faut avouer que leur métamorphoſe eſt complette, & qu'il eſt poſſible à l'homme de faire tout ce qu'il veut de l'homme.

Les Uſcoques ſont encore une eſpèce différente des Morlaques ; leur agilité, & la chaſſe que leur ont donné les Turcs, les ont fait appeller ainſi. *Uſcoſes* ou *Uſcoques* veut dire, Fugitifs & Sauteurs. Ils ſont plus ſauvages encore que les Morlaques, & même que les Haiducks ; ils profeſſent la Religion Grecque ſchiſmatique, & ont un Archevêque, des Evêques, des Prêtres, appellés *Papas*. Mêmes mœurs, à-peu-près, que ceux des Morlaques.



J. G. de S. Sauveur inv. et direx. Ridé sculp.

habit d'un Morlaque d'Vglin en Croatie.

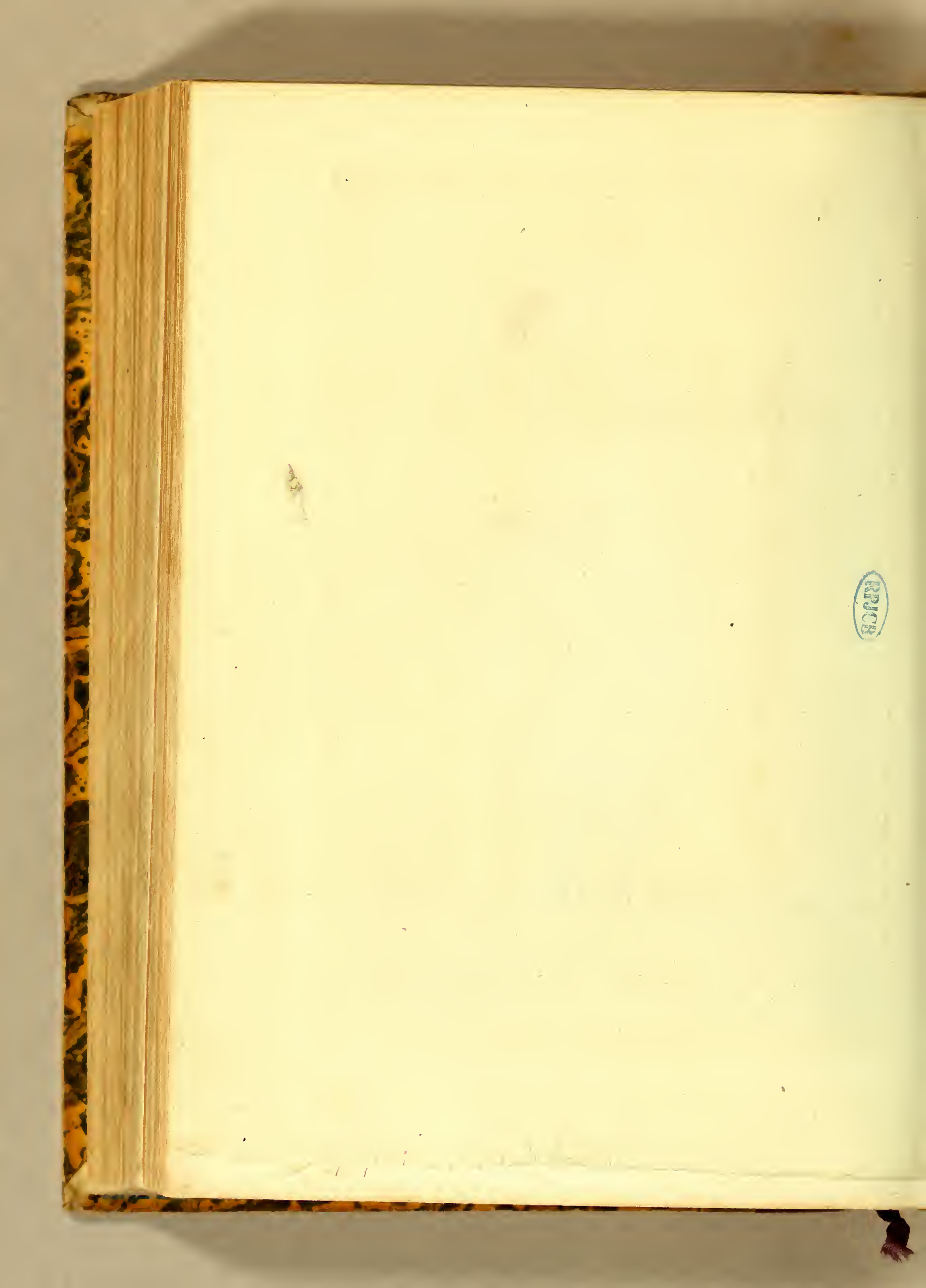




J. G. St. Sauveur inv. et direx.

Ridé sculp.

Habit d'une Morlaque d'Uglin en Croatie.



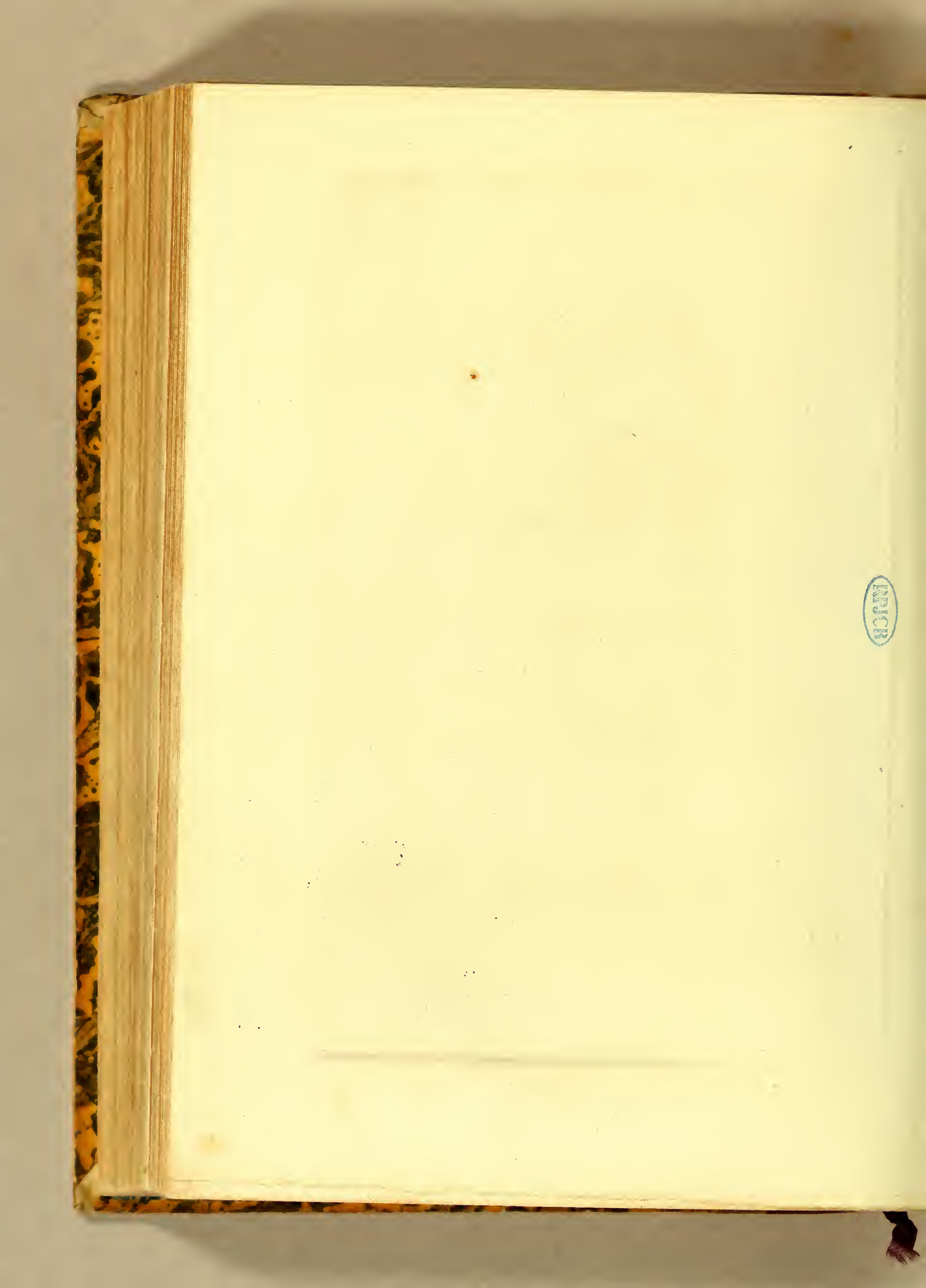




J. G. St. Sauveur inv. et direx.

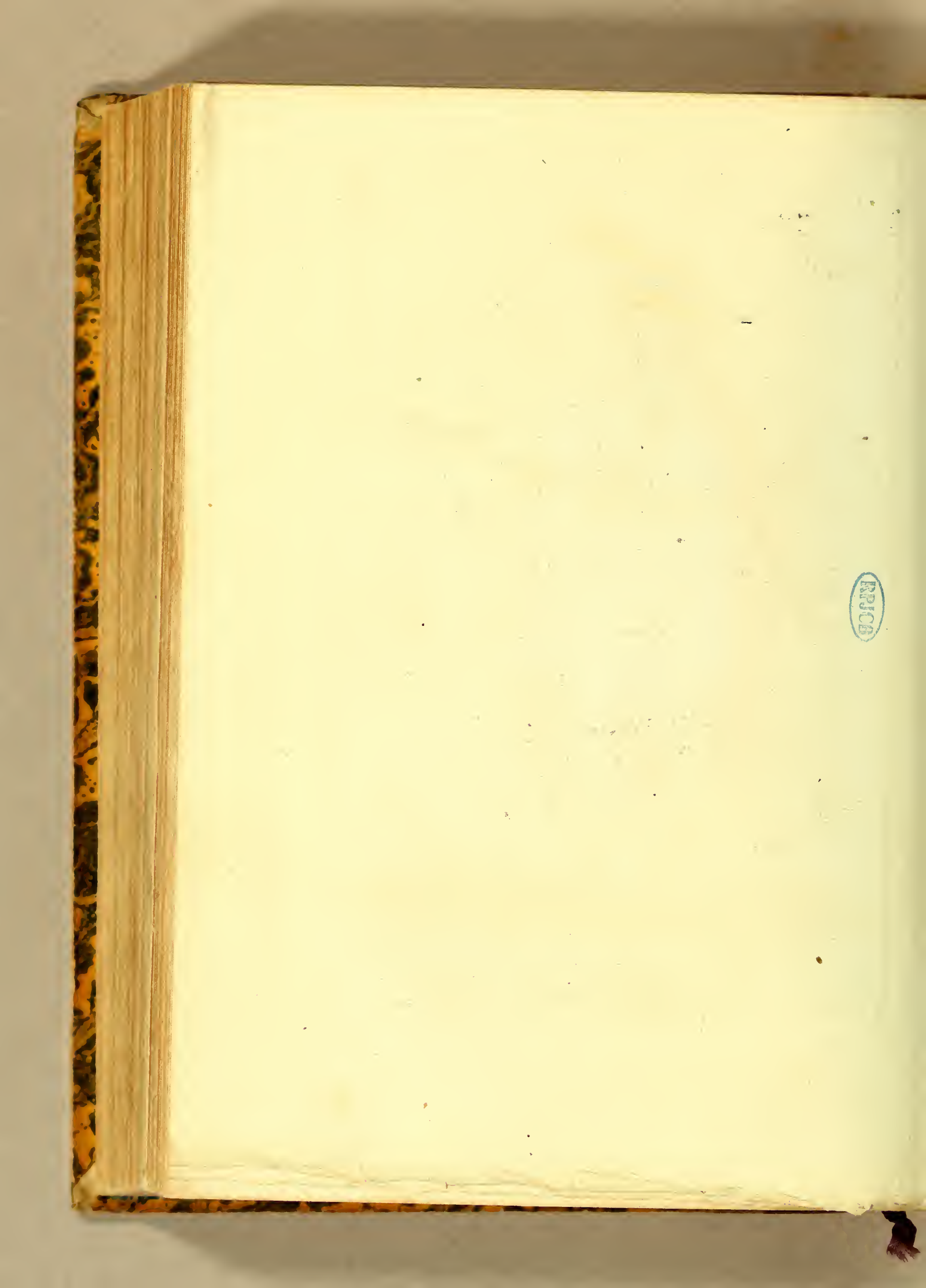
Ridé sculp.

Habit d'un Morlaque de Sluïn en Croatie.





habit d'une Morlaque de Sluin en Croatie.



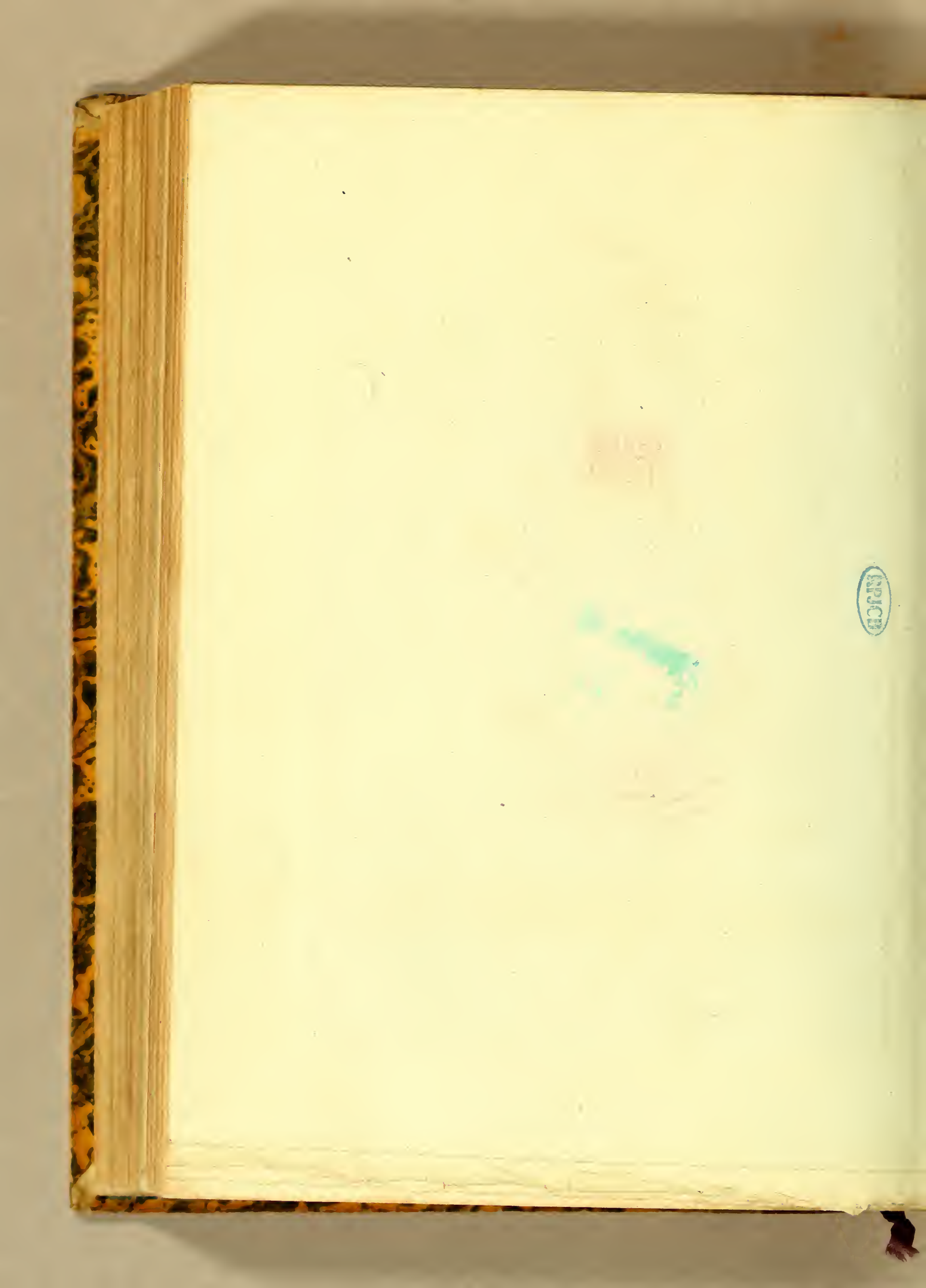
N.º 1.



J. G. de S.t Sauveur inv. et direx.

De Ville Neuve sculp.

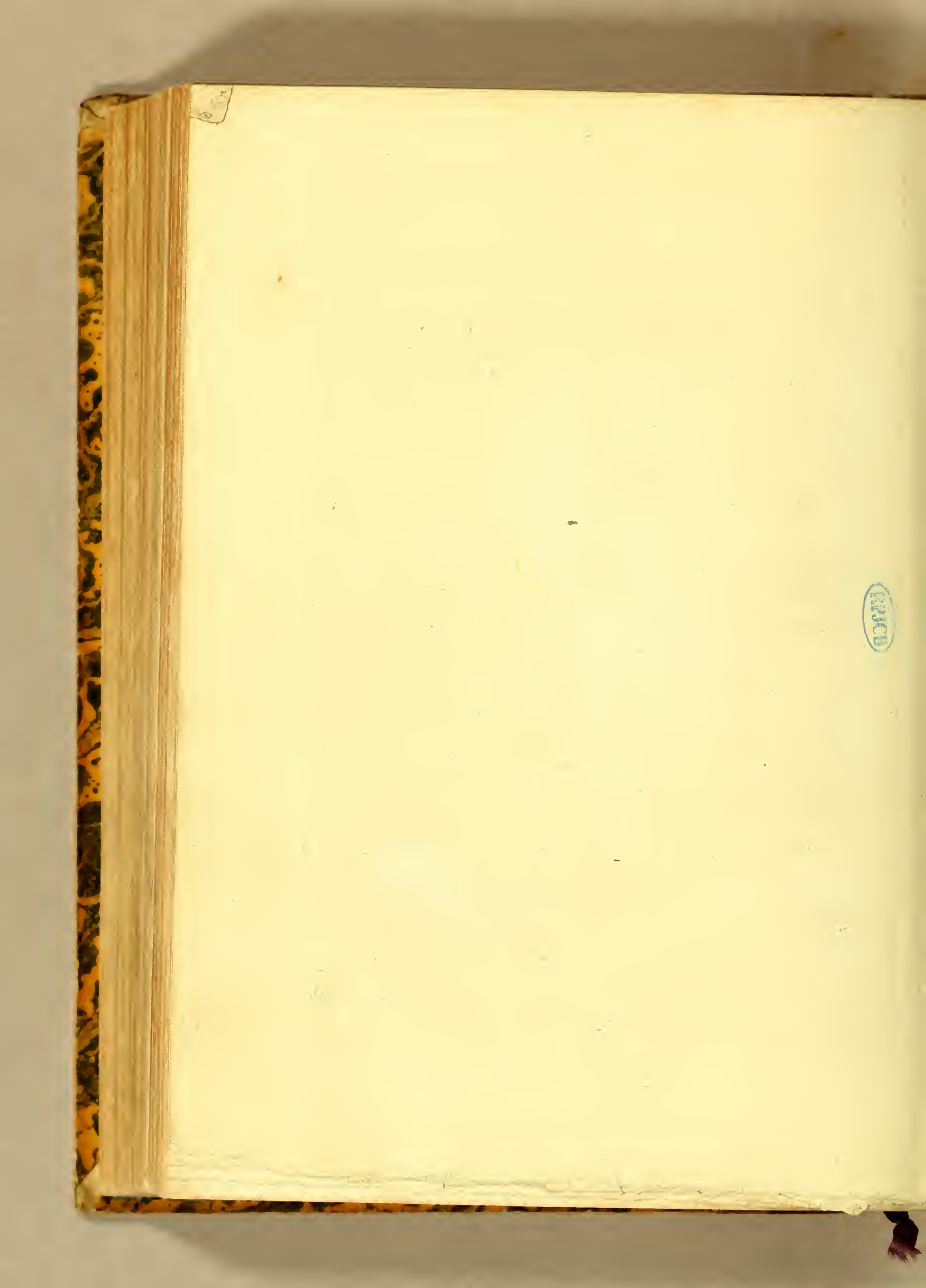
Homme de Buccari en Croatie.





J. G. de St. Sauveur inv. et direx. De V.le Neuve sculp.

Femme de Buccari en Croatie.





MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA CARNIOLE.

VERS le milieu du sixième siècle, les Venedes refluèrent sur cette Contrée de l'Allemagne, qui fut désignée dans la suite sous le nom de *Carnia.* Ce ne fut qu'en 1364, après plusieurs révolutions, que la Maison d'Autriche réunit sous sa domination la Carniole, conjointement avec l'Istrie.

Cette Province, hérissée de montagnes chargées de glaces en tout temps, n'est habitable & cultivée que par intervalles. Si les terreins propres à l'Agriculture sont rares, ils sont du moins d'une fertilité bien encourageante, & dédommagent des déserts arides qui les avoisinent; presque tous les grains y réussissent. L'orange & la grenade, le citron & les amandes, la figue & le raisin y payent avec usure, & à l'envi, les avances du Cultivateur; & sans les entraves qu'y éprouve le Commerce, (comme ailleurs) cette Contrée, de 50 lieues du Levant au Couchant, de 42 du Nord au Sud, pourroit être florissante, pour peu que la Nature y soit secondée. Elle a pour voisines la Stirie, la Dalmatie, la Croatie, & la mer Adriatique.

Les Carnioles sont forts & robustes, comme tous ceux

que la Nature ſemble avoir traité en marâtre. Une ſanté vigoureuſe vaut bien tous les tréſors du Pérou & tous les parfums de l'Arabie. Leur poitrine large reſte toujours découverte, & n'eſt ombragée par fois que par une barbe longue & touffue. Ce ſigne de la virilité ne déplaît point aux femmes dans ce pays : elles apprennent, avec ſurpriſe, qu'il eſt des contrées en Europe où la phyſionomie rend le ſexe équivoque. Ils n'ont ordinairement pour lit que la terre ; & l'aliment le plus groſſier pour nourriture. Extrêmement laborieux, l'amour du travail leur procure plus de jouiſſances & des jours plus nombreux que l'indolence Aſiatique. L'hyver, long & rigoureux pour cette Peuplade, ne lui ſemble point le tombeau de la nature. La ſaiſon des frimats lui amène de nouveaux plaiſirs. Le Carniole ne craint pas de s'expoſer, pieds nuds, ſur la glace. Il faut le voir, armé de patins d'oſier, gliſſer ſur la neige endurcie, ou deſcendre du ſommet des roches eſcarpées avec la rapidité de l'éclair, & n'ayant pour ſe guider qu'un bâton ferré. Les femmes partagent les travaux & les amuſemens des hommes ; elles ne ſe ſont pas condamnées à une molle oiſiveté qui, en prolongeant peut-être de quelques inſtans la durée de leurs charmes, les expoſeroit au mépris de leurs maris, ou les feroit traiter par eux ſans conſéquence.

Telle eſt la phyſionomie des Habitans de la Carniole en général. Mais comme ce pays eſt devenu l'aſyle de pluſieurs contrées voiſines ; on trouve des variétés dans leurs caractères, dans leurs Mœurs, comme dans leurs langages & leurs Coſtumes. L'inégalité des conditions n'y eſt pas tout-à-fait inconnue. On y diſtingue le peuple, parce qu'il eſt compoſé d'Eſclavons & qu'il en parle l'idiôme. Les nobles ſont Allemands. On y fait auſſi uſage de l'ancienne Langue des

Carniens ; mais l'Allemand eſt le trucheman du Commerce. La moyenne Carniole eſt habitée par des deſcendans des Goths ; les Valaches, plus connus aujourd'hui ſous le nom d'Uskoques, s'y rencontrent auſſi en aſſez grand nombre, depuis qu'ils ſecouèrent, dans le ſeizième ſiècle, le joug des Turcs, & furent obligés de vivre de brigandage. Voilà où mène le deſpotiſme. Il force le peuple au déſeſpoir, à prendre un parti extrême, à devenir transfuge & féroce. L'Hiſtoire des Uskoques devroit avoir ſa place dans la Bibliothèque d'un Souverain enclin au pouvoir arbitraire. Cette peuplade, miſe à la raiſon, par les armes des Vénitiens, a repris ſon ancien caractère. Ils élèvent des troupeaux & mènent une vie toute champêtre. Leur jargon tient un peu de la Langue Croate. Ils portent un habillement ſingulier qui leur eſt propre. Jaloux du titre d'anciens Croyans, ils ſuivent le Rit Grec ; & ce ſont les ſeuls de la Carniole. Les autres habitans, Chrétiens dès le huitième ſiècle, Luthériens un moment par les ſoins du Chanoine P. Truber, ſont aujourd'hui tous Catholiques.

La Carniole ſe diviſe ordinairement en haute, baſſe, moyenne & intérieure. On y compte : 21 Villes,
35 Bourgs,
Plus de 200 Châteaux
Près de 4000 Villages,
3 Evêchés,
24 Monaſtères,
4 Commanderies,
134 Cures,
7 grandes Fabriques,
56 Martinets de fer, qui en fourniſſent 20897 quintaux,

Il y a des Etats composés de quatre Ordres, le Clergé, les Seigneurs titrés, les Chevaliers ou simples nobles & les villes Archiducales. Toute la Province est gouvernée par un Préfet, qui réside à Leybach. Un *Vicedom* est préposé aux Domaines du Prince.

La garnison est de deux Régimens d'Infanterie en temps de paix.

Laybach, Capitale de toute la Province, est située dans la haute Carniole, & tient son nom de la rivière qui baigne ses murs. Elle conserve les six Couvens qui sont dans son enceinte ; mais elle n'a pas pris le même soin d'une Société Littéraire. Dans une contrée qui n'a point encore été observée avec l'œil de la saine Philosophie, on doit regretter la perte d'un Corps de Sçavans, qui, en réunissant leurs efforts, nous auroient donné des détails curieux & instructifs. Le Commerce s'est mieux soutenu. L'intérêt, parmi les hommes, a toujours eu le pas sur la Science.

Cette Mère spirituelle de quantité de filles austères, que l'exercice de la prière n'exempte pas du travail des mains, Sainte Claire a un Couvent qui lui est consacré, près de la petite ville de *Stein* ou *Lithopolis*.

Michelstettein, autrement Vetesalo, n'est célèbre que par un Monastère de Filles, dites Pécheresses, qu'enrichit une Image de la Vierge, fort en vogue dans les environs.

Ce n'est pas la Communauté des Capucins, qui rend intéressante Gurhfeld, petite ville sur la Save ; mais les médailles, & quelques monumens, enfouis dans son territoire, font conjecturer qu'elle occupe la place de l'ancienne *Noviodunum*, que l'Itinéraire d'Antonin indique dans la Pannonie.

La moyenne Carniole, qu'on qualifie aussi d'aride, quoi-

qu'elle produiſe de bons vins, renferme le lac Cirknitz; célèbre par ſes ſingularités phyſiques. Il eſt très-poiſſonneux, & l'écoulement des eaux, qui ne ſe fait qu'une fois l'an, y donne lieu à la pêche la plus abondante. Les Villages nombreux qui peuplent ce canton, n'en ſont que les témoins, & voient, ſans réclamation, ce riche butin devenir la proie de ſix Seigneurs qui ſe la partagent.

Mettling rappelle la ville de *Metulum* démolie par Auguſte. Elle eſt près de la Culpa, rivière.

Tybein, *Duinum*, ſur les rives de la mer Adriatique, eſt la ſeule ville de la Carniole intérieure.

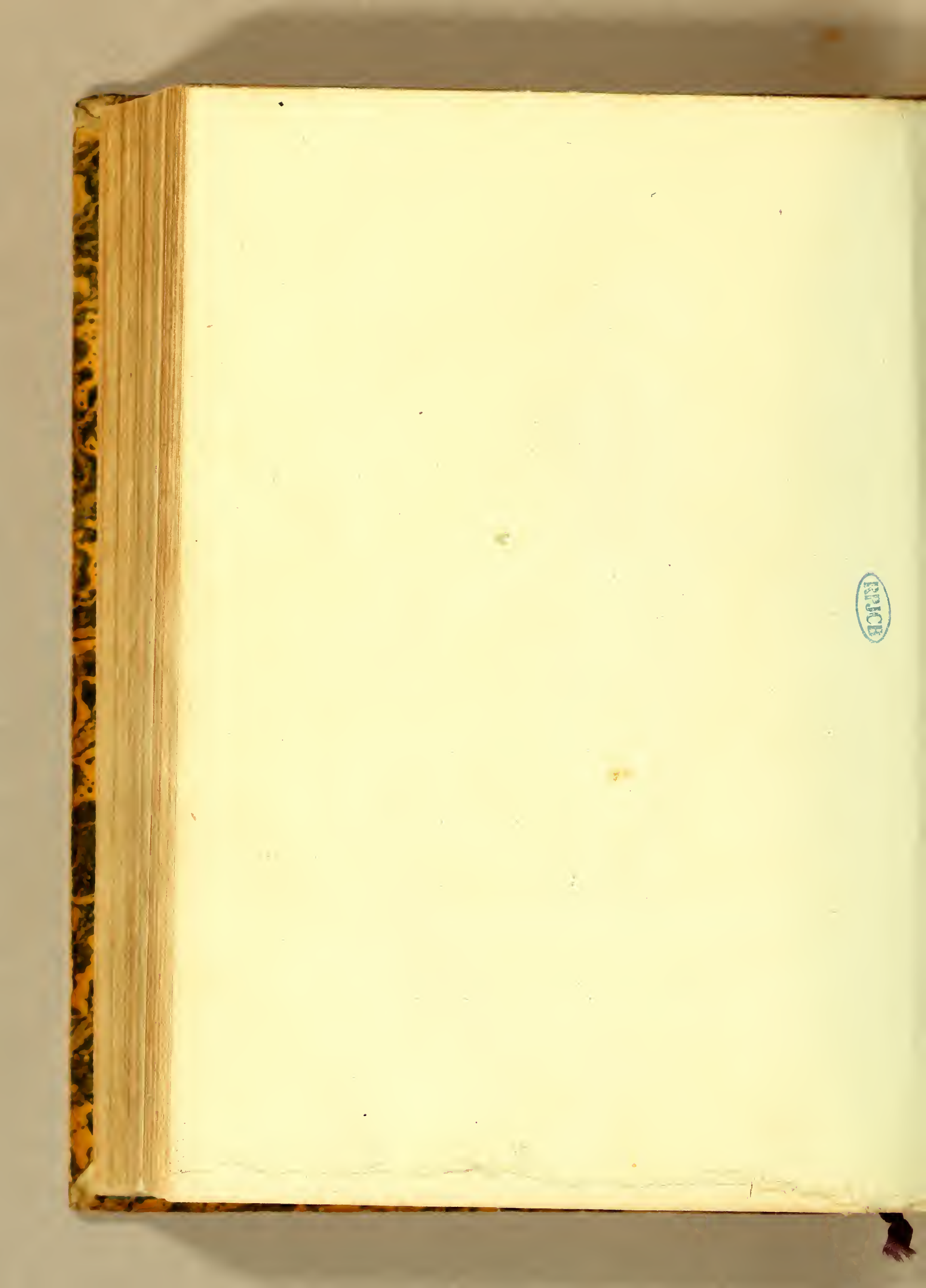
Les femmes Carnioles portent ordinairement ſur le front un ruban noir en forme de bandeau; des galons d'or enrichiſſent leur bonnet. Leurs chemiſes, pliſſées à l'Angloiſe, ferment ſur le haut de leur col avec des cordons. Cette mode n'eſt pas toujours ſuivie. Les Carnioles qui voyagent y dérogent aſſez ſouvent, & leur ſein eſt plutôt indiqué que couvert par un mouchoir placé des mains de la coquetterie la plus rafinée & la plus voluptueuſe. Elles ne ſont peut-être auſſi avancée dans le grand art de la toilette que parce que les femmes du bas peuple, répandues dans toute l'Allemagne, & ſe conſacrant au ſervice domeſtique, ſont à même de balancer les modes qui leur paſſent ſous les yeux, & d'adopter celles qui favoriſent leur penchant à la galanterie. Auſſi ne paroiſſent-elles rien moins que farouches aux yeux de l'Etranger.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Carniole.



J. G. de S. Sauveur inv. et direx. Desrais del. Mixelle sculp.

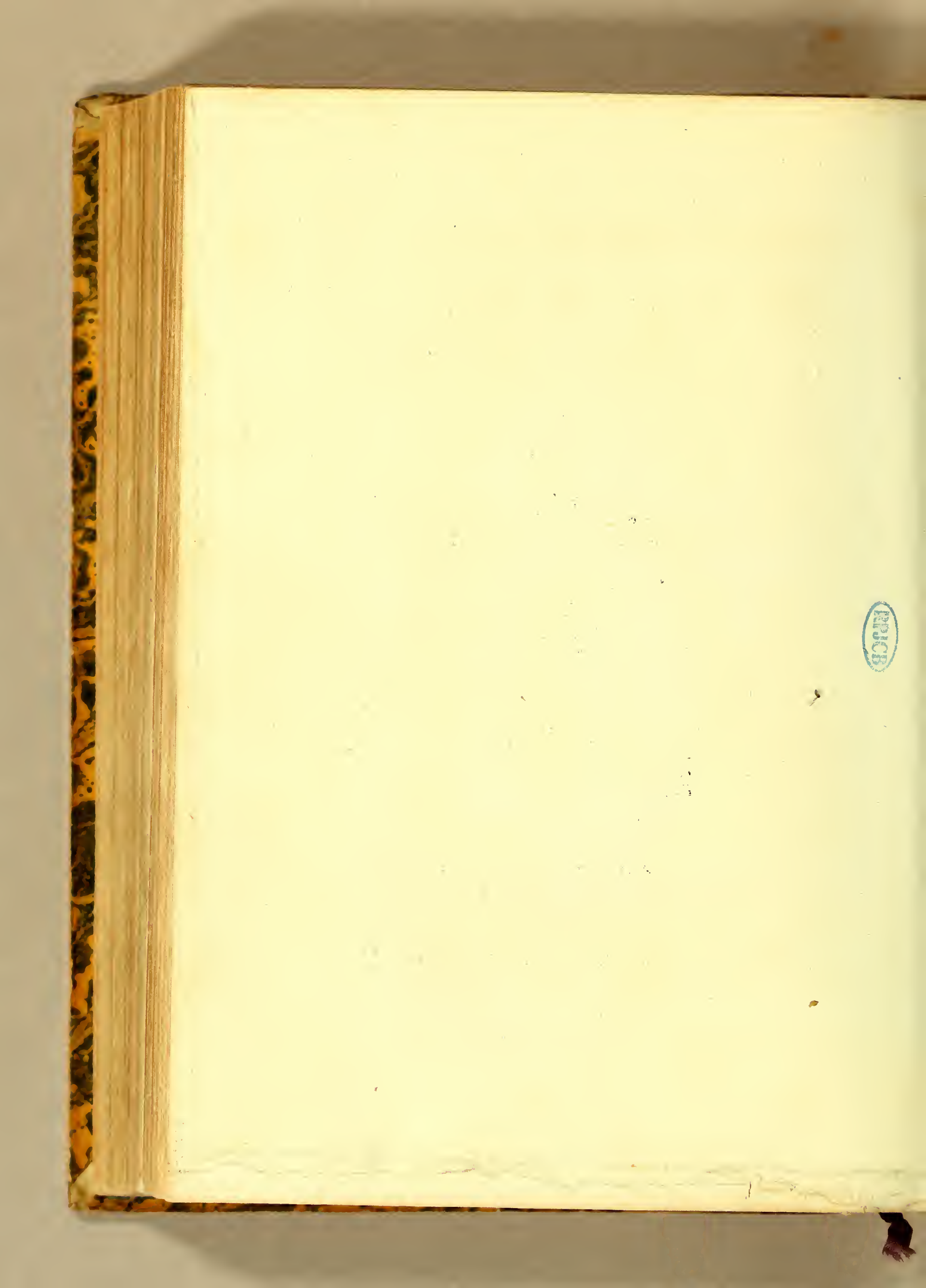
habitant de la Carniole.





J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

femme de la Carniole.





MŒURS

ET COUTUMES

DES CATALANS.

La Catalogne, province d'Eſpagne, fut, dit-on, originairement habitée par les Goths & les Alains, qui lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Cela peut être : mais ce qui doit intéreſſer davantage, c'eſt la bonté du ſol, le nombre des habitans & leur caractère digne d'éloges à bien des égards. Cette province avantageuſement ſituée, ſe ſuffiroit à elle-même, ſi elle s'appartenoit. La nature ne lui a preſque rien laiſſé à faire pour être heureuſe. Les productions de première néceſſité y ſont abondantes & trompent rarement l'eſpoir du cultivateur laborieux. Sa poſition lui ménage auſſi la reſſource du commerce ; & les montagnes lui offriroient, dans l'occaſion, pluſieurs moyens de défenſe & de ſûreté.

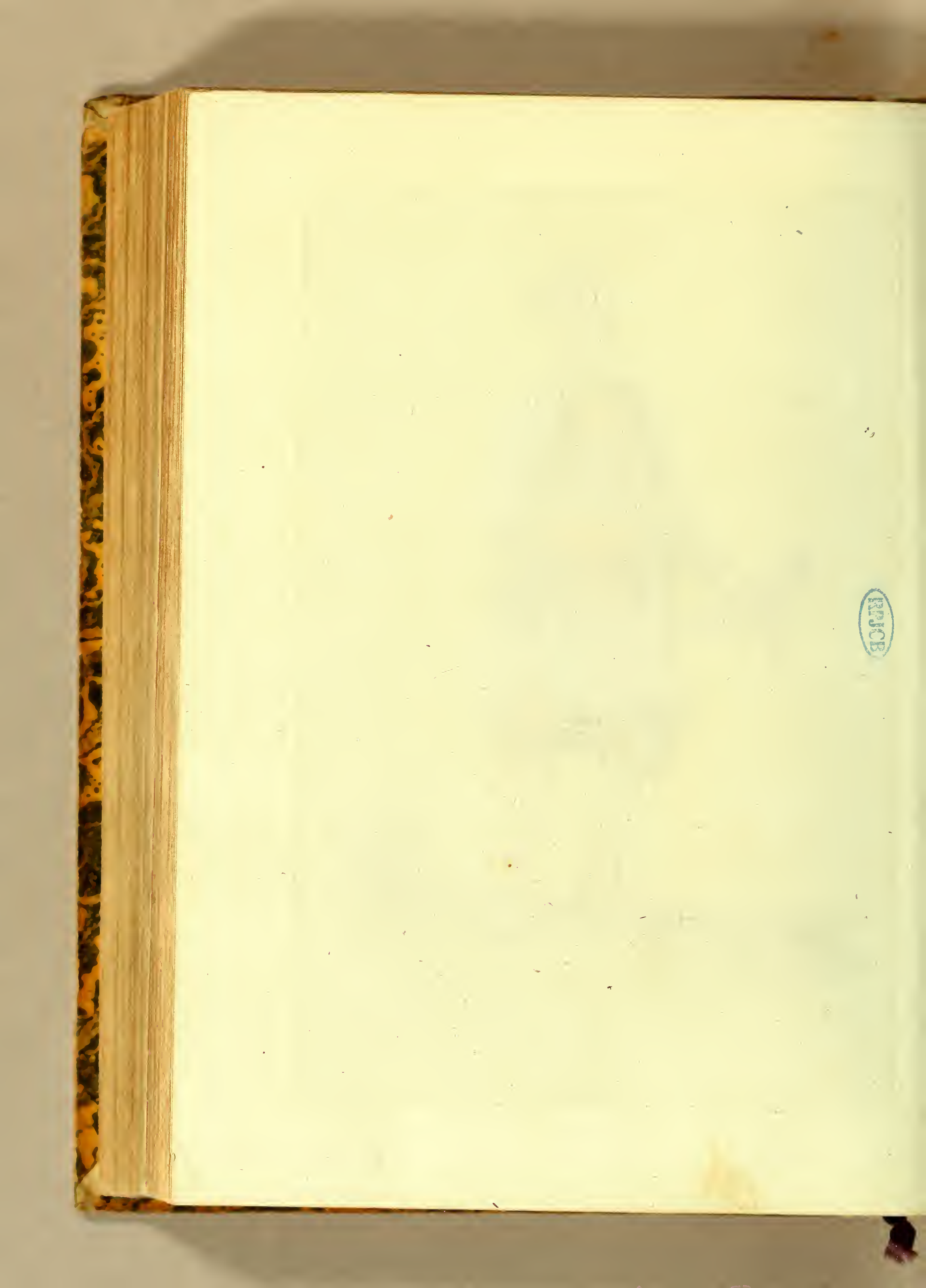
Les Catalans ont tenté pluſieurs fois de faire revivre le caractère national de leurs premiers ancêtres. On les a vu naguères ſoutenir au prix de leur ſang leurs prétentions à l'indépendance. Ils ont fait plus d'un ſacrifice à la liberté. Dans les beaux jours de la Grèce, le ſuccès



J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

Catalan.

7

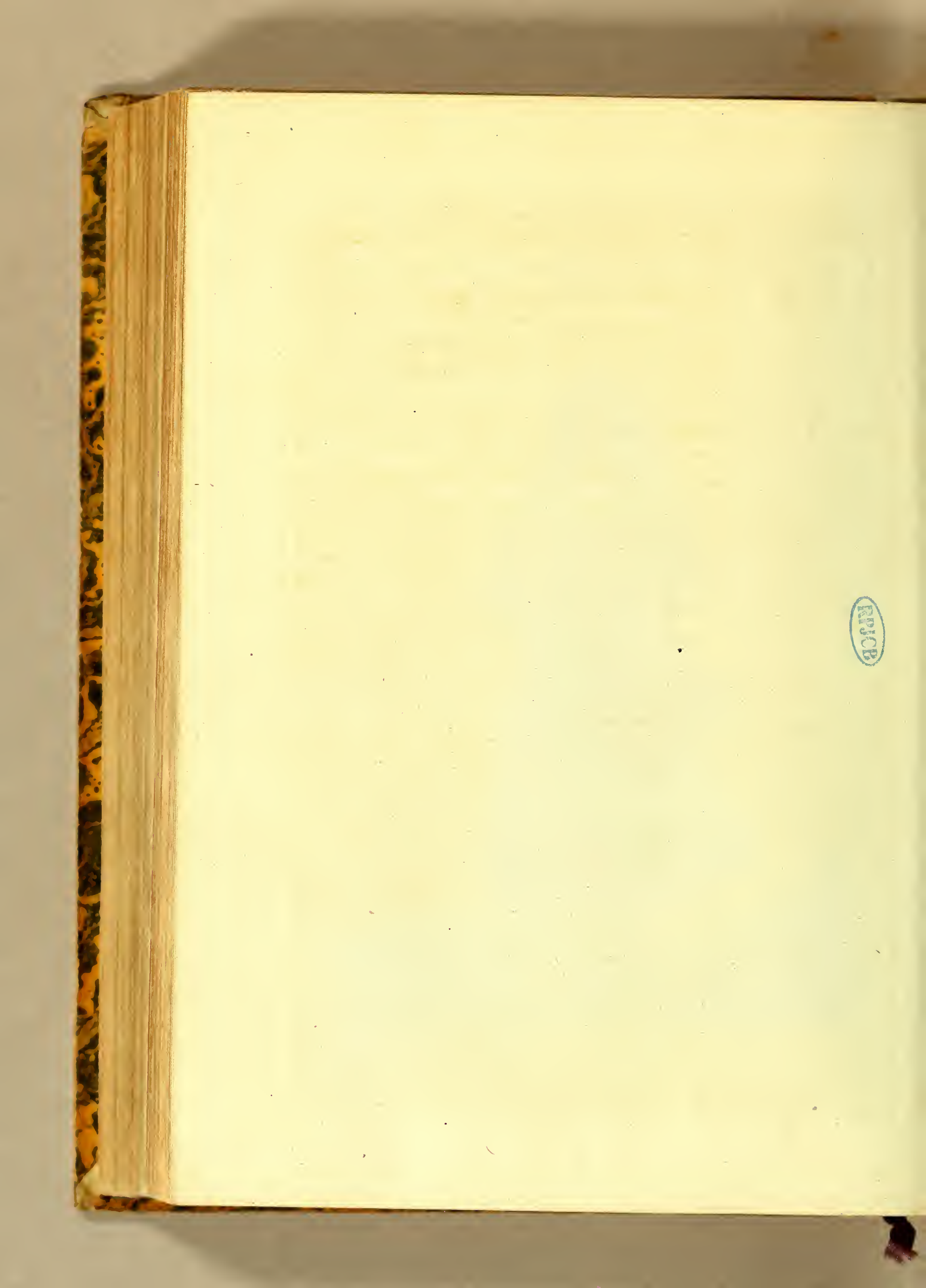

RPJCB



J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

Catalanne.

7


RPJCB

NOTICE

SUR LA VILLE LIBRE

D'AUGSBOURG.

HENRI II, dit (1) *le Saint*, élu Empereur d'Allemagne l'an 1002, (qui n'étoit pas l'époque des lumières dans cette partie de l'Europe), étoit boîteux (2) de corps & d'esprit. Marié à la belle (3) Cunegonde, il ne voulut jamais être que le Frère de sa Femme. Mais il épousoit chaudement les intérêts de l'Eglise.

Il eut sur-tout à cœur, pendant son règne deux

(1) On l'appella encore l'*Amour des Hongrois.* Mais il dut ce surnom, pour le moins aussi précieux que l'autre, aux soins qu'il se donna d'ériger en Royaume le Duché de Hongrie, en faveur du Mari de la Sœur de sa Femme, qu'il prit lui-même la peine de convertir à la Foi.

(2) Lors de sa seconde expédition contre Ardouin, Marquis d'Ivrée, Henri II, pour se sauver d'une révolte, se cassa une jambe, en sautant du haut des murailles de Pavie.

(3) Cette chaste Epouse & Vierge, n'en fut pas plus à l'abri pour cela, des atteintes de la médisance ou de la calomnie. Sa fidélité conjugale eut besoin de l'épreuve du fer rouge. Elle fut Sainte; car devenue Veuve, elle mourut Religieuse, dans un Couvent fondé de ses propres

Etabliſſemens bien importans (1) à ſes yeux. : l'érection du Comté de Bamberg., en Evêché ; & l'élévation de l'Evêque (2) d'Augsbourg, à la dignité de Prince de l'Empire, vers l'an 1009. Ce Prélat-Souverain n'en eſt devenu guère plus puiſſant. Il n'eſt que le Titulaire de la Ville d'Augsbourg, dans laquelle il a un Palais qu'il ne peut pas habiter quand & tant qu'il le voudroit bien. Il eſt obligé de réſider à Dilligen, Ville ſur le Danube, & de ſe contenter d'être le Seigneur de quelques Bourgs. L'un des plus conſidérables de ces petits bailliages, eſt Schwabmünchen, où l'on fabrique des bas de coton.

Augsbourg, ou Augspourg, *Auguſta Vindelicorum*, eſt nommée ainſi, parce que l'Empereux Céſar Auguſte y établit une Colonie (3) Romaine, après la réduction

deniers. Il faut lui rendre cette juſtice qu'elle devoit être plus à ſon aiſe & mieux à ſa place dans une cellule que ſur le Trône.

(1) Nous lui ſommes encore redevables du *Credo* qu'on chante à la Meſſe.

Ce même pieux Henri fut le premier des Empereurs qui eut la modeſtie, lors de ſon couronnemant à Rome, de placer dans ſes mains, le globe du Monde, ſans doute comme repréſentant le Créateur du Ciel & de la Terre; Et l'on remarquera qu'il avoit pris pour deviſe :

Ne quid nimis.

Rien de trop.

(2) L'Evêché d'Augsbourg étoit fondé dès le ſixième ſiècle.

(3) Tacite l'appelle *ſplendidiſſima Colonia.*

de cette Ville, par Germanicus. Les Hongrois s'en emparèrent dans la ſuite ; mais ils en furent bientôt dépoſſédés par Othon I, (1) vers le milieu du dixième ſiécle. Elle eſt très-grande & fort magnifique. Les Comtes Fugger y ont de beaux Hôtels, & un Quartier qui porte leur nom, compoſé de 600 Maiſons, pour y loger les pauvres Bourgeois à un prix modique. Les indigens, les orphelins & les malades de toutes Religions, y trouvent des Hôpitaux bien entretenus. Depuis long-temps Augsbourg mérite des éloges pour les ſoins qu'elle prend de l'humanité ſouffrante. Charles-Etienne, au ſeizième ſiécle, lui rendoit déjà cette juſtice, dans ſon Dictionnaire latin : *Incolis opulentiſſimis & diligenti pauperum curâ nobilitatur vulgò Auſpourg.* D'après cette conduite & ce témoignage, on eſt ſurpris & fâché d'apprendre que les Juifs qui demeurent à une lieue de la Ville, ſont obligés de payer un florin (2) par heure, quand ils entrent.

Les Luthériens appellent leur Confeſſion de Foi, du nom d'Augsbourg, parce qu'elle fut compoſée & publiée dans cette Ville. Elle en garde encore l'exercice en la même manière qu'elle l'avoit l'an 1624. La Magiſtrature étoit compoſée d'autant de Catholiques que de Proteſtans. Quant aux charges uniques, elles ſont

(1) Cet Empereur, qu'on ſurnomma le Grand, avoit pris pour deviſe ces quatre mots :

Vita decora, vel mors. Vivre avec honneur, ou mourir.

(2) Le florin ou goulde, vaut 2 liv. 10 ſ. de notre monnoie.

administrées alternativement par les Catholiques & par les Protestans ; c'est-à-dire, le Catholique succède au Protestant, & *vice versâ.*

Depuis l'an 1548, l'autorité des Tribus a été anéantie dans cette Ville, par un Décret de Charles-Quint. Le Gouvernement y est entre les mains des Familles Patriciennes & Nobles. On les distingue en deux classes : les anciennes qui remplissoient les charges dès l'an 1368, lorsque le Peuple se souleva & changea la forme du Gouvernement ; & les familles Modernes, qui n'ont eu entrée dans la Magistrature que depuis le règne de l'Empereur susdit.

Ce Prince, assez connu, n'osa pas enlever tout de suite & tout-à-fait à la Ville d'Augsbourg, le titre de *Libre*, & tous les Privilèges attachés à ce titre : mais en lui donnant ou en lui confirmant celui d'*Impériale*, il avoit ses intentions. Il se flattoit de faire subir tôt ou tard, le joug à des Citoyens assez imprudens pour le nommer leur Protecteur : & ils eurent dans la suite plus d'une occasion de regretter l'influence immédiate du Peuple dans des Assemblées tenues au nom du Peuple, & traitant des affaires du Peuple. Une Cité peut-elle encore se dire Libre, du moment qu'un Prince puissant se réserve la voix préponderante dans les Délibérations ? L'entière indépendance des suffrages est la sauve-garde de la Liberté nationale.

Le Sénat est composé de 45 Membres, qui partagent entr'eux toute l'Administration des affaires. Il y a néanmoins un autre Sénat plus nombreux, & qui est de

260 perſonnes, tant Patriciennes que Plébeïennes ; mais il n'a le maniment d'aucune affaire, & il ne ſubſiſte que pour conſerver à cet État une forme de République.

Tous les Sénateurs & autres membres de l'État, portent l'épée avec l'habit noir, le colet & le manteau ; & même ils y ſont obligés. Les Habitans ſont diverſement vêtus, mais tous très-proprement. Les Femmes, dans leur grande toilette, ornent leur chevelure avec des nattes de filaſſe de différentes couleurs. Mais en général, les habits ſont plus riches qu'élégans. Le Coſtume privé a quelque choſe de noble dans ſa ſimplicité. Il y a dans Augsbourg une Fabrique d'Indiennes ou Perſiennes, qui égale tout ce qui ſe fait de mieux en ce genre.

Augsbourg eſt la Ville d'Allemagne qui approche le plus, pour la propreté, de celles de Hollande. Voici ſes Armes : parti de gueules & d'argent, à une Pomme (1) de Pin de Sinope, poſée en Pal, ſur un piédeſtal de même.

L'Hôtel-de-Ville, bâti en ſix ans, eſt, dit-on, le plus beau de toute l'Allemagne : il eſt de belles pierres de taille, & le Portail de marbre. On y admire la Salle d'or, haute de 52 pieds, longue de 110, large

(1) Il y a quelque temps, on trouva dans une fouille de cette Ville, une Médaille de bronze d'Auguſte, ſur le revers de laquelle étoit repréſentée une Femme aſſiſe, tenant une Pomme de pin de la main droite, & une Corne d'abondance de la gauche.

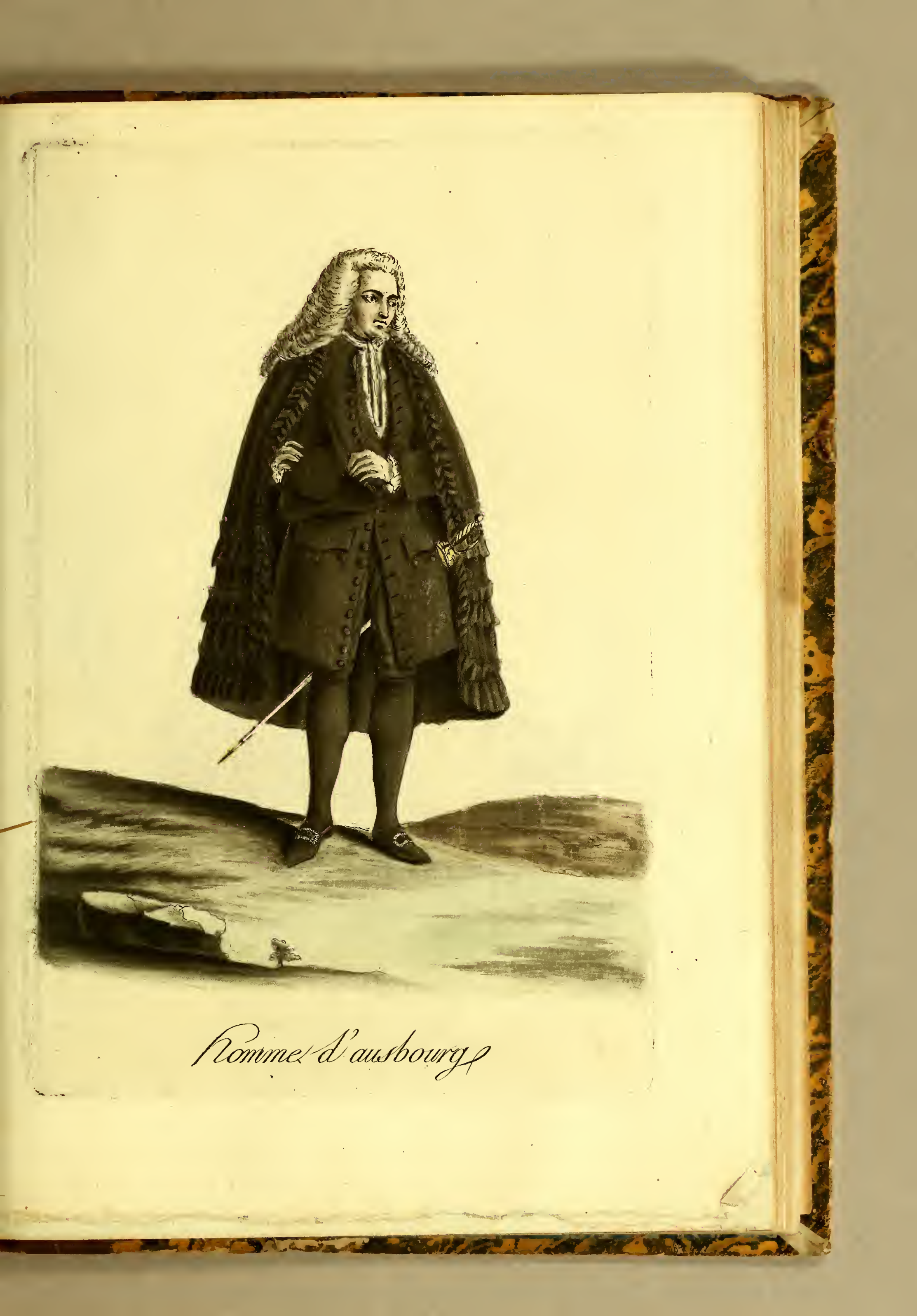
de 85, pavée de marbre jaſpé, & ornée de Tableaux rares. Nulle colonne ne la ſoutient.

On raconte que les Magiſtrats d'Augsbourg faiſant voir un jour leur Hôtel-de-Ville au Roi Guſtave-Adolphe, & lui ayant demandé ce qui lui ſembloit; il leur répondit qu'il le trouvoit magnifique, mais que c'étoit dommage qu'ils n'avoient pas employé l'argent qu'il avoit couté, à fortifier leur Ville.

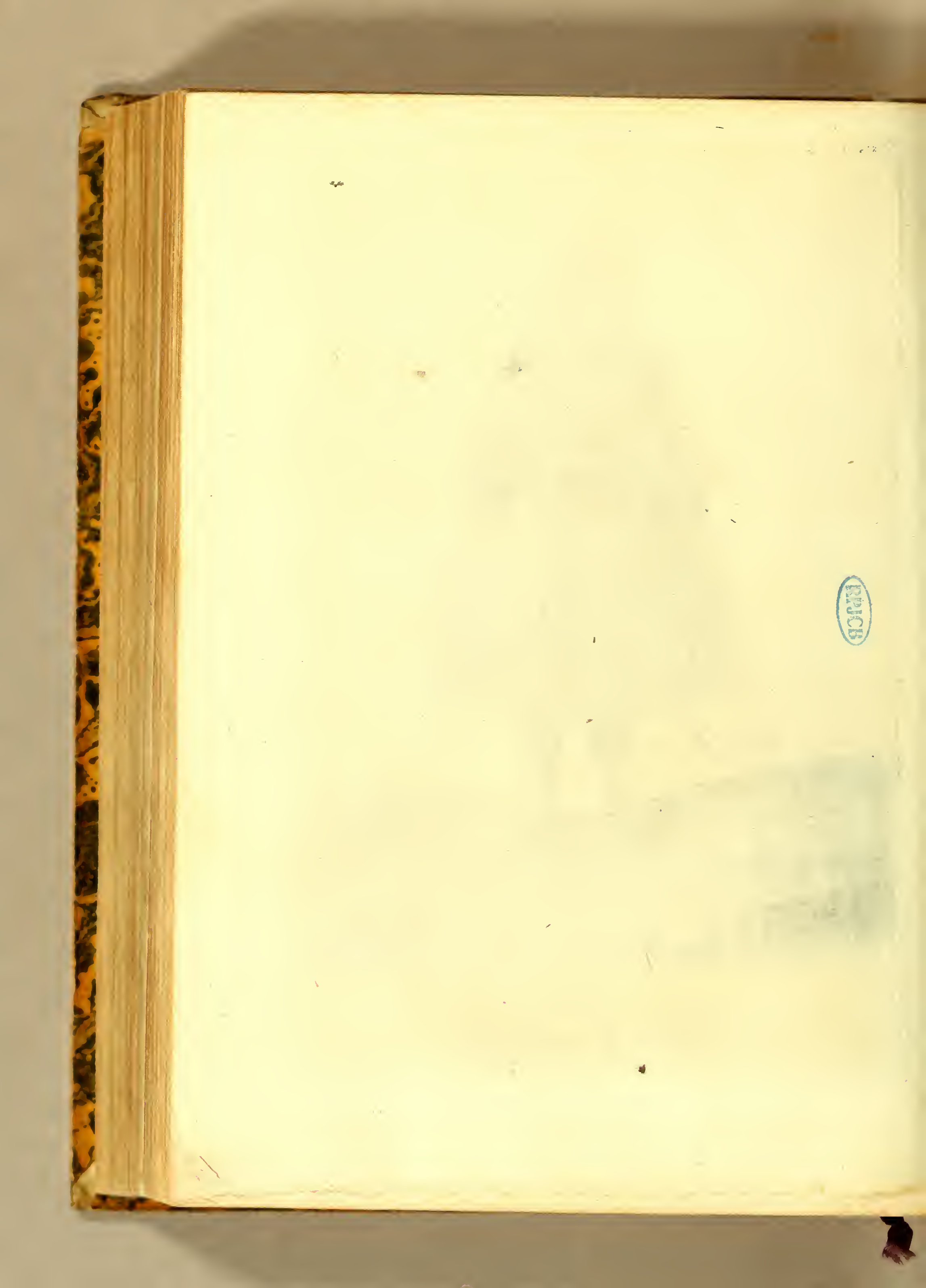
L'Arſénal eſt un bâtiment qui ſe ſoutient à côté de l'Hôtel-de-Ville. On y fabrique de fort bonnes cuiraſſes.

Les Fontaines publiques méritent l'accueil du Voyageur. Elles ſont ornées des Statues en bronze de l'Amour, Mercure, Hercule & Ceſar. Mais le Dieu du Commerce eſt à-peu-près le ſeul qui donne encore quelqu'éclat à la Ville d'Augsbourg.

Fin de la Notice ſur la Ville libre d'Augsbourg.

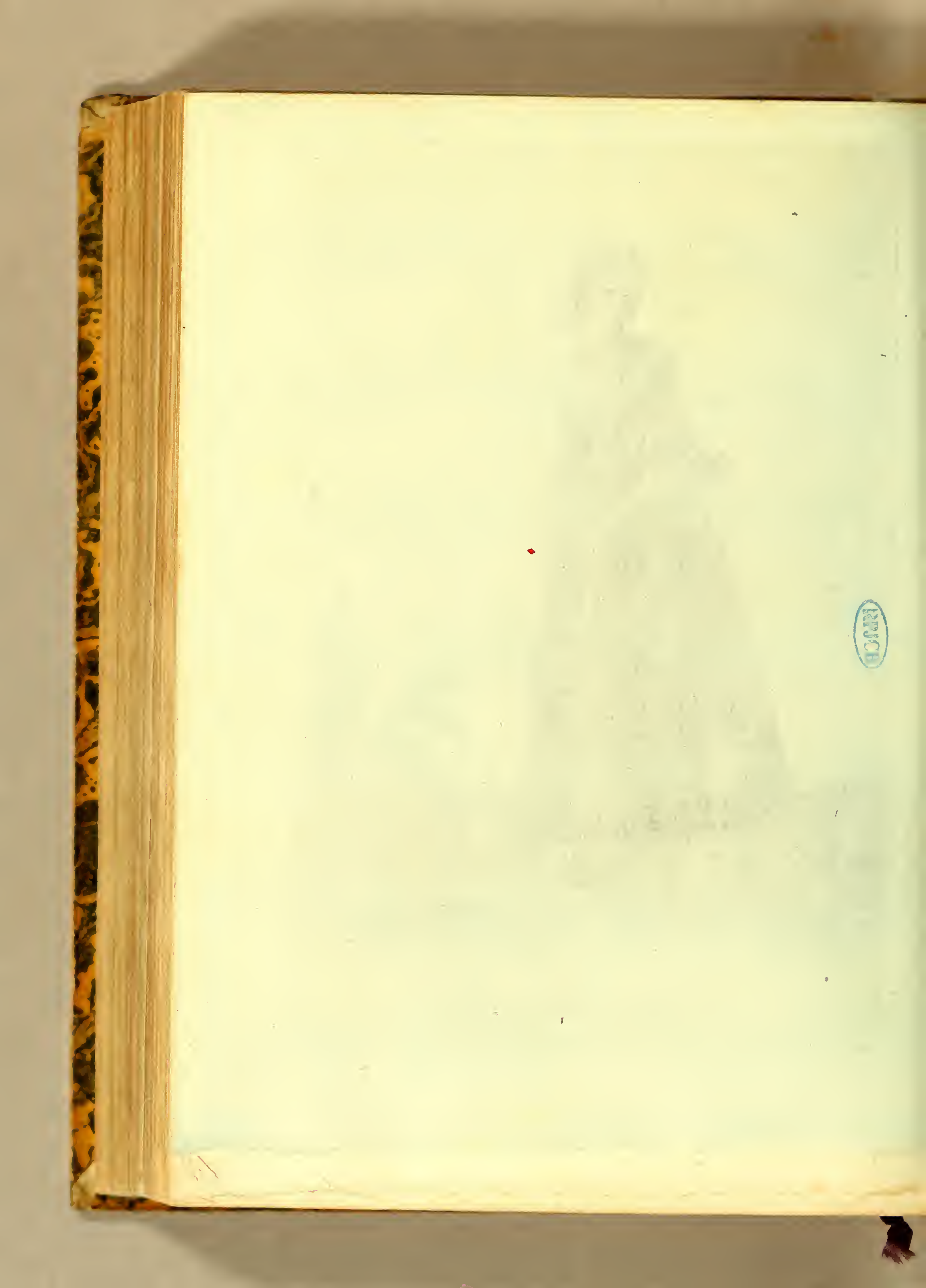


Homme d'ausbourg


RPJCB



Dame d'ausbourg





Femme d'ausbourg



MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES D'AMBOINE.

AMBOINE est une Isle distinguée des Moluques. Elle fut découverte en 1515, par les Portugais. Les fruits les plus précieux, tels que l'orange & le limon, les citrons & les bananes, la noix de cocos & les cannes à sucre s'y trouvent en abondance; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur. On y boit une eau excellente. De belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les Habitans n'en sont pas plus heureux : c'est que l'ignorance & la paresse rendroient pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insulaires & des Européens se bornera au Commerce des épices, toutes les productions de l'Isle y seront sacrifiées à une seule; & le sol & les Habitans resteront dans l'état précaire où on les voit encore aujourd'hui.

Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde : l'étranger avide emporte la dépouille des Naturels, affoiblis les uns par les autres. Toute l'Isle est divisée par factions. Et ce caractère national se peint jusque dans le Costume. Leurs principales armes

ſont des javelines de bois, où il y a un fer par le haut, fabriqué en forme de harpon. Ils lancent cette ſorte de javelot avec une vigueur & une juſteſſe telle qu'ils peuvent viſer droit dans une pièce de monnoie de 24 ſols, à une très-grande diſtance. A la Guerre, ils font uſage de ſabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent en tout temps, un coutelas à la main; quelquefois ils ne ſont armés que d'un bâton aigu & brûlé par les deux bouts; & ils n'en ſont pas moins redoutables. L'arquebuſe leur eſt auſſi familière. Ils ſe font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Ils ont parmi eux certains gladiateurs, qui portent ſur la tête un caſque avec un oiſeau de paradis, au lieu de plumes. Lorſqu'ils combattent, ils ne ſe tiennent que ſur un pied, pour être prêts à faire un ſaut; & quand l'un fait un ſaut vers ſon antagoniſte, ce dernier en fait un autre en reculant, & demeurant toujours ſur un ſeul pied. Ces évolutions ont lieu avec une promptitude & une adreſſe extraordinaire.

Les jeunes gens, pour donner preuve de courage, ſont ſouvent au combat, coëffés ſimplement de quelques morceaux de toile de coton treſſés & paſſés en forme de couronne, qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelqu'idée ſuperſtitieuſe à la conſervation de leur chevelure. Ils ſe croient invulnérables, tant qu'elle n'a ſouffert aucun dommage. A l'exemple de Samſon, ils placent leur force dans leurs cheveux. C'eſt d'après

cela sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes & de guirlandes de fleurs pendant leurs Fêtes solemnelles.

Ils ont aussi leur Musique Militaire, & connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, & chante en même temps. C'est ainsi qu'un seul Homme à Amboine, fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sçauroit porter de jugement sur leur Poësie, chaque canton ayant son dialecte particulier, & même son culte. Mais l'idolâtrie règne encore par-tout où les armes & les Missionnaires n'ont pu pénétrer. Ceux-ci même n'ont pas eu de brillans succès. Il y a cependant un assez bon nombre d'Ecoles répandues dans l'Isle; mais avant de vouloir faire embrasser le Christianisme aux Habitans d'Amboine, il faudroit venir à bout de leur faire aimer ceux qui le professent; & c'est ce qui sera difficile, tant qu'ils ne pourront juger des Européens que d'après la conduite de ceux qui font avec eux le commerce du girofle.

D'ailleurs, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses; peut-être parce qu'elles sont plus à leur portée que des abstractions, sublimes sans contredit, mais qui n'ont aucune prise sur les sens.

Nous avons pourtant gagné sur eux, qu'ils ne hâteront plus la dernière heure de leurs parens & amis affligés de maladies incurables ou parvenus à l'âge de la décrépitude. Quelques Sages de l'Antiquité ont cru, comme eux, que la mort est un bienfait, quand la vie

devient un fardeau ; & en conſéquence, ſe ſont imaginé pouvoir diſpoſer de leur perſonne.

Leurs *Mamacun* ou bracelets de verre, ne ſont pas une ſimple pièce de leur Coſtume, un acceſſoire de luxe & de parure ; ils leur ſervent d'augure. Trempés dans le ſang d'une poule égorgée à la lune nouvelle, de la teinte qu'y ont priſe ces coliers, on juge de l'événément de toute une expédition, & quelquefois de toute la vie.

Un autre préſage de cette force, les détermine à la Guerre ou les en détourne. On frappe un arbre avec une hache. Si l'inſtrument tranchant reſte immobile après le coup, l'Armée témoin de l'épreuve, demeure tranquille, & ne paſſe pas outre. Si la hache vacille dans le flanc entr'ouvert de l'arbre, tous les Guerriers à ſon exemple, agitent leurs javelots dans leurs mains, & courent à l'ennemi, certains de la victoire.

Les premiers Peuples de la Grece ſe diſoient originaires du ſol même qu'ils habitoient. Les Inſulaires d'Amboine ont une prétention à-peu-près ſemblable. Ils ſe croyent nés d'un ſerpent, dans le tronc vermoulu d'un vieux arbre. Les anciens Rois de l'Iſle ſe diſoient iſſus pareillement de la ſouche d'un cocotier. Ce n'étoit peut-être que par métaphore. Ce ſtyle eſt familier aux Sauvages. Heureuſe en effet la Nation dont les Souverains poſſéderoient au moral, toutes les qualités de l'eſpèce de palmier en queſtion.

Les bleſſures cruelles qu'ils reçoivent dans les combats,

les maladies graves, telles que la petite vérole, & une autre pire encore, auxquelles ils sont sujets, & les tremblemens de terre fréquens dans leur Isle, les confirment tous les jours encore dans la croyance d'un Etre surnaturel & méchant, père de tous les maux qui les affligent. Ils croiroient blasphêmer, s'ils mettoient toutes ces calamités sur le compte du Soleil, leur Divinité bienfaisante, malgré ses rayons brûlans. L'existence du Démon, qu'ils appellent *Nito*, les tire d'embarras, & du moins ils ont à qui s'en prendre dans leurs infortunes. Pour s'en préserver, ils rendent à ce *Nito* un culte public & domestique. Ils le consultent dans la moindre de leurs entreprises. Ils l'invoquent au bruit d'un petit tambour, & tiennent plusieurs bougies allumées pour éclairer ses mystérieuses apparitions. Un de leurs Sorciers, espèce de Prêtre, à qui l'on donne bien à manger, & sur-tout à boire, après s'être probablement bien repu, consent à rendre les Oracles du *Nito*, & fait en son nom, comme on dit, la pluye & le beau temps. Les dévôts Consultans, après avoir mangé ses restes, s'en vont agir en conséquence de ce qu'ils ont entendu; on sent qu'un Homme de génie, à la place du Sorcier, pourroit tirer parti de son rôle, & lui donner la plus grande extension.

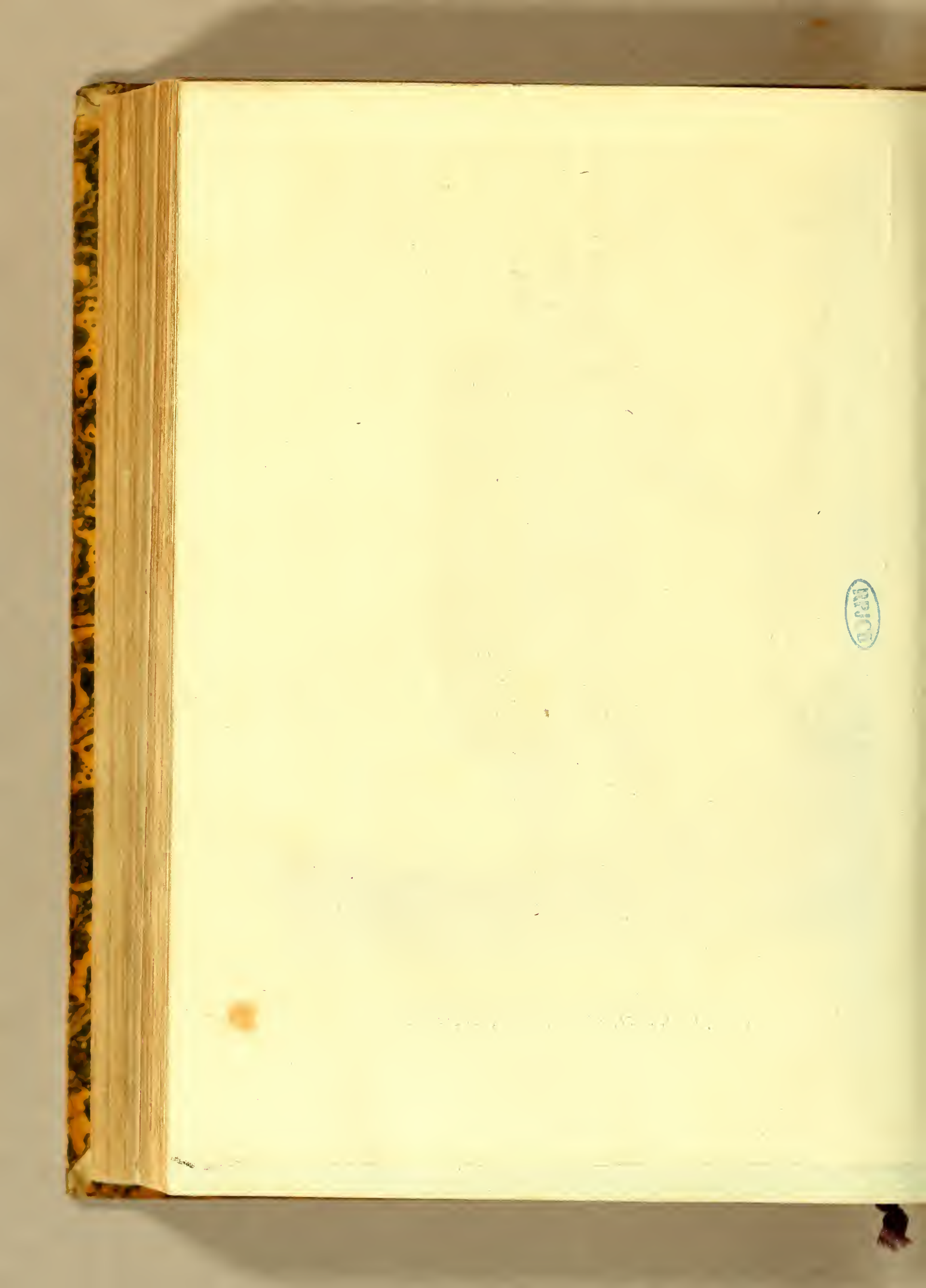
Dans l'Isle d'Amboine, les contrats de mariage ne se passent que pardevant Nature. L'Homme fait un présent au Père & à la Mère de la Femme, qui consent à venir habiter sa cabane de bambou; & le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit

malin, en posant sur la courtine une gousse d'ail, & en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux Conjoints demeurent ensemble, tant qu'ils se conviennent; sinon, ils se quittent comme ils se sont pris. On prétend que malgré ce défaut de forme, il y a au moins autant de bons ménages à l'Isle d'Amboine, que partout ailleurs.

Fin des Mœurs & Coutumes des Insulaires d'Amboine.



Insulaire d'amboine





MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE L'ARCHIPEL NORD-EST DE L'ASIE.

LES glaces de la mer ſeptentrionale ne ſont pas le ſeul obſtacle à vaincre, quand on tente le paſſage d'Aſie en Amérique, vers le nord-eſt. On trouve ſur ſon chemin un Archipel aſſez conſidérable, ſervant comme de communication entre les deux Continens, & peuplé d'Inſulaires plus ou moins féroces. Les Ruſſes ſont les ſeuls qui aient pénétré juſques dans ces Iſles connues déjà ſous le règne du Czar Pierre Ier. mais examinées avec plus de ſoin depuis 1760. Les relations qu'on en a rapportées ſont loin cependant d'être ſatisfaiſantes, ayant pour auteurs des Braconniers & des Marchands, obſervateurs groſſiers, mais voyageurs déterminés, & tels qu'il en falloit ſur des mers orageuſes & dans un climat auſſi rude. On déſigne une partie de cet Archipel ſous la dénomination d'*Iſles aux Renards*, ainſi appellées à cauſe de la grande quantité de renards noirs, bleus & roux qui s'y trouvent. L'Iſle la plus voiſine du Kamtſchatka eſt celle de *Bering*. L'*Iſle Kadyak* approche le

plus du Continent de l'Amérique. On remarque encore l'*Isle au Cuivre*, sur les Côtes de laquelle la mer jette en effet beaucoup de cuivre. Il en est beaucoup d'autres éparses & solitaires, qu'on n'a pas encore pu visiter. Les plus peuplées & les mieux connues sont les *Isles Aléoutes*, & les *Isles de Saint-André*. La nature du sol est presque le même dans tous ces morceaux de terre isolés. On y voit des marécages, des montagnes & des volcans, des forêts au nord, vers le midi de grandes pleines ouvertes, du gibier & quantité d'animaux amphibies, des coquillages de toute sorte, & du bois flottant que les vents chassent du Nouveau-Monde. La population y varie beaucoup, & n'est pas toujours proportionnée à l'étendue du pays. Telle Isle, de plus de cinquante werstes (ou quinze lieues) de tour, ne contient que deux familles, & quelquefois en nourrit cent. Les Insulaires eux-mêmes ne se sont jamais avisés de savoir en quel nombre ils étoient, & ils n'ont pas encore souffert d'être comptés par les soldats Russes. Un cadastre leur a paru le premier attentat contre la liberté. En 1766, on ne put enregistrer que trois cents soixante-sept mâles tributaires; on n'osa exiger d'eux un compte plus fidèle, quoiqu'on sût qu'ils pouvoient se monter à plus de mille hommes, sans les femmes & les enfans. Jusqu'à présent, ils ont eu la force de leur côté; & quantité de Kosaks ont été immolés au seul soupçon de vouloir faire violence aux naturels. Ceux-ci ne paient leur contribution volontaire que quand on ne paroît pas trop l'exiger. Les échanges du commerce peuvent seules enri-

chir la Couronne de Ruſſie, qui ne doit rien ſe promettre encore à titre de ſouveraineté. Très-peu de ces Iſles ont renoncé à leur indépendance naturelle.

D'après le rapport des mœurs de ces Inſulaires avec celles des Koraïks & des Américains du nord de l'Aſie, on pourroit aſſigner une origine commune à ces peuplades diviſées par la mer. L'idiôme eſt preſque le même auſſi dans tous ces différens petits cantons. La plupart des habitans ſont petits, mais bien faits & robuſtes aſſez pour ſupporter la dureté du climat. Doués de peu d'imagination, ils en ſont dédommagés par leur bon ſens, qui vaut peut-être mieux. Leur flegme les quitte difficilement; mais malheur à qui leur fait perdre le ſang-froid; la vengeance les aveugle & les rend indomptables. Ils ne ſont pas à l'épreuve d'un mal de longue durée; la patience les abandonne bientôt, & le déſeſpoir leur conſeille le ſuicide. Ils repouſſent l'injure, mais ils ne ſe permettent pas l'offenſe. Quoiqu'ils n'aient ni loix, ni maîtres, ils ne ſe livrent pas à ces excès qui compromettent la liberté; ils ne reſſemblent point à des eſclaves échappés de leurs fers. Le brigandage, le meurtre & la perfidie ne leur ſont pas du tout familiers. Un mari offre ſa femme à l'étranger honnête & cordial, & arrache la vie à celui qui n'attend pas cette politeſſe hoſpitalière pour en jouir.

Fiers enfans de la nature, ils n'ont point établi de rangs parmi eux. S'il eſt queſtion de faire un coup de main, le plus entreprenant ſe fait adjuger l'honneur de ſervir de guide à ſon parti; mais quand on a mis bas les

armes, il dépoſe ſon autorité accidentelle & rentre dans ſa famille confondu parmi ſes proches. Diviſés par familles, lors d'une expédition, ces familles ſe raſſemblent en ſociétés, afin d'oppoſer plus de réſiſtance à l'ennemi. L'ancien d'une race ne doit qu'à ſon grand âge l'ombre de ſupériorité dont il jouit à peine, & qu'on lui refuſeroit, s'il y attachoit trop de prétention.

Le territoire d'une Iſle appartient en commun à tous les individus des familles ou ſociétés qui l'habitent. Enſorte que des étrangers qui voudroient s'établir dans un coin de l'Iſle, auroient préalablement à conquérir l'Iſle entière. Mais on n'accorde l'hoſpitalité aux voyageurs, que quand ils ſont en petit nombre. S'ils arrivoient en troupes, ils deviendroient ſuſpects, & la guerre allumée auſſi-tôt de toute part ne s'éteindroit que du moment qu'on les auroit détruits ou chaſſés tout-à-fait.

Bornés au petit cercle de connoiſſances qu'exige leur train de vie ordinaire, ils ſont d'une ignorance abſolue ſur tout le reſte. L'homme n'apprend qu'en raiſon de ſes beſoins. Ils n'ont point d'hiſtoire nationale. Le préſent ſeul les intéreſſe & occupe toutes leurs facultés. Un fait, du moment qu'il eſt paſſé, eſt perdu pour eux. Toutes leurs ſciences ſe bornent à additionner juſqu'à dix, & à multiplier par dixaines. Chaque Iſle eſt l'Univers pour celui qui l'habite, & n'a que des relations momentanées avec ſa voiſine. On y tire parti de la nature, telle qu'on la trouve. On n'élève point de beſtiaux. La chaſſe & la pêche ne ſont pas même en uſage. On tend au gibier des pièges ingénieux, & on prend le

poiſſon en le barricadant dans les petites rivières. Les femmes travaillent comme les hommes, même aux ouvrages les plus groſſiers & les plus pénibles. Si nous ſommes peu tentés d'une telle exiſtence, ils nous rendent bien la pareille : un Inſulaire, poſſeſſeur d'une tanière bien clauſe, d'un bon canot, & maître de pluſieurs femmes, n'a plus de deſirs à former. Le monde entier ſeroit à lui, qu'il ne paroîtroit pas plus fier, ni plus ſatisfait de ſa perſonne.

Le fer n'entre point dans la conſtruction de leurs armes. Le bois, la pierre & les os en forment ſeuls la matière. Ils ont des javelots bien ailés, bien armés & longs de trois pieds, qu'ils ſavent lancer à l'aide d'un petit bouclier, juſqu'à la diſtance de trente braſſes. Ils font uſage de l'arc, de la fronde & de la maſſue. Le Gouvernement Ruſſe a eu la prudence de défendre de leur fournir aucune eſpèce de ferraille, pour ne pas les rendre plus intraitables qu'ils ne ſont déjà. Mais on s'eſt bien gardé d'empêcher chez eux l'importation des champignons enivrans, des liqueurs fortes & du tabac. Il eſt vrai que ces denrées ne peuvent faire du tort qu'à eux ſeuls, & préparent de loin, en les affoibliſſant, la réduction de ces Peuples libres encore. Cependant, il ſemble qu'ils aient pénétré l'intention des nouveaux venus, en ne faiſant aucun cas de ces dons ſi avidement reçus de tous les autres Sauvages.

Leurs habitations ſont de deux ſortes ; le caveau d'hiver, *oullas*, & la barraque d'été, *barabaras ;* c'eſt un creux fait en terre plus ou moins profondément, &

recouvert par un grillage de perches; on entre par ce toît, qui sert en même-temps de sortie à la fumée, quand on fait du feu, ce qui arrive rarement. Une pierre creusée & remplie d'huile de poisson sert de lampe pour éclairer ce sépulchre à l'usage des vivans. On s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents personnes. On en auroit une description plus détaillée, si les voyageurs les plus intrépides qui ont visité ces souterreins, eussent pu en soutenir le séjour de quelques minutes, sans se sentir le cœur soulevé. Dans quelques Isles, ces tanières sont moins profondes & ne contiennent qu'une seule famille, par attachement, dit-on, aux coutumes des ancêtres. En effet, il est vraisemblable que la belle nature, la nature primitive, a conseillé aux hommes de vivre en familles distinctes les unes des autres; mais il n'y a que la nature dégradée qui ait pu porter les hommes à s'entasser les uns sur les autres, à la manière des brutes. Les meubles & ustensiles ne font point contraste avec leur logement, & on peut s'en former une idée d'après la peine qu'on doit avoir à s'en procurer, n'ayant aucune sorte d'instrumens pour les construire. Leurs alimens ne sont pas plus recherchés; ils se nourrissent de végétaux sauvages, de coquillages, & de tout ce qui appartient au règne animal, dans quelqu'état qu'on le rencontre, fraîchement tué & déjà en putréfaction, & presque toujours crud, ou seulement présenté à la fumée de leur lampe; & le tout sans sel. Mais ils boivent assez souvent de l'eau de mer, faute d'autres. Ils se régalent avec la graisse liquide des baleines, chiens de mer, &c. Leurs habi-

tudes ſont auſſi dégoûtantes. Nos animaux domeſtiques ſavent mieux vivre qu'eux. Et s'il étoit vrai que de tels individus fuſſent l'homme par excellence, l'homme de la nature; l'homme de la nature ſeroit le dernier des êtres. Les gardiens de nos maiſons ont une ſorte de pudeur, ils choiſiſſent un lieu écarté pour vaquer à leurs fonctions naturelles, & dérobent aux yeux ce qu'ils font. Nos Inſulaires n'ont pas même cet inſtinct du chat & du chien; ils ne changent jamais de place pour ſatisfaire à tous leurs beſoins quelconques, à meſure qu'ils ſe préſentent, & par-fois en même-temps. Cependant n'en concluons pas que la vie policée, telle qu'on la paſſe au ſein des grandes Villes, ſoit le véritable état qui convienne à l'eſpèce raiſonnable; la civiliſation de nos Capitales eſt peut-être l'excès oppoſé de la vie animale de nos Aſiatiques du Nord. Et l'on a vu plus d'une fois les extrêmes ſe toucher. Les Philoſophes cyniques n'avoient pas plus de vergogne que nos Inſulaires, & ſe livroient ſans retenue dans les carrefours d'Athènes aux mêmes abus qui nous révoltent en décrivant l'intérieur des tanières des Iſles orientales de l'Aſie. Le régime patriarchal, les mœurs paſtorales & la vie agricole, voilà le terme moyen auquel les hommes devroient ſans doute ſe fixer pour ſe conſerver heureux & bons, auſſi éloignés du luxe raffiné des Sybarites, que de la groſſiéreté des Sauvages.

Le mariage ne doit pas avoir de formes bien déterminées chez une Nation qui ſuit, ſans aucune modification, les appétits d'un tempérament très-exigeant dans

des contrées ſi peu faites par elles-mêmes pour porter au plaiſir. On ſe prend preſque ſans choix, on ſe quitte ſans motifs, & tout eſt réciproque entre les deux ſexes, qui jouiſſent des mêmes privilèges à cet égard. La propriété excluſive, & par conſéquent la jalouſie, y ſont inconnues. Une égale liberté, ou plutôt une indifférence brute, préſide aux unions paſſagères; on n'attache aucun prix aux prémices de l'amour, & la beauté novice eſt délaiſſée en faveur de la femme inſtruite & conſommée. Les enfans, preſqu'en commun, n'inſpirent d'intérêt que tant qu'ils ne peuvent ſe paſſer des ſoins de leurs parens, & leur deviennent tout-à-fait étrangers par la ſuite. La piété filiale n'y eſt point une vertu de miſe, & l'autorité paternelle y eſt preſque nulle. Cependant la naiſſance d'un fils, ainſi que le premier jour de la cohabitation avec une nouvelle femme, eſt le ſujet d'une petite fête auſſi barbare que les autres uſages des Inſulaires. On mange de la chair crue, on boit de la graiſſe, on chante des refrains dignes de la circonſtance, & l'on danſe au ſon de petites timbales, unique inſtrument de muſique. Eût-on cru rencontrer chez ces Sauvages une ébauche de nos maſcarades de carnaval & de nos bals maſqués? Ils ſe déguiſent la figure ſous un maſque de bois, d'une forme hideuſe, qu'on briſe ainſi que les timbales, à la fin de la ſolemnité nationale. Car ils n'ont point de fêtes Religieuſes. A l'occaſion d'une baleine échouée ſur le rivage, leurs Prêtres magiciens en remercient publiquement les Dieux dans un Cantique qu'on répète en chœur. On jette auſſi dans le feu, en offrande, quelques

quelques morceaux du monſtre marin. Ils ont de petites *idoles-penates* qu'on frotte de ſang & de graiſſe, comme pour les nourrir. Ils reſpectent dans les volcans la demeure des Divinités & des Eſprits. Mais ils ne ſont pas auſſi ſuperſtitieux qu'on devroit les en ſoupçonner. Un des points où l'extrême barbarie ſe rapproche d'une civiliſation raffinée, c'eſt l'inſouciance en fait de Religion.

Malgré le peu de choix des alimens qu'ils prennent & le mauvais air habituel qu'on reſpire dans leurs cavernes; malgré leur ignorance totale & les préjugés qui en ſont les ſuites, ils jouiſſent d'une bonne conſtitution & d'une ſanté durable, biens précieux qu'ils conſervent juſqu'à l'âge des dernières infirmités. Ils ne connoiſſent pas même la petite vérole. Une diete rigoureuſe de deux ou trois jours eſt leur panacée. Ils ſe ſoulagent du mal de tête, en s'ouvrant une veine à la tête, avec une pierre-à-feu pointue. Il arrive aſſez ſouvent que pour détremper de la colle, faute de liqueur moins commune, ils ſe ſont ſaigner, en ſe frappant rudement le nez.

Les plus riches d'entr'eux ne ſont point enterrés. On habille le cadavre de ſes plus beaux atours; on le dépoſe, accompagné des principaux uſtenſiles de ſon ménage, dans un canot qu'on ſuſpend à une eſpèce de potence; & le mort ſe conſume ainſi à l'air.

Chez eux, nos Inſulaires ſont preſque toujours nuds. Ils ſe débarraſſent de leurs habits en entrant dans leur tanière, dont la température eſt très-chaude. La plupart

d'entr'eux suspendent devant les parties sexuelles un petit tablier de peau ou de fourrure, ou bien une feuille; non par modestie, mais pour parer aux accidens. Il en est qui couvrent leur principale nudité avec une bourse. Dans les Isles les plus septentrionales, hommes & femmes ont la coutume de se taillader le visage, les bras & les mains, pour y imprimer des figures grossières d'animaux & autres objets. Pour en rendre l'empreinte apparente & ineffaçable, ils frottent ces douloureuses blessures avec de la poudre d'ardoise noire. On se perce aussi les oreilles de quantité de trous, dans lesquelles on passe de petits paquets de plumes. On s'arrache la barbe, pour peu qu'elle soit touffue. Les femmes coupent leurs cheveux au front, ramassent les autres sur le sommet de la tête, & en font une tresse. Dans quelques cantons, les hommes se rasent toute la tête avec des pierres tranchantes; d'autres se font une tonsure ronde, entourée d'une bordure de cheveux courts, à la manière de nos Capucins. Beaucoup d'entr'eux ne se lavent jamais le corps, & contractent un teint jaunâtre-foncé, tout-à-fait dégoûtant. Les plus propres se servent de leur urine, & se conservent ainsi la peau fraîche & unie. Presque dans toutes ces Isles on a remarqué un usage fort singulier. Les hommes & même les femmes se font pendant leur jeunesse deux profondes incisions dans la lèvre inférieure, & un trou dans la séparation cartilagineuse du nez. Lorsqu'ils veulent se parer (car ils ont la prétention de plaire), ils mettent deux petites dents dans les incisions de la lèvre; ces dents sont recourbées, polies & longues

d'environ deux pouces. La pointe recourbée eſt dirigée en haut, & l'autre extrêmité s'appuie contre la mâchoire. Dans le trou fait au nez, ils mettent en travers un petit os d'oiſeau, afin de relever les narines; les plus galans font une troiſième inciſion à la lèvre, & y placent une petite pierre colorée. Quand ils mangent, le ſang de leur gibier qu'ils ne font jamais cuire, leur découle de la bouche à travers ces trous oblongs de la lèvre inférieure; ſpectacle hideux à voir.

La principale pièce de leur coſtume eſt un *park*, eſpèce de chemiſe qui deſcend juſqu'aux genoux. C'eſt l'habillement de parade. Il eſt fait de la peau du ventre de différens oiſeaux aquatiques, tels que des grebes, ou colymbes (*alca arctica*). Les chemiſes de femmes font de peaux de loutres de mer, ou de renards. On les porte toujours ſur le corps nud, tantôt les poils ou les plumes en dedans, tantôt en dehors. Le côté uni de ces peaux eſt teint avec une terre rouge. Les *kamlaïs* font des chemiſes plus longues qu'on porte en temps de pluie; on les fabrique avec les membranes qu'on retire des inteſtins du lion marin (*phoca leonina*), ou bien avec des peaux de poiſſons. Tantôt on les place par deſſus le park comme un ſurtout, & tantôt ſur la peau. Le linge eſt abſolument inconnu dans ces Iſles. On ignore auſſi l'uſage des hauts-de-chauſſes. En hyver, les plus frilleux portent des bas fourrés. Mais la plupart font aſſez endurcis pour marcher journellement dans la neige pieds nuds, ſans en reſſentir aucune incommodité. En été, ils vont nue tête. D'autres mettent des chapeaux ſculptés de bois qui ont la

forme d'un bec de canard, de la longueur d'un pied & demi depuis le front jusqu'à l'extrêmité antérieure; la partie du devant est moins large que celle de derrière, & faite à-peu-près comme une espèce d'écran, pour se garantir du soleil. Ces chapeaux, en forme de bec, sont peints avec des terres de couleurs que les Isles fournissent. Les bords en sont garnis de bouts d'aîles. La partie supérieure & le contour de la forme sont ornés de paquets perpendiculaires de la barbe du lion & de l'ours marins; (soies roides, longues de huit à dix pouces.) On les entoure en outre de cordons joliment travaillés, de perles de verre, & de quantité d'autres paquets de petites plumes; ensorte que ces chapeaux d'été ressemblent assez à des casques à la romaine, sur-tout lorsque la partie antérieure du bec est un peu relevée. La forme elle-même est ouverte; à son bord supérieur on attache une petite idole de la hauteur d'environ un pouce; elle représente une figure humaine assise, sculptée d'un os, & mieux faite qu'on ne devroit s'y attendre chez des gens qui n'ont ni couteaux, ni autres outils convenables. Les hommes portent aussi des bonnets de peau faits en cône hauts de huit à dix pouces. Les deux coutures opposées & le bord sont garnis de broderie; laquelle est entourée de franges de poils larges de quatre pouces. A la pointe du bonnet, sont attachés des cordons, des coquilles, &c. Dans quelques-unes de ces Isles, on porte des bonnets plus applatis, assez semblables à ceux de Coureur. La couture supérieure est ornée de longues franges de poils; les côtés & les bords sont brodés & garnis de

plumes. Les femmes portent des bonnets d'été de cuir, de peau de poiſſon, ou de la peau des inteſtins de différens animaux; ces bonnets de femmes ſont cylindriques; le fond de la forme eſt plat. Le bord en eſt droit & large de quatre pouces. Toute la ſurface du fond eſt brodée, auſſi bien que le contour du bord; ces broderies ſont très-bien travaillées, & faites de nerf de quadrupèdes, de poils & de perles de verre. Le contour du fond eſt garni de franges de poils de trois pouces. Les bonnets d'hyver des femmes ſont faits de peaux de grebes & de canards-plongeons, qu'elles écorchent de manière que le cou, les aîles & la queue reſtent à la peau; en les ſéchant, on a ſoin de leur donner une forme convenable, pour que cette peau puiſſe ſervir de coëffe, en faiſant paſſer la tête dans le corps du canard. Les plus hupées des Inſulaires n'ont point de coëffure à laquelle elles attachent plus de prix : & dans le fait, elle ne leur ſied pas mal. D'autres en ſéparent le cou, & attachent à la place une bande de peau double, large de deux doigts, roide, piquée, & brodée très-élégamment : enfin, les deux ſurfaces & les deux bords de ces becs artificiels ſont garnis de franges de poils. Cette bande remplace le col du canard; & au lieu de la tête, elles y attachent la mâchoire inférieure d'un *iſatis*, ou renard du nord. La même bande qu'elles peuvent plier & dreſſer comme elles veulent, paſſe pardeſſus le dos du canard, & donne une certaine conſiſtance à ce ſingulier bonnet.

Leurs habits d'apparat, faits des peaux du ventre de différentes volatilles ou de diverſes pelleteries, & fem-

blables à des chemiſes, quant à la coupe, ſont amples, & deſcendent juſqu'aux talons. Les bords très-joliment brodés ont une largeur de deux pouces. On y attache tout autour quantité de bandes de pelleteries fines, longues de ſix à huit pouces. Par en bas il y a un falbala large de ſix, compoſé de bandes étroites de peau. La matière dont les différens habillemens ſont faits, dépend des productions de chaque Iſle & des circonvoiſines. Pluſieurs de ces Inſulaires ſont continuellement vêtus de peaux de chiens de mer; les plus ſeptentrionaux s'habillent en peaux de rennes; les plus orientaux portent des fourrures qu'ils vont probablement chercher en Amérique, dont ils ſont peu éloignés, ou qu'on leur apporte de ce Continent. Les hommes & les femmes s'habillent de la même manière; cependant les hommes portent plus ſouvent des peliſſes de volatilles. Les femmes préfèrent la pelleterie fine, & une eſpèce de peau de chamois pour l'été. Elles ſont bonnes couturières, & brodeuſes très-adroites; au défaut d'aiguilles & de fil, elles ſe ſervent d'arrêtes de poiſſons & de tendons de quadrupèdes qu'elles ſavent fendre & préparer.

L'une de nos gravures repréſente un de ces Inſulaires faiſant du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & ſe chauffant en ſe tenant les jambes étendues préciſément au-deſſus des herbes ſéchées qu'il allume, & dont la fumée monte pardeſſous ſa peliſſe.

Dans une expédition militaire, quand ils s'attaquent dans les formes, ils s'avancent en préſence les uns des autres, portant devant eux des paravents de bois, der-

rière lesquels une certaine quantité peut se tenir cachée, pour ne paroître les armes à la main devant leurs remparts portatifs, que lorsqu'ils sont assez près les uns des autres.

Le commerce que les Russes font avec ces Insulaires est déjà très-lucratif. Ils échangent de petites marchandises de quincaillerie, des perles de verre & autres *affiquets*, contre les meilleures fourrures qu'ils se procurent eux-mêmes; car ils ont obtenu dans plusieurs cantons la permission de chasser. Mais les chasseurs Russes doivent bien se tenir sur leurs gardes, & ne pas trop s'émanciper. Un étranger soupçonné de familiarité avec une femme du pays, paieroit de sa vie son imprudence, & entraîneroit dans sa disgrace tous ses compagnons qu'on extermineroit avec lui sans pitié. Un vaisseau Russe met un an à faire un voyage; & une cargaison complette peut consister en deux mille peaux de loutres de mer, deux mille à deux mille cinq cents peaux d'ours marins; environ mille peaux de jeunes loutres; deux mille renards blancs, &c.

Si le commerce ne doit être qu'un échange de bienfaits, les Européens n'ont-ils rien à se reprocher dans les traités qu'ils font avec ces Sauvages du nord-est de l'Asie? Ils nous laissent emporter leurs fourrures; que leur apportons-nous en dédommagement? Des colifichets. Il seroit temps de leur donner communication de nos lumières, & de rendre au genre humain cette Nation abbâtardie. Mais si nous en faisions des hommes, ils connoîtroient la valeur des choses, & nous feroient perdre l'espoir de nous enrichir à leurs dépens.

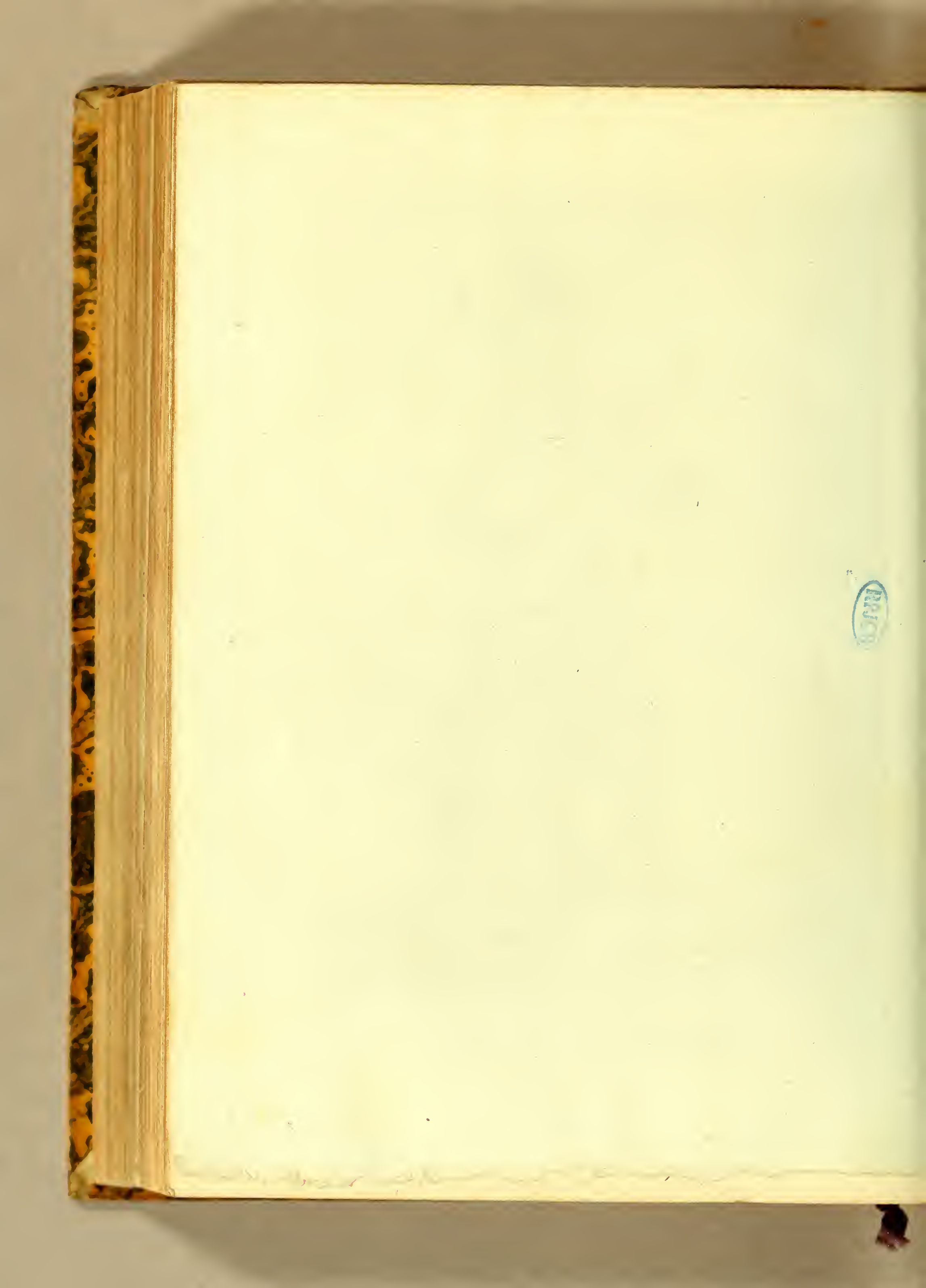
N. B. Au moment même où nous tenons la plume (Juin 1785), le Lieutenant-Colonel Blumer est chargé, dit-on, par l'Impératrice de Russie d'aller tenter de nouvelles découvertes dans l'Archipel du Nord. Accompagné de quelques Savans & Géographes, il fera voile du fleuve Anadir pour parcourir les Côtes d'Asie & d'Amérique. Après avoir doublé les Caps Tschalatzki au soixante-quatorzième & soixante-deuxième degrés de latitude septentrionale, il doit tâcher de fortifier les relations de commerce qu'on a établies avec les Américains de cette partie du monde, en commençant par l'Isle Behring.

Fin des Mœurs & Coutumes des Insulaires de l'Archipel nord-est de l'Asie.



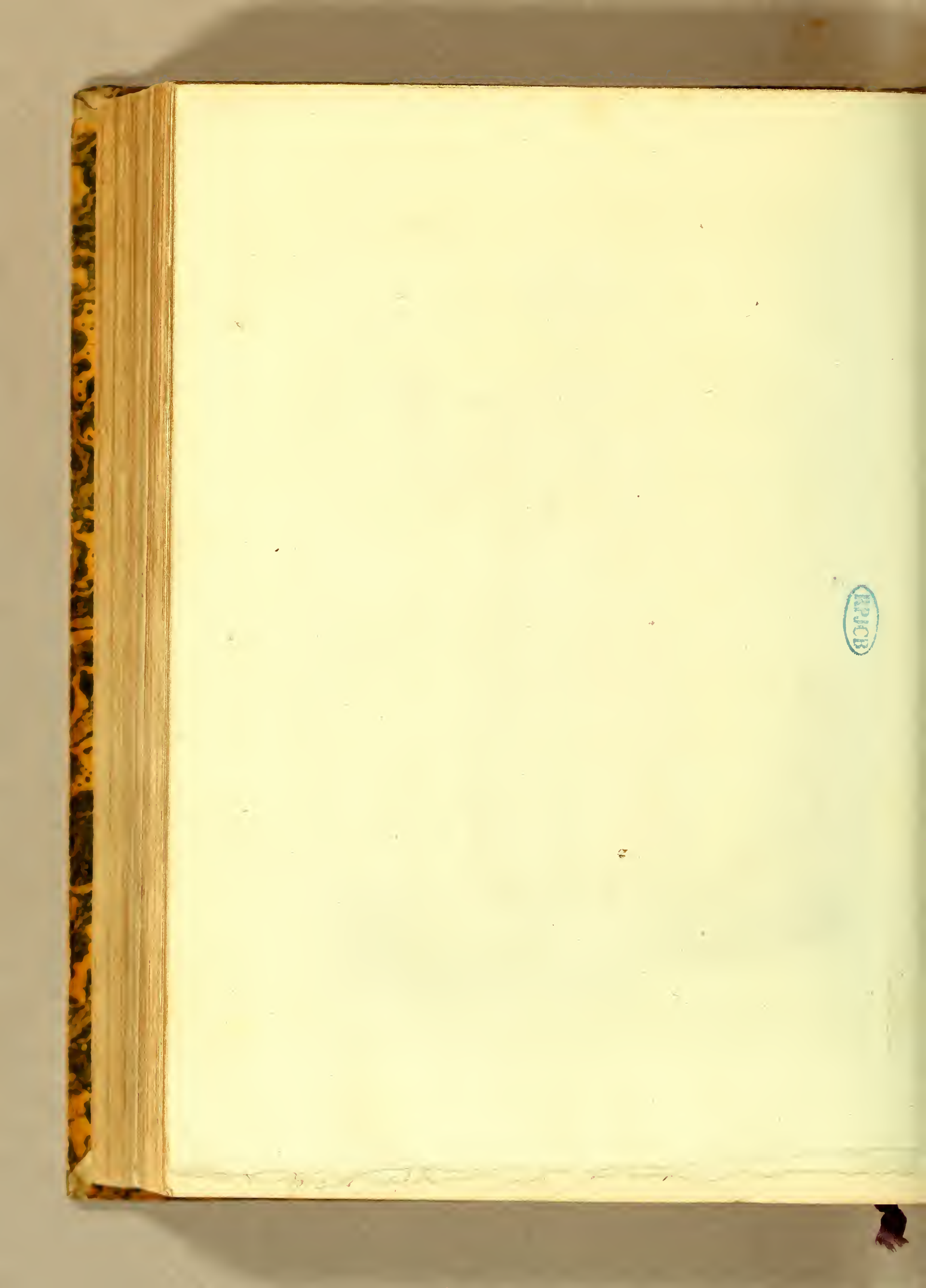
Desrais del. Mixelle sculp.

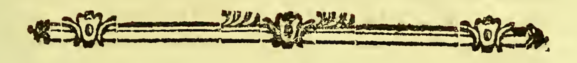
Insulaires nord Est de l'Asie.





Insulaire, Nord Est, de l'Asie.





NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ARGOW.

CE Pays, baigné par l'une des rivières les plus considérables de la Suiffe, étoit jadis le patrimoine des Comtes de Hasbourg. Le Canton de Berne l'enleva à la Maifon d'Autriche. On le divife en haut & bas; & c'eft la petite Ville de Aarbourg qui leur fert de limite. On y rencontre prefqu'à chaque pas de vieux châteaux, dont quelques-uns font encore fortifiés. Les Bourgs & les Villages y font auffi en affez grand nombre. Mais le payfan n'y eft pas riche. Les fubfides & les corvées diffipent le bien-être que pourroient lui procurer fon travail & le fol qu'il cultive. La population abonde, mais il n'y a pas affez de commerce; & les Manufactures bien montées y font rares. Des reftes de murailles, d'aqueducs & de grands chemins y attefteroient le féjour des Romains, quand bien même on ne trouveroit pas quantité de médailles à leur empreinte.

Dans le haut Argow, on diftingue Burgdorf, jadis fief de l'Empire, petite Ville qui jouit maintenant du droit précieux de fe gouverner elle-même. Son territoire renferme une vingtaine de Villages qui relèvent

d'elle. Un château élevé ſur un roc ſert de ſiège au Préſidial & de demeure à l'Avoyer qu'y envoie Berne. Il y a une douane & deux hôpitaux. Les habitans de ce diſtrict ſont à leur aiſe, ils font valoir de bonnes fermes & exploitent de grandes forêts. Dans les premiers temps, ce n'étoit qu'un Bourg que Berthold fit ceindre de murailles; comme nous l'apprend une Inſcription latine placée ſur la porte qui mène au Marché vieux.

Berchtoldus
Duc Zeringæ,
Qui vicit Burgundiones,
Fecit hanc portam.

Berchtold
Duc de Zœringuen,
Qui battit les Bourguignons,
Conſtruiſit cette porte.

Les Comtes de Kyburg (1), devenus Seigneurs de Burgdorf, vendirent ce Bailliage aux Bernois, l'an 1385, & au prix de quarante mille écus. Le Couvent des Minimes qu'y avoit fondé Eberhard, Comte de

(1) C'étoient des Seigneurs puiſſans, dont la race éteinte laiſſa paſſer le domaine aux Ducs d'Autriche, puis au Canton de Zurich.

Habspurg, en 1284, fut ſagement converti en maiſon d'inſtitution pour la jeuneſſe.

Aarberg, qui veut dire montagne de l'Aar, eſt une autre petite Ville bâtie dès l'an 1220, à quelques lieues au-deſſous de Berne. A ſes deux extrêmités ſont deux ponts de bois couverts. Elle fut deux fois totalement brûlée, en 1419 & 1477. C'étoit autrefois un Comté qui fut vendu au Canton de Berne, l'an 1351; l'an 1397, il la fit gouverner par un Bailli. Les deſcendans de ces anciens maîtres ſe ſont retirés en Autriche, où ils ont bâti un château portant le même nom que cette petite Cité. Ce Bailliage, qui compte ſept Paroiſſes, eſt ſur un endroit de paſſage très-fréquenté.

Entre Aarberg & Solure, eſt Buren, petite Ville, bien ancienne ſi c'eſt la *Petineſca*, ou *Pyreneſca*, dont il eſt fait mention dans l'itinéraire d'Antonin. Il y a eu des Comtes de Montburen. Les Bernois en ſont propriétaires depuis l'an 1387. Elle a un ſite heureux. Mais l'Aar lui fait payer cher ſon voiſinage, par ſes fréquentes inondations. Le ſol offre de bons pâturages aux chevaux, dont on fait des élèves.

Le Bailliage de Wangen eſt conſidérable; il comprend huit Paroiſſes, le château Inderberg, & pluſieurs forts Villages, dont les principaux ſont *Hertzogenbuchſi*, qui fut preſque brûlé en 1653, veille de la Pentecôte, lors de la guerre des payſans : & Langenthal, où ſe tiennent trois foires très-ſuivies; les principaux objets du

commerce qui s'y fait, consistent en pièces de toile, & en fromages.

Dans le bas Argow, on trouve Zoffingen, bâtie par les Vandales & les Teutons, s'il faut en croire les chroniques de Vaud. Guilliman nous assure que du temps du Roi Charles-le-Gros, c'étoit une Ville jouissant du droit de battre monnoie, tandis que Zurich n'étoit alors qu'un Bourg. On croit aussi qu'elle appartint aux Comtes de Spitzemberg, dont elle porte encore aujourd'hui les armes. Les Comtes de Froburg y avoient fondé un Collège de Chanoines; mais les Bernois en appliquèrent les revenus au soulagement des pauvres, & à l'entretien des Ministres : cette réforme en vaut bien une autre. Zoffingen a des Tribunaux, une bibliothèque & une école, qui devroient rendre les Tribunaux inutiles.

Bruck ou Brugg, est une autre petite Ville sur l'Aar; Guilliman croit qu'elle étoit jadis un des fauxbourgs de l'ancienne *Vindonisse* (1), à laquelle il étoit joint par

(1) Originairement ce lieu s'appelloit *Vindonisse*. Tacite & Antonin en parlent. Se trouvant malheureusement sur le passage d'Attila, tout y fut détruit. Dans la suite il fut érigé en Comté, qu'on appella *Altembourg*. Le château, dont on voit encore des restes, fut bâti vers l'an 1070 par un Duc nommé Rapoton. On y a trouvé une statue de Mercure & quelques inscriptions latines.

un

un pont que les Allemands appellent Bruck. Il y a un Collège pour l'inſtruction de la jeuneſſe; on y donne un Prix au Vainqueur à la courſe : uſage qu'on devroit bien introduire dans toutes les maiſons d'éducation où ſe diſtribuent tant de couronnes pour des jeux de mots qui ne ſont profitables ni à l'eſprit ni au corps.

Lentzbourg, riche de vingt Paroiſſes, eſt un des plus grands Bailliages poſſédés dans l'Argow par les Bernois. Ils s'en emparèrent vers l'an 1415, lors du Concile de Conſtance. Quelques années après, ils l'achetèrent entièrement : la Ville qui donna ſon nom à tout ce diſtrict eut pour Fondateurs les Vandales, dit le chroniqueur de Vaud. Elle fut conſumée par le feu l'an 1490; mais rebâtie auſſi-tôt après. Le château poſé ſur un rocher a un puits profond de trente-ſix toiſes.

Arau ou Aarow s'appelloit autrefois, dit-on, Rore, & ſervit à tenir les Etats de tout l'ancien Comté de Vindoniſſe, après la deſtruction de cette Ville. Les Comtes de Hasbourg & les Ducs d'Autriche y ſéjournoient volontiers. Les Citoyens d'Arau raſèrent le château de leurs anciens maîtres, en comblèrent les foſſés, & y bâtirent une maiſon de Ville. Il y a près de deux mille habitans induſtrieux, & par conſéquent aiſés. Berne leur a conſervés les privilèges dont ils jouiſſoient avant la révolution.

Toutes ces Villes dites franches, relèvent de Berne & ſont libres, ſi on peut l'être (dit un Hiſtorien géo-

graphe moderne) quand on a un Souverain, quelque léger qu'y ſoit le poids de ſon pouvoir.

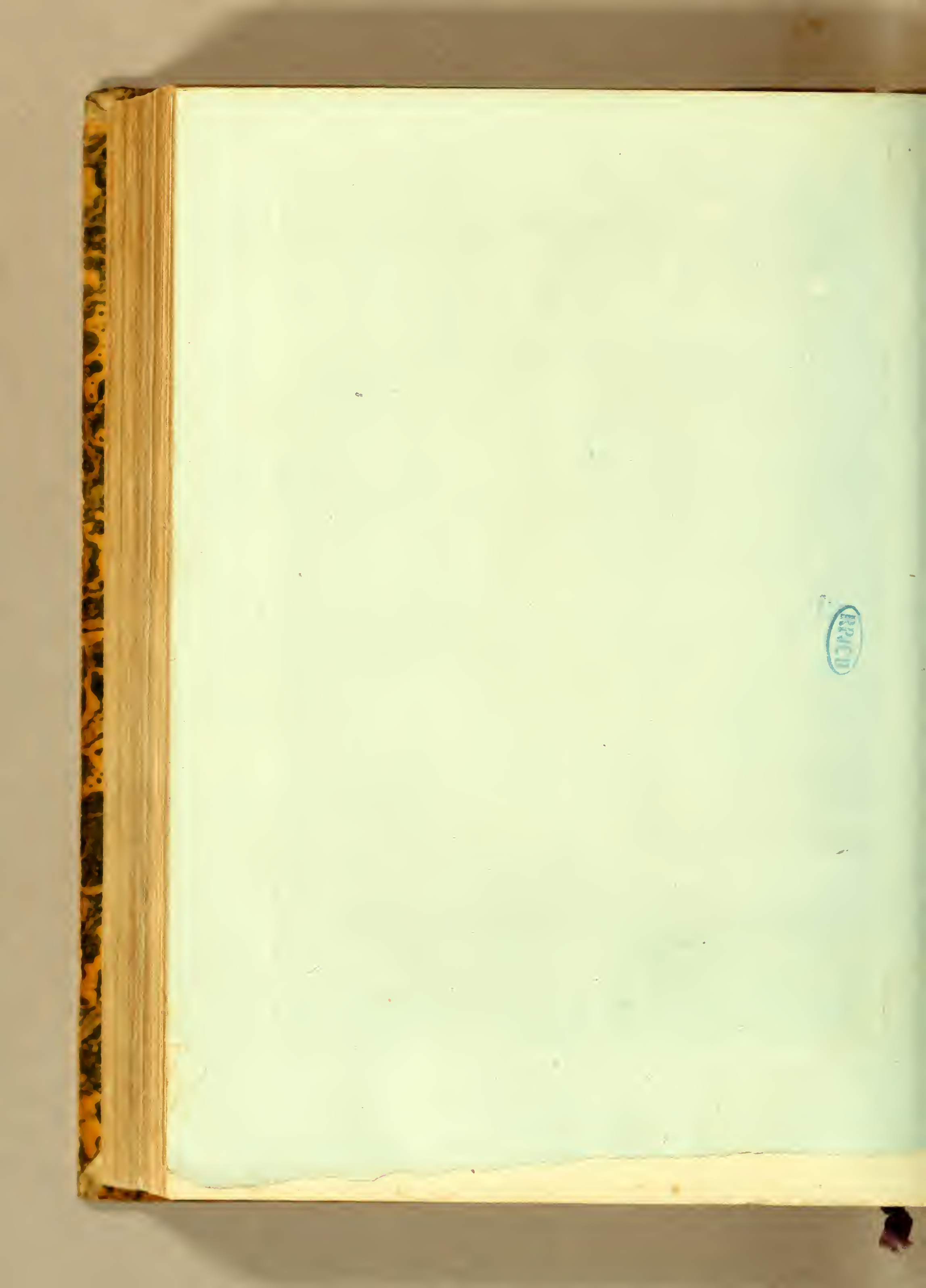
Les habitans de l'Argow ſe coſtument abſolument comme leurs Patrons de Berne. Il y a quelques variations dans l'habit de femme, comme on peut le voir dans la figure ci-jointe.

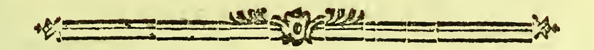
Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argow.



Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de l'Argou.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA CARIE,

OU

L'AIDINELLI.

Hîc Lelegas, Carasque sagittiferos.....
Finxerat.....................

Virgil. Æneid. lib. VIII. v. 725. 26.

LE nom seul d'Artemise, Reine de Carie, est venu jusqu'à nous; le beau monument de sa piété conjugale n'a pas même laissé de vestiges; & les Voyageurs sages n'osent prendre sur eux d'en marquer la place dans leur itinéraire. La faulx du temps détruit à mesure que la main de l'homme édifie; & le passé n'est pas davantage en notre pouvoir que l'avenir; cependant nous nous en occupons plus que du présent. Les Cariens, du temps qu'ils étoient soumis au sceptre inflexible de Minos, semblent nous intéresser uniquement, & nous permettent à peine de faire attention à leurs successeurs, peuplade demi-féroce, qui mord le frein que les Agas lui imposent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans

de la Carie, n'ont-ils plus la même consistance politique? Ils pourroient encore porter le nom de *Leleges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, & de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils, pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole & de sa digne compagne? Alors Rhodes & Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, ils naissoient parmi eux des Hérodote & des Denis. Ils seroient bien embarrassés pour répondre à l'étranger curieux qui leur demanderoit où se trouvoit jadis Halicarnasse, Capitale de la Carie, & le séjour de ses Rois. Le Méandre, qui depuis tant de siècles observe encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, & négligés si mal-à-propos par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie & de la Lydie, & baigne la plupart des Villes aussi célèbres dans l'Histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'Ephèse, Antioche, & Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres; elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un Temple de Diane, les Arméniens ont dressé un Autel, & les Juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile de coton, & il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie & l'Egypte.

C'eſt auſſi la réſidence du Pacha. Ce pays qu'arroſe le Méandre donne d'excellens pâturages. Non loin de là, R. Procope a découvert les reſtes de la Ville d'*Alabande*, appellée ainſi du nom de ſon Fondateur qu'elle déifia; car les anciens portoient la reconnoiſſance juſqu'à la ſuperſtition. Cette cité, devenue Province Romaine, conſacra auſſi un Temple à ſa Métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités ſe trouvent aux environs de *Milleſs*, jadis *Mylaſe;* mais pour les obſerver, il faut s'expoſer à la piquure homicide des ſcorpions, & à tous les événemens funeſtes qui mettent continuellement le Voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups, des ours, des ſangliers, du tigre & du jackal. A Melaſſa, on voyoit encore naguère preſqu'en ſon entier un monument recommandable par ſon architecture; c'étoit un Temple dédié à Auguſte, que l'on qualifioit dans l'inſcription de *fils de Dieu.* Il faut convenir que nous ſommes plus ſobres dans les titres d'honneur que nous accordons aux Princes; mais ſi notre étiquette eſt moins exagérée, elle n'en eſt devenue auſſi que plus meſquine. On exporte de ce pays du beau coton, de la cire & de l'excellent tabac.

Près des ruines de Stratonicée ſubſiſtent encore quelques colonnes qui appartenoient à un Temple où les Cariens s'aſſembloient pour régler les affaires de leur Gouvernement. Dans ces temps reculés, la religion & la politique ſe donnoient la main; & l'une ne faiſoit rien ſans l'aſſiſtance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes ſacrés qui n'avoient de

valeur qu'autant qu'ils étoient paſſés pardevant les Dieux & revêtus de leurs ſceaux. On ne donnoit point légérement ſa voix, dans un lieu (1) ſaint où tout devoit prendre un caractère grave & ſolemnel. Auſſi l'homme d'Etat qui, dans ces aſſemblées nationales, avoit fait des ſacrifices à la liberté, partageoit, ſouvent dès ſon vivant, l'encens qu'on offroit à la Divinité du Temple dans lequel ſe tenoit le conſeil, & où il avoit déployé ſon éloquence & ſon ame patriotique. Le Dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon Citoyen.

Les habitans d'Eskihiſſar, jadis Stratonicée, preſque tous Mahométans, ont de l'honnêteté pour les Voyageurs, & s'empreſſent de leur prodiguer les bons offices; mais ce n'eſt qu'à force de préſens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Aga & du Lieutenant du Gouverneur.

Non loin de là, au Village de *Lakena* (ci-devant peut-être *Lagenæ*), un Turc bienfaiſant autant que riche, a bâti un Hoſpice où le premier venu trouve ſon couvert mis ſur une table abondamment ſervie. Quelquefois les différentes ſectes religieuſes nous iſolent au lieu de nous rapprocher, & nous rendent étrangers les uns aux autres; heureuſement que le cœur de l'homme répare les injuſtes préventions de ſon eſprit ſuperſtitieux; & voilà un bon Muſulman qui devient le père nourri-

(1) A Genève, on tient des Aſſemblées dans le Temple de S. Pierre.

cier de ceux-là qu'il eût fait empaler peut-être ſous le plus léger prétexte.

Dans cet endroit exiſtent encore quelques traces d'un Temple dédié à Hécate, avec quelques grottes ſépulcrales; les villageois complaiſans s'empreſſent de ſervir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin ſont les ruines d'une ancienne Ville, *Alinde*, aujourd'hui *Arabihiſſar*, connue dans l'Hiſtoire d'Alexandre par un trait de généroſité de ce Prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refuſoit rien. Ada, Reine de Carie, réſidoit à Alinde, ſeule propriété que lui avoient laiſſé les Perſes, plus forts qu'elle. Cette Princeſſe, habile politique, s'empreſſa d'aller en faire hommage au Vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeller ſon fils. Alexandre non-ſeulement lui remit la ſeule Ville qui lui reſtoit, mais encore lui rendit tous ſes Etats.

Le Village de Sultan-Hiſſar occupe l'emplacement de l'ancienne Ville de Tralles, bâtie, dit-on, par les Thraces, conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Naſſali, jadis Nyſa, ont fermé leur cimetière avec les pierres amoncelées du Temple de Pluton. Le bois ſacré du Dieu des morts a fait place au petit Village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, & qu'on appelloit Charonium.

Nyſa, ou Niſſa, étoit une cité conſidérable de la Carie; il y avoit un gymnaſe où l'on faiſoit de bonnes études; car c'eſt-là que le docte Strabon prit des leçons

de Menecrates (1), qui lui même en avoit reçu d'Ariſtarque. C'étoit un parent de ce Menecrate qui enſeignoit le matin la rhétorique & à midi la grammaire aux enfans du grand Pompée. La méthode inverſe eût été peut-être mieux motivée. Appollonius, Philoſophe ſtoïcien, natif auſſi de Niſſa, y étoit maître d'éloquence & exigeoit des honoraires; mais il congédioit de ſon école ceux de ſes élèves qui lui paroiſſoient nés pour une autre vocation.

La Ville moderne de Naſſali ou Naſli n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'eſt un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens & de Grecs. Le marché ſe tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'expoſent point leurs familles au milieu d'une troupe de Négocians ſuſpects Ceux qui font le trafic ſéjournent dans les Caravanſerais, eſpèce d'Hoſpices qui rappellent l'hoſpitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appellée *Janichere* ſont les débris d'Antioche ſur le Méandre, Ville de Carie qui n'a conſervé de ſon premier état que la faculté de produire dans ſon

(1) Il ne faut pas confondre Menecrate le Carien avec Menecrate le Syracuſain. Celui-ci étoit un Médecin habile & déſintéreſſé, qui guériſſoit les malades pour le ſeul plaiſir de les ſoulager, n'exigeant d'eux que la complaiſance de le ſaluer du nom de Jupiter, dont il ſe diſoit l'égal. Ses Succeſſeurs ſe rendent trop de juſtice pour ſe permettre ſa manie.

territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traversé *Carajesu*, gros bourg où habitent quelques Chrétiens, on arrive au Village de Geyra, jadis Aphrodisée, Ville considérable, dont le principal édifice étoit un Temple de Bacchus & de Vénus (1) Aphrodite, qui sert aujourd'hui d'Eglise. L'Histoire comparée offre à chaque page de semblables métamorphoses. Les Turcs qui demeurent dans ce Village font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent sans beaucoup de scrupule, sur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de là est un autre Village qu'on nomme *Chiflic*. *Carura*, petit bourg, sert de confins à la Carie & à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été sujet à de violens tremblemens de terre.

Les habitans de la Carie étant presque tous soldats volontaires, presque tous portent sur eux un équipage militaire, un sabre, & un pistolet dans leur ceinture,

(1) *Vénus aphrodite*, c'est-à-dire, née de l'écume de la mer : ce trait trop peu gazé de la Mythologie n'est pas galant. Les anciens quelquefois peignoient les Grâces sans leur ceinture. Les fêtes aphrodisiennes qui avoient lieu en Grèce & dans la Carie, étoient encore plus étranges. Les Prêtresses qui représentoient Vénus recevoient pour elle le culte & l'offrande du premier amateur bénévole qui se présentoit une pièce d'argent à la main ; lequel s'en retournoit, après avoir reçu en échange un phallus & du sel. Pour plus grand éclaircissement, voyez la fin du tome VII in-4°. de nos antiquités d'Herculanum expliquées.

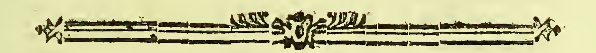
une gibecière & un fusil, & sur-tout une pipe : le reste de l'habillement appartient au costume des Orientaux. Ils ont un turban noir dont la forme & la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmes de Mylasa portent des espèces de chausses amples & qui leur tombent jusques sur les pieds; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait; l'autre, semblable à un doliman, s'agraffe sur le devant; elles passent pardessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe; elles se coëffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, & orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge; & leurs cheveux, tels que la nature les entretient, retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché a de la noblesse & même de la grace.

Fin de la Notice historique sur la Carie.



Femme de la Carie.



NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE
L'ARGENTIERE.



..... Cretoſaque rura Cimoli.
OVIDIUS. Metam. 7.

L'ISLE de l'Argentiere, ainſi nommée par les modernes à cauſe des mines (1) qu'elle renferme dans ſes entrailles, étoit connue chez les anciens ſous le nom de Cimolis, & célèbre parmi eux pour une eſpèce de craie

(1) En France, au Pays du Vivarais, la petite Ville d'Argentiere porte le même nom, par la même raiſon. Voyez ſon Hiſtoire Naturelle, écrite avec intérêt par l'Abbé Giraud-Soulavie. 1784. 8º. Fig.

blanche qui, du temps de Pline, (comme encore aujourd'hui) fervoit aux habitans à blanchir leur linge & leurs étoffes. On fuppofoit auffi à cet argile quelques vertus médicinales que le temps n'a pas confirmées.

Le fite & le fol de l'Argentiere font des plus triftes & des plus ingrats : & la domination Mufulmane eft loin d'en dédommager les Infulaires. La terre & les habitans offrent le fpectacle le plus miférable. Cependant fi l'œil n'y eft récréé par la vue d'aucunes fleurs, on y rencontre parfois quelques jolies femmes. C'eft fans doute ce qui motivoit jadis le choix que les Corfaires de l'Archipel faifoient de cette Ifle pour leur quartier d'hyver. Ils y rançonnoient les hommes, & confacroient le prix de leurs brigandages à l'entretien des plus belles filles de l'Ifle, qu'ils époufoient même pour le temps de leur féjour. Ce mariage dans les formes étoit du moins un hommage qu'ils rendoient à la vertu de leurs compagnes, & concilioient avec leurs plaifirs les devoirs de Chrétiens dont ils affichoient le titre.

Il eft avec le Ciel des accommodemens.
MOLIERE, Tartuffe.

Enforte que mariée de nouveau tous les hyvers, & veuve à chaque printemps, une femme de l'Argentiere avoit trouvé le moyen affez commode de changer d'état felon la faifon & en toute fûreté de confcience. On dit que l'amour n'a jamais été fi bien d'accord avec

ſon frère, que pendant cet arrangement tout-à-fait de ſon goût; & on ajoute que plus d'une jeune Inſulaire regrette tout bas cet uſage antique. Seroit-ce parce qu'il n'a plus lieu, que la population de l'Iſle ſe monte à peine à deux cents individus?

L'habillement des femmes de l'Argentiere peut à peine ſe concevoir par l'excès de ſon ridicule (dit un Voyageur très-moderne & Juge compétent en fait de goût). C'eſt une maſſe énorme de linge toujours fort ſale; leur jupon, qui n'eſt qu'une chemiſe très-courte & bordée de rouge, laiſſe voir toutes leurs jambes, dont l'extrême groſſeur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la Nature a refuſé cet agrément, tâchent d'y ſuppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais; & comme il faut qu'une jambe ſoit également groſſe dans toute ſa longueur, pour qu'il ne manque rien à ſa perfection, elles pouſſent la coquetterie juſqu'à mettre des demi-bas ou brodequins de velours piqués, ſouvent brodés & garnis de petits boutons d'argent.

Comment veut-on que les hommes s'accordent ſur leurs intérêts les plus chers, puiſque les femmes mêmes ont des idées ſi bizarres & ſi diſparates en fait de modes & de parure. Une Dame de Pékin & une femme de l'Argentiere riroient ſans doute au nez l'une de l'autre, ſi elles ſe rencontroient, & ſe ſurprenoient s'anatomiſant de la tête aux pieds. Cependant il ne ſeroit peut-être pas tout-à-fait déraiſonnable de dire qu'un

ſeul Code ſera reçu de tous les hommes, du moment qu'un Coſtume unique ſera adopté par toutes les femmes ; car tant que le Beau eſt conventionnel, le Vrai doit être arbitraire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argentiere.



NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE

DE MILO.

LA prétention que les femmes de l'Argentiere mettent à se grossir les jambes à l'envi les unes des autres, n'est pas dans la Nature, & doit avoir pour motif quelques infirmités à cacher. Du moins c'est le cas où se trouvent malheureusement leurs voisins, les habitans de Milo, qui observent le même costume. Cette Isle joua un rôle dans l'antiquité sous le nom de Melos. Les Phéniciens la peuplèrent les premiers, en y envoyant une Colonie. Son port servit long-temps aux Grecs dans leurs guerres & pour leur commerce. Aujourd'hui tout est changé : & cette funeste révolution, on ne peut cette fois la mettre tout-à-fait sur le compte d'une politique destructrice. Un Volcan qui s'est déclaré tout-à-coup, a vicié le climat & le sol au point que les Insulaires, réduits à 200 personnes, traînent une existence

languiſſante, & s'éteignent de jour en jour. Jaunes & bouffis, ils ont un ventre énorme, & leurs jambes horriblement enflées peuvent à peine les ſoutenir. Ils reſpirent continuellement des miaſmes putrides que la terre exhale, crevaſſée de toutes parts, depuis la ſecouſſe qu'elle a reſſentie lors de l'exploſion ſubite d'un foyer ardent qui ſe déclara au milieu de la mer près de Santorin. Tout porte l'empreinte d'une deſtruction phyſique; tout y eſt dans une fermentation active, peu compatible avec un air ſalubre : & il ſemble que l'Iſle n'attende que le moment de l'entière diſparution du reſte de ſes habitans, pour s'engloutir & rentrer ſous les eaux, d'où peut-être on l'a vue jadis ſortir. Preſque tout le globe eſt menacé d'une cataſtrophe pareille; & nous jouons ſur ſa ſurface, comme des enfans. C'eſt peut-être ce que nous pouvons faire de mieux, dans l'attente de ce grand événement plus ou moins éloigné, mais inévitable à quelqu'époque qu'il arrive.

Depuis long - temps Milo recele dans ſon ſein le germe de ſa deſtruction; car dès le ſiècle où floriſſoit Hippocrate, les Médecins ſes contemporains ordonnoient à leurs malades les eaux chaudes de Melos : la tradition qui nous en a tranſmis l'efficacité plus ou moins conſtatée, exiſte encore, & y amène journellement la plupart des Inſulaires voiſins.

Il eſt venu juſqu'à nous une Médaille repréſentant

d'un côté une Pallas couverte de la tête aux pieds, par ſon égide, ſymbole de la Ville d'Athènes, qui enleva Melos à Lacédémone. L'autre face offre la configuration d'une eſpèce de melon; Melos dut peut-être en effet ſon nom à ce fruit, que le ſol produiſoit en abondance & de la meilleure qualité.

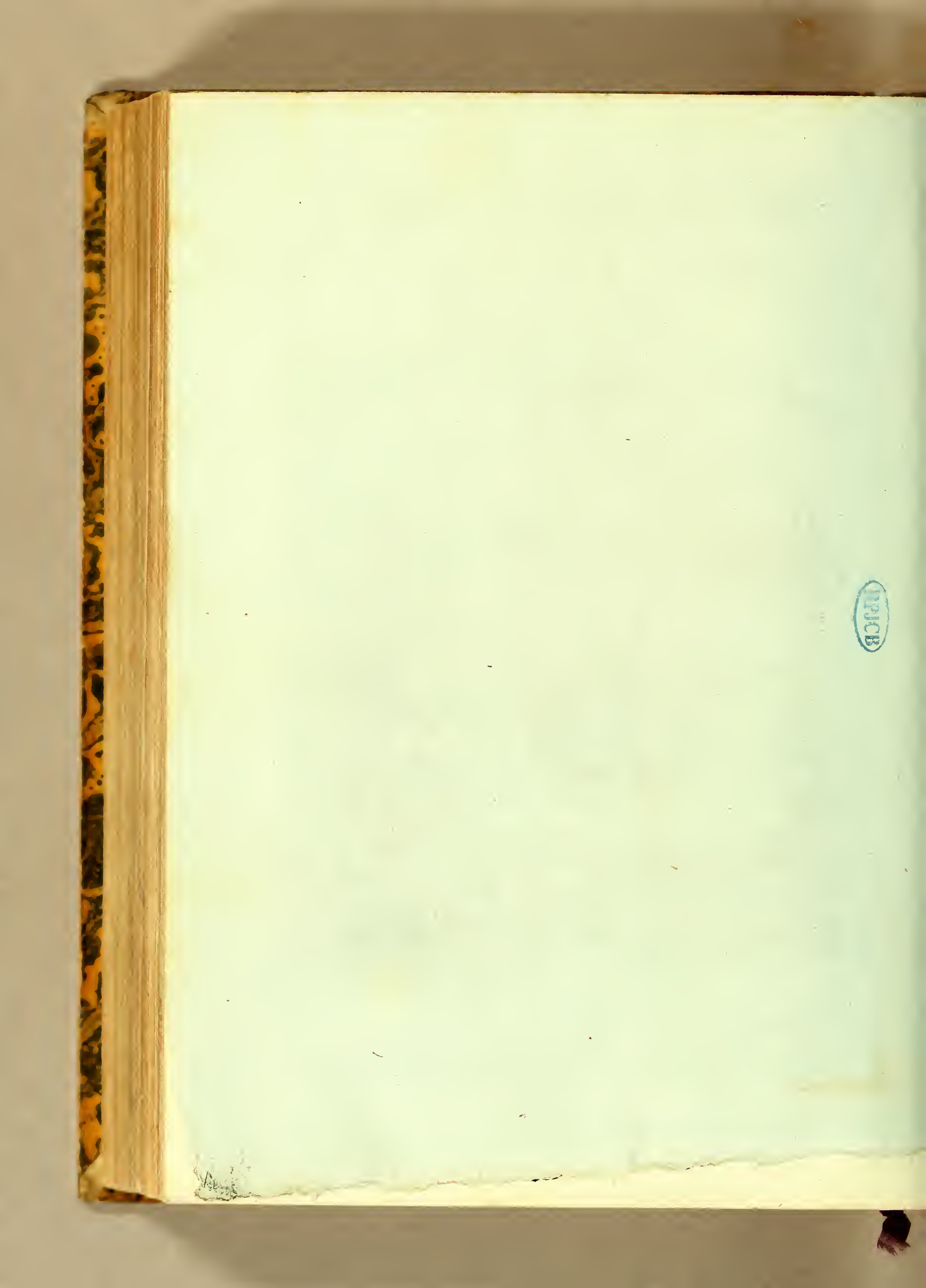
Une autre production ne fit pas honneur à Melos dans l'eſprit de certaines gens. Diagoras, l'Athée, y naquit, au ſein de l'eſclavage. Il eut pour père un nommé Teleclide. Démocrite le racheta de la ſervitude au prix de dix mille drachmes (environ 5000 liv. de notre monnoie.) Le Philoſophe d'Abdere avoit remarqué en lui beaucoup de diſpoſitions à l'étude. Diagoras devint un Sage bel-eſprit; car il s'adonna à la Poëſie lyrique. On lui vola une Ode; & le Plagiaire, loin d'être puni, fut couronné. Il n'en fallut pas davantage à l'Elève du Sectateur des Atomes pour nier tout haut une Providence; laquelle, ſelon lui, devoit ſe manifeſter dans les plus petites choſes, comme dans les grandes. L'Aréopage qui l'avoit pouſſé à cette extrêmité par un déni de juſtice, mit ſa tête à prix, & propoſa un Talent à qui la lui apporteroit : ſa liberté en avoit coûté près de deux à Démocrite. Diagoras eut le temps de fuir, & on ne ſait où il termina ſes jours. Il avoit mal profité des leçons de ſon Maître. Démocrite ne prenoit point ainſi les choſes au grave; prudemment

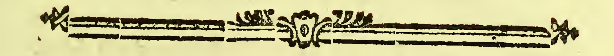
il avoit embrassé le parti de rire de tout ; & par ce moyen il sut esquiver la persécution, faisant servir la folie de passe-port à la sagesse.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Milo.



Femme des Isles d'Argentiere et de Milo.





NOTICE HISTORIQUE *SUR LES DEUX* CALABRES.

PAYS de montagnes peuplé de Contrebandiers, les deux Calabres ne ſont intéreſſantes aujourd'hui que par les ſouvenirs qu'elles rappellent. La Calabre citérieure s'honore de la naiſſance d'un Saint; la Calabre ultérieure ſe glorifie du ſéjour d'un Philoſophe. S. François & Pythagore ſont en effet deux perſonnages dignes des pinceaux de l'Hiſtoire. S. François naquit à Paula, la première Ville de la Calabre, après Coſenza ſa Capitale. Le plus beau moment de ſa vie & le plus utile, fut ſans doute quand cédant aux inſtances réitérées de Louis XI. malade, il voulut bien quitter ſon Hermitage pour ſe rendre à la Cour (1). Le Roi demanda au ſaint

(1) Voyez la Scène quarante-cinquième de la *Mort de Louis XI.* Roi de France, Pièce hiſtorique. A Neufchâtel, de l'Imprimerie de la Société typographique, 1783, in-8°.

homme un miracle pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Le ſaint homme ne donna au Roi que des avis ſages, mais tardifs, pour le repos de ſa conſcience & de ſon Peuple. C'eſt alors qu'on vit un ſpectacle d'autant plus frappant qu'il eſt rare, celui d'un tyran tremblant aux pieds d'un homme juſte, comme un Criminel devant ſon Juge.

Les enfans de S. François ont un riche & ſuperbe Couvent preſque ſous les murs de la patrie de leur pauvre & modeſte Fondateur. Preſque tout le territoire de Paula appartient à des Maiſons religieuſes; & on aime encore mieux relever d'elles que des Seigneurs temporels.

Terra-Nuovo étoit jadis une Ville de la grande Grece, Colonie de Sybaris, connue ſous le nom de *Thurium*, par les Loix ſages de Charondas qui voulut les ſceller de ſon ſang : opprimée dans la ſuite par les Brutiens & les Lucaniens, premiers habitans de la Calabre, elle ſe ſoumit aux Romains qui l'appellèrent *Copia*, ſans doute par alluſion à l'abondance du terroir en toutes ſortes de denrées. Ce canton n'a point perdu de ſa fécondité; mais il n'eſt ni aſſez habité, ni par conſéquent aſſez cultivé, pour mériter ſon ancienne dénomination.

La Motta di Burzano remplace, dit-on, Locres, Colonie des anciens Locriens à laquelle Virgile a conſacré un Vers dans ſon Enéide :

Hic & Narycii poſuerunt mœnia Locri.

Lib. IV.

C'eſt ici que Narix (1) fonda les murs de Locres.

Zaleucus donna un code à Locres, & voulut, ainſi que Charondas, offrir en ſa perſonne l'exemple de l'obéiſſance à ſes propres loix. Il partagea avec ſon fils coupable la moitié du châtiment qu'il avoit décerné contre l'adultère. On ne doit pas être ſurpris de l'uniformité de conduite de ces deux grands Légiſlateurs. Ils ſortoient de la même école tenue pendant vingt ans à Crotone par l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'Hiſtoire ancienne faſſe mention (2).

Cantazaro, Capitale de la Carie ultérieure, le cède pour l'ancienneté à Croto : c'étoit jadis la célèbre Crotone, Ville d'Italie, dont les habitans connus par leur amour du travail & par la force du corps qui en eſt la récompenſe, vainqueurs dans tous les jeux de la Grece, ſe faiſoient craindre & reſpecter en tous lieux. Cette

(1) Narycium ou Narix, très-ancienne Ville des Locriens, dans la Grece ; c'étoit la patrie d'Ajax, Chef de la Colonie qui bâtit Locres dans la grande Grece, aujourd'hui les deux Calabres.

(2) On a prêté à Pythagore pluſieurs bizarreries de conduite & de ſyſtême qui ont été copiées depuis avec plus ou moins de ſuccès. Sans nous perdre dans la nuit des temps, n'avons-nous pas eu ſous les yeux un certain Comte de S. Germain, & *quelques autres encore*, qui ont voulu renouveller les prodiges de la Métempſycoſe, de l'apparition des eſprits, &c. & ont affecté de parler par ſymboles pour piquer au moins la curioſité, ne pouvant inſpirer la confiance.

prospérité & cet éclat n'eurent qu'un temps. Les Crotoniates, vaincus à leur tour par les Locriens, se laissèrent entamer par le luxe & la mollesse. Dégénérés, en tout, ils touchoient à leur ruine & n'attendoient que l'arrivée du premier ambitieux pour être sa proie.

Elevé à l'ombre des Autels par les Prêtres de Samos, formé par ses voyages à Memphis & à Babylone, en Crete & à Sparte, indigné du joug qu'il voit à son retour imposé sur sa patrie, Pythagore en sort pour n'y plus rentrer, passe dans la grande Grece & s'arrête à Crotone : attiré par la douceur du climat & la bonté du sol de cette Ville, il en examine les Citoyens & entreprend leur cure politique. Vêtu d'un long manteau de laine blanche, la tête ornée de la plus belle chevelure, doué de la plus heureuse physionomie, dans l'âge de la force & de la santé que lui avoit conservé la frugalité de son régime, Pythagore, une lyre à la main, se fait suivre des femmes de Crotone dans le Temple de Junon. Il y persuade par son éloquence celles que son extérieur imposant & noble avoit déjà ébranlées; & à sa voix toutes les parures de la vanité & de la galanterie impure tombent & sont déposées aux pieds de la chaste Déesse. Sûr d'un sexe qui a tant d'influence sur l'autre, le sage de Samos rassemble les jeunes hommes dans le sanctuaire d'Apollon, & les fait rougir de leur existence efféminée. Les Magistrats ouvrent les yeux sur ce personnage; mais entraînés eux-mêmes, ils finissent par le placer à côté d'eux sur leur Tribunal. Aussi-tôt par ses soins un Temple est bâti aux Muses, symbole

de l'harmonie qu'il rétabliſſoit parmi les habitans : ils en recueillirent bientôt le fruit. Animés par ſes conſeils généreux, & guidés par Milon, les Crotoniates, au nombre de 100,000, taillent en pièces une armée de 300,000 Sybarites ; la deſtruction de la Capitale & de l'Empire de Cureci eſt la ſuite de leur défaite.

Rentré dans ſon Ecole, où il poſoit les premiers fondemens de la Secte Italique, Pythagore y enſeigna à ſimplifier & à purger les ſacrifices (puiſqu'il faut un culte aux hommes en ſociété), & porta ſes regards ſur toutes les parties de la ſcience humaine; parlant à la tourbe de ſes auditeurs par ſymboles, & s'expliquant ſans voile à ſes diſciples choiſis. Les bienfaits de la Philoſophie n'eurent point pour limites les murs de la Cité qu'il honoroit de ſon ſéjour. Ses leçons procurèrent la liberté à plus d'une Ville d'Italie. La ſageſſe de ſes diſcours convertit à la raiſon un tyran de Sicile, & le fit ſe réſoudre à vivre déſormais en ſimple particulier dans les Etats de Centenepine qu'il gouvernoit en deſpote. Le cœur de Phalaris étoit trop gangrené pour être guéri. Mais les Agrigentins s'appliquèrent les remontrances faites précédemment par Pythagore au monſtre couronné, & le Taureau d'airain ſervit de tombeau à celui qui en avoit ordonné la fabrication. Tous ceux qui fréquentoient ſa maiſon, qu'on regardoit comme un Temple, en ſortoient après y avoir ſubi une ſorte de Métempſycoſe morale ; juſques-là que le ſerviteur de Pythagore, Zamelxis, de retour en Thrace ſa patrie, en devint le Légiſlateur & le Dieu.

Ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience, s'attendent à voir Pythagore, comblé de biens & de jours, achever paisiblement sa vie glorieuse & utile, adoré des Crotoniens. Il est douloureux & décourageant d'apprendre que ce grand homme qui, depuis long-temps, par modestie, avoit quitté le nom de *Sage* pour celui de *Philosophe* (*ami de la sagesse*), eut des envieux & des calomniateurs: lesquels firent un bûcher de sa maison honorée jusqu'alors comme un Temple. Octogénaire, il est contraint de fuir Crotone, après un séjour de vingt années intactes. Locres lui ferme ses portes; il trouve des persécuteurs à Tarente (1), & la mort à Metapont (2), refugié dans le Temple des Muses, qui lui devoient un miracle.

Crotone aujourd'hui peut à peine fournir à l'entretien de son Evêque. Cependant on y creusa en 1751 un Port assez vaste, pour y mettre à l'abri plusieurs vaisseaux des plus grands.

Parmi les autres Villes de la Calabre, intéressantes par ce qu'elles ont été, on distingue *Squillaci*, jadis

(1) Jadis, selon Florus, Capitale de la Calabre, de la Pouille & de la Carie, ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite Ville dans la terre d'Otrante, au Royaume de Naples. La patrie des Archytas, des Lisis, des Aristoxene, &c. qui balança quelque temps les succès des armes Romaines, n'est en ce moment qu'une bicoque, retraite d'une poignée de Pêcheurs mi-barbares.

(2) Ancienne Ville de la grande Grece, sur le golfe de

les beaux jours de la Grèce & de Rome. Il ſemble que *Scyllacium*, célèbre par ſon écueil, & auſſi par la naiſſance de Caſſiodore, qui, après avoir été Miniſtre ſous pluſieurs Rois, ſe retira de la Cour, ſeptuagénaire; il eut encore le bonheur de vivre pendant vingt années (les plus douces de ſa vie) dans une agréable retraite, & la conſolation de mourir paiſiblement là où il étoit né. La régularité de ſes mœurs lui mériteroit plus d'imitateurs que le ſtyle de ſes Ouvrages.

Simori, Bourg ou Ville qui a ſept Paroiſſes, paſſe pour remplacer la fameuſe Sybaris, dont le nom eſt devenu une injure, qui ne produiſit pas un grand homme, & dont on ne cite pas une ſeule belle action; aſſemblage ſans nerf d'hommes ſans énergie, qui prenant le bonheur pour le plaiſir, ſe croyoient heureux quand ils n'étoient que blaſés. Au reſte, la deſtinée de Sybaris eſt une leçon qui devroit frapper davantage les Villes modernes tentées de rivaliſer ſes mœurs, & une réponſe ſans réplique aux partiſans du luxe.

On retrouve encore dans le coſtume des habitans, ſur-tout des femmes, quelques foibles nuances des mœurs anciennes de ce beau pays, devenu auſſi déſert qu'il étoit peuplé, auſſi pauvre qu'il étoit opulent; il ſemble

---

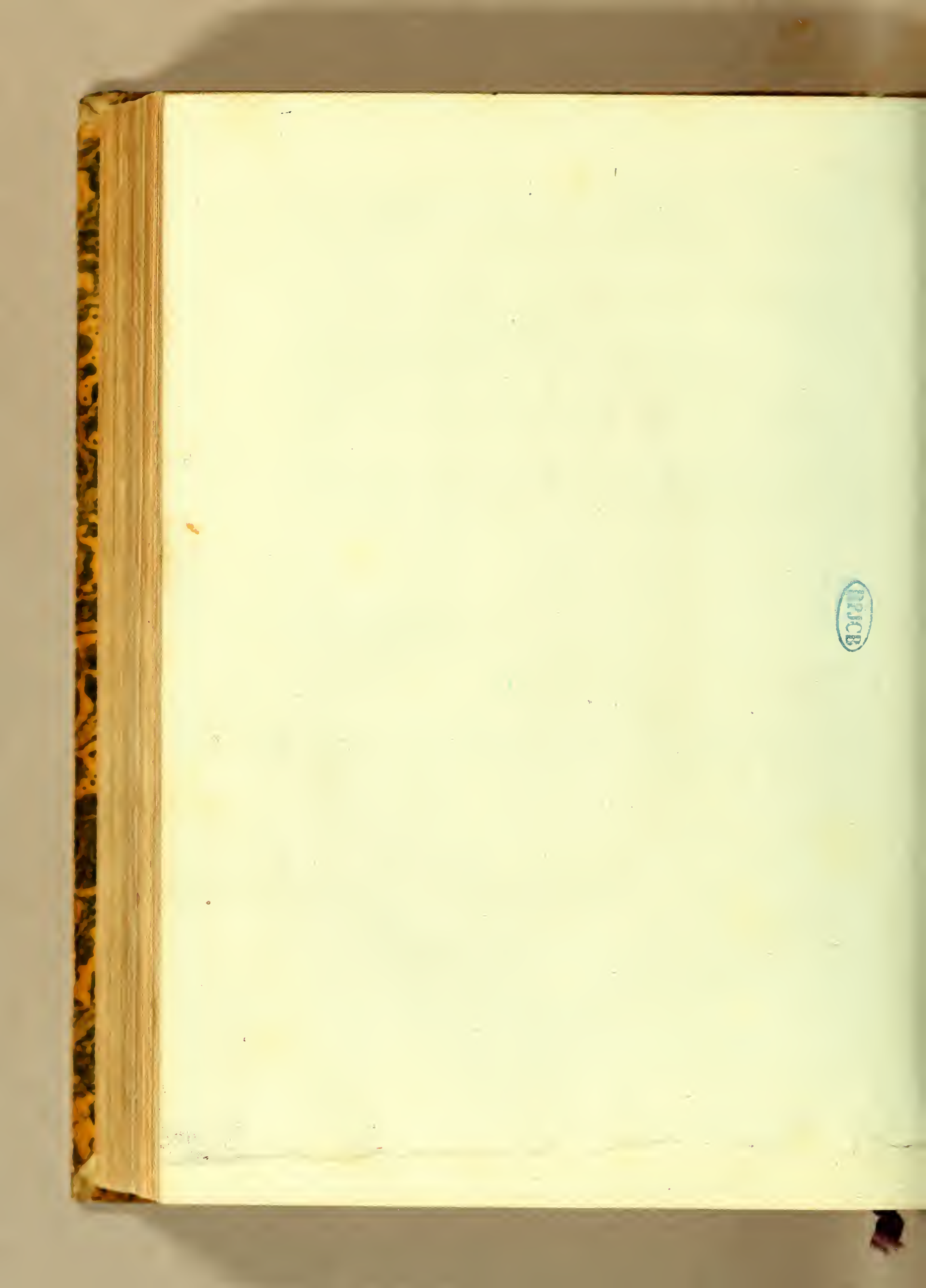
Tarente, dans la Baſilicate, aujourd'hui *Torrédi-Mare*. Metapont avoit été fondée par Neſtor, à ſon retour de Troye. L'Agriculture en avoit fait un ſéjour ſi abondant, que l'Oracle de Delphes la déclara digne de l'Age d'Or.

que la Nature ait voulu ſe venger du dédain qu'on lui porte, en affligeant de ſes plus terribles fléaux cette extrêmité de l'Italie.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les deux Calabres.



habitante de la Calabre.





NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ANDALOUSIE.

L'ORIGINE de presque tous les établissemens politiques de l'Europe, & même du monde entier, est à-peu-près la même. L'esprit d'intérêt & de conquête a seul motivé les divers déplacemens des hommes. Les Phéniciens pour étendre leur commerce, les Vandales & les Maures pour accroître leur domination, ont occupé successivement la Province d'Espagne, nommée à présent Andalousie : sol fortuné; l'une des contrées de la terre le plus habitables & le moins habitées; il ne lui manque que des cultivateurs intelligens. Mais que penser d'un pays où le Voyageur dans tout le cours de sa journée ne rencontre sur sa route que deux Villages pour reprendre haleine, & trouve à peine trois individus à qui parler? C'est peut-être la rareté des rencontres de Voyageurs qui a donné lieu à l'usage pratiqué dans toute l'Espagne de se saluer réciproquement sur les grands chemins. Que penser d'un pays hérissé de croix, indices d'autant de meurtres! que penser d'un pays où les hôtelleries sont aussi rares que mal desservies! d'un pays fertile en oliviers, & où cependant on ne sert sur les ables que l'huile des lampes!

Séville, Capitale de l'Andaloufie, paffe pour l'une des Villes les plus anciennes de tout le Royaume. Son enceinte fortifiée eft un ouvrage Romain. Entr'autres monumens, on y remarque deux colonnes corinthiennes portant un Hercule & un Jules-Céfar; ftatues antiques. Auffi a-t-on eu foin de graver fur la porte de Xerès, reconftruite en 1561, cette infcription Efpagnole;

Hercules me edifico,
Julio Cefar me cerco
De muros y torres altos;
Et Santo Rey megano
Con Garci Perez de Vargas.

Hercule m'a rebâtie;
Jules-Céfar m'a fortifiée
De murs & de tours hautes
Et le Saint Roi m'a reconquife
Par le bras de Garci Perez de Vargas.

Ce Roi, mort en 1252, ne fut canonifé qu'en 1617. Ferdinand III. méritoit de l'être de fon vivant. Parent de S. Louis, il s'en montra le digne contemporain; il prit aux Maures Cordoue & Murcie (1); Séville fe rendit à lui en 1248, après un fiège de feize mois; il ne tint pas à ce Monarque que le Royaume de Maroc (2)

(1) Voyez notre article de Murcie.

(2) Comment fe fait-il que fur un rivage qui n'eft féparé de l'Europe que par un peu de mer, il exifte depuis trop

devienne

devienne Province d'Eſpagne. Du moins, il fit à ſon Peuple tout le bien qu'il put, en le protégeant contre les Grands & les Brigands de ſes Etats, & en épurant

long-temps trois ou quatre Gouvernemens, théâtres d'horreurs exercées ſur nos compatriotes eſclaves? Comment ſe fait-il que les Nations policées, à la vue deſquelles ſe paſſent journellement des ſcènes de férocité, ſe contentent d'envoyer quelques Miſſionnaires & beaucoup d'or? Chez les anciens Grecs, Hercule (que Séville ſe vante d'avoir pour Fondateur) eût purgé l'Afrique de tous ces petits brigands couronnés, qui, de nos jours, ſe livrent en toute ſécurité à tout ce que leur conſeillent le caprice brutal & l'avide intérêt. Gelon, Roi de l'antique Sicile & vainqueur de Carthage, impoſa pour tribut aux vaincus la défenſe de brûler leurs propres enfans ſur les Autels de leurs Idoles : à l'exemple de ces véritables Héros, ne ſe trouvera-t-il pas quelque preux Chevalier digne de ce nom, qui, à la tête de pluſieurs amis ardens de l'humanité, franchiſſant le détroit de Gibraltar, vienne apprendre à régner à une poignée de Roitelets féroces qui ne ſont hardis que par impunité. Au retour de cette expédition qui vaudroit bien celle d'une Croiſade, les infortunés rendus libres, avant de rentrer dans leur Patrie, ſe feroient un devoir d'élever en face des Colonnes d'Hercule, une pyramide avec ce peu de mots ;

Au nom de l'Europe,
Un Homme
Eſt venu rétablir les droits de ſes ſemblables,
Indignement violés
Sur cette Côte de l'Afrique.

Les Chevaliers errans, ſi ſpirituellement ridiculiſés par Cervantes, euſſent été capables d'un tel coup de main &

le Code des Loix. La Caſtille (1) lui doit ſon Conſeil Souverain.

Les rues de Séville ſont étroites & irrégulieres, comme dans preſque toutes les Villes de l'Andalouſie. Près de quatre-vingt Couvens ne contribuent pas à l'accroiſſement de ſa population, qui monte à peine à 100000 mille ames; d'autres diſent 300000 mille. On en comptoit 600 mille, lors de la conquête qu'en fit S. Ferdinand. Dans une relation du Royaume d'Eſpagne faite par Leti, on donne à l'Archevêque de Séville quatre-vingt mille écus (2) de revenu. Le Major d'Alrymple, dans ſon voyage en ce pays, évalue les honoraires de ce Prélat à 300000 piaſtres (3). Buſching, dans ſa géographie, ne les pouſſe qu'à 140000 liv.

Séville a une Univerſité, mais il n'en ſort que des Théologiens.

Plus une Ville eſt riche, moins il devroit, ce ſemble, y avoir d'hôpitaux. Le nombre des hoſpices à Séville eſt conſidérable.

---

c'eſt dans l'Andalouſie que devroient naître de tels perſonnages. Mais ils n'auroient le droit de rien entreprendre, tant qu'on verroit à Séville quantité d'eſclaves Indiens & Africains vendus, marqués & traités comme des bêtes de ſomme. Voyez notre article de Malthe.

(1) Voyez notre notice de Caſtille.

(2) Et une fois autant à ſon Chapitre.

(3) La piaſtre vaut 5 liv. & 5 ſ.; ainſi c'eſt 1,575,000 liv. tournois.

La Cathédrale, monument des Goths, à qui il ne manquoit qu'un peu plus de goût, renferme la cendre de S. Ferdinand, dont nous avons dit un mot ci-dessus, & d'Alphonse-le-Sage (1) son digne fils; celui de Ferdinand Colomb y repose aussi, honneur qu'on auroit dû peut-être rendre tout aussi-bien à son père. Voilà les hommes! Christophe Colomb donne un monde à l'Espagne, & ne fait que des ingrats; l'Abbé Ferdinand Colomb lègue sa bibliothèque à Séville, & on l'inhume avec les Rois.

Il se dit tous les jours trois cents Messes (2) dans l'Eglise Métropolitaine de Séville. Les habitans n'en sont pas plus amendés pour cela. La parure & l'ivresse partagent, dit-on, tous leurs instans. La plupart, ajoute-t-on, sont des petits-maîtres sans mœurs, & souvent sans graces (3).

L'établissement le plus important de la Capitale de l'Andalousie, est la Manufacture de tabac : mais le commerce ne doit pas y fleurir beaucoup; car l'herbe croît au milieu de la Bourse, bâtiment superbe, mais déserté.

(1) C'est ce Prince que le compas d'Uranie consola de la perte du Sceptre Impérial; & qui mourut de chagrin d'avoir été obligé de combattre & de vaincre son fils rebelle & révolté contre lui.

(2) Les honoraires pour chaque Messe sont de deux réales.

(3) C'est au Théâtre François qu'il faut aller prendre une idée des mœurs de Séville mises en scène avec autant d'esprit que de gaieté, par M. Beaumarchais.

A Séville, on ne voit point, comme à Paris, ruiſſeler dans les rues le ſang des boucheries : mais elles ne ſont peut-être placées hors des murs que parce qu'on a imaginé de faire combattre avec des chiens les animaux à cornes que l'on deſtine au couteau, afin que la chair en devienne plus tendre. Il faut être bien perſuadé que les bêtes ne ſont que des machines, pour ſe permettre ce raffinement barbare de ſenſualité, aux dépens de la vache qui nous a donné ſon lait, & du bœuf qui a traîné nos charrues.

Parmi les perſonnages illuſtres qu'a produit Séville, elle revendique Trajan, Prince du très-petit nombre de ceux qui n'ont point fait repentir les hommes de s'être donné des maîtres.

Il étoit Sévillois auſſi, ce bon Las-Caſas, qui plaida avec tant de chaleur & pendant un demi-ſiècle la cauſe des Indiens au Tribunal même de leurs perſécuteurs. L'Evêque fut écouté froidement. Que Barthelemi n'eût-il été Empereur, au lieu de Charles-Quint ? Tel va trop ordinairement le train des choſes. Le ſalut d'un monde entier ne dépend quelquefois que d'un ſeul homme mis à ſa véritable place.

Depuis la mort de Cervantes, l'Homere des Romanciers, Séville l'a réclamé. Avant ſa mort, on rioit en liſant Dom Quichotte (1), ſans s'embarraſſer ſi l'Au-

(1) Tous les Ouvrages de Cervantes ne ſont point traduits en François, & mériteroient de l'être auſſi bien que ſa *Galathée* par M. le Chevalier de Florian.

teur avoit du pain pour vivre, & un gîte pour expirer en paix.

Séville eſt la patrie de quelques bons Artiſtes. Il en eſt un, Louis de Vergas, célèbre Peintre en Hiſtoire, qui menoit la vie auſtère de nos plus fervens Latrapiſtes. Ceint de la haire, il couchoit dans ſon cercueil. Un tel phénomène ne pouvoit apparoître qu'en Eſpagne.

Arcos de la Frontera eſt une petite Ville de l'Andalouſie, mais très-ancienne. L'une de ſes Egliſes (car elle a trois Paroiſſes & cinq Monaſtères) offre un ſpectacle tout-à-fait édifiant dans le Temple d'un Dieu de paix mort en croix pour racheter tous les hommes; c'eſt une ſuite complette de portraits repréſentant les Hérétiques brûlés par la ſacro-ſainte Inquiſition.

A Xerès, il y a beaucoup de Gentilshommes & de chevaux; mais les uns ſont plus eſtimés que les autres.

Cadix eſt l'une des plus belles Villes & des plus riches de l'Andalouſie & de l'Eſpagne. On l'a dit peuplée de quatre-vingt mille habitans, & on évalue à cinquante-quatre mille livres le pain qui s'y conſomme par jour. L'Evêque jouit de 100000 liv. de rente; le Tabernacle de la Cathédrale a coûté cent mille écus, & la nouvelle Egliſe qu'on bâtit montera, dit-on, à 30 millions de réales de Veillon; & cependant, Cadix manque d'eau pure, faute d'un aqueduc qui entraîneroit à moins de frais. Murillo, Peintre eſtimable, natif des environs de Séville, ſe laiſſa tomber de ſon échafaud en peignant des freſques dans la Chapelle des Capucins de Cadix, & mourut de ſa chûte.

Jadis les Chevaliers Romains donnoient le ton à Cadix, attirés par les charmes des jeunes filles de cette Ville, qu'aſſaiſonnoit un grain de libertinage. Aujourd'hui ce ſont les Négocians François qui y font le plus de figure. Ils y entretiennent un Théâtre dont les Pièces régulières & pleines de goût qu'on y repréſente font murmurer les Amateurs du Parterre Eſpagnol, ces *Moſqueteros*, épris des monſtruoſités dramatiques, telles que *le Lazarre & le Mauvais Riche.* La prévention nationale les empêche de ſentir les beautés de tous les temps & de tous les lieux d'Athalie, &c. Cependant quelques bons eſprits deviennent de jour en jour moins excluſifs.

Gibraltar, S. Roch & les lieux circonvoiſins, dans la haute Andalouſie, ne ſont que trop connus, ſur-tout depuis les derniers événemens politiques.

Oſſuna eſt une petite Ville aſſez intéreſſante. Le Peuple y eſt plus laborieux & par conſéquent plus à ſon aiſe qu'ailleurs. Les terres ſont bien tenues. Le coſtume des habitans eſt fort décent. Les hommes portent de grands chapeaux blancs, plus propres que ce qu'on appelle dans toute l'Andalouſie des *montera*, gros feutres de payſans.

C'eſt à Ezija, qu'on trouve les chevaux de la plus belle race des Andalous. C'eſt auſſi l'endroit le plus chaud de toute la contrée.

Les habitans de *Zahaca* méritent d'être diſtingués du reſte de la Nation Eſpagnole. Ils ſont ou ſe diſent preſque tous nobles; mais ce préjugé ne les empêche pas de cultiver leurs terres avec ſoin; ils récoltent eux-

mêmes leur vin, qui eſt bon, mais dont ils ne boivent jamais juſqu'à l'excès. On en a interdit prudemment l'uſage journalier aux enfans & aux femmes : heureuſe peuplade, ſi ne cherchant jamais à contracter d'alliances hors de ſon ſein, elle continue de vivre concentrée en elle-même, & fière de ſes mœurs ſans alliage!

Carlotta eſt le chef-lieu d'une petite Colonie intérieure d'émigrans de France, d'Allemagne & d'Italie, que le Gouvernement Eſpagnol avoit attirés en 1769, ſans doute pour donner quelqu'émulation aux Regnicoles. Mais cette entrepriſe conçue aſſez légèrement & aſſez mal menée, n'a point répondu aux eſpérances dont on ſe flattoit.

On n'a pas mieux réuſſi, en ſe ſervant du même moyen pour peupler & cultiver la *Fierra-Morena*, pays de montagnes preſque déſert dans l'eſpace de vingt-quatre lieues.

Cordoue, Capitale d'un Royaume de ce nom du temps des Maures, eſt une des principales Villes de l'Andalouſie. On prétend qu'elle eut pour Fondateur Marcellus, lors de l'expédition de ce Général Romain dans les Gaules. Un fait plus certain, c'eſt qu'elle fut la patrie de Séneque, ſi chaudement défendu par Diderot, & de Lucain,. ce Poëte de la Liberté, qui fournit des Vers à Corneille. L'Egliſe Cathédrale étoit jadis une Moſquée bâtie ſur les fondemens d'un Temple d'Auguſte. Ce ſont là de ces coups de Théâtre que la faulx du temps, rivale de la baguette d'Armide, multiplie ſur la grande ſcène du monde, C'eſt ainſi que les Hieronimites

ſe ſont conſtruit, à une lieue de Cordoue, un Monaſtère avec les ruines d'un Palais habité par un Roi Sarraſin.

Le ſéjour de Cordoue eſt triſte & monotone; les bonnes maiſons tiennent des aſſemblées que l'étiquette rend auſſi glaciales que les verres d'eau qu'on y diſtribue aux aſſiſtans. Il y a pourtant quelque luxe. Les équipages plus riches que brillans, ſont tirés par des mules. L'Evêque ſeul a le droit d'en avoir ſix à ſa voiture. Il y a un Théâtre; les femmes y vont parées à la françoiſe. Les hommes le plus ſouvent ſont dans leurs manteaux avec de grands chapeaux; tout autre coſtume paroît leur être extrêmement incommode : auſſi n'en font-ils uſage que pour les *tortillas* (1) & les autres occaſions d'apparat. Depuis la révolte de Madrid, en 1776, le Gouvernement a voulu proſcrire les manteaux & les grands chapeaux; mais de long-temps cette réforme ne pourra pénétrer juſqu'aux Provinces; c'eſt un vêtement trop commode pour la galanterie. Les femmes qui conſervent le coſtume eſpagnol ſont toutes enſemble au-deſſus des premières loges, dans une galerie. Les jeunes gens comme il faut vont en *maxos*, c'eſt-à-dire, avec le grand feutre, le manteau & un *redecilla*, ou réſeau de ſoie qui enveloppe leurs che-

(1) Ce mot Eſpagnol, qui veut dire tourte ou gâteau, ſert à déſigner les cercles, les aſſemblées, dans leſquelles en effet on offre des gâteaux, des confitures revêtues de pâtiſſeries, &c.

veux;

veux; ils ont avec cela de longues épées ſous le manteau (1).

On ſe plaint des impôts à Cordoue; on dit qu'en ſortant de la Ville, de quelque côté qu'on aille, à deux ou trois lieues, le pain, l'aliment principal des Eſpagnols, eſt plus cher dans les Villages que dans la Ville.

JAEN, ſous l'Empire des Maures, Capitale d'un petit Royaume de ſon nom, n'eſt plus aujourd'hui qu'une Ville aſſez mince; on n'y rencontre, ainſi que dans quelques bourgs de ſa dépendance, que des Nobles & des Moines. Auſſi n'eſt-on pas étonné de voir cette partie de l'Andalouſie mal cultivée, & preſque dépourvue de tout commerce. On y garde avec les plus grandes précautions un Saint-Suaire auſſi fameux dans ces contrées, que l'eſt celui de Beſançon en France. Le Chriſt, dont ce voile porte l'empreinte ſacrée, avoit donné en lui un exemple vivant dont ceux qui ſe montrent les plus ardens à ſuivre ſa doctrine, n'ont pas ſu profiter. Jéſus avoit ſanctifié l'amour du travail, en travaillant lui-même des mains. Tous ſes Apôtres étoient auſſi des gens laborieux & ſobres, autant qu'humbles & patiens. Les Eſpagnols, à qui on ne peut refuſer de la ſobriété & de la patience, auroient dû s'appliquer les deux autres vertus: mais cette Nation eſt peut-être la moins humble & la plus pareſſeuſe de toutes.

L'Andaloux a un caractère fortement prononcé. Sa gravité naturelle, qu'on remarque au premier coup-d'œil

(1) Voyez la Figure.

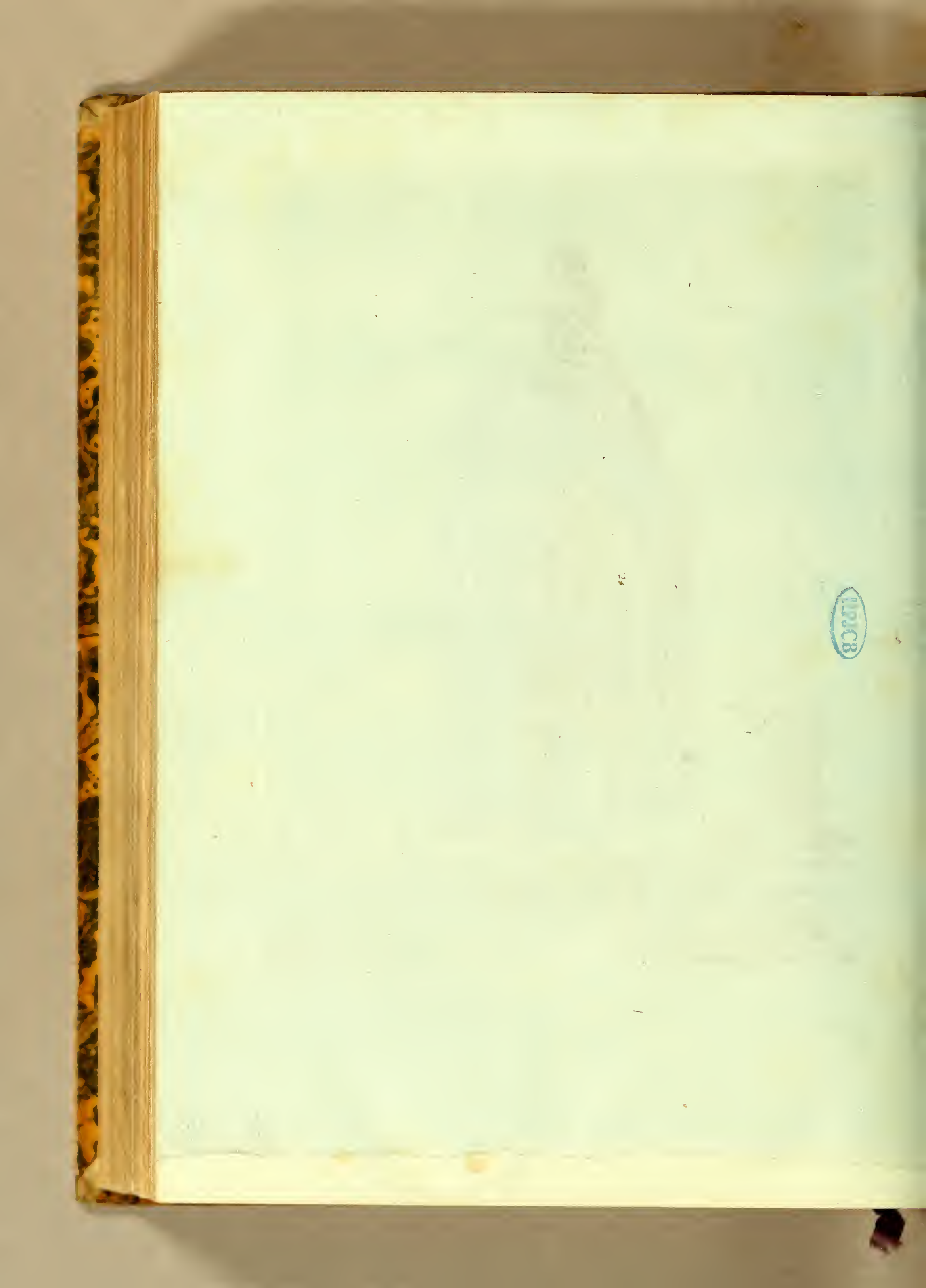
dans toute l'étendue de l'Eſpagne, eſt paſſé en proverbe. Il n'y a que les gens de qualité dans les Provinces, & les habitans de la Capitale qui, depuis peu, ſe ſoient humaniſés avec les étrangers, & aient daigné ſe prêter au doux commerce de la ſociété, qui ſeul fait le charme de la vie chez les Peuples civiliſés. Les Eſpagnols ont la plus haute idée de leur naiſſance; les Caſtillans, & encore plus les Biſcayens, quoique pauvres & mendians, mépriſent ſouverainement les Andaloux, comme les deſcendans immédiats des Maures, qui valoient mieux que ceux qui les ont chaſſés après tant de combats. Les mariages ſe font communément à naiſſance égale. Il eſt rare que la vieille Nobleſſe s'allie avec la nouvelle, & les ſupérieurs avec les inférieurs. Ils ſont tempérans ou plutôt abſtinens à l'excès. *Barracho* eſt le mot de reproche le plus violent qu'on puiſſe faire à un homme: & il eſt rare de voir chez eux un ivrogne, ſi ce n'eſt parmi les Muletiers. Le *gaſpacho* eſt la nourriture ordinaire du payſan eſpagnol. C'eſt une eſpèce de ſoupe faite avec de l'huile, du vinaigre, de l'eau, de la graiſſe, du ſel & du poivre mêlés enſemble. Le plus riche Fermier de l'Andalouſie, dans les Cantons les plus abondans, ſe contente de ce ragoût qu'il mange avec tous ſes Valets à même une ſale gamelle. En fait de galanterie, rien de plus induſtrieux qu'un Eſpagnol; les femmes ſur-tout ne tariſſent point en reſſources, quand il s'agit d'eſquiver les cent yeux d'un Argus jaloux. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que hors du commerce des femmes, ce Peuple eſt franc & confiant: les Eſpagnols

déploient un caractère mâle & courageux, & parlent à leur Prince avec autant de sang-froid & de liberté qu'à leur égal. Il n'y a point de pays au monde où chaque individu en particulier semble être plus pénétré de la dignité de l'homme. On y a les plus grands égards pour les indigens; c'est-là que la personne d'un infortuné est vraiment sacrée; *res est sacra miser.* Et ce n'est pas là que le malheur s'augmente par le mépris. Il fut un temps où le feu céleste de la liberté brûloit dans le cœur des Espagnols, dit un Voyageur Anglois; mais...... &c.

Fin de la Notice historique sur l'Andalousie.



Habitant de l'Andalousie.



MŒURS
ET COUTUMES
DES TARTARES DE LA CRIMÉE.

Les contrées, devenues Provinces du Croiſſant, n'ont pas toutes perdu dans cette révolution politique. Si la Grèce n'eſt plus rien de ce qu'elle étoit, les Tartares de la Crimée méritent aſſûrément davantage le nom d'Hommes que les ſauvages habitans de la (1) Tauride. Les Moſquées de Mahomet remplacent, il eſt vrai, dans cette preſqu'île le Temple de Diane. Mais les Voyageurs échoués ſur ces côtes, expoſés tout au plus à être pillés, n'appréhendent pas aujourd'hui, comme autrefois, de tomber entre les mains d'un (2) Thoas ; une Iphigénie (3) n'y lève point le bras armé d'un couteau ſacré pour immoler des victimes humaines à ſa Divinité jalouſe.

(1) Ou la Cherſoneſe Taurique, aujourd'hui la Krimée. Conſultez pour l'Hiſtoire ancienne de cette région, une Diſſertation très-érudite du Jéſuite Souciet, ſur la Chronologie des Rois du Boſphore Cimmerien, *in*-4°. Paris, 1736, 40 pages d'impreſſion.

(2) Roi de la Tauride.

(3) Voyez l'Iphigénie en Tauride, Tragédie de Guimond de la Touche, & ſur-tout celle de Gluck.

Le sol de la Crimée sembleroit devoir inspirer de plus douces habitudes à ceux qui le foulent : à l'abri des grands fléaux qui déchirent le sein de la terre presque par-tout ailleurs, il jouit d'une température salubre & d'une forte végétation. L'abondance ne s'y trouve pas en proportion du travail ; la nature désintéressée n'y exige presque point d'avances. La multiplicité & la beauté des fleurs le disputent à la quantité & à la qualité des fruits. Mais les Tartares ne sçavent pas encore tirer parti de toutes ces richesses, & semblent les dédaigner. Il faut avouer que jusqu'à présent les circonstances n'ont pas été favorables à l'agriculture. Le peuplier, qui s'est naturalisé si bien en Crimée, rappelle le joug que Gênes leur a imposé trop long-temps. Une Peuplade entière instruite à combattre sous Gengis-Kan (1), devint l'esclave d'une poignée de Marchands d'Italie. Tant il est vrai que les lumières de l'esprit viennent aisément à bout des forces du corps, & même de la valeur. Les Gênois, à leur tour, se virent enlever cette belle Province, par les Turcs, sous Mahoment II. Cette autre révolution porte aussi avec elle sa moralité. La tyrannie d'un vainqueur n'est pas le plus sûr moyen de conserver sa conquête. L'espoir d'être mieux, conseille aux vaincus de changer de maître. Et les Tartares y gagnèrent en effet quelque chose d'abord. Mais le défaut d'instruction & l'excès du pouvoir sont deux

(1) L'Alexandre de l'Histoire moderne, plus Héros peut-être que le Fils de Philippe.

obſtacles à la félicité d'une Nation. Peut-être devroit-on déſirer de voir la Crimée paſſer ſous le Sceptre de quelque Puiſſance civiliſée.

Dans le courant des années 1687, 88 & 89, la Ruſſie tenta deux expéditions en Crimée ; mais la ſuperſtition & les intrigues de Cour les firent échouer. L'Armée conſentit à perdre 15 jours dans l'attente d'une Image de la Vierge, ſans laquelle les Soldats ne vouloient pas marcher. Puis la mauvaiſe nourriture, ſeule permiſe pendant le Carême, acheva de conſumer leurs forces, & de rendre vains leurs effots déjà aſſez mal concertés d'ailleurs : enſorte que les Troupes Moſcovites furent licenciées même avant d'avoir pu ſe meſurer avec l'ennemi.

Depuis cette époque, la Crimée n'a point été vue d'un œil indifférent par ſes voiſins, & a ſervi de théâtre à quantite d'évènemens plus ou moins (1) importans, que nous ne nous ſommes pas propoſé de détailler ici. Mais l'état de cette Péninſule, toujours précaire, dépend encore de la ſituation de l'Empire Ottoman, dont elle relève.

Les Miſſionnaires à leur tour, y ont eſſayé des conquêtes plus pacifiques ; elles n'en ont pas été plus fructueuſes aux uns & aux autres. La Religion, trop

(1) Sahim Gueray, Kan de la Crimée en 1781, ayant déſiré un titre au ſervice de l'Empereur, Joſeph II le nomma le 12 Octobre, même année, au grade de Capitaine de la Garde Probrazienne.

ſouvent obligée de ſuivre le train des choſes humaines, y eſt à la merci de la politique, comme dans beaucoup d'autres endroits. Les Jéſuites, en 1712, y ébauchèrent quelques établiſſemens, qui eurent peu de ſuite. Dans une contrée ſoumiſe encore au Gouvernement féodal, les ſerfs s'en tiennent ordinairement au culte de leurs Seigneurs ſuſerains. La morale du Coran y aura long-temps encore la préférence ſur celle de l'Evangile. Le Chriſtianiſme eſt par trop auſtère pour des gens accoutumés à la licence, depuis qu'ils ne ſont plus indépendans; il leur faut des promeſſes analogues à leurs ſens groſſiers; & la métaphyſique la plus ſublime, ne ſçauroit les perſuader auſſi vîte qu'un matérialiſme ſacré qui flate leurs paſſions.

Deux circonſtances favoriſent la Population dans la Crimée : 1°. l'éloignement de la Capitale de l'Empire du Croiſſant, & par ſuite, l'affoibliſſement du pouvoir abſolu; 2°. les Mœurs ruſtiques qui règnent encore dans cette preſqu'île, moins cependant que parmi les Noguais voiſins. La Cour du Kan, qui ſe croit obligé de repréſenter le Grand-Seigneur qui l'a nommé, répand au loin les influences du luxe & de tous les excès dont il eſt la cauſe. La claſſe des Mirzas, c'eſt-à-dire, des Nobles & des Ennoblis, donne auſſi de mauvais exemples, & hâtent la corruption. Qui croiroit que le Chef d'un Peuple Paſteur, entretient dans le lieu de ſa réſidence, un Théâtre & un Orcheſtre, des Virtuoſes & des Danſeuſes? Qui croiroit que le *Tartuffe* de Moliére, traduit dans l'idiome Tartaro-Turc, penſa

être joué à Kaoucham, devant les Seigneurs du Pays, qui sçavent à peine écrire leur langue.

Si le superflu abonde à la Cour du Sultan ou du Kan, & chez les principaux Mirzas, le nécessaire manque souvent au reste de la Nation : entourés de mers, les Tartares n'ont pas toujours du poisson pour suppléer à la disette des autres denrées, faute d'industrie & de prévoyance. Le sol offre de beaux pâturages ; & il seroit difficile de trouver du beurre. Les légumes y sont rares aussi. On se contente d'un pain très-médiocre, pour ne pas dire mauvais ; ou bien le riz en tient lieu. La chair du mouton y est d'une grande ressource. On ne sçait ce que c'est que d'engraisser de la volaille.

Il peut y avoir eu en Crimée, des Villes considérables, sur-tout bien fortifiées, puisqu'on rencontre quelques restes d'édifices imposans ; mais les endroits qu'on honore aujourd'hui de ce nom, sont à peine des Bourgs fort ordinaires. Les Tartares sont dispersés dans quantité de petits Villages ; ils logent dans des maisons de bois, construites avec économie, mais solides & commodes. Que n'en sont-ils encore aux tentes des Noguais leurs voisins, & que n'ont-ils conservé leur liberté ? La dépendance dans laquelle ils végètent, éteint en eux toute émulation, & leur a fait contracter la triste habitude d'une vie dure & grossière.

Ils sont amis de la guerre ou plutôt du butin qu'elle procure. « Ce que l'on comprendroit à peine, en le » voyant, ce sont les soins, la patience & l'extrême » agilité que les Tartares mettent à conserver ce qu'ils

» ont pris. Cinq à ſix eſclaves de tout âge, 60 moutons, » & 20 bœufs, la capture d'un ſeul homme, ne » l'embarraſſent pas. Les Enfans, la tête hors d'un ſac » ſuſpendu au pommeau de la ſelle; une jeune Fille » aſſiſe ſur le devant, ſoutenue par le bras gauche; » la Mère en croupe; le Père ſur un des chevaux de » main; le Fils ſur un autre; moutons & bœufs en avant, » & rien ne s'égare ſous l'œil vigilant du Berger de ce » troupeau. Le raſſembler, le conduire, pourvoir à ſa » ſubſiſtance, aller à pied lui-même pour ſoulager ſes » eſclaves; rien ne lui coute (1).....

On appelloit Tartares-Précops les Habitans de l'intérieur de la Crimée, pour les diſtinguer des Circaſſes & Noguais, Peuples errans dans les déſerts immenſes des Tartaries Européenne & Aſiatique; la Péninſule a 80 lieues de longueur au plus, ſur 50 de large. L'Iſthme n'a guère qu'un bon quart de lieue en largeur. Cette preſqu'île doit ſon nom à une ancienne Ville de Krim, dont il reſte à peine quelques ruines. Elle étoit ſituée à 8 mille de *Kaffa*, jadis Théodoſie, qui appartint juſqu'en 1475, aux Gênois, qui l'avoient priſe ſur les Grecs ſous leurs derniers Empereurs.

Les Tartares de Crimée, devenus plus ſociables depuis leurs démêlés avec les étrangers, ont la taille médiocre, mais aſſez bien priſe: d'ailleurs, ils ont conſervé une conſtitution robuſte, due à leur ſobriété.

(1) Voyez le fond de l'une des deux Eſtampes jointes à cet Article.

Il eſt étonnant qu'avec de la ſanté & peu de beſoins, ils n'ayent pas encore recouvré leur liberté. Le Pays qu'ils habitent convient parfaitement, ce ſemble, à des hommes indépendans. Les eaux de la Mer leur ſervent de boulevards naturels. Il eſt petit, par conſéquent plus aiſé à défendre. Il eſt fertile aſſez pour nourrir ſes cultivateurs. Les propriétaires de cette contrée n'ont rien à demander au reſte de la terre ; & ſans ſortir de chez eux, trouvent le néceſſaire, l'utile & même le ſuperflu. Une telle poſition ſeroit bien précieuſe aux yeux d'une Peuplade éclairée & jalouſe des droits de l'Homme. Des ruiſſeaux, des montagnes, point de Volcans, la Mer & un beau Ciel, que faut-il de plus pour vivre heureux, c'eſt-à-dire, libre ? Que pourroit contre la Crimée jouiſſant de ſes avantages, l'aſtuce Italienne & le deſpotiſme Ottoman ? Puiſqu'ils n'ont rien à craindre du dehors, la paix & le bien-être de l'intérieur dépend d'eux. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au bonheur. Qu'ils ne reconnoiſſent pour *Mirzas* ou pour Seigneurs ſuzerains, que l'ancien de chaque famille ; & les voilà parvenus tout-à-fait à ces Mœurs primitives, dont il reſte encore quelques traces parmi eux, dans le goût qu'ils ont conſervé pour la vie agricole & paſtorale.

Quant à leur Coſtume, l'examen détaillé des deux Figures ci-jointes, nous diſpenſe d'une explication. Nous dirons ſeulement que le luxe des habits n'étant pas à la portée du gros de la Nation, qui eſt tout-à-la-fois ſerve, pauvre & intéreſſé, il n'y a que les gens

en dignité qui étalent ſur leurs vêtemens quelque choſe de la pompe Aſiatique. Le Kam, les Breis & les Mirzas, ſe revêtent d'une belle peliſſe de gorge de loup blanc de Laponie, doublée de petit-gris. Leur chemiſe de nuit eſt ordinairement magnifiquement brodée. Et chez eux, ils ſe mettent à l'aiſe, dans un deshabillé magnifique, &c. &c. &c.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tartares de la Crimée.

99-09



